CHARLES DE FOUCAULD ET LES MUSULMANS

I

Je voudrais revenir sur cette recommandation si grave et si pressante, que nous faisait à tous Charles de Foucauld, lorsqu'il écrivait, quatre mois avant sa mort, qu'il fallait, à tout prix, conquérir les âmes musulmanes de notre Afrique du Nord.

« L'Empire nord-ouest africain de la France, disait-il, Algérie, Maroc, Tunisie, Afrique occidentale française, etc., a trente millions d'habitants; il en aura, grâce à la paix, le double dans cinquante ans. Il sera alors en plein progrès matériel, riche, sillonné de chemins de fer, peuplé d'habitants rompus au maniement de nos armes, dont l'élite aura reçu l'instruction dans nos écoles. Si nous n'avons pas su faire des Français de ces peuples, ils nous chasseront. Le seul moyen qu'ils deviennent français est qu'ils deviennent chrétiens. » Vœu suprême d'un bon fils de France et d'un missionnaire qui s'appelait lui-même le « défricheur »; expression d'une charité dont s'entretiennent encore les pauvres du Sahara; testament d'une expérience sans égale, à laquelle il a tout sacrifié, sa vie même : de tels témoignages doivent être écoutés avec respect, et repris, et médités.

C'est ce que j'essaierai de faire. Et je dirai ensuite quelque chose de la légende qui se forme, là-bas, autour du nom du « frère universel », autour des voyages de Charles de Foucauld,

de ses aventures, de ses moindres paroles, parmi les caravaniers ramenant le mil du Damergou vers Tamanrasset de l'Ahaggar, ou portant aux oasis le sel des mines de Taoudéni.

Aucune autre question coloniale n'est de la taille de celle-là.

II

Voici donc près d'un siècle que nous avons pris possession de l'Algérie. Un vaste domaine s'est ajouté à la conquête primitive. Nous avons pénétré, au sud, bien au delà des montagnes qui ombrent, près de la côte, les cartes de géographie. Nous traversons en automobile, nous pourrons bientôt traverser en chemin de fer l'immense Sahara, le royaume du sable, qu'un homme d'État anglais déclarait abandonner volontiers au coq gaulois, qui pourrait y gratter. L'Algérie; à son orient, la Tunisie; à l'ouest le Maroc, « les deux pendants d'oreille, » forment le domaine du Nord. Rome l'a possédé avant nous.

Ce point d'histoire est d'une grande importance, si l'on veut comprendre et juger le procès toujours ouvert de l'assimilation des indigènes par la puissance dominatrice.

L'Afrique du Nord, à peu de chose près telle que je viens de la décrire, était peuplée de Numides, dans le sud, puis, sur la côte, d'agriculteurs, les Maures, et de montagnards, les Kabyles. On a coutume de grouper ces divers peuples sous le nom de Berbères, et de les opposer aux Arabes, envahisseurs venus plus tard en Afrique. Au temps de la paix, les Romains tenaient ces vastes territoires avec 27 000 hommes de troupes. Lambessa était la principale ville de garnison. De très bonne heure, le christianisme pénétra dans l'Afrique du Nord, parmi les colons romains et parmi les Berbères, qui furent les diocésains des grands évêques, saint Augustin, saint Cyprien. Fait considérable : le christianisme, dans l'Afrique du Nord, a précédé la religion de Mahomet. Ce fut, comme on le sait, au VII[e] siècle, que les Arabes, gens d'une race bien différente, moins laborieuse et moins sûre, sortirent de l'Yémen, et se répandirent, après avoir conquis l'Égypte, dans les provinces qui montent vers l'Europe. Les Berbères ne furent islamisés que par la violence, après une résistance longue. Ils le furent surtout au X[e] siècle, lorsqu'une nouvelle horde d'Arabes se

précipita sur ces terres et ces villes qui tentaient l'homme d'armes famélique. Et cependant, tous ceux qui connaissent quelque chose des mœurs des Africains, signalent la persistance des caractères des deux races. Le Berbère est moins pénétré d'islamisme que l'Arabe; il a laissé tomber plus d'un précepte de la loi de Mahomet, et, par exemple, il ne fait pas hériter la femme ; il ne la voile pas; il est, le plus souvent, monogame. C'est un cultivateur, un homme primitif, rude, économe.

« Prenez une djemâa kabyle, a écrit M. de la Blanchère, ôtez les burnous, revêtez ce monde de blouses bleues ou d'habits de drap, vous aurez un conseil municipal où siègent des paysans français. » J'ai retrouvé cette observation dans les livres d'Ernest Psichari, dans *le Voyage du Centurion*, notamment, et elle s'appliquait à des groupes berbères rencontrés très au sud, sur les pistes sahariennes. Moi-même j'ai pu la vérifier, dans un voyage en haute Kabylie. Autour de moi, réunis dans un préau d'école des Pères blancs, j'ai étudié les visages, les expressions, les attitudes de cultivateurs des Beni-Mengellett, auxquels je parlais, et l'étonnante ressemblance entre plusieurs de ces hommes et des paysans de la Normandie ou de l'Anjou me faisait, intérieurement, nommer ces Africains de noms qui n'avaient point la sonorité arabe : « Toi, tu es le maître berger de la Hautrière ; toi, tu es Ludovic Hennequin ; toi, tu t'appelles Rémy Sargent, et tu viens d'épouser Jeanne Delhumeau, de Blancheville. »

Ils ne s'aiment guère, Arabes, Berbères, et les tribus des deux races ne font point alliance. Le souvenir est toujours vivace, dans cette partie de l'Afrique, d'une femme qui, pendant quatre années au moins, commanda les partisans berbères retranchés dans les montagnes de l'Aurès, et chassa une première fois les envahisseurs asiatiques, Dina, que ses partisans surnommaient la Kahéna, la magicienne, parce qu'elle avait le don de prédire. Cette reine historique, embellie par la légende, avait fait cesser les rivalités entre les tribus des montagnes; elle allait au combat; elle mit en déroute les armées arabes en 698. Elle eut alors quatre ans d'un règne inespéré. Puis, les Arabes reformèrent une armée d'invasion, en Égypte, et, de nouveau attaquée dans l'Aurès, en 705, la Kahéna, vaincue cette fois, succomba dans la bataille qu'elle livrait

contre l'Islam : mais, après douze cents ans, elle est toujours aimée. Plusieurs disent qu'elle était chrétienne.

Il reste encore, dans les régions de l'Aurès, des Berbères non musulmans. Il en reste aussi, qui sont de race non mélangée, et d'un islamisme très superficiel, en Kabylie, et dans le grand sud-est saharien, où ils s'appellent les Touaregs.

On peut tenir, en tout cas, pour certain, ce que me disait récemment un officier supérieur qui connaît admirablement ces pays, et y a fait sa carrière : « L'Afrique du Nord est restée romaine, et imprégnée de civilisation gréco-latine, depuis la chute de Carthage, en 146 avant Jésus-Christ, jusqu'à la fin du VIIe siècle. L'union des Latins et des Berbères avait permis au pays d'atteindre un degré de prospérité auquel il n'est pas pas encore revenu. La conquête arabe ne lui apporta que l'anarchie. » Louis Bertrand a exprimé, brillamment, cette vérité. Il a rendu ainsi à la France un service très grand. Dans une question importante, on peut même dire vitale, il lui a rappelé un élément de décision que beaucoup de nos contemporains oubliaient.

Nous avions le devoir de tirer l'Afrique du Nord de cet état d'anarchie, et nous l'avons fait : œuvre longue, difficile, coûteuse. Il convient de juger le degré d' « apprivoisement », jusqu'où nous avons amené les indigènes.

La population totale, Tunisie, Algérie, Maroc, est d'environ 15 millions d'indigènes, et d'un million d'Européens. La disproportion numérique, entre les deux éléments, exige que nous ayons de loyaux sujets en Afrique. Notre intérêt est de ce côté, notre impérieux devoir moral également. Il n'est pas douteux que les Berbéro-arabes ont le sentiment du progrès matériel que nous leur avons apporté, qu'ils sont reconnaissants de la sécurité désormais établie, et de la justice qui contraste heureusement avec celle de l'époque où le bon droit s'achetait au juge, et où le pauvre était toujours assuré de perdre son procès. La guerre de 1914 a montré que ces populations braves étaient capables de se battre à côté de nos armées de sang français, et de défendre la cause nationale.

Notre ambition est plus haute, et doit l'être. On ne peut pas ne pas souhaiter un plein épanouissement de civilisation dans ces pays qui furent déjà civilisés par les Latins, et toute la paisible période qu'un tel événement ouvrirait,

Or, il ne faut pas le dissimuler : la domination est acceptée, avec ses conséquences de service militaire, et d'impôt, par le Berbéro-arabe, comme une épreuve imposée à l'Islam, mais le fond des cœurs, en général, n'est pas changé. Si nous ne parvenons pas à rapprocher de nous ces millions de sujets africains, nous n'aurons rempli que partiellement notre devoir de civilisés et de chrétiens, et telles circonstances peuvent se produire, où nous serions même menacés dans nos propres colonies. C'est un état de fait qu'on a pu observer déjà bien des fois, depuis qu'il y a, dans le monde, des nations colonisatrices et des pays colonisés. Un grand peuple comme le peuple anglais le sait fort bien : si le travail d'adaptation n'a point été achevé, entre un pays conquérant ou protecteur, et un pays conquis ou protégé, la possession de la colonie est plus ou moins précaire.

Là-dessus, et relativement à notre Afrique du Nord, l'avis des personnes compétentes est fort net. J'ai dit celui de Charles de Foucauld. Un ancien gouverneur de l'Algérie, M. Jonnart, a dit de même : « Il faut assurer la prédominance de l'élément français, autrement nous courons aux aventures. »

Un autre gouverneur général, M. Lutaud : « Dix années de séjour et d'observation attentive, en Algérie, m'ont conduit à formuler le dilemme suivant : *si nous ne peuplons pas l'Afrique du Nord, nous ne la conserverons pas.* »

Un colon tunisien, très connu pour son dévouement aux intérêts de la colonie, membre de la commission consultative, M. Jules Saurin, n'est pas d'un autre avis. « L'assimilation est possible, elle est même bien commencée, mais elle ne se fera qu'après plusieurs générations. La condition essentielle est l'existence d'une population européenne égale au moins au quart de la population totale. »

Charles de Foucauld a dit et répété : qu'en raison de l'accroissement rapide de la population indigène, — elle double en soixante-quinze ans, — nous risquions d'être, un jour, jetés à la mer. Mais, contrairement à plusieurs autres, cet homme de haute intelligence et de grand cœur entrevoyait une autre solution que l'équilibre numérique des deux races.

Un autre colon tunisien m'écrivait naguère : « Vous avez repris la thèse de l'indispensable conquête morale des indigènes... Je vous livre les simples réflexions d'un lecteur fixé

depuis trente-cinq ans en Afrique, et qui est angoissé de l'avenir. Nous ne sommes pas un million de roumis, — je n'ose écrire chrétiens, — et la masse musulmane progresse toujours. Cette marée montante doit tout balayer, un jour ou l'autre, si Dieu n'intervient. »

Mêmes sentiments, mêmes avertissements, formulés par des chefs militaires. Dans une conférence faite au Cercle des Hautes études militaires, le 13 avril 1923, un de nos officiers généraux, à qui de longs séjours en Afrique, à Madagascar, en Arabie, dans le Levant, ont rendu familières l'histoire et la psychologie du monde musulman, M. le général Brémond, a pu dire : «... A partir de 1935, près de la moitié de notre infanterie sera composée de musulmans. Aucun homme raisonnable ne peut douter, actuellement, que l'Allemagne renouvellera son agression de 1914, dès qu'elle pensera pouvoir le faire avec chance de succès, et qu'elle y mettra une violence plus grande que la dernière fois. Sa propagande panislamique, grâce à la Turquie que nous lui avons rétablie, pleine de l'orgueil de sa victoire, mettra nos populations musulmanes à une épreuve plus dure que dans la dernière guerre ; et nul ne peut affirmer que le Gouvernement britannique sera encore à nos côtés pour nous aider à y parer. La nécessité d'une préparation sérieuse est donc évidente... Et cette préparation, solidement faite, peut décourager l'ennemi et l'empêcher de renouveler la guerre » (1).

Des révoltes partielles, ou des incidents graves, nous ont prévenus que ces prévisions ne sont pas dues à des imaginations promptes à s'alarmer. Je les énumère par ordre de dates : Kabylie, 1871 ; Aurès, 1879; Oulad sidi Cheikh, 1882; Margueritte, 1901; Kassering, 1906; Tunis, 1911; Fez, 1912.

De toute nécessité, puisque nous ne pouvons équilibrer les forces numériques des deux éléments en présence, l'Européen et l'indigène, — et, d'ailleurs, quel pays pourrait fournir une émigration suffisante pour contrebalancer la puissance numérique de 15 millions de musulmans? — il faut, sur le sol d'Afrique, selon l'expression d'un autre Africain, *créer une société d'âmes françaises*.

(1) Général Brémond, *l'Islam et les questions musulmanes au point de vue français;* brochure de 93 pages, préface du professeur Huvelin. Paris, 1924, Charles Lavauzelle.

III

Je laisse de côté un groupe d'hommes qui déclarent vaine, *a priori*, toute tentative d'assimilation. Il y a toujours, vous l'avez remarqué, un parti du *Rien à faire*. Facile à former, facile à soutenir, assuré de la complicité de toute la paresse humaine, prenant nos déceptions pour des arguments, et les délais d'un jour pour une éternité, il met en avant cent raisons, dont aucune n'est bonne, puisqu'il s'agit des hommes, dont il n'est pas permis de désespérer.

Ces pleureurs inutiles étant laissés de côté, je rencontre deux doctrines.

La première, qu'on pourrait appeler officielle, est celle de beaucoup de politiques et de publicistes, dont un bon nombre, il faut le dire, connaissent assez peu l'Algérie. C'est également un système d'un abord facile. Il n'exige pas, en général, de sacrifices personnels; il s'en remet à l'État du soin d'assimiler, à coup de bienfaits administratifs, les populations musulmanes de notre Afrique. A entendre ces théoriciens, nous pourrions rapprocher de nous les musulmans, jusqu'à en faire nos alliés, nos frères, par la seule bonne administration et par la concession des droits politiques, par l'école (1). Tracer des routes, établir des bureaux de poste et des télégraphes, assurer le transport des marchandises, apprendre aux enfants des notions d'hygiène et d'histoire européenne, de calcul et de droit constitutionnel, leur répéter un certain nombre de proverbes, où le bon sens populaire a résumé son expérience, développer, devant de petits sauvages, la morale des fables de La Fontaine : pour ces théoriciens, cela suffit à établir, entre notre race et les races berbère ou arabe, des relations d'estime et même d'affection.

Je n'en crois rien. Je me souviens d'avoir causé avec un vieux Beni-Guil, dans un des villages de l'oasis de Figuig, dans l'extrême sud marocain-oranais. L'administrateur, que j'accompagnais, lui disait, pour voir ce que répondrait le vieux pillard : « Nous t'avons construit des routes ; sans nous, tu n'en

(1) Aujourd'hui, les musulmans, peu nombreux, qui renoncent à leurs lois indigènes et acceptent le statut personnel français, deviennent électeurs et votent pour la nomination, par exemple, des députés. Même régis par les lois indigènes ils ont l'électorat municipal.

aurais pas plus qu'au beau temps d'Abraham. — Oh! répondait le vieux, je ne m'en sers pas, je marche en bordure : le macadam use les sabots de mon âne. — Mais nous avons fait venir les ballots de thé, qui te permettent de boire à volonté une excellente boisson! — C'est vrai, mais ma femme n'en buvait qu'une tasse ou deux, du temps que le thé arrivait par les caravanes et nous coûtait cher; à présent, elle en boit dix tasses, et je dois lui donner, chaque matin, une pleine mesure. » Ainsi de beaucoup d'autres « avantages » de la civilisation utilitaire.

Ce peuple primitif use de tous les progrès mécaniques, mais n'y est point attaché comme nous.

Pour l'école, qui pourrait être un merveilleux « agent de liaison » entre l'indigène et le Français, elle n'a point, en général, ce rôle, parce qu'elle manque du grand principe qui transforme : elle manque de Dieu.

Les témoins proches et indépendants avouent très nettement que l'école neutre ne réussit point à préparer l'assimilation qu'on lui demande. Elle excite même souvent des ambitions qui ne peuvent être satisfaites, et sème des théories qui, mal comprises, ne sont pas sans danger. On part de cette idée que les musulmans sont simplement « arriérés », et qu'il faut les instruire. En réalité, ils sont « autres », et il faut qu'ils nous comprennent d'abord, nous, les chrétiens. A cela l'école et surtout l'école neutre ne suffit pas. Un universitaire connu, M. Charvériat, a même écrit, songeant à tous les déclassés que nous avons formés : « L'hostilité d'un indigène se mesure à son degré d'instruction française. »

Les partisans de système officiel ne mettent pas seulement dans la simple instruction une confiance aveugle, et qu'elle a déjà trompée : ils pensent encore qu'il est avantageux pour les Européens, et qu'il est de bonne politique de *favoriser l'Islam*, illusion plus grave que la précédente.

Ne point heurter l'antique erreur, et traiter avec équité des hommes de bonne foi : sans nul doute. Mais favoriser, c'est trop. Cacher la religion chrétienne parce qu'on est en Afrique, c'est trop; et parce qu'on est en Afrique, développer la puissance de l'Islam, c'est trop. Le maréchal Lyautey, lors de la prise de possession, par la société des Habous de l'Islam, du terrain accordé pour bâtir, à Paris, une mosquée, a dit, le 1er mars 1922, ces paroles auxquelles les circonstances don-

naient une importance particulière : « Ce dont il faut être bien pénétré, si l'on veut bien servir la France en pays d'Islam, c'est qu'il ne suffit pas de respecter leur religion (la religion des musulmans), il faut aussi respecter celle des autres, à commencer par celle dans laquelle est né et a grandi notre pays. »

Un autre témoin illustre, le général Mangin, traite cette question, dans un livre édité en cette saison même, et qu'il intitule : *Regards sur la France d'Afrique :* « Les indigènes (des pays noirs) sont, dans l'ensemble, heureux de leur condition ; ceux qui réfléchissent sentent que nous faisons de notre mieux pour améliorer leur sort ; entre eux et nous, il n'existe aucune barrière ; c'est à peine si un quart de la population pratique l'islamisme, et encore de façon assez tiède, sauf quelques races. Mais il faut se garder d'en favoriser la propagation, et je dois constater qu'il est nécessaire de répéter cette vérité première.

« Actuellement, le musulman orthodoxe doit vouloir la suprématie de sa religion partout où le nombre des croyants rend cette suprématie possible ; le prosélytisme, au besoin par le sabre, est un devoir absolu ; l'obéissance au chrétien n'est jamais qu'un malheur dont il faut s'efforcer d'abréger la durée. Il est possible que l'Islam puisse se réformer et devenir une religion tolérante, et dès maintenant le nombre augmente de ses disciples qui penchent vers une formule religieuse permettant le développement d'une civilisation proche de la nôtre : par contre, la guerre a réveillé le fanatisme islamique, et, c'est là un fait indéniable, il reste un grave danger.

« C'est le sentiment religieux de nos protégés que nous devons respecter, ce n'est pas l'Islam en soi. La confusion est trop fréquente, et elle a pour résultat d'ajouter notre prestige à celui de l'Islam, d'accroître la ferveur de ses adhérents et d'en augmenter le nombre. Il est des élégances de costume ou de manière qui sont de mauvais ton : il est également des élégances intellectuelles qui sont déplacées, et l'affectation d'un respect exagéré, d'une extrême sympathie pour l'Islam est de celles-là. Le fait d'envoyer des *tolbas* venant d'Algérie pour enseigner le Coran dans les *médersas* de l'Afrique occidentale, à Djenné et à Tombouctou, a été une faute, il faut savoir le dire. »

Le général Mangin, à l'appui de cette proposition, d'un sens commun si évident, cite un document d'un autre colonial célèbre, le colonel Archinard. Avec cette loyauté qui est la mesure de la grandeur morale, celui-ci, dans son dernier rapport au sous-secrétaire d'État des colonies, s'exprimait ainsi, en avril 1894 :

« Si j'ai respecté toutes les croyances, si je me suis attiré même l'affection des musulmans en me montrant souvent leur protecteur, je n'ai cependant pas voulu qu'ils puissent faire de la propagande à notre suite, dans les pays fétichistes qui avaient toujours su leur résister, et qui s'étaient donnés spontanément à nous, quand nous sommes arrivés au Soudan, pensant qu'ils trouveraient en nous un rempart contre l'islamisme, et des défenseurs contre ceux qui tenaient plus encore à leur enlever leurs femmes et leurs filles qu'à augmenter le nombre des disciples du prophète.

« Là où les musulmans n'étaient pas installés avant notre arrivée, je pense que c'est un devoir de les empêcher de s'installer en maîtres, et c'est répondre à la confiance que les populations fétichistes ont eue en nous...

« Donner aux musulmans la protection que nous devons à tous nos sujets, leur garantir le libre exercice de leur culte, la sécurité pour leurs biens, mais ne pas les favoriser, ne pas leur laisser prendre, sur nos populations fétichistes, qui sont pour nous le grand nombre, un ascendant qu'ils n'avaient pas encore pu prendre : telle est, je crois, la ligne de conduite à suivre au Soudan, c'est celle que j'ai suivie...

« Qu'on ait raison de favoriser l'islamisme sous prétexte qu'on n'est pas soi-même un catholique convaincu, ne peut guère se soutenir, et c'est trahir les intérêts français. Le catholicisme, avec son imposant cérémonial, convient mieux encore aux populations noires que l'islamisme... A notre contact, les fétichistes éprouvent le besoin d'abandonner leurs grossières pratiques religieuses : il faut qu'ils trouvent devant eux autre chose que l'islamisme ; ils deviendront catholiques si nous le voulons, et ils nous seront alors réellement attachés.

« Plus que dans aucune autre de nos colonies, il faut faire, au Soudan, de la propagande religieuse, parce que c'est de la propagande française, et, quelles que soient nos sympathies, nous n'avons pas le choix de la religion à propager, car l'isla-

misme nous fait des rivaux et des ennemis, et, en Afrique, le protestantisme fait des sujets anglais.

« J'ai eu à lutter, en 1888, pour pouvoir établir à Kita la première mission catholique; une seconde mission se fonde actuellement à Dinguir;... des sœurs hospitalières viennent d'être accordées par le département à l'hôpital de Kayes; bientôt, je l'espère, une église sera bâtie à Kayes; j'ai demandé que les fonds nécessaires soient prélevés sur le budget local. Elle dira à tous les noirs que notre religion les regarde comme les frères des blancs, et qu'en abandonnant le fétichisme, ils peuvent s'élever jusqu'à nous, et ne pas rester à moitié chemin en se faisant musulmans.

« Les noirs, comme les musulmans, s'étonnent de ne nous voir jamais faire acte de religion.

« J'ai regardé comme un devoir, bien que je sois protestant, d'assister à la messe à mon passage à Kita, où se trouve actuellement la seule église du Soudan, entouré de tous ceux qui ont voulu m'accompagner. Il nous suffira, j'en suis sûr, d'affirmer notre religion pour qu'elle soit adoptée, et l'œuvre la plus utile pour les intérêts français serait certainement de créer de petites chapelles dans les villages de quelque importance, quand bien même elles ne pourraient être régulièrement desservies. Des missionnaires qui parleraient le bambara et feraient des tournées périodiques, n'officiant même que tous les deux ou trois mois dans un même village, seraient partout bien reçus, et compteraient vite de nombreux adeptes. C'était là aussi le sentiment du P. Guillet, qui partit de Kita, où il mourut quelque temps après, parcourut, en 1889, tout le Bélédoujou, en réunissant les indigènes dans chaque village, et alla jusque sur les bords du Niger, à Kouli Koro, où il planta la croix du Christ sur une montagne. Elle a toujours été respectée depuis...

« Pour nous opposer à l'islamisme, il faut mettre quelque chose à la place. »

Ce sont là des paroles de chef et d'honnête homme.

Je développerai un peu plus loin cette conclusion du colonel Archinard. Je ne souligne, pour le moment, que cette affirmation de nos grands administrateurs : il est inutile, il peut être dangereux de favoriser l'expansion de l'islamisme. Cela fut toujours vrai. Mais, dans nos temps, des raisons nou-

velles invitent l'Europe à une particulière prudence. En effet, une erreur aussi ancienne que le monde, mais dont les formules et les moyens varient d'un siècle à l'autre, l'anarchie, nommée aujourd'hui bolchévisme, paraît se propager, plus rapidement qu'ailleurs, dans les masses musulmanes.

M. Jules Saurin raconte qu'il a interrogé les personnes qui ont assisté aux conférences données à Tunis, depuis quelques années, par des émissaires bolchéviques, et il dit : « Les indigènes formaient toujours les deux tiers ou les trois quarts de l'assistance ; la plupart comprenaient parfaitement le français, et ils applaudissaient frénétiquement les passages les plus injurieux pour la France et son gouvernement. » Ce sont là des avertissements qu'il faut ne pas négliger, et qui s'adressent, d'ailleurs, à tous les chefs et représentants des États qui ont, sous leur dépendance ou leur influence, des populations musulmanes. Un arabisant des plus érudits, voyageur et savant, professeur suppléant de littérature arabe au collège de France, Louis Massignon, a défini, je crois, très justement, la cause de ce danger mondial, qu'on attribue peut-être trop facilement à l'islamisme lui-même, et qui vient surtout de la condition présente des peuples musulmans. « On ne peut pas dire que l'Islam puisse, à un moment donné, servir d'avant-courrier au bolchévisme, mais, si nous poussons à bout les musulmans, il y a des raisons fortes pour qu'ils s'allient aux bolchévistes : en effet, *les musulmans deviennent, de plus en plus, le prolétariat colonial mondial*. Le prolétariat colonial mondial se convertit à l'Islam ; c'est un des faits capitaux que cette guerre met en lumière. » Il dit encore : « Nous n'avons pas su leur donner tout ce que nous pouvons avoir de bon. » Retenons cette parole profonde.

IV

C'est pour leur donner ce que nous pouvons avoir de meilleur que Mgr Lavigerie, nommé archevêque d'Alger en 1867, fonda la congrégation des Pères blancs, destinée à évangéliser l'Afrique, et d'abord les populations musulmanes de l'Afrique du Nord. Il se rendait bien compte des immenses difficultés que rencontrerait un projet si vaste, qui n'allait à rien moins qu'à changer le fond des âmes d'une multitude immense et prévenue.

Observez cependant que les autres moyens employés devaient être inefficaces, et qu'ils l'ont été ; que les progrès matériels, apportés par la France aux populations de l'Afrique du Nord, ne pouvaient transformer que certaines habitudes; que l'administration plus exacte de la justice, et la sécurité succédant au désordre, nous valaient assurément une certaine estime des musulmans, mais que ce n'est point là toute l'amitié que nous devons vouloir; qu'enfin l'école neutre n'a pas répondu aux illusions d'une fraction du monde politique français, en ce sens qu'elle peut détruire la foi musulmane chez les élèves, mais qu'elle ne la remplace pas, et laisse vides des cœurs religieux; qu'à cause de cela, enfin, les musulmans les plus avisés redoutent extrêmement le régime de la laïcité. La tentative de Mgr Lavigerie, pour audacieuse qu'elle était, se présente donc à nous, maintenant, avec plus de force, comme la solution proposée d'un problème qu'aucun autre moyen n'a résolu, ni même sérieusement commencé de résoudre. L'amiral de Gueydon, qui fut l'un des plus remarquables gouverneurs de l'Algérie (1871), disait, en parlant de l'œuvre de l'archevêque d'Alger : « C'est la seule chose sérieuse qui ait été faite pour l'assimilation des indigènes. » En réalité, cette seule chose sérieuse n'a pas été faite.

Observez, en second lieu, que Mgr Lavigerie prescrit à ses chevaliers missionnaires de ne point faire de prosélytisme, tant que la charité et la longueur de temps n'auront point préparé les masses musulmanes à reconnaître l'affection des prêtres catholiques et la supériorité du catholicisme. Il voulait fonder d'abord, dans certaines tribus, des établissements hospitaliers, où les indigènes recevraient des soins gratuits, bâtir des hôpitaux, ouvrir des dispensaires, des orphelinats, où tant de misères non consolées ou mal soignées apprendraient qu'une loi d'amour, victorieuse de la répulsion, de l'impatience et de l'ingratitude, a été donnée au monde voilà bientôt vingt siècles. Les Pères blancs fonderaient des écoles, où ne serait point enseignée encore la religion, mais où elle se devinerait, dans la beauté et la pureté de l'enseignement moral, et dans le dévouement du maître, et dans sa vie sacrifiée et humble. Un peu plus tard, en 1878, le grand archevêque fondait les religieuses de Notre-Dame d'Afrique, les *Sœurs blanches* : il appelait les vierges de France à l'aide des missions d'Afrique, et les

assemblait dans la maison-mère, bâtie sur les collines, à Birmandreis. Et elles venaient, nombreuses. Elles pourraient, elles, pénétrer dans les gourbis, sous les tentes des nomades, soigner les femmes, dont la condition est si misérable en pays d'Islam, et leur apprendrait qu'il y a, chez les chrétiennes, des floraisons de pitié fraternelle, et une dignité, et une pureté, et une puissance de pardon et d'oubli de soi-même que la pauvre Afrique a peut-être connues, mais dont le souvenir même s'est perdu dans les âges. Elles non plus ne devaient point baptiser, — sauf les enfants en péril de mort, et si les parents consentaient; — elles devaient montrer le catholicisme en sa charité, non le prêcher.

Ces religieuses pouvaient avoir, elles sont destinées à tenir, dans cette œuvre immense de l'assimilation des musulmans, un rôle prépondérant, parce qu'elles instruisent la femme, et que la musulmane, ignorante et reléguée dans l'ombre, est la principale opposante que rencontre toute tentative de nouveauté et de civilisation. Le général Brémond a très bien exprimé cette vérité, à propos de l'école : « En pays musulman, il n'y a qu'un sentiment sûr : l'amour aveugle de la mère pour le fils, qui est son orgueil et sa sauvegarde ; amour respectueux et confiant du fils pour la mère. De plus, la mère élève seule son fils jusqu'à la dixième année et au delà. C'est donc l'école de filles qui donnera les résultats définitifs. » Le cardinal Lavigerie savait tout cela, il avait prévu tout cela.

Qu'attendait-on de cette muette apologie persévérante ? Ceci : quelques années ne s'étaient pas écoulées, et un Kabyle disait à un Père blanc : « Votre religion doit être la vraie, car vous êtes meilleurs que nous. » Lorsque les populations musulmanes, lentement apprivoisées et adoucies par cette charité, seraient venues ainsi à comprendre que le « chien de chrétien » est, comme celui du Mont Saint-Bernard, un chien qui sauve les blessés et les égarés, alors, on commencerait à leur expliquer de quel principe sont sortis tant de bienfaits, et comment le Fils de Dieu est descendu parmi nous, pour tous les hommes, même pour ceux de l'Afrique.

Ce projet grandiose n'a eu, jusqu'à présent, qu'un bien timide commencement d'exécution. Des partis pris, des inintelligences, soit parmi les chefs civils de l'Algérie, soit parmi les chefs militaires d'autrefois, ont réduit presque à rien la liberté des

Pères blancs, et par conséquent les chances de relèvement et d'assimilation de la population indigène en Afrique du Nord. Je n'ai pas l'intention, je n'aurais pas la place, de retracer l'histoire de cette lamentable erreur du pouvoir. J'indique seulement, pour le meilleur entendement de ce qui me reste à dire, que les Pères blancs n'ont guère pu fonder des postes qu'en Kabylie, où il y en a onze. Au delà, et dans le sud, c'est à peine si les religieux de Mgr Lavigerie occupent quelques rares missions, dans les villages ou les villes des régions musulmanes. Ils ont dû, — au grand dommage de nos propres sujets, privés d'un tel secours, — fonder des chrétientés parmi les fétichistes de l'Afrique noire, dans les régions des lacs, soumises au gouvernement de la Grande-Bretagne. Et ces dernières missions donnent de merveilleux résultats, et assurent à l'Angleterre des sujets supérieurs aux anciens, et loyaux envers elle.

Donc, tout d'abord, si l'on veut faire comprendre le christianisme aux musulmans : leur prouver l'incomparable charité chrétienne. L'amiral de Gueydon écrivait à l'archevêque, dans une lettre privée : « Il faut beaucoup de réserve, beaucoup de tact, agir par des bienfaits et non par des discours ; mais le moment d'associer peu à peu le peuple vaincu par nous à la civilisation chrétienne, paraît enfin venu. »

On a vu l'avis tout semblable du général Archinard, d'autant plus intéressant que ce grand colonial n'était pas catholique ; il serait très aisé de citer nombre de témoignages analogues, soit dans le passé, soit dans le présent. Moi-même, j'en ai recueilli plusieurs, d'officiers sahariens, de colons du Maroc, de l'Algérie ou de la Tunisie. Des journaux français de l'Afrique du Nord ont formulé le même vœu ; des livres publiés par des économistes du même pays ont reconnu que « la question religieuse et la question indigène n'en font qu'une ».

L'Avenir de Tunis, le 5 avril 1914, publiait ces lignes : « Les conversions sont le seul moyen de pacifier, de franciser définitivement nos colonies. Chaque arabe converti devient un ami sûr de la France. En entrant dans la grande famille catholique, l'arabe entre, en même temps, dans la grande famille française. »

Un sénateur algérien, M. Aubry, dans la séance du 9 juillet 1914, disait à ses collègues : « Nous échouerons

devant la tenacité du musulman, tant qu'il conservera sa foi religieuse et, avec elle, ses préjugés. »

Charles de Foucauld, le plus véridique, le mieux renseigné de tous les juges qui ont étudié la question musulmane, le plus fervent ami de ces populations dont il parlait la langue et connaissait l'âme passionnée et misérable, n'a cessé de demander, au nom de la charité fraternelle, et de préparer, autant qu'il a pu, cette lente accession des indigènes au christianisme. Voici comment il expose sa conviction, dans une lettre adressée à son beau-frère, le 4 octobre 1905, et que je crois inédite : « Sauf pour quelques âmes de choix, bien peu nombreuses, le christianisme ne pénétrera chez les musulmans que quand notre éducation, nos études y seront entrées, et qu'ils seront capables de distinguer l'inanité de leur foi et la solidité de la nôtre... L'œuvre à faire, c'est de préparer de loin cet avenir, de se faire estimer, aimer des indigènes, de gagner leur confiance, devenir leurs amis, leur faire connaître notre morale, les familiariser avec nous et avec le christianisme... C'est cette œuvre préparatoire que j'ai à faire... Il se peut que quelques *âmes de bonne volonté* viennent avant les autres : — toutes les âmes sont faites pour la vérité, pour la vraie religion, et le ciel ; toutes doivent, et par conséquent peuvent, faire leur salut et se sanctifier, — mais hors de la religion catholique, hors de la religion chrétienne surtout, les âmes de bonne volonté ne sont pas nombreuses ; chez les musulmans surtout peu d'âmes ne sont pas en état habituel de péché mortel : les trois concupiscences, sens, orgueil, avarice, règnent en reines dans la plupart des âmes ; les dehors du monde musulman sont séduisants, séduisants comme des personnes fardées et couvertes d'oripeaux qu'on voit de loin : lorsqu'on les voit de près, ce sont des horreurs... Il n'y a pas à espérer des résultats importants, comme nombre de conversions, avant beaucoup de temps ; mais *ce qui est certain*, c'est que le zèle, la sainteté des missionnaires et de tous les catholiques (par la Communion des Saints), les prières faites dans l'Église pour les infidèles... peuvent beaucoup hâter l'heureux moment, beaucoup étendre les heureux résultats... Il nous faut tous travailler, travailler surtout en nous sanctifiant, car *on fait beaucoup plus de bien par ce qu'on est que par ce qu'on fait...* »

Le moyen magnifique proposé est donc « de gagner les âmes par la sainteté, avant de les convaincre par la doctrine ».

On nous arrête, à ce point, et on nous dit : « Le musulman est inconvertissable ! »

C'est une commode manière de se dispenser de l'effort.

Mais l'objection ne tient ni en raison, ni devant les faits.

En raison, parce qu'il n'y a aucune raison pour que le musulman soit incapable de comprendre et de recevoir la vérité. Élevons plus haut encore notre pensée; l'Africain Tertullien a dit : « Toute âme est naturellement chrétienne. » Il n'y a point d'exception, puisque l'exception serait contre la bonté de Dieu. Qu'on se souvienne de la parole du Christ : « Allez, prêchez à toute créature. » Fussent-elles au plus profond de l'ignorance et de la bassesse, toutes les âmes sont faites pour la vérité, et toutes y sont appelées. Nous avons, devant nous, des multitudes très fortement assujetties par une loi morale inférieure. Mais si elles ont été, depuis trop longtemps, abandonnées, nul ne saurait faire la preuve, Dieu merci, qu'elles ont été placées hors de la rédemption.

Les faits, d'ailleurs, des faits de toutes les dates depuis le VIIe siècle, démontrent que la phrase « le musulman est inconvertissable » n'exprime qu'une légende, répandue par l'ignorance et entretenue par l'intérêt. Un savant a pu écrire : « En Espagne, du XIe au XVIIe siècle, parallèlement à la reconquête du sol qu'elle a parfois précédée, on observe la conquête collective de familles islamiques au Christ : aux Baléares, à Valence, à Jaen. De même, en Sicile et à Malte, à Kazan, en Bulgarie, en Crète, en Syrie... Certains musulmans isolés sont venus droit à l'Église par des coups soudains de la grâce : saint Antoine de Bagdad, sainte Argentea de Bobastro, sainte Casilda de Tolède, saint Bernard d'Alzire. »

Je ne m'attarderai pas à cette histoire ancienne, qui a été, d'ailleurs, peu étudiée, et dans laquelle je pressens qu'il y aurait des trésors à découvrir. Le si riche moyen âge, temps de force et d'initiative, qui donc l'a interrogé là-dessus ?

De nos jours, les preuves se sont multipliées, de cette possibilité de conversion des musulmans au christianisme.

Là où les missionnaires ont pu résider un certain temps, les esprits ont très heureusement évolué; des adhésions au catholicisme ont récompensé les Pères blancs de la somme

prodigieuse de patience et de charité qu'il a fallu, et elles ont duré. En Kabylie, on compte, dans les onze stations, plus de 1000 Kabyles et Arabes baptisés; 600 jeunes garçons, 180 filles fréquentent les écoles; onze orphelinats sont ouverts et 17 dispensaires recevaient, l'an dernier, 99 932 visites de malades. Dans la Préfecture apostolique de Ghardaïa, qui est saharienne, la période de conversion n'est pas encore venue, mais elle est préparée. Un homme qui connaît à merveille l'état des missions dans l'Afrique du Nord, m'écrivait, il y a peu de mois : « Le grand résultat acquis à l'obscur et patient travail des missionnaires, c'est un total changement d'attitude vis-à-vis d'eux. Au début de la mission du Mzab, par exemple, les Mozabites crachaient à terre, de mépris, en rencontrant un prêtre dans la rue : aujourd'hui, ils assiègent la porte de leur résidence, pour demander conseil, causer avec eux. C'est dans les écoles tenues par les Pères blancs qu'ils préfèrent envoyer leurs enfants... La distance qui séparait du missionnaire ces pauvres musulmans, diminue d'année en année. »

Voilà donc déjà une preuve irréfutable que les musulmans peuvent devenir chrétiens. En voici d'autres qui feront pénétrer plus avant dans les sentiments de la masse encore attachée au Coran, mais touchée par l'exemple de la charité du missionnaire ou du laïque chrétien. Je les citerai par ordre de dates : 1914, 1917, 1919, 1923.

En 1914, à la veille de la guerre, un décret signé de M. Malvy supprimait toutes les écoles des Pères blancs et des Sœurs blanches en Kabylie. Le gouverneur fit savoir, dans le même temps, qu'il supprimait la mission des Ouad'hias, la plus florissante de toutes.

« Ce fut un émoi indescriptible dans la tribu. Aussitôt une pétition fut adressée, par les chefs de cette population énergique, au préfet d'Alger et au ministre de l'Intérieur, demandant le retrait de l'arrêté :

« Les neuf amins soussignés des neuf villages qui composent la tribu des Ouad'hias, viennent bien respectueusement, au nom de tous les habitants de la tribu, hommes, femmes et enfants, vous adresser la supplique suivante :

« Veuillez, monsieur le ministre, nous laisser, dans notre tribu, les Pères missionnaires d'Afrique. Ce sont les premiers

Français que nous avons connus. Ils sont chez nous depuis quarante et un ans. Pendant ce temps, respectueux de nos croyances, ils n'ont fait que se dévouer pour nous, instruisant les enfants, soignant les malades, recueillant nos orphelins, secourant nos malheureux, rendant à tous toutes sortes de services, et nous donnant, par leur conduite et par leur parole, la plus haute idée de la France... Monsieur le ministre, les bienfaits des missionnaires à notre tribu sont inappréciables. Leur départ serait pour nous un vrai désastre... Nous ne pouvons douter que vous ne vous montriez sensible à la requête de la tribu des Ouad'hias... »

Et la feuille était signée des neuf chefs des villages, *tous musulmans* : Iloul Mohamed Ben Saïd, amin d'Ighol Igoulmini; Oueid Mouloul Benhamed, amin de Tiquiouech; Laroul Kaci Ben Larbi, amin de Taourirt Abdallah, etc...

La guerre empêcha la cruelle injustice d'être confirmée.

En janvier 1919, très loin de la Kabylie, les quatre caïds de la belliqueuse tribu *arabe* des Chaâmbas de Metlili, faisaient une démarche collective auprès du gouvernement supérieur du cercle de Ghardaïa, et lui soumettaient une requête adressée par eux au gouvernement général, et demandant l'établissement, à Metlili, d'un poste de missionnaires et d'une école dirigée par les Pères blancs. Ils spécifiaient qu'ils ne voulaient pas d'autres instituteurs que les Pères blancs.

La guerre a été l'occasion, dans plusieurs tribus, de mesurer le degré d'attachement à la France. Une des tribus où les prêtres catholiques ont fondé le plus d'œuvres charitables, celle des Ouad'hias, qui comprend 5 500 personnes groupées en neuf villages, comptait 196 néophytes, 80 catéchumènes, 120 jeunes garçons dans l'école chrétienne, 110 petites filles; 25 000 consultations avaient été demandées au dispensaire. Chose bien digne de remarque : plus de cent de ces enfants étaient spécialement confiés par leurs parents, la plupart musulmans, aux Pères blancs ou aux Sœurs blanches, pour que, en dehors des heures réglementaires des classes, la doctrine chrétienne fût enseignée à ces petits.

Déjà, lors des expéditions de Madagascar et du Maroc, les engagements volontaires d'officiers de tirailleurs ou de spahis

en activité, contribuaient à donner à cette tribu une note assez particulière ; le règlement des pensions militaires, aux retraités, dépassa, une année, avant 1914, le montant de l'impôt payé par toute la tribu. Ce même dévouement à la cause française, on le retrouva, quand la France, attaquée par l'Allemagne, fit appel à ses sujets de l'Afrique du Nord. Les engagés volontaires furent proportionnellement très nombreux dans cette tribu religieusement privilégiée. La guerre fut aussi, pour quelques-uns, l'occasion de rencontrer encore la charité française. Des Kabyles, soignés dans des hôpitaux ou les ambulances, disaient à des dames de la Croix Rouge, qui me l'ont écrit : « Toi, ma sœur, comme nous ! Cœur comme nous ! Visage français, cœur arabe ! »

En 1922, un fait important, d'une haute signification, s'est produit dans la région de Kerrata, une des stations des Pères blancs en Kabylie. Voici, en abrégé, le récit qu'en a fait un de nos missionnaires :

« Un de nos Frères coadjuteurs, qui dirige les cultures, est venu me confier timidement que, parmi les ouvriers sous ses ordres, une vingtaine de jeunes gens récitaient les prières chrétiennes. Lui-même les leur avait apprises, à temps perdu. Sur leurs instances, il les avait aussi introduits dans notre chapelle, le jour de Pâques, pour y adorer Dieu, et réciter une commune prière. Ils s'en étaient trouvés si heureux, qu'ils avaient demandé l'autorisation de revenir de même à la chapelle, chaque dimanche... Ce mouvement hors de l'Islam a produit une certaine émotion dans l'entourage de nos jeunes gens. Un marabout du Riff, Si El Madhi, réunit quelques musulmans fanatiques, et leur persuada d'aller prévenir les parents de ces jeunes gens, de peur qu'il y eût des conversions à la religion chrétienne. Contrairement à son attente, et, l'on peut dire, à tous les précédents, les parents déclarèrent qu'ils approuvaient leurs enfants d'avoir prié dans l'église chrétienne, et ajoutèrent que, si l'on voulait continuer ces vexations et ces manœuvres, eux-mêmes, ils iraient prier avec eux. »

Vers le même temps, un musulman converti depuis quelques années, et appartenant à une tribu différente de la Kabylie, m'écrivait une lettre où il me disait ceci, en langue française : « J'étais destiné, par ma naissance dans l'Islam,

à vivre sans âme, sans esprit. La France a envoyé ses enfants dans nos montagues, et, grâce au zèle des missionnaires, je suis sorti de ce milieu sauvage. Bien mieux, j'ai le bonheur de connaître la seule religion bonne : le christianisme... Aussi je puis vous dire que jamais je n'ai mieux compris la vérité de cette parole : « Catholique et Français toujours ». Il y a là tout un programme, et c'est faute de le connaître, ou plutôt de l'apprécier à sa valeur, que le Gouvernement français éprouva des mécomptes dans ses relations avec les musulmans... Quand on se convaincra, en haut lieu, que le missionnaire catholique est le meilleur pionnier de la civilisation en pays musulman, on aura fait un grand pas. »

Loin de ces régions du Djurjura, et dans la ville même de Tunis, s'est passé, l'an dernier, un autre fait d'une grande signification.

Au printemps de 1923, une délégation de notables musulmans tunisiens demandait à être introduite près de Mgr Lemaître, archevêque de Carthage, habitant Tunis. Cette délégation fut admise auprès du prélat, et lui adressa la requête suivante : « Qu'il te plaise d'organiser, pour nos enfants, une école secondaire tenue par des prêtres de ta religion. »

Mgr Lemaître, surpris d'abord, objecta, pour s'assurer que la demande avait été bien réfléchie : « Mais, vous avez un lycée, à Tunis! » Les délégués répondirent qu'ils connaissaient l'existence d'une école officielle, mais que leur désir était que les professeurs de leurs enfants fussent des prêtres catholiques. Avec beaucoup de courtoisie, priés de s'expliquer, ils dirent que ce qu'ils ne pouvaient accepter, c'était un enseignement neutre. « Nous sommes religieux, dirent-ils en substance; nous voulons que nos fils soient élevés religieusement. Ne pas enseigner Dieu, c'est ruiner, à bref délai, toute autorité. L'école où il n'est pas enseigné désorganise nos familles, elle rendra nos enfants ingouvernables, et, à notre avis, causera le même trouble dans l'administration du protectorat tunisien. Là aussi, les hommes ne connaîtront plus l'obéissance.

— Mais, dans cette école que vous me demandez de fonder, quel enseignement religieux devrait être donné à vos enfants ?

— Tu leur enseigneras le décalogue, dogme et morale : il

convient à tout le monde; d'ailleurs, ils ne retiendront jamais trop de la morale chrétienne. »

Les délégués, à l'appui de leur requête, présentaient une liste de cinquante familles, toutes prêtes à envoyer leurs fils dans l'école religieuse que fonderait l'archevêque. La démarche, n'ayant pu obtenir tout de suite le succès qu'ils s'en promettaient, fut renouvelée à l'automne dernier. L'un des notables, impatienté du retard, a décidé de mettre son fils chez les Marianistes, et envoyé sa fille dans un pensionnat dirigée par des religieuses. Pour que sa fille fût même le moins différente possible de ses compagnes, il lui a choisi un nom chrétien.

A peu près dans le même temps, le père Giacobetti, missionnaire d'Afrique, était abordé, à Géryville, par un homme habillé à la française, coiffé de la chéchia.

« — Père, me reconnais-tu? me dit-il poliment; je suis S..., d'El-Abiod-Sidi-Cheikh. Mon père possédait un beau jardin complanté de palmiers, et tu venais souvent nous visiter.

— Je me rappelle fort bien ce jardin et son propriétaire.

— J'étais jeune alors, et tu me donnais de bons conseils. Un jour, en me montrant une image de *Sidna-Aïssa* (Jésus-Christ), tu me disais : « Prie-le : il t'accordera tout ce que tu lui demanderas. » Dans mon cœur je formulai trois souhaits : le premier, d'apprendre à parler français; le second d'aller en France; le troisième d'épouser une Française. Or, il arriva que, peu de temps après ton départ, un officier m'emmena à Aïn-Sefra où j'appris à parler français. Plus tard, la grande guerre me conduisit en France, où je fis mon devoir et obtins les galons de sous-officier. Enfin me voici actuellement installé à Paris; je suis marié à une Française et père de deux enfants. Je suis heureux de te rencontrer, pour te dire ce que je n'ai encore raconté à personne. »

Le missionnaire ayant dit : « Continue de prier; je souhaite maintenant que tu deviennes chrétien, » l'arabe répondit : « Je ferai mon possible pour m'instruire. »

D'une façon générale, en Tunisie, on remarque, parmi les indigènes, une sympathie grandissante pour l'école religieuse et, de même, pour les œuvres que la charité catholique, française ou italienne, a fondées dans le protectorat. Les cérémonies religieuses sont l'objet d'une sympathie grandissante. On voit de nombreux musulmans à la « messe des hommes » qui

est célébrée dans la cathédrale de Tunis, chaque dimanche, en hiver, et même aux cours de religion qui sont faits, chaque mardi soir, dans une salle de la ville, par un jeune religieux, licencié en philosophie.

A Thibar, près des ruines de l'ancienne Thibaris, dont il est parlé dans une lettre de saint Cyprien, existe un village catholique d'une vingtaine de ménages arabes, où l'archevêque, Mgr Lemaître, confirmait les enfants, il y a peu de mois.

Les signes sont donc nombreux et concordants, qui montrent que les musulmans peuvent être rapprochés de nous jusqu'à s'intéresser au principe supérieur de notre civilisation, et même jusqu'à devenir chrétiens. Sans doute, nous ne sommes qu'au début de cette transformation, qui a été retardée par des préjugés invétérés et par une politique diamétralement contraire à celle que nous aurions dû suivre. Il est temps d'agir plus intelligemment et plus fraternellement, et je dirai volontiers que c'est à nous de mieux comprendre les musulmans et de les juger tels qu'ils sont : capables de la plus haute transformation. L'expérience de Charles de Foucauld nous aura été précieuse.

Je veux finir, en parlant de lui, cette étude commencée par le rappel de son extraordinaire dévouement. On a dit qu'il n'avait converti personne. C'est à peu près vrai, si l'on entend par conversion le baptême. Il ne cherchait pas à baptiser. Mais Charles de Foucauld est vivant dans l'esprit des indigènes ; il a été adopté comme un frère qui n'était point cependant de leur religion, comme un grand marabout et comme un saint, par ces tribus dont il a traversé tant de fois le territoire, en faisant le bien.

Un missionnaire m'écrivait de l'extrême sud algérien, (2 mai 1924) : « La renommée du saint ermite est universelle dans le Sahara. Je ne serais pas étonné que les indigènes y marquent chaque station du Père de Foucauld, par un tas de pierres, comme ils marquent les stations des *oualis*, des saints du Sahara, et notamment du plus fameux d'entre eux, Sidi Cheikh. Ces monuments primitifs sont disséminés partout. On en compte 110 en l'honneur de Sidi Cheikh, qui fut un grand ermite musulman. »

L'histoire de Frère Charles, la vive imagination arabe et berbère l'a déjà poétisée. Il y a une légende de l'ermite de

Beni-Abbès et de Tamanrasset, où se reconnaissent des traits véritables, mais ornés de ces paroles plus ou moins inventées, de ces intentions supposées, de ces dénouements merveilleux qui sont le plus constant et le plus probant hommage de la gratitude populaire à la mémoire des héros. Plusieurs amis, que j'ai en Afrique, veulent bien me rapporter les récits que font les chameliers et les soldats du maghzen, le soir, autour des huttes de briques sèches ou des tentes.

Voici l'histoire de la multiplication des réaux, deux fois racontée au même témoin, par deux cavaliers. Ahmed ben Chachen s'est exprimé ainsi, le 29 avril 1923 :

« Ce que je vais dire est véritable, ne m'accusez pas de mensonge, ô mes frères, car Dieu sait que je dis la vérité. Nous étions à Ksabi, — Charles de Foucauld a passé là indubitablement, — et, au moment de quitter le marabout, il nous fit une distribution d'argent. Il nous mit dans la main trois réaux (c'est-à-dire trois pièces espagnoles de deux francs). Je les mis dans ma poche. Le soir, le Miséricordieux m'en est témoin, je trouvai dans ma poche trois douros, trois vrais douros (pièces de cinq francs). Et je racontai aussitôt le fait merveilleux à nos compagnons de route. »

Un autre nomade magnifie la richesse de l'ermite, et sa mortification : « Le marabout avait beaucoup d'argent... On nous a dit qu'il était chérif (c'est-à-dire descendant de Mahomet); et que sa famille lui envoyait beaucoup d'argent... Il le donnait aux *meskines*... (aux petites gens)... Il ne mangeait jamais de blé, mais de l'orge et des dattes, comme les arabes... Quand il priait, cela durait longtemps : une heure. Nous nous tenions à l'écart. Nous reprenions la marche quand la prière était terminée. » Le témoin ne se trompe pas, sauf en un point. Charles de Foucauld avait renoncé à sa fortune, au moment où il s'enfonçait dans le désert, pour y vivre et y mourir. Il n'avait à sa disposition que de petites sommes, mais il donnait tout ce qu'il avait. Quelques-uns assurent qu'il empruntait pour donner, mais il restituait ensuite.

Comme tout se sait, au désert, les gens des tribus algériennes ont entendu parler des voyages que Charles de Foucauld fit autrefois au Maroc. Voici en quels termes, le 22 avril 1924, le *mokhazni* Ahmed ben Chachen, cavalier au bureau arabe du Touat, racontait, à ses compagnons faisant cercle

autour de lui, comment le voyageur fut reconnu par un seigneur marocain à Mrimima, dans le sud du Maroc. On saisit très bien ici la transformation de l'histoire en légende.

« Il faisait ses prières à la mosquée, avec ses compagnons de voyage (ce qui est faux); étant instruit, il savait l'arabe et notre religion (ce qui est vrai). Pourtant, des arabes méchants et jaloux allèrent un jour le dénoncer chez un grand chef du Maroc. Ils l'accusèrent d'être un espion, envoyé pour renseigner les Français sur le Gharb. Aussitôt, il fut arrêté et enfermé dans une maison où l'on gardait beaucoup de bêtes féroces ; il y avait des lions, des panthères, et aussi des vipères aux têtes énormes, toutes dressées et sifflant. Le marabout, dès qu'il aperçut ces bêtes sauvages, eut grand peur ; du nombril au bout des pieds, il fut paralysé. Il reprit courage quand il vit les bêtes s'approcher, et, se levant, il les combattit, et les tua toutes.

— C'était vraiment un *ouali*, un saint, disaient en chœur les assistants.

Le narrateur reprenait : « Le grand chef ordonna qu'on le fit sortir de cette maison des fauves. Il lui fit remettre une robe toute neuve et un beau turban. Il lui dit : « Je sais que tu es un chrétien, mais je ne te ferai aucun mal ; continue donc ton voyage, et que Dieu te bénisse ! »

Ainsi le marabout échappa à la mort.

— C'était un vrai ouali, redisaient les auditeurs du mokhazni Ahmed.

Voici la déposition du caïd Djelloul : « Nous partions pour la chasse, et j'allais me diriger vers un endroit où j'espérais trouver du gibier. « Djelloul ! me cria le marabout, dirige-toi de ce côté, tu trouveras du gibier ! » O merveille ! A peine étais-je arrivé sur la crête des dunes voisines, que j'aperçus trois gazelles, deux chèvres et un bouc. »

Et voici encore un autre récit de ce chef, qu'il fit le 29 août 1923 : « Nous étions en plein Sahara, non loin de Mouydir. Nous voyagions avec des soldats. Le marabout priait beaucoup, et nous ne partions pas de bonne heure. « Nous allons manquer d'eau, disaient les soldats ; il nous retarde avec ses prières ; nous devrions voyager la nuit, pour arriver au point d'eau ! — Ne vous inquiétez pas, nous répondait le mara-

bout : vous ne mourrez point de soif. » De fait, nous fûmes tous émerveillés de découvrir, le jour même, de l'eau très bonne, dans une dépression de terrain, que nous n'espérions pas trouver. Cela nous permit de nous désaltérer, et de faire notre provision d'eau, avant d'arriver au point où nous devions nous arrêter. »

Un plus important personnage arabe rappelait, avec une sorte de jalousie, l'affection de l'ermite pour les Touaregs, qui sont berbères. Au mois de mars 1924, le caïd Hadj Hamza, caïd d'El Abiod Sidi Cheikh, causant avec un de mes amis, lui disait :

« Quand je le recevais chez moi, je lui servais des aliments préparés à la mode arabe. Le marabout mangeait de tout, mais en petite quantité. J'ai su que, dans ses voyages, il se nourrissait très sobrement, de galette arabe, et qu'il marchait à pied.

« Le père me parlait beaucoup des Touaregs. Il m'a semblé qu'il préférait les Touaregs aux Arabes, et qu'il se défiait des derniers, et qu'il avait une plus grande confiance dans les premiers. Les événements lui ont donné tort. Jamais les Arabes ne lui ont fait du mal. Jamais les Arabes n'auraient touché au marabout chrétien, fût-il seul dans le Sahara, et sans armes. Les Touaregs, au contraire, l'ont traîtreusement mis à mort. »

Mon ami ajoutait : « En disant ces mots, le caïd avait le sourire ironique, pensée de race, revanche de l'Arabe sur le Berbère. »

Quand un homme a donné sa vie pour d'autres hommes et que ceux-ci lui rendent une aussi enthousiaste justice, c'est qu'il a touché leur cœur, c'est qu'il a connu, mieux que personne, leur âme. Il faut donc croire, de préférence, ce qu'il a dit d'eux, et, pour les amener à nous, il faut imiter, dans la mesure où cela est possible, ce qu'il a fait lui-même, lui qu'ils appellent le grand marabout et le saint du Sahara.

René Bazin.

LA REINE DE L'OMBRE

II [1]

UNE LUEUR DANS LA NUIT

Ce fut une phrase, — d'un intérêt courtois, certes, mais, à vrai dire, presque banale, — qui déclencha toute l'histoire. Encore faut-il noter que cette phrase n'aurait sans doute rien déclenché du tout, si une caisse d'un champagne de zone indiscutable n'avait été jointe à mes provisions de voyage. En Afrique, le champagne sert parfois d'excitant, voire de remède : il est toujours un agréable moyen de remercier un hôte accueillant.

Or, ce jour-là, l'itinéraire de mon expédition m'avait amené sur les bords d'un affluent du Sénégal, le Bà-fing (ce qui veut dire proprement : *la rivière noire*). J'allais arriver à l'heure où le soleil commence à s'incliner vers la forêt. Plus rien qu'une plaine tachetée par l'ombre de quelques arbres, piquetée de tiges de mil desséchées, vestiges des cultures de la saison des pluies. Disséminés dans ces champs en friche, des bœufs, des chèvres, des juments en liberté avec leur poulain. Enfin, à mi-chemin entre la forêt et la rivière, le village, masse rougeâtre étalée sur le sol, dans laquelle les portes des cases faisaient des trous noirs. Au centre, quatre grands arbres le dominaient, telles des plantes d'appartement jaillies d'un large pot en terre cuite. Tout autour étaient posées les boules vert sombre des orangers.

A mon entrée, la promesse du soir y répandait quelque

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre.

animation : quand je passai sur la place publique, les gens me saluèrent, des enfants quémandèrent des victuailles ou de la menue monnaie, les vieillards levèrent la main en signe de bienvenue.

— La maison de ton semblable est sur le bord de l'eau, me dit-on.

Sorti par la porte du soleil levant, j'aperçus, en effet, un peu en contre-bas, la toiture d'un comptoir commercial. Une partie était couverte en chaume contre la chaleur, — l'habitation du Blanc; l'autre partie en tôles ondulées,—le magasin à marchandises. De près les détails de cette installation m'apparaissaient. La concession était entourée de palissades en bambous fendus et tressés. L'intérieur contenait des cases rondes rangées en cercles concentriques, des écuries, un parc à bœufs, un enclos pour les brebis et les chèvres. Il y avait eu un plan d'organisation; mais on sentait que toutes les lignes avaient flanché, que les liens et les attaches s'étaient relâchés. Un air d'abandon familier se dégageait du sol, des êtres et des choses.

Nonchalantes, des femmes indigènes allaient et venaient, des fillettes pilaient du mil, décortiquaient du riz, chantaient et babillaient. Des noirs étaient vautrés sous la véranda.

Je croyais justement y voir apparaître, selon l'habitude, le costume et le casque blancs du maître. Personne... Sans doute était-il à la chasse ou en voyage. Peut-être n'était-il pas averti... A moins que...

On m'avait dit : « Vous verrez Edmond de Mulcent, si vous traversez le Bâ-fing à la hauteur de son installation. Un homme étrange, fantasque, mais un homme tout de même... Sauvage, il parle peu, mais il a bon cœur. En outre, c'est le meilleur fusil du pays... »

Les trois marches du perron franchies, je traversai la véranda, frappai à la porte entr'ouverte de l'arrière-boutique, et entrai. A gauche, entre le comptoir et les étagères, un homme de notre race était affalé sur une sorte de chaise longue dont la toile était remplacée par un cuir de bœuf tanné. Les cheveux d'un blond terne étaient en broussaille; une barbe de quinze jours obscurcissait le visage; les lèvres un peu pâlies, tranchant sur le teint hâlé, serraient une pipe.

Au moment où je pénétrai dans la boutique, il leva presque péniblement les yeux de mon côté, des yeux où mon apparition

alluma une faible lueur d'étonnement. Un chien du pays, jaune comme un épi de blé mûr, couché à ses pieds, se leva et vint jouer dans mes jambes avec des manières de rustre.

— Comment allez-vous ? demandai-je après m'être présenté.

— Comme vous voyez... Ça n'a pas d'importance, dit-il avec un vague sourire. Et vous ?... Bon voyage ?... Un rafraîchissement ?...

Il appela.

Sur le comptoir, au-dessus de lui, un chat à la tête allongée et aux oreilles démesurées, — véritable panthère en miniature, — entr'ouvrit les yeux, me considéra et se rendormit. Une poule, juchée sur une caisse, me dévisagea à son tour, d'un œil, de côté, et s'en fut caqueter ailleurs. Lentement une négresse apparut, me regarda, hébétée, pivota sur un ordre de son maître, rapporta un verre, — pot à confitures, — et une gargoulette en terre cuite.

— Bois, tu es fatigué, me dit simplement la femme.

L'eau avait le goût de feuille morte que l'on rencontre dans celle des marigots et des rivières à faible courant.

Mon hôte n'avait pas bougé. Il continuait d'aspirer placidement sa pipe, d'où montaient de mouvants filets de fumée bleue qui avaient l'âcreté du tabac indigène. Au moment où il allait en bourrer le fourneau, j'offris une cigarette. Il me montra sa bouffarde et refusa d'un geste évasif.

Pour prévenir toute conversation et toute curiosité de ma part, il m'indiqua de la main une chambre qui s'ouvrait sur le fond de la boutique, appela une autre négresse et me fit accompagner. Lui, indifférent, restait affalé sur sa chaise longue.

En longeant les étagères, je pouvais apercevoir la marchandise disparate, défraîchie, toute de guingois, couverte de poussière : pacotille et bimbeloterie, tissus de traite, bandes de cotonnade indigène. Une vraie misère. A terre, sous le comptoir, dans des paniers ou des sacs de fibre, des produits du pays, mil, riz, tabac, caoutchouc. A côté, en vrac, des poissons secs aigrissaient l'air ; dans des barils noyés d'eau rancissait du beurre de *karité*. Sur le comptoir, près des balances, des Noirs étaient accoudés ou allongés. Certains, venus de loin, ne se lassaient pas de contempler les merveilles entassées dans la maison du Toubab. Les uns devisaient avec lenteur, les autres

restaient engoncés dans le silence. Tous lançaient sur les sacs et les caisses de marchandises de minces jets de salive rougie par la noix de kola : ils y apportaient la même adresse qu'à un jeu, la même onction qu'à un rite sacré. Une petite guenon à gueule noire grignotait des arachides. Plus loin, une perruche jacassait sur une étagère, en décortiquant des grains de mil. Affairées, des abeilles cherchaient à reprendre le miel que les vendeurs de cire avaient laissé après leur marchandise. Leur amical bourdonnement donnait un air de monotone continuité à la paresse qui régnait dans cette boutique. Seuls, des canards et des poules entretenaient de l'autre côté du comptoir une certaine animation, trouant les sacs de grains, escaladant les caisses, inquiets et confiants tour à tour, — par saccades...

Ma chambre était une sorte de salle basse plafonnée de lames de bambous : par les intervalles, l'argile du revêtement faisait des bourrelets. Les murs en pisé, enduits de chaux de coquillages, portaient des ombres de poussière que le vent d'est avait patiemment dégradées. Des toiles d'araignées étaient tendues dans les coins. Un peu partout des galeries de termites boursouflaient la muraille, y posant par endroits d'énormes verrues. Des guêpes maçonnes se balançaient dans l'air à la recherche de leur nid en forme de champignon.

Ma venue mit en fuite une biche apprivoisée, innocemment endormie sous le grabat qui servait de lit. La gracieuse petite bête, arrivée devant la fenêtre, se retourna, m'examina à travers ses longs cils noirs, s'ébroua et, d'une ondulation des reins, sauta dans la cour.

La négresse qui m'avait accompagné dit en me présentant une grande calebasse :

— L'eau est agréable après un long voyage...

Et elle sortit.

Averti de l'humeur fantasque du propriétaire, je me souciais peu, en le dérangeant, de lui gâter cette fin d'après-midi. A vrai dire, il semblait apporter le minimum d'intérêt à ma visite. Par la porte, tout en faisant mes ablutions, je pouvais voir ses yeux presque éteints aller de la petite guenon à la perruche qui jouait sur les étagères, pour se fixer, suivant l'ascension des volutes de fumée échappées de sa pipe, sur le plafond de la boutique. Une sorte de blouse en cotonnade bleue lui habillait le torse, laissant les bras nus. Un pantalon à coulisse et une

paire de babouches en cuir complétaient sa vêture : rudimentaire, certes, mais suffisante à cette époque et dans ce pays.

Une chose cependant ne pouvait m'échapper : ces traits sans tenue, abandonnés par l'âme, laissaient pourtant paraître des vestiges d'une rare noblesse. Ce visage négligé semblait un de ces parcs romantiques dessinés avec art, qui, un jour délaissés, se sont recouverts d'herbes folles, après avoir connu de l'esprit les jeux affinés et, de l'amour, les grâces légères.

Ma toilette achevée, je pus à loisir faire connaissance avec les aîtres. Une troisième négresse, plus âgée que les deux autres, était venue s'installer derrière le comptoir : lentement, elle bourrait une pipe, l'allumait, se délectait. Un client entra : elle pesa sa marchandise, paya, vendit deux mesures de tissu, puis recommença de fumer.

Par la porte qui faisait communiquer ma chambre avec celle de mon hôte, je pouvais voir son lit : un châssis en bois du pays, garni de souples lamelles de bambou, recouvert de nattes. Une paillasse enveloppée d'un tissu qui avait été blanc formait la couche. Contre le mur s'écrasait en tas une couverture maculée. Sur cette misère de lit, un garçon noir était assis. Devant lui, une quatrième jeune femme passait en babillant, racontant des histoires anodines. Le teint cuivré comme celui des Hindoues de caste noble, les yeux très fendus et ombrés de cils démesurés, le nez droit, les lèvres minces renvoyaient l'esprit aux visions des temples et des nécropoles d'Égypte. Les mains étaient fines et longues, les pieds étroits et nerveux : les hanches, sous le pagne, étaient rebondies à souhait, et la poitrine s'ornait avec joie de ce qu'on appelait autrefois fort aimablement des avant-cœurs. Bien séparés et d'un ferme dessin, ceux-ci ne démentaient point la perfection de la taille.

— Les gens de ton pays ont-ils la paix? me demanda à son tour cette jeune beauté.

La voix chantait quand elle prononçait les finales sonores des mots. Une fille de la tribu des Peulhs, certainement.

Sa démarche était légère, son déhanchement lascif...

— La paix, seulement! répondis-je.

Le soir tombait. Par la fenêtre, je découvrais le Bâ-fing. Immense, la surface argentée de l'eau s'étendait devant la concession. Des figuiers sauvages et un acajou formaient un

premier plan très découpé. Des gens étaient assis sous ces arbres. Le bétail qui venait de s'abreuver remontait sur la berge. Une pirogue se détachait de la rive et emportait des voyageurs sur l'autre côté. Du paysage s'élevait une modeste poésie, un calme pénétrant.

Dès le soleil couché, on ferma la boutique. Des salutations vespérales s'échangèrent.

— Passez la nuit en paix, disaient les uns.

— Saluez pour moi les gens de votre village, répondaient les autres.

Des meuglements s'échappaient du parc à bœufs, des bêlements aussi. Réunis, les bergers chantaient de nostalgiques mélopées. Le chien jaune gambadait, faisait le fou.

Une des quatre femmes vint à moi et m'avertit que le maître de la maison m'attendait sous la véranda...

Un enclos de nattes légères constituait la salle à manger pour le repas du soir. Dans sa chaise longue, Mulcent était encore allongé. Il fumait toujours. Une des négresses me présenta un verre, une bouteille d'anisade, une gargoulette d'eau.

Comme mon hôte semblait devoir rester silencieux, je me mis à lui parler de mon voyage, de mes recherches. Son expérience du pays pourrait sans doute me renseigner d'une manière efficace sur les migrations des tribus de la vallée du Niger : migrations qui avaient dépeuplé cette fertile contrée au profit des plateaux, éloignés et dépourvus de moyens pratiques de transport. Mais ce fut en vain. Parfois, un grognement ponctuait une de mes phrases, sans qu'il me fût possible de discerner si c'était là protestation ou approbation. D'autres fois, il appelait un domestique ou une des quatre femmes qui m'avaient servi à mon arrivée et leur donnait des ordres, en malinké ou en bambara. Le reste du temps, il me laissait parler ; quand je m'arrêtais, il gardait le silence.

Mes hommes s'étaient égaillés dans le village. Un seul d'entre eux était accroupi dans la cour, sous un arbre, à côté des bagages et des ânes de ma petite caravane.

Avant la nuit, une des femmes installa la table pour le dîner, avec des gestes qu'elle faisait lents et mesurés, comme si chacun d'eux eût été un rite propice à l'alimentation de son maître. Elle était petite, trapue, noire, et semblait destinée

aux travaux de force. Quand tout fut prêt, elle appela ses compagnes. Sur la table, l'une après l'autre, elles déposèrent, en guise de plats, des cuvettes en fer émaillé et des calebasses :

— Du lait frais, dit la première.

— Du lait caillé et aigri, dit la seconde.

— Un couscouss au poulet, dit la troisième.

La jeune Peulh ne portait pas les plats, ne faisait point de cuisine. Elle avait tout l'air d'être la favorite. A ce titre, elle se tenait à côté de la table et surveillait deux négrillons qui nous éventaient avec des serviettes.

Des photophores garnis de bougies furent allumés et les négrillons invités à accélérer leurs mouvements d'éventail, afin de chasser les insectes.

Mulcent m'offrit le lait aigri couvert de crème; sur mon refus, il posa la calebasse devant lui, se mit à en baratter le contenu avec un agitateur assez semblable aux petits instruments avec lesquels on émulsionne le champagne dans une coupe. Puis, posément, il avala le tout, — près de deux litres.

Entre deux gorgées, il avait poussé devant moi le plat de couscouss. Je me servis copieusement de mil, de poulet et de sauce.

Soudain, le petit agitateur en bambou me fit penser au champagne de mes provisions. Sur mon ordre, le gardien des caisses, sous l'arbre, dans la cour, en ouvrit une et apporta deux bouteilles précieusement gainées de paille.

Sans réaction visible, Mulcent me laissait faire. Seule la détonation de la première bouteille parut agir sur lui comme le marteau décohéreur sur un tube de limaille. Une flamme rapide passa dans ses yeux. Je les vis alors, à la lueur des photophores, ces yeux, tout différents des yeux morts dont le regard n'avait pas jusqu'ici tenté de dépasser les cils. Ce fut même avec une curiosité amusée que mon hôte regarda pétiller l'or liquide dans son verre. Je portai un toast :

— A votre santé, mon cher, dis-je, et à la prospérité de votre domaine ! Car c'est un vrai domaine, semble-t-il, que vous dirigez ici pour votre compte. Et je n'ai certainement pas tout vu.

A ce moment, reparut la deuxième femme, celle qui m'avait installé dans ma chambre. Dix-huit ans environ, grande, des épaules pleines et soyeuses, la coiffure savamment tressée, des yeux vifs dans un visage régulier couleur de croûte de pain légèrement trop cuit. A cheval sur ses hanches avanta-

geuses était sanglé un bébé au teint clair qui paraissait avoir dépassé sa première année. La femme, voyant l'intérêt que je lui portais, sourit, vint près de moi me montrer sa progéniture. Je fis à la mère un compliment, tandis que mon regard allait vers Mulcent.

Il comprit ma muette interrogation :

— Oui, ce jeune homme, — me dit-il, après avoir bu la première coupe, — fait partie de mon domaine, comme vous dites si bien. C'est mon premier... Les femmes qui vous ont servi, qui sont là près de nous, ces femmes sont miennes... Elles font partie de mon système... Quand on s'est mis comme moi, de plein gré, en marge de la civilisation, on s'adapte au pays où dorénavant on veut vivre... Celle-ci, qui m'a donné l'enfant, est une Songhaye du Nord de la boucle du Niger... Vous le savez sans doute, une ancienne race de conquérants... Belles femmes, intelligentes, dévouées parfois... Celle qui tient la boutique, une Sarakolé : une vraie juive, mon cher, plus forte que moi en affaires... Ah ! ces Sarakolés, comme on voit qu'ils ont du sang sémite dans les veines !... L'autre, la courtaude, la noire, une Malinké : un cheval au travail... Elle n'est pas belle : une vraie génisse, n'est-ce pas ?... Mais elle prendra de l'astuce en vieillissant... Quant à la petite, c'est elle qui s'occupe de la gestion du bétail... Famille de pasteurs... Ça doit venir d'Égypte, n'est-ce pas?... Vous savez ça, vous... Je ne vous en dis pas plus long ; mais c'est près de nous, n'est-ce pas ?... Une belle fille !...

Comme s'il avait fait un pénible effort de complaisance à mon égard, il s'arrêta, se renferma de nouveau dans son mutisme.

Je versai une deuxième coupe. Il la but d'un trait.

Une des négresses avait apporté des fruits : oranges, cédrats, bananes, goyaves, pommes-cannelles. La mère du bébé nous quittait.

— Que votre sommeil soit agréable ! dit-elle. La nuit est sombre... Le besoin de dormir me tue... Je vais me coucher...

— Tu ne viendras pas trop tard, ajouta-t-elle avec une nuance d'autorité.

Mon hôte la regarda, soumis, et caressa l'enfant. Elle disparut.

Peu à peu les yeux de l'homme qui était devant moi s'animaient. Pour la première fois depuis mon arrivée, un sourire

venait de passer sur son visage. Enhardi, je me décidai à l'interroger :

— Que faites-vous, en somme? Êtes-vous heureux ici? Satisfait?...

Il leva la tête, sans hâte, me considéra avec quelque hauteur :

— Je suis libre!... Un homme libre... Entendez-vous? Et c'est quelque chose!...

Il prit la troisième coupe que je lui avais versée, l'éleva au bout des doigts :

— Tenez! ajouta-t-il, buvons à la liberté!... Savez-vous ce qu'est la liberté? Eh bien! moi, je le sais!... Il n'est pas donné à tout le monde de la connaître et de l'apprécier. L'administrateur qui doit adresser des rapports hebdomadaires et mensuels au Gouverneur, — homme tangent à la retraite et qui ne veut pas d'histoires; — l'agent de maison commerciale qui doit rendre des comptes précis; l'officier qui, lui, doit rendre des comptes tout court : tous ces gens ne sont pas des hommes libres... Ici, je puis, tout comme un empereur romain, élever un temple à la liberté...

Une pose. Il trempa ses lèvres dans le champagne. Comme s'il y puisait un nouveau pouvoir d'élocution, il reprit, délibérément :

— Nulle part, en effet, je n'ai joui à ce point de la plénitude de ce sentiment. Il remplit mon âme sans fatigue, sans crainte d'en être dépossédé : sans tyrannie aussi, sans désir de l'imposer, ce qui serait le premier moyen de le corrompre.

« Cela devient une nouvelle forme de moi-même, sans limites autres que le sol que je foule et le ciel qui me couvre. L'espace, à droite, à gauche, devant et derrière moi, m'appartient. Je ne me soucie pas de voies tracées, de trottoirs, de chemins battus, de barrières ni de murailles, de gardes champêtres ni de gendarmes, des salariés de la justice ni des esclaves de la politique. Au surplus, je me moque du Gouverneur, de l'homme à manches galonnées et à boutons argentés qui, là-bas, quelque part sur le Niger, affirme son autorité sur un pays de lui mal connu parce que trop étendu; je me moque de tout, puisque la balle de ma carabine ainsi que mes pas prennent à mon gré leur direction...

« ... Quand, en plein jour, je dis : « Il est nuit! » On me répond : « Peut-être... Ça y ressemble... » Savez-vous ce que cela signifie pour la paix des nerfs et de l'esprit?...

« ...Mon domaine... Vous avez dit : Mon domaine !... Ce n'est rien au regard de mes projets. Ces espaces inutiles qui m'entourent, je suis capable de les mettre en valeur. Il suffira de l'exemple de ma prospérité pour grouper autour de moi les tribus disséminées dans les montagnes où les ont chassées les exactions des anciens conquérants noirs. Alors mon domaine s'agrandira... N'a-t-on pas vu des officiers anglais devenir des chefs puissants en Afrique et en Asie ?... Moi, je ferai mieux encore. Ce n'est pas quatre femmes que j'aurai, mais le nombre nécessaire pour que mes enfants m'aident à régner sur ce pays ! Alors, mes troupeaux de bœufs seront immenses. Des villages entiers seront occupés à les garder, à les marquer, à les dénombrer. Les chèvres et les moutons, on ne les comptera plus... Je vous le répète, je régnerai sur ce pays par la fortune que je lui aurai donnée, par le bien-être dont je l'aurai comblé !... »

L'homme continuait de se transfigurer. Ce n'était plus le visage atone, les épaules aveulies, les gestes mous de tout à l'heure : il devenait un être vivant. Voire une certitude entrait en moi : j'étais en présence d'un homme inconnu de tous ici. Son vrai visage venait de m'apparaître : ses yeux reflétaient maintenant une intelligence peu commune, une ardeur, une acuité rares.

Devant quel problème me trouvais-je donc ? Dans le silence qui avait suivi cette tirade, des questions assaillaient en foule mon esprit, des idées nouvelles s'agitaient, des réponses se bousculaient, tandis qu'à petites gorgées Mulcent savourait le champagne et qu'à bouffées espacées il faisait grésiller sa pipe.

La quarantaine ? Il l'avait dépassée probablement. Mais il paraissait encore très normalement constitué au physique. Le moral, je m'en rendais compte peu à peu, n'était pas inférieur. La fièvre, sauf accident, a peu de prise sur un organisme sain et judicieusement contrôlé. Le regard droit, la distinction de ses traits qui s'accusait maintenant, éloignaient toute impression de bassesse. Que faisait-il donc ici ? Réparait-il une infortune ? Il n'est point utile de s'isoler de la sorte pour refaire de l'argent... Était-il dévoré d'un besoin d'aventures ? S'il eût recherché de rares et singulières émotions, il ne se serait pas fixé dans cet endroit écarté, hors de la voie des appétits humains, dans ce pays pastoral... Cachait-il enfin le secret d'un

amour qui n'avait pas été à la taille de son cœur, au niveau de sa tendresse?... Qui sait?...

J'avais débouché la deuxième bouteille : je versai une quatrième coupe. Ce fut alors que l'idée me vint de porter le toast banal et sincère de tous les exilés :

— Je bois à la santé de la toute charmante que nous avons laissée au pays!... fis-je en élevant la main.

... La coupe en l'air, je le surveillais... j'attendais le déclenchement... Il hésita... Les secondes me parurent sans mesure : je crus que l'événement ne se produirait pas...

— Au fait... Peut-être!... dit-il enfin.

Et il but.

Le silence se remit entre nous. Par-dessus les palissades, les bruits nocturnes du village nous arrivaient, traversant la plaine. Les notes aiguës d'un fifre, par intervalles réguliers, ponctuaient un lointain brouhaha : une danse sans doute. Des clameurs s'élevaient à d'autres instants. Au delà du fleuve, dans le ciel, rougeoyaient les lueurs des feux de brousse, comme l'incandescence qui plane au-dessus des coulées du métal à la sortie du haut-fourneau ou bien l'éclairage aérien d'une gare d'embranchements. L'eau reflétait, à travers les branches des arbres, ces incendies.

Le regard de l'homme ne me quittait plus.

— Vous aussi... peut-être?... Seriez-vous capable de me comprendre,... de voir ce qui se passe derrière la personnalité que je me suis créée ici?... Sans vous connaître, je ne vous souhaite pas de suivre le même chemin que moi... Et pourtant, si c'était à refaire!

— Eh bien! dis-je, curieux. Parlez!... Si quoi était à refaire?...

— Ne vous est-il pas arrivé de souhaiter que votre passé fût aboli d'un coup pour recommencer une existence nouvelle d'où seraient bannies les déceptions premières? Avec ce passé, vous eussiez certainement fait le sacrifice des instants heureux comme je fais jeter à l'eau les graines saines égarées dans la masse d'une récolte avariée, n'est-ce pas? Moi, je pense qu'après certains bonheurs, il est des chutes si profondes qu'elles doivent être cachées, des abîmes qu'il ne faut pas chercher à combler... Il faut seulement essayer de vivre sur l'autre bord du gouffre... Dites, n'est-ce pas vrai qu'il est des villes mortes qui s'enlaidissent de réparations, dont les ruines

restent encore belles après le cataclysme qui les a produites...

Et comme je ne répondais pas assez vite :

— Une brute, n'est-ce pas? Vous m'avez pris pour une brute tout d'abord... Ne vous en défendez pas, c'est ma propre opinion...

C'était vrai : je ne pouvais le dissimuler. Comme les voix de soprano chez les enfants se muent, dit-on, en basse grave quand ils sont devenus hommes, ainsi se produit, sans doute, — sous un choc, — le même écart dans le domaine mental. Comme pour me convaincre, Mulcent continuait :

— Ma jeunesse, pourtant, vous ne le croiriez pas, — ici il sourit étrangement, — fut troublée d'un mysticisme qui me procura les premières sensations amoureuses de l'extase. C'est encore ce sentiment qui me fit dans la vie poursuivre des chimères, rechercher des aventures à la surface du globe. N'est-ce pas encore la même poussée qui m'a porté à désirer dans cette solitude, dans ces espaces vides, le développement de mon être à la manière d'un liquide qui s'épanche hors d'un vase brisé?...

« Oui, certes, j'ai rompu les attaches de famille, de caste, de pays, les mille liens qui nous entourent, avec ou contre notre gré... *Elle*, elle-même, ne sait plus où je vis, ce que je fais... Je le lui ai caché... Elle n'aurait pas compris, elle aurait douté : elle m'eût traité de fantasque.

Cinquième coupe...

— Notre histoire?... Est-ce bien la peine de vous la dire?... Depuis que j'ai entendu de toutes parts chaque femme prétendre que sa vie est un roman digne d'intéresser les contemporains, voire les générations futures, j'ai quelque pudeur à parler de la mienne. Sachez seulement qu'il n'y eut pas de drame apparent susceptible de remplir un bas de page de journal, mais une succession de faits qui ne semblaient pas sortir de l'ordinaire de la vie.

« Il vous paraît bizarre, n'est-ce pas, qu'il en soit ainsi... Eh bien! voilà... Deux êtres se croient un jour prédestinés depuis tous les temps l'un à l'autre. Les circonstances les rapprochent. Il semble à chacun d'eux que la vie n'est pas possible en l'absence de l'autre, et la fatalité qui veille en décide autrement.

« Moi, je n'ai pas compris... Elle, elle a douté de moi, d'elle-même, du bonheur possible...

— Peut-être, dis-je doucement, avez-vous compliqué ce qui était simple... Peut-être n'avez-vous pas su deviner ce qui était

complexe de par sa nature, voilé sous sa pudeur... Nous connaissons si mal les femmes !

— Quelle naïveté, mon cher ! Tout fut inutile... Les parents, d'autres encore, prirent sur elle un empire inexplicable... Des projets furent édifiés sur lesquels je portais une ombre. Il n'est rien qu'on ne fît contre moi, médiocrement armé pour ces luttes sournoises, fort seulement envers les éléments. Il n'est rien aussi que l'on n'érigeât entre nous, jusqu'à lui procurer les sensations morbides de funestes drogues... Tenez, je préfère me taire...

Il se prit la tête entre les mains et resta ainsi immobile. Allait-il s'arrêter, couper le fil de cet écheveau qu'il paraissait démêler avec torture ? Je ne voulais pas en rester là. Je repris sur un ton engageant :

— Si vous aviez insisté, ne croyez-vous pas?...

— Non ! Je résolus de partir... Ah ! ce départ !... Comme si c'était ce matin encore, je m'en souviens... Vous ne les connaissez pas ces départs, vous qui voyagez sans doute sur de grands paquebots, comme je voyageais avant.., avec des amis sur le quai, une mère, une fiancée peut-être qui pense déjà aux joies du retour en essuyant une larme, dans l'animation ensoleillée d'un grand port du Midi...

A ces mots, il se versa une coupe de champagne. Les yeux fixes, détournés de moi, perdus dans la nuit, il continuait :

— Je me revois sur ce petit bateau... Encore meurtri, je reprenais à peine conscience de moi-même : le contrôle de mes actes et de mes pensées me revenait. Je m'observais comme si j'étais mon propre spectateur ; et, pendant les préparatifs du navire, les yeux fixes, les lèvres serrées, j'attachais la plus grande attention à des détails que l'habitude aurait dû me faire ignorer.

« J'entends encore lever la chaîne de l'ancre : chaque maillon heurte l'acier du navire. Mes nerfs se broient dans le même moment. Le halètement du treuil m'essouffle. Je peine de l'arrachement du bateau quand il largue ses amarres.

« Le froid de cette fin d'automne me pénètre. Cependant, je néglige de m'enfermer au salon ou dans ma cabine. Il me manque l'initiative d'un mouvement. Je reste engourdi...

« Personne à ce départ de petit cargo. Le quai presque vide. Point d'amis ; point d'autres passagers.

« Pas plus de curieux : le bateau n'en valait guère la peine, et l'heure était trop matinale.

« Je vois encore le douanier de service. Immobile, les mains sous son manteau, d'un œil morne et blasé, il nous considère. Un homme du port se remplit la bouche de tabac, il coince le paquet entre la mâchoire et la joue, et celle-ci gonfle comme une tumeur. Un chien patauge dans la boue couleur d'encre. Il cherche sur les sommets des pavés, en tâtonnant et en clignant des yeux, un refuge pour ses quatre pattes. Une grosse femme en cheveux pousse une petite charrette sur laquelle fume une bouilloire de café à côté de pains et de bouteilles. Un tramway jaune passe. Dans mes oreilles, les tintements de sa cloche-signal. Son trolley crisse le long du fil aérien. Il est chargé d'ouvriers insouciants, sales et déjà avinés.

« Ah! ce départ... Quelle misère dans la froidure humide de ce matin-là!... Certes, je m'étais mis en route de nombreuses fois, libre comme le vent du large, ou joyeusement attaché à une idée, à une espérance, une ambition... Vous connaissez ça, vous aussi, sans doute... Mais à ce moment-là, tout était changé. J'étais certain qu'en moi il y avait deux personnalités qui se surveillaient; elles n'étaient pas d'accord et n'avaient de tranquillité que lorsqu'une d'elles était distraite... J'étais las, voyez-vous, effroyablement las de la longue lutte entre ma raison qui prétendait que j'allais revivre et mon cœur qui se plaignait de mourir... »

Les deux négrillons étaient partis se coucher. La jeune femme peuhl s'était assise contre le mur de la maison, la serviette à éventer entre les mains... Étonnée d'abord, à la manière des enfants, elle suivait le récit sans comprendre : puis elle s'endormit...

— Oui, mon cher, reprit mon hôte, une passion guérit d'une autre, et c'est encore ici où je me réfugiai, dans cette Afrique, notre vieille maîtresse qui reprend toujours ses amants et les garde par tous les moyens, même par la mort... J'espérais que bientôt il ne resterait du passage de l'un de nous dans la vie de l'autre que la trace d'un épisode duquel nous aurions à loisir enlevé les détails fâcheux...

« Mon cœur, je dois l'avouer, se serra en passant aux Canaries. Descendu à terre, — le cargo faisait du charbon, — les

regrets accouraient lancinants, plus obsédants que les guides et les marchands de pacotille. J'avais rêvé, comprenez-vous, de semblables voyages avec elle, dans ces pays baignés d'une lumière voluptueuse qui donne de la grâce à toutes choses, répand le bien-être, incite au plaisir comme le souffle régulier de l'alizé dispose au recueillement !...

« Pourquoi sa main n'était-elle pas dans la mienne pour errer ensemble dans les rues de la ville, à l'ombre des façades multicolores ?

« Comme des enfants insouciants, nous nous serions assis sur le marbre des places et des jardins, arrêtés aux fontaines. Elle aurait souri à la nonchalance aimable des habitants, à leur singularité. Toutes les Madones auraient entendu nos prières... Enivrés d'air pur et de malvoisie, nous aurions exploré l'île, ce royaume destiné à un prince dilettante et fainéant, ce domaine des amoureux, exigu et néanmoins complet, telle une plaquette qui renferme toutes les beautés d'un ouvrage...

Sans doute un sourire d'aise passa sur mon visage, — ces souvenirs gracieux, l'heureuse impression de me trouver enfin devant un homme très au-dessus des apparences, l'avaient à mon insu provoqué ; — il se méprit, et, comme pour s'excuser, d'un ton un peu amer :

— Ne riez pas de ces folies, dit-il... Enfant, déjà je rêvais de l'âme confidente à qui j'aurais voulu confier mes peines et mes joies, mes désirs et mes répulsions, mes aspirations et mes terreurs, toutes choses graves ou futiles... Et par une dérision de la vie, l'illusion m'était apparue au moment où je croyais saisir la réalité.

« Vous allez, j'en suis certain, me taxer de faiblesse : peut-être aurez-vous raison, car ce fut la punition de ma force première. Ma jeunesse avait été remplie uniquement d'une fièvre d'aventures qui chez moi submergeait tout autre sentiment. Je ne connaissais point l'amour : *elle*, je l'ignorais, et je vivais alors de fières heures de liberté..

« Mais les passions, comme les croyances, sont toujours châtiées de leur exagération. Les emportements de l'esprit ou du cœur subissent des reculs qui les ramènent en arrière, de même que l'on a vu des êtres et des nations trop civilisés subir quelque jour de fatales régressions.

« D'elle m'est venu le châtiment !...

Sixième coupe...

— Enfin, le tropique passé, une fois débarqué à terre, peu à peu la quiétude des éléments m'a gagné... L'acuité de mes regrets s'est atténuée comme sous l'effet d'un narcotique... L'indifférence m'a pénétré, la somnolence qui règne partout ici m'a envahi et, en même temps, je ne sais quelle sensation de mieux être qui est la grâce du convalescent...

« Sous l'influence du climat, sa pensée ne fut plus pour moi un tourment, mon regret perdit de son amertume... Il ne resta bientôt plus que son souvenir.

« Devant cette brousse immuable où je me suis enfoncé, en face de cette nature primitive et éternelle, j'ai senti que la cassure était bien faite, que j'allais très vite oublier la mesure des gestes, des sensations, la durée des heures. A quoi m'eût servi de retourner en arrière? Elle aurait ri de toutes ses jolies dents, n'est-ce pas? Et où serais-je allé pour la fuir, autre part qu'ici? N'aurais-je pas retrouvé en Italie ses yeux, en Espagne ses cheveux, plus loin sa démarche, ailleurs son parfum. Partout, enfin, j'aurais été tenté de rechercher son souvenir vivant; et j'étais las de ces expériences qui ont trompé passagèrement mes sens et m'ont laissé ensuite plus isolé qu'auparavant... Ici, les voix de la forêt m'ont appelé. Les mille bruits qui sont les notes de son chant, les odeurs qui sont sa respiration et se mêlent à ses soupirs, m'ont attiré... A leurs languides propositions, elles ont même ajouté des offres de richesses inconnues... La forêt!... Sentez-vous son haleine faite de parfums et d'effluves sans délicatesse, comme ceux de ces hétaïres orientales dont l'âcreté agit sur les sens mieux que le charme le plus subtil?... La voyez-vous, là, autour de nous, toute sombre?... Tenez, elle va s'éclairer... Le dernier quartier de la lune va se lever... Vous êtes trop loin, vous, pour entendre sa rumeur... Moi, je devine ses frémissements. Je me sens entouré par les génies qui hantent ses futaies. J'écoute les bruits mystérieux qui accompagnent la croissance fantastique de ses plantes, la vie des bêtes, les incantations des humains. Je sens le frôlement des Esprits en mal d'apaisement... « L'eau qu'on boit sur notre terre, murmurent-ils, apporte l'oubli, l'engourdissement de la pensée; le cerveau ne s'encombre pas de multiples soucis; les idées se simplifient comme des dessins d'enfants... »

A peine, près du parc à bœufs, le scintillement des feux allumés par le berger animait l'ombre au ras de terre. Au loin, pointaient des appels, cris de chasse des oiseaux nocturnes contre les bêtes rampantes et craintives, interrogations de tous pour savoir si la nuit qui s'écoulait leur laisserait la joie de revoir la lumière....

L'homme était devenu muet. D'un revers de main il essuyait la sueur qui perlait à son front, et fumait une cigarette prise à mon étui : dans les volutes de fumée bleue, on eût dit que ses yeux suivaient les torsades d'une chevelure. A ce moment, un des ânes de ma petite caravane se mit à braire : dans la nuit, ce fut un déchirement.

— Qu'on lui attache une pierre à la queue ! hurla mon hôte, les yeux hagards, subitement furieux, comme si ces cris insensés, auxquels répondaient les ânes du village, avaient rompu le charme.

Je me précipitai :

— Je vais calmer tout ça, lui dis-je à voix basse. Je reviens..

Mon ânier, réveillé, avait déjà fait de son mieux avec sa matraque. Je me baissai vers la caisse de champagne, pris deux bouteilles et retournai sous la véranda.

Un moment d'anxiété... Je crus Mulcent endormi. Je sentais bien qu'il y avait un sauvetage à faire durant cette nuit, et je ne voulais pas abandonner cet homme. Un froid me passa dans le dos...

Mais non ! Les yeux fixes, il avait repris le jeu silencieux des volutes bleutées. De nouveau confiant, je débouchai une autre bouteille et lui versai du champagne. Soudain redressé :

— Vous devez me croire fou, dit-il, ou tout au moins d'esprit relâché, en désarroi, en m'écoutant raconter ce soir ma singulière existence. Eh bien ! non ! Plutôt le besoin de confier une pensée dont je ne suis pas toujours le maître. . Je voudrais l'éloigner d'elle, et cette pensée lui reste trop fidèle...

— Et vous avez raison, m'écriai-je. Car votre folie fut de douter, de manquer de confiance. Peut-être n'était-ce qu'un malentendu...

Ce fut comme si un coup l'eût frappé :

— Dites-moi franchement, est-ce possible ? fit-il presque haletant. Mais alors, que fait-elle en ce moment ? En avez-vous une idée ? Ah ! n'allez pas réveiller ce qui est presque effacé...

le souvenir. Je les connais trop, ces moments pénibles. Quand arrivaient les heures de défaite, ce souvenir, qui fut divin, se changeait en une torturante obsession, au point qu'en m'éveillant, j'avais peur de la journée qui allait s'écouler !... Alors, j'ai tout essayé. J'ai fait venir de France des livres et des journaux. Je me prenais à désirer ces papiers comme le malade recherche instinctivement le remède, même si l'amertume de la drogue doit lui remplir la bouche. A son insu, j'ai connu de la sorte ses lectures, les spectacles qui tentaient sa curiosité.

« Puis je me suis lassé de savoir que d'autres hommes, au loin, pensaient, s'agitaient, souffraient, et que les peuples, sournoisement, continuaient à se chercher des querelles au sujet d'un sous-sol imprégné de naphte ou d'une population consommatrice de coton, de laine ou d'alcool.

« Les romans ? C'était bien pis ! La femme, que les auteurs mettent dans leurs livres, celle-là je ne la voyais pas... C'était *l'autre* qui se couchait sur les pages, qui m'empêchait de lire, et se répétait partout à la façon des images trop lumineuses qui se transportent dans le regard, quand elles ont violemment frappé la rétine... La femme sur le livre !... Vous ignorez ce tourment, vous... Moi, c'est bien simple : je ne lis plus...

Mulcent s'arrêta, prit une coupe et me la tendit afin que je la remplisse. Une fraîcheur montait de la terre, envahissait la véranda. La jeune Peulh s'éveilla, s'étira, nous examina curieusement, haussa les épaules et dit :

— Je vais me coucher...

Elle attendit une réponse, s'avança, provocante. Mon hôte ne fit même pas attention. Il continuait :

— J'ai toujours cru, — est-ce intuition ou fausse psychologie ? — que les pensées des êtres unis par un lien sentimental sont pourvues d'un synchronisme qui les fait, même à distance, converger les unes vers les autres dans le même temps.

« Parce que son souvenir s'estompe, s'affaiblit, ne suis-je pas sorti du cercle de ses préoccupations ?... Ce flambeau que j'ai malgré tout laissé allumé derrière moi, comme un point de repère dans la nuit, ne s'éteint-il pas ?...

« Que de fois je me suis pris à regretter cet autre flambeau qui illumina ma jeunesse naïve, dont les rayons m'imprégnaient d'un mysticisme suave dans lequel la divinité et l'humanité se trouvaient tendrement confondues, tandis que les liens partis

des hauteurs venaient m'enlacer pour retenir prisonnières ma pensée, les aspirations de mon être ! Flamme morte que n'a pu raviver l'amitié du saint évêque avec qui je parcourais souvent les mêmes routes de ce continent noir, lumière qui puisait son huile dans le cœur et que la raison a éteinte, pourquoi ne brilles-tu pas maintenant pour remplacer la lueur vacillante qui ne frappe plus mes yeux grands ouverts dans la nuit ?

— Edmond de Mulcent, qui étiez-vous donc ? demandai-je très ému.

— Que vous importe ? Tout ça, c'est du passé. Pas ou peu intéressant, croyez-le. Pour le moment, voyez-vous, je désirais oublier, et l'inquiétude me gagne de savoir si ma trace existe encore dans sa pensée. Son souvenir reste ma propriété inviolable, une patrie que se disputent ma raison et mon cœur, l'un pour la conserver, l'autre afin de la détruire.

« C'est encore une arène où ces deux adversaires combattent sans cesse, pansent leurs blessures pour en ouvrir d'autres, tombent pour se relever ; un champ clos où le vainqueur de la veille succombe le lendemain, où le vaincu reprend chaque fois de nouvelles forces pour s'affirmer vivant en face de son rival.

« Et toujours il se trouve, pour les exciter l'un contre l'autre..., le doute !

« Souvent j'ai pensé comme vous. Oui... Un malentendu... A mon secours, alors, j'ai appelé les belles heures passées...

Mulcent ne me regardait plus. De nouveau, ses yeux se détournaient de moi et se fixaient dans la nuit. Je subissais l'impression pesante que ce n'était plus l'homme aperçu dans la journée, mais un frère, un dédoublement de l'autre qui était devant moi, qui tantôt parlait par saccades, tantôt débitait d'un trait des tirades étranges. Sans me permettre de le questionner, il continuait :

— Aimer, aimer d'amour ! C'était donc cela ? C'était l'obsession qui me suivait comme mon ombre et revêtait comme d'un habit chacun de mes actes ?...

Septième coupe...

— Inutile !... les belles heures, les beaux souvenirs ne m'obéissaient plus..., reprit-il, suivant le cours de ses réflexions.

« Parfois, j'ai eu des velléités de retourner sur mes pas.

Dans mon esprit, les projets les plus contradictoires se choquaient, s'entremêlaient, jaillissaient dans tous les sens, comme les lances des guerriers de Pantagruel que vous avez pu voir dans les gravures de Gustave Doré.

« Et quand, au cours de mes chasses, je me rapproche de la ligne télégraphique, que j'en aperçois les poteaux dressés à travers la plaine, comme un oiseau fasciné je cherche encore à en détourner mes regards ! Et je reviens à la contemplation de ce fil qui pourrait lui faire entendre en quelques heures mon appel angoissé, le cri de mes incertitudes...

« Mais pourquoi revenir en arrière ? Suis-je plus avancé qu'au moment de mon départ ? Qu'ai-je fait qui me donne une chance nouvelle de nous rapprocher ? N'ai-je pas plutôt brisé les derniers liens qui nous rattachaient encore ?

« L'appeler ? Il faudrait d'abord la convaincre. Y arriverais-je ?

« Il me semble, dans mon trouble, que toutes les raisons échoueraient contre le passé : ce passé incompréhensible où j'ai peur de distinguer, par moments, un démon mystérieux dont elle subissait le sortilège. En des heures d'imagination exaltée, je le vois, ce maître de ses solitudes, lui insuffler la folie des bonheurs artificiels et des rêveries déliquescentes, la détacher un instant de la réalité pour l'abandonner ensuite pantelante, aveulie, diminuée.

« Je m'égare dans ce labyrinthe du doute et je m'insurge avec rage contre cet adversaire insaisissable, équivoque, ténébreux, avec lequel il ne m'a pas été donné un seul instant de lutter corps à corps et à ciel ouvert.

« Est-ce une création de la logique de mes idées, de mes impressions, de mes souvenirs ? N'est-ce pas plutôt une fiction de mon cerveau fatigué ? Dites-moi si j'ai tort, si j'ai raison, vous qui faites encore partie des hommes de là-bas !... Moi, voyez-vous, je ne sais plus que rire de ma folie... Et ce rire résonne en moi comme un rire de fou, comme le rire sarcastique de certains oiseaux, la nuit, sur le fleuve...

« Sorties de la solitude, les voix de la brousse me répètent, — avec perfidie peut-être, — que c'était chimère la tendresse que j'avais imaginée près d'elle, ma tête lourde de soucis reposée sur sa belle épaule ; illusions, les mots caressants murmurés dans la confiance, les yeux dans les yeux ; délire des sens, son haleine de fleur chauffée au soleil, cette salive vivifiante qui

donnait à sa bouche l'éclat des émaux; rêve passionné, la possession de son âme dans une intime communion... Dites-moi encore, ne me trompent-elles pas? Dois-je me fier à ces voix et me baigner dans cette atmosphère d'indolence, de soumission, d'indifférence, qui enlève regrets et remords!...

J'allais répondre, quand un ululement prolongé se fit entendre, presque sur nos têtes, à ce moment. Mulcent se retourna lentement :

— Vous les entendez! me dit-il. C'est souvent ainsi... Mais que croire? Ces suggestions étouffantes, ou me raccrocher au doute qui me ramène vers elle, avec l'espoir d'un retour à une vie mieux comprise, dans laquelle les promesses seraient tenues, les nuages balayés, la confiance renaissante, l'étreinte du plaisir et la détente du bonheur plus accomplies que jamais?..

« Je ne sais plus... je suis seul ici, à un tel point... si loin de tout, dans cet isolement incroyable où les raisons d'être des hommes et des choses sont mal connues de nous!... Je ne sais plus...

— Qui est le coupable en tout cela, Mulcent? Vous ou elle?

— Elle, qui m'a laissé partir, alors qu'une parole m'aurait retenu, et que je n'attendais que cette parole. Est-ce sa gorge qui s'est resserrée au moment de la prononcer, ou son cœur qui s'est fermé? Je ne sais plus...

« Aussi je la hais maintenant, entendez-vous, pour les sentiments que j'ai dépensés en sa faveur, pour les tendres choses que je lui ai dites, pour le gaspillage de cette monnaie passionnée dont chaque effigie était un de mes états d'âme que je voulais réunis dans la même main...

— Mais non!... vous ne la détestez pas, — fis-je, impatient de le remettre dans la bonne voie où il s'était d'abord engagé. — Vous verrez que tout s'arrangera... Je vous le promets... D'ailleurs, je suis certain que vous exagérez...

— Vous croyez, sans doute, que je m'abuse, reprit-il, que j'exagère. Il n'en est rien. Je le sais mieux que personne, pour l'avoir vue devenir rêveuse, acharnée à la poursuite de buts impossibles, tellement éprise de chimères que le jour où elle serait satisfaite, le doute le disputerait à sa navrance d'avoir détruit de ses propres mains l'objet de ses rêveries.

« Combien je la préférais rieuse, coquette et futile parfois, pareille à l'eau de ces jardins arabes qui rejaillit en cascades

sur des escaliers de marbre sans autre utilité que la joie des yeux !... »

Au rappel de ces souvenirs, l'homme ancien avait repris le dessus : il avait dépouillé le masque de sauvagerie volontairement plaqué sur son visage.

Dès ce moment, une heureuse angoisse m'envahissait. Cet homme qui sombrait, n'allait-il pas remonter, ce cerveau n'était-il pas en train de ressusciter, de se libérer de la gangue qui l'entourait? N'allais-je pas, peut-être, ramener ce cœur inquiet qui avait dû vibrer d'une ardente tendresse que maintenant il projetait par à-coups vers celle qu'il aimait toujours ? Il suffirait, assurément, de peu de chose pour lui faire abandonner cette existence sans ressort, pour qu'il détruisît ce qui n'était sans doute qu'erreurs, scrupules, timidité déplacée, que sais-je encore?

A la lumière des photophores, je vis soudain s'avancer vers nous, surgie de l'obscurité, une des quatre femmes de mon hôte, la mère de l'enfant. Comme si elle eût deviné, ou plutôt comme si l'instinct maternel l'eût avertie de la transformation qui s'opérait dans le cerveau et dans le cœur de l'homme à qui elle appartenait, elle vint se planter entre nous deux. Lui, continuant de fumer, la regarda, fronça les sourcils :

— Que veux-tu ? demanda-t-il, bourru.

— Il est grande nuit, dit-elle. Pourquoi ne te couches-tu pas?

Il hésita. La crainte me saisit alors de voir s'écrouler cet édifice lentement monté, de voir s'évanouir les espoirs qui m'assaillaient joyeusement au sujet de mon hôte. Cela me serrait la tête, me faisait crisper les poings.

Mais, d'un geste autoritaire, il renvoyait la femme :

— Je suis le maître ! dit-il d'une voix rude et grave. Va-t-en !

La négresse s'en alla. Contre son dos je pouvais voir la tête rougeâtre du bébé qui pendait comme un fruit d'espalier.

Un instant dérangés, les cloportes et les cancrelats, fils de la nuit, reprirent leurs cheminements sur le mur blanc, profitant ainsi du sommeil des lézards familiers. Dans la cour, sous l'arbre, un petit feu dansait, que mon gardien de bagages, peu rassuré au sujet des Esprits, avait allumé...

— Non, tout de même ! s'écria mon hôte avec une certaine emphase, tout à coup. Est-ce pour sombrer ici, dans les bras

d'une femme africaine, que j'ai fui une ville, un pays où des yeux plus grands et plus noirs n'ont pas deviné mes aspirations, accueilli mes élans ; où des mains plus fines n'ont pas su ramener sur mon front brûlant la paix et le calme de la tendresse?...

— Comme je vous comprends! dis-je à mon tour. Vous êtes, mon cher, digne d'une plus haute destinée. Ça se voit, ça se sent si bien... »

Il me regardait maintenant avec des yeux légèrement dilatés où jouaient ensemble la confiance, l'étonnement, et comme la joie d'une découverte.

... Huitième coupe...

Dans les arbres, près de nous, un ricanement se fit entendre : le sinistre animal que les Noirs ne nomment jamais... qui est je ne sais quoi encore, bête à poil ou à plume, un génie peut-être... C'était le dernier cri de la nuit. Mulcent frémit, leva la tête, scruta les ténèbres. Je lui offris encore du champagne : il refusa, se leva et marcha quelques instants, en proie à une agitation visible. Le Nord et le Sud, le haut et le bas, luttaient en lui. Puis il se rassit, tandis qu'au loin, très loin, un coq du village envoyait le premier salut au matin sombre.

— Enfin, mon cher, à bien réfléchir, vous avez mille fois raison. Je suis fou de désespérer, de vouloir échapper à celle que j'aime encore, et dont le souvenir, vous le voyez bien, a résisté aux assauts de la nature, a survécu aux tentations morbides du pays. J'ai abouti jusqu'ici à la déchéance passagère de mon être, de mes idées, tandis qu'elle est là-bas qui attend peut-être, se désespère de mon abandon, ou bien recherche dans des ivresses plus morbides encore un dérivatif, un oubli des douceurs que nous pouvions sans contrainte puiser dans le cœur l'un de l'autre!... Pourquoi n'irais-je pas la chercher? Je suis certain que je la retrouverais calme et confiante, avec un sourire de pardon et d'accueil qui ferait oublier le passé, le doute, — père des hésitations, — les craintes chimériques, et qui me redonnerait l'élan naturel de la vie!

« Dites-moi! Je la reverrai, n'est-ce pas? Tout me dit ce bonheur à venir... »

Les plantes, meurtries durant le jour par la brutalité du soleil, exhalaient maintenant leurs chants parfumés. L'odeur

des tubéreuses comme celle des jasmins appelait les épousailles du fiancé amené sur les ailes du vent. Le miel des fleurs de palmiers mêlait ses senteurs à celles des glycines et des acacias sylvestres. Toutes les corolles, celles de terre et celles des branches, des buissons et des arbustes, avaient hâte de vivre dans ce matin frais avant le repos du jour ou la mort dans la lumière ardente.

A moitié pleines, les coupes faisaient deux taches dorées sur la table. J'écoutais toujours l'espoir qui montait entre nous. Je n'avais plus besoin d'exciter l'homme : il me dépassait maintenant, sur un ton un peu déclamatoire, dans l'exaltation certaine où l'avait mis le champagne :

— Que m'importe l'amant subtil et vénéneux qui la mène en paradis à son réveil et la laisse abattue, mauvaise durant la journée, puisque je le chasserai.

« Et comme un bijou perdu devient, quand on le retrouve, plus précieux que ceux qui étaient restés dans le coffre, soigneusement gardés, de même je serai pour elle le sentiment unique, le désir préféré.

« Pouvais-je sérieusement croire que cette petite fille à la peau cuivrée, avec ses yeux d'antilope, allait me remplacer celle que j'avais laissée là-haut ?

« Quand j'ai meurtri ces jeunes chairs, dont je distinguais seulement dans la nuit les formes accusées et vigoureuses qui s'offraient à mon désir, j'ai cru par instants découvrir la sensation de l'autre ; et je me suis retrouvé anéanti dans ce passager bonheur, prenant le plaisir présent et palpable pour celui que je désirais encore et toujours..

« Vains efforts, puisqu'au réveil la vérité se dévoilait et que l'illusion crevait à la lumière comme les bulles d'eau aplaties par le vent sur la grève quand la vague se retire.

« Pour moi, maintenant, une seule chose importe : la retrouver, lui tendre la main, lui dire, lui crier notre folie de séparer ce qui avait toujours été fait pour être uni...

« Elle comprendra ma fuite, ma faiblesse, tout ce que j'ai cru être délicatesse et n'était qu'insanité.

« Je vaincrai le mensonge, je chasserai ce bonheur fallacieux qui la mine et fut mon ennemi sournois.

« Avec elle, je reviendrai étudier les profondeurs de cette terre mystérieuse, en exhumer les richesses. Ensemble nous

goûterons la joie de la découverte fabuleuse, nous rirons de nos déconvenues. En face de la mer et des montagnes, sur les fleuves ou à la porte du désert, nous chanterons notre liberté faite de notre esclavage réciproque...

« Rien ne pourra résister à mon élan, à mes sentiments raffermis. De belles heures nous sont promises...

« Ne m'attend-elle pas pensive, dans sa chambre, courbée sur un livre ou des souvenirs?... Je crois entendre sa voix qui m'appelle... Je l'imagine souriante comme au jour où elle me disait qu'elle avait vu en rêve notre destinée...

« Ses regards me pénètrent : ils passent entre ses longs cils comme le corps nu de Diane à travers les buissons et les roseaux ; ils entrent dans mes yeux, dans mon âme...

« Et ses lèvres aussi me diront de très près les mots qui reposent, qui invitent à l'amour. Leur humide fraîcheur m'enivre. Je ne pense plus qu'à la tendresse dont je subis déjà le charme... Le passé est loin derrière moi : on n'entend plus le bruit de son galop de fuyard... C'est une existence nouvelle qui m'est promise, différente de celle que nous avions d'abord entrevue, dégagée de toutes les aspérités, des contingences futiles ou ridicules, des inutilités et des scrupules que nous aurons laissés sur le chemin comme le soldat abandonne aux fossés ce qui doit alourdir sa marche.

« Ses bras, ses beaux bras me pressent... Ma tête est tout contre son épaule, puis dans le creux de sa gorge... Il y fait très chaud, très doux aussi...

Mulcent ne me voyait plus. Il suivait son rêve. A coup sûr, il répétait de mémoire des phrases qu'il avait dû écrire, — lettres ou journal. Accoudé sur la table, la tête entre les mains, il parlait maintenant à voix basse, pour lui. Je n'avais pas à l'encourager. Toute parole eût été inutile. Elle n'eût pu que rompre le charme. Je craignais même que les coqs de sa cour, qui répondaient à ceux du village, ne le tirassent de sa rêverie merveilleuse. Sa voix, lointaine, n'était plus qu'un murmure :

— Je vois, par avance, la longue coque blanche du paquebot se profiler sur l'horizon, le petit remorqueur qui halète le long du wharf, venu pour embarquer les passagers. Puis le panache de fumée marquera l'effort nouveau des machines pour entamer la route du nord.

« Vite les habits de laine, la brise fraîchit.

« La joie dans les yeux de tous. Les uns vont retrouver la santé, les autres embrasser une mère, une épouse, une amante, une fiancée. Ma joie, à moi, est plus grande encore : c'est autre chose...

« J'entrevois déjà les côtes d'Espagne, les montagnes à pic dans la mer, le phare de Villano, le cap Finistère, des vallées entre les rocs, des ports au fond des criques.

« L'air fraîchit de plus en plus. L'étoile polaire me sourit le soir, mais je dois lever la tête pour la remercier. Bientôt, un seul de ses rayons nous suffira...

« La Coubre, l'œil de la France dans les ténèbres. Son balai lumineux, je l'aperçois dans les nuages, régulier comme la palpitation d'un grand cœur. Je ne dormirai pas la dernière nuit, je le crains...

« Au matin, le cotre du pilote nous fera des signaux. Le pilote lui-même viendra à notre bord. Sur sa petite yole, il est balancé comme un copeau de bois : ne va-t-il pas chavirer? Non, il a tellement l'habitude, et l'accent méridional aussi... Je l'entends déjà.

« Et ce sera Royan, le Verdon, le rideau des pins sombres troué de blanches villas aux tuiles rouges.

« Ah ! certes, je la verrai plus belle que jamais, notre France jolie !...

« Puis le médecin passera la visite sanitaire... « Mais non, Docteur, nous ne sommes pas malades ! Ne nous mettez pas en quarantaine ! Nous apportons l'espoir et la joie... et peut-être un peu de folie, n'est-ce pas ?... »

« Et après... ce sera... sa chère tête... tout près de la mienne... tout près... bientôt...

Les derniers mots n'étaient qu'un souffle. Il s'était assoupi... Je lui offris encore du champagne. Il ne me répondit pas. Il dormait. J'allai chercher mon domestique allongé près des bagages, à côté des cendres du petit feu, et, avec d'infinies précautions, tout doucement, nous portâmes Mulcent sur son lit.

Sa respiration régulière m'avertit qu'il ne s'était pas réveillé.

L'esprit encore chargé des confidences que je venais de recevoir, je voulus, avant de me coucher moi-même, activer la circulation du sang dans mes jambes que l'immobilité et, je dois le dire aussi, le champagne avaient engourdies.

Je descendis de la véranda et sortis de la concession. Le dernier quartier de la lune rejoignait sur l'horizon la crête onduleuse de la forêt. L'ombre portée des acajous, des benténiers, de la foule des géants sylvestres, se dessinait sur la grisaille de la plaine, comme sur le sable des côtes la marée montante. Plus près, les rayons timides et jaunâtres jouaient à travers les branches des arbres grêles qui jalonnent les champs. L'heure était fraîche et sereine. Les coqs du village, continuant à prédire la lumière, s'égosillaient dans le lointain : derrière moi, ceux de la basse-cour répondaient à leurs appels. Çà et là, quelques aboiements de chiens, un roucoulement de tourterelle. Plus loin, des perdrix cacarabaient, des vanneaux s'essayaient naïvement à siffler...

Tout à coup, des jappements, des glapissements... Les cynhyènes, sans doute, ces chiens maudits qui rôdent en bande et effrayent la brousse. Dans la concession, les ânes s'ébrouèrent de terreur ; les bœufs s'agitèrent, et, tirant sur leur attache, cherchèrent à se rapprocher du brasier allumé au centre du troupeau ; le berger fit jouer le chien de son fusil... tandis que, tous bruits cessants, les champs, la forêt, les arbres isolés, se taisaient un instant, et qu'un vide se produisait comme un trou subitement ouvert...

Dans ce silence, dans la nuit qui, après la disparition de la lune, s'est refermée, un vagissement d'enfant fuse à travers les bambous d'une case et me rappelle à l'humaine réalité. J'ai l'impression d'avoir vu revivre un homme, de l'avoir, involontairement, fait rentrer dans le sein de la famille. Qui sait si je n'ai pas recréé deux bonheurs en même temps, si je n'ai pas mis fin à une série d'erreurs? D'un autre côté, aura-t-elle eu la patience de l'attendre? Depuis combien de temps ne donne-t-il plus de nouvelles? Voilà que maintenant je suis angoissé à l'idée qu'elle sera mariée, qu'elle aura mis entre elle et lui quelque barrière infranchissable, qu'il aura une déception plus amère encore que la première à sa rentrée en France... Car il va rentrer. Demain, il va prendre ses dispositions pour mettre son domaine en gérance, le vendre peut-être, afin de partir à la fin de la bonne saison. Il parlait du paquebot... Il allait retenir sa place à Conakry... De cela, je ne pouvais douter... Il suffit d'un point lumineux dans la nuit, n'est-ce pas, pour qu'un homme retrouve son chemin. La destinée est faite de si petites

choses!... Et mon geste a été certainement un de ces cailloux du torrent qui contribuent à en fixer le cours...

Je vais vite me reposer. Demain, avant de partir, je l'aiderai à tout régler. J'emporterai ses télégrammes, ses lettres, ses ordres, ses commissions pour la ville où je le précéderai. Je vais dormir. Plus que deux heures avant le plein jour : les coqs me le crient à plein gosier...

* * *

Quand le bruit des portes de la boutique m'éveilla, je mis un instant à me situer dans le temps et dans l'espace. Soudain, comme une détonation, l'événement de la nuit frappa mon cerveau. Dans mon pesant sommeil, tout avait disparu : tout, en accourant, me heurtait avec brusquerie. Il fallait agir...

Il devait être sept heures : plus peut-être, mais les Noirs, levés avec le soleil, avaient respecté notre repos. Des rais de lumière passaient sous les portes, entre les volets de la fenêtre, sous les linteaux. J'entendais le gloussement des poules, les cris plaintifs des aigles pêcheurs sur la rivière, le piaillement des enfants, les bêlements des moutons, les meuglements des bœufs, l'aimable et pastoral charivari qui peuple les matins limpides. Par la fenêtre ouverte, une bouffée de fraîcheur entra avec la lumière, et aussi, plus distinct, le concert de la nature. Dans les branches, les insectes faisaient déjà crisser leurs élytres. Des merles mordorés jacassaient en agitant leur longue queue. Des geais bleus sifflotaient près de nous. Vers la rivière, les canards s'en allaient, l'un derrière l'autre, le cou lancé en avant, poussant des cris enroués. Sur le sol de la véranda, un lézard multicolore, interrompant sa chasse aux mouches, me considérait, tête dressée, immobile et curieux.

M'arrachant à ce ravissement, j'appelai mes hommes : réunis sous la véranda, ils attendaient mon apparition en devisant.

— Le soleil monte, me dit le chef de la caravane.

— Si tu ne restes pas chez ton semblable, sache que la prochaine étape est éloignée, me dit un autre.

— Le café est bientôt *paré*, dit à son tour le *boy*-cuisinier.

Le maître de la maison n'était pas encore dans sa boutique. Seule la négresse au teint rougeâtre et au nez busqué allait

et venait derrière le comptoir, commençait déjà ses petites opérations avec les premiers clients.

— As-tu passé la nuit en paix, Toubab? me demandèrent en même temps la jeune Peulh et la petite Mandingue, debout sur le seuil de ma chambre.

— En paix, seulement!

Elles m'apportèrent de l'eau fraîche, une calebasse de cous-couss froid, restant de la veille, tandis que mon *boy* servait le café brûlant.

— Et votre maître ? demandai-je aux femmes.

— Il va venir...

Ce ne fut pas lui, tout d'abord, mais la quatrième femme, la femme au poupon, qui arriva. Elle me tenait pour responsable de sa mauvaise nuit, car elle me salua à peine, et disparut dans la boutique en me jetant de côté un coup d'œil sans bienveillance. Peut-être soupçonnait-elle que je voulais lui enlever son mari... Je lui fis servir du café pour mon hôte et allai dans la cour inspecter mon bagage.

Quand je revins, tout étant prêt pour mon départ, je trouvai Mulcent installé sur sa chaise longue, une calebasse vide à côté de lui, la pipe à la bouche. La même toilette que la veille : il n'avait pas changé. Comme je le saluais, il me répondit à peine, continua de fumer : tout juste daigna-t-il s'enquérir de mes besoins pour le voyage...

Je restai ébahi, la gorge serrée. Pas un mot de lui-même, de ses projets. Ses désirs, je le sentis comme une brûlure, n'allaient pas plus loin que l'enclos de son terrain. Je vis, — et cela faisait mal aux yeux, au point que je tentai de me détourner, — que son regard ne dépassait pas le cadre médiocre de cette boutique. La flamme que j'y avais allumée cette nuit, était éteinte...

— Pas de lettres? demandai-je pour retrouver le courant perdu. Pas de commissions?... Vous savez que je rentre bientôt à Conakry. Dans un mois je serai en France... Je pourrais aller voir...

— Aller voir qui?... dit-il brutalement. Aller voir quoi?... Allez donc voir ce que vous voudrez : c'est votre affaire... Moi, je m'en moque! Bon voyage!...

Le ton n'admettait pas d'insistance. Je lui serrai la main, me demandant, à part moi-même, si je n'avais pas rêvé, ou

s'il me restait une claire notion des choses. En me voyant partir, il se leva, — l'habitude, — pour m'accompagner. En passant devant les sacs de mil et de maïs, il en remplit une calebasse et s'arrêta sous la véranda. Là, il poussa quelques cris baroques auxquels accoururent poulets, canards, pintades, cous tendus et pattes étirées, pigeons à grand bruit d'ailes, et jusqu'aux minuscules oisillons rouges dont les nichées s'abritent sous les poutres des toitures.

En jetant le grain à poignées, son visage s'éclairait à peine, mais d'une vie si spécialement incertaine que cette faible et fugitive animation se confondait, sans doute aucun, avec l'intérêt des menues besognes dont il faisait ses quotidiennes distractions.

L'homme que je croyais sauvé était donc là, devant moi, insouciant, penché sur ses volailles, les épaules de nouveau tombantes, le corps voûté, ayant repris le fardeau des dix ans qu'il avait au cours de la nuit abandonnés, en tous points semblable à l'homme du jour précédent, sauf... dans les yeux, une pointe d'ironie méfiante et crispée : *il lui tardait de voir s'éloigner le confident de ses pensées secrètes...*

Il est d'usage qu'un hôte marche de conserve pendant une demi-lieue avec le voyageur qui l'honora de sa visite ou lui apporta quelque distraction. Il ne songea même point à venir jusqu'à la sortie de son terrain. Comme j'arrivais à la porte de la palissade, je lui envoyai un dernier salut :

— Au revoir ! mon cher, et bonne santé !

Il allait répondre, quand une catastrophe se produisit : un jeune et turbulent goret s'était précipité, tête baissée, parmi la volaille. Bousculé, un caneton gisait sur le dos, faisant de vains efforts pour se retourner. Je vis alors Mulcent sauter de la véranda, chasser le goret et ramasser le caneton avec des précautions de maman...

Du coup, il négligea mon salut. Mais trois de ses femmes, rangées dans la cour, m'entendirent et me crièrent en malinké :

— Passez la journée en paix, et que Dieu vous guide sur la route !

Je crus voir sur le visage de l'une d'elles, — la mère du bébé ocre jaune, — un sourire de nargue...

— Que Dieu vous entende! répondaient à pleine voix les hommes de ma caravane, et qu'il vous garde en paix!

— En paix, seulement!...

*
* *

A quelques étapes de là, je rencontrai sur la route l'inspecteur des lignes télégraphiques, — celui que les Noirs appellent: *le maître de la corde de fer*. Comme, après avoir partagé avec lui quelques provisions à l'ombre d'un arbre, je le quittais, il me demanda :

— Vous êtes-vous arrêté chez Edmond de Mulcent?

— Oui. Pourquoi?

— Rien. Il va bien?

— Pas mal...

— Toujours un peu... piqué?

Je feignis de ne pas comprendre et donnai à ma troupe le signal du départ, sans répondre à l'inspecteur des lignes télégraphiques.

... Je n'étais pas tout à fait de son avis.

ANDRÉ DEMAISON.

(*A suivre.*)

SILHOUETTES CONTEMPORAINES (1)

M. ÉMILE MÂLE

Lorsqu'il fut nommé directeur de l'École de Rome, à la place de l'illustre prélat qui venait de mourir, beaucoup de personnes sans doute entendirent pour la première fois son nom. Peu de gens soupçonnaient, même parmi les écrivains, que ce nom représentait une des gloires de la science française, et qu'à Oxford, à Harward, à Yale, à Princeton, il était fameux plus que beaucoup d'autres qui brillent sur le boulevard.

On étonnerait bien des gens qui se figurent qu'ils sont célèbres, si on leur apprenait qu'ils n'ont qu'une célébrité de quartier, et que quelques érudits, quelques membres de l'Académie des Inscriptions servent mieux la France dans le monde que tel homme de théâtre, tel amuseur à gros tirage, qui ne sont que compromettants. Bien mieux. Peut-être se fait-on aujourd'hui une idée beaucoup trop étroite de l'œuvre littéraire : cette idée que l'artiste est celui qui conte une anecdote et qui écrit trois cents pages intitulées roman. Il serait curieux de savoir d'où vient cette illusion de *gendelettre* et cette primauté naïve que s'attribuent les écrivains d'imagination, comme s'il n'y avait pas plus d'imagination dans dix pages de *l'Évolution créatrice* que dans un quarteron de romans à la mode. Cette fatuité fait sourire. C'est pourtant ainsi que le public ignore une œuvre comme celle de M. Émile Mâle, et que de jeunes auteurs d'historiettes à succès se prennent ingénument pour de plus grands artistes que l'inimitable historien de *l'Art religieux au moyen âge*.

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier.

*
* *

Je suppose d'ailleurs que cette condition n'est pas pour l'étonner. Il ne fait pas partie de ce qui s'appelle le Tout-Paris. On ne le voit ni aux « générales », ni aux grandes « premières », ni aux vernissages, ni aux courses. Il ne fait point de conférences. Son discours de réception, le jour où il sera de l'Académie, sera probablement son début en public. Il n'a jamais écrit un article de journal, jamais donné une ligne sur un sujet profane, dit son mot sur aucun propos d'actualité. Une seule fois, par quel hasard? il m'arriva de le rencontrer au bal de l'Élysée, et je ne sais qui de nous deux fut plus étonné d'y voir l'autre. Je n'eusse pas été plus surpris de le trouver chez les Pingouins.

Il y aura bientôt trente ans que Joseph Bédier m'adressa chez lui. Il habitait déjà sur la montagne Sainte-Geneviève, derrière le Jardin des Plantes, le même appartement dans une rue tranquille, un des rares quartiers de Paris qui n'ont point bougé depuis cinquante ans. L'escarpement de la colline la défend de l'assaut bruyant des autobus. Dès que l'on a quitté la grande artère de la rue Monge, on entre dans une province secrète, dans un royaume de silence. De petites rues paisibles, où le passage d'un taxi est un événement, portent les noms méditatifs de Descartes, de Malebranche, de Lhomond. On y entend le soir, dans des cabarets de maçons, la vielle nasiller la bourrée limousine. Çà et là, des îlots de verdure, des jardinets mélancoliques, entourant le débris du mur de Philippe-Auguste, rappellent au promeneur les anciens jardins conventuels qui couvraient jadis la colline entre le faubourg Saint-Marceau et le faubourg Saint-Victor. Partout de vieux collèges, partout d'antiques souvenirs, partout le secret d'une jeunesse qui songe et qui fermente derrière des murs de prisons. Des églises pensives, Saint-Médard, Saint-Jacques du Haut-Pas, Saint-Étienne du Mont, Saint-Nicolas du Chardonnet, cantonnent ce quadrilatère mystique, où l'on a retrouvé, sur la route d'Orléans, les vestiges du premier cimetière chrétien de Lutèce, et où l'on n'avait pas encore eu l'idée saugrenue de bâtir une mosquée. Ici est enterré Racine. Ici mourut Pascal.

C'est là que je le revois en pensée, devant le paysage que

dessine à cet endroit le vague amphithéâtre des Arènes : entonnoir spacieux, plein de songes, sur lequel flottent, dans la grisaille du ciel parisien, de jeunes arbres et des cris d'enfants, mêlés aux souvenirs des antiques Colisées. C'est une eau-forte de Piranèse, un Méryon sévère, digne d'un poète archéologue. Autour de lui, très peu de livres, et même peu d'objets d'art. Rien qui sente la brocante, le bric-à-brac de l'antiquaire. Quelques bibelots charmants, de vieux fauteuils délicats, une tapisserie romanesque, un échiquier à pièces d'ivoire curieusement sculptées, un bas-relief mutilé du temps de saint Louis, drapé d'une chasteté toute grecque, témoignent seuls des goûts de l'artiste et composent à son intérieur une atmosphère particulière. Point de photographies aux murs, aucune banalité, nul étalage. Toutes ses images, tous ses souvenirs, ses voyages, l'écrivain les porte dans sa tête. Ce rêve, ce brillant nuage de la mémoire, c'est son petit univers, c'est pour lui la réalité.

Tel au bout de trente ans il m'apparaît toujours : je le vois encore comme je le vis pour la première fois. Maigre, alerte, le pas rapide, la tête osseuse et colorée, une tête à plans brusques, avec la physionomie rêveuse, c'est à peine si une cendre légère a neigé sur le front et sur la grande moustache gauloise. L'accueil est cordial, ouvert, mais empreint d'une nuance cérémonieuse. Les jambes croisées dans son fauteuil, les bras accoudés, les mains jointes par l'extrémité des doigts, le binocle de travers ajoutant à l'asymétrie du visage, il parle d'une belle voix de professeur, harmonieuse et bien timbrée : on a l'impression qu'on va passer un examen. Mais il n'y songe guère. Ne vient-il pas toujours de découvrir Baruch? « La *Mystique* de Gœrres, quel livre prodigieux!... Mais l'*Histoire romaine* de Michelet, c'est aussi beau que du Bossuet... Et Vœge, quel homme singulier! Tout ce qu'il dit est vrai et, dans l'ensemble, tout est faux. » Un jour, je le trouve enchanté du beau mémoire de Thierx, intitulé *Pharos* : cette étude qui montre que tout clocher, minaret, chrétien ou musulman, dérive du Phare d'Alexandrie : « Ces Grecs! Ils ont tout inventé! » Mais une autre fois : « Que dites-vous du *Petit Pierre* d'Anatole France? C'est la prose parfaite, c'est l'art de La Fontaine. »

Je ne crois pas l'avoir jamais vu, que je n'en sois sorti enrichi,

rafraîchi, ayant renouvelé ma provision d'enthousiasme : telle est sa sympathie, sa puissance d'admirer. Que de chefs-d'œuvre, que de paysages évoqués en causant entre les murs de ce cabinet ! Que de voyages dans cette chambre ! Toujours sa mémoire frémissante vole à quelque bel objet, erre de trésor en trésor, de reliquaire en reliquaire, opère des rapprochements magiques, de la mosquée de Cordoue à Notre-Dame du Puy, de Saint-Martin de Tours à Saint-Jacques de Compostelle. On croirait, à l'entendre, vivre encore dans un monde où la terre était plus proche du ciel et le ciel traversé d'églises apportées par les anges. Ce grand savant aura mené en marge du monde l'existence d'un doux visionnaire, sans rien connaître ici-bas que ce qui est digne d'amour, indifférent au bruit, sans intrigue, sans ambition, n'ayant fait que côtoyer la foule, et attaché uniquement à quelques idées supérieures, à quelques-uns des rêves les plus précieux de l'espèce humaine; on peut dire d'une telle vie qu'elle est faite de l'étoffe des songes.

Pour moi, je n'en connais guère de plus aimable et de plus belle. Depuis le jour où je lisais, voilà plus de vingt-cinq ans, sa fameuse thèse de Sorbonne sur *l'Art religieux en France au XIIIe siècle*, dans le vieil exemplaire compact que j'ai toujours, et où il nous introduisait dans le monde merveilleux, dans la grande création morale du moyen âge, sa vie se développe sans un écart, sans une distraction, sans une dissonnance; pas une concession à la mode, à la hâte, aux succès mondains, pas un sacrifice aux désirs de luxe ou de vanité. Trois livres en trente ans, ou plutôt un seul livre qui se continue et se construit avec l'harmonie magnifique d'un triple porche de cathédrale. L'auteur a su donner à son œuvre quelque chose des proportions que les vieux maîtres imprimaient à la façade de Notre-Dame. Dans notre siècle d'inquiétude, dans cette bousculade et cette dispersion où se dissipe en vain le meilleur de nous-mêmes, où notre temps se hache comme sous les dents d'une machine à battre, il a eu la patience de cultiver son champ; il a lié sa gerbe et engrange sa récolte. Ménager de ses jours, il a, en grand artiste, soigné sa vie comme un chef-d'œuvre : et la beauté de son monument, c'est qu'il reflète la majestueuse unité de sa vie.

***

Par quel caprice du sort ce beau génie devait-il naître dans le coin de France le plus ingrat, le plus industriel? C'était sans doute pour lui en inspirer l'horreur dès le berceau. Dans ce pays si riche en beautés, on trouverait malaisément un canton plus déshérité que cette partie de la Haute-Loire où gît la ville de Commentry. Le père de l'écrivain y était ingénieur des mines. Aucun artiste dans la famille et, dans la maison paternelle, rien que de modeste et de bourgeois. Mais la mère devait être une personne délicate, d'une vive sensibilité, d'une rare finesse émotive, passionnée sans le savoir, comme il arrive souvent dans ces vies ternes de la province. Ces dons se tournèrent chez le fils en besoins de l'imagination. Dans ce milieu aride, sans charme, où rien ne parle de beauté, sur cette triste pierraille de minerais et de cailloux, l'enfant brûlait d'une soif étrange, d'une merveilleuse passion de l'art.

Il résolut d'abord d'être peintre. Comment lui en vint le désir? Je l'ignore. Il parle discrètement de ses jeunes essais; il les cache, et ne s'est jamais plaint d'avoir manqué sa vocation. Mais l'essentiel, pour un futur historien de l'art, n'était pas d'être un Ingres, c'était d'avoir tâté du métier, d'avoir mis la main à la pâte. Il en reste toujours quelque chose. On sait de quoi on parle; on sait « comment c'est fait ». L'auteur a bouclé depuis longtemps sa boîte de couleurs, mais il dessine toujours. C'est sa façon de prendre des notes. Beaucoup de ses confrères en archéologie ne se mettent en campagne qu'avec un objectif, et j'en sais dont tout le mérite consiste dans l'excellence de leur appareil. M. Mâle ne s'est jamais embarrassé de cet attirail. Il a plus tôt fait un croquis. Il m'a souvent conté que vers sa vingtième année, plein de Jean-Jacques et de Töpffer, il était parti, sac au dos, le bâton à la main, avec deux compagnons de son âge, pour une tournée de paysage dans l'Auvergne et la Creuse. Beau voyage en zigzag, par Brioude, le Puy, Saint-Nectaire, Clermont, Uzerche, Rocamadour! Il ne prévoyait guère où ce voyage le conduirait. Plus d'une massive église romane, telle qu'un vieux coffre plein de trésors, plus d'une tour féodale, pendante sur ces antiques roches, grand débris du passé parmi les ruines de la nature, déjà lui parlaient secrètement de légende et d'histoire. Dans ces

formes, dont il n'embrasse encore que les dehors pittoresques, sa Muse cachée commençait de se dévoiler à demi. Il me semble qu'Émile Mâle a toujours quelque chose du pèlerin romantique qui partait de son pied léger, à la suite de Corot, à la découverte de la France.

En attendant, il prend le chemin des écoliers et se prépare, en faisant des vers, à l'École normale. Au lycée Louis-le-Grand, Burdeau, jeune professeur de philosophie (le Bouteiller des *Déracinés*), lui fit une impression profonde. Pâle, éloquent, la barbe noire, grave et beau comme saint Jean-Baptiste et comme Saint-Preux, le philosophe républicain, modèle d'héroïsme et de vertu, parlait d'Empédocle et de Pythagore et enflammait sa classe pour les cosmogonies primitives de la Grèce. Peu après, il entrait dans le ministère Paul Bert. Mais la génération d'Émile Mâle était peu politique. C'était dix ans après la guerre de 1870. Il y avait chez cette jeunesse, trahie par le destin, un grand dégoût de l'action ; elle ne tenait pour sûres que les grandeurs de la pensée. Ces jeunes gens humiliés et désabusés du présent se réfugiaient dans le passé; ils cherchaient dans l'histoire la consolation et l'oubli. « *Ils n'avaient pas dégénéré, mais c'étaient des vaincus.* » Ce soupir, qui échappe quelque part à l'auteur, c'est la plainte de sa jeunesse.

Tandis que ses camarades, les Texte, les Bédier, s'orientaient vers la science et la philologie, Émile Mâle, conduit par ses instincts d'artiste, se sentait attiré vers l'hellénisme et vers la Grèce. Il y avait alors une Grèce des poètes ; l'Hellade revivait dans les vers du Parnasse, dans les poèmes de Leconte de Lisle et de Heredia, dans les *Rêveries* de Louis Ménard, les *Noces Corinthiennes* d'Anatole France :

> Moi, cet enfant Latin qui te trouva si belle
> Et qui nourrit ses yeux de tes contours divins...

Ce n'était plus l'esclave touchante des *Messéniennes* et de la *Fiancée d'Abydos*, la captive demi-nue, attachée comme une Andromaque, dans *le Massacre de Scio*, à la croupe d'un cheval turc, mais la Grèce immortelle de la Vénus de Milo et des marbres d'Elgin, la Grèce d'André Chénier, la fille de Zeus et de Pallas, dont le génie survit aux désastres et, dans son malheur, charme les siècles, impérissable par la beauté. Ainsi la poésie prenait sa revanche de la vie.

A son tour, Émile Mâle rimait donc des poèmes sur la Grèce, à la louange d'Aphrodite d'or, et il se destinait à l'École d'Athènes. Une tendre inquiétude le retint. Il n'osa s'éloigner, de peur de quitter une mère fragile. Une chaire était vacante au lycée de Saint-Étienne, il l'accepta. C'est à ce hasard que nous devons son œuvre. Il ne devait accomplir qu'au bout de vingt-cinq ans le rêve de son adolescence. Longtemps, il parut oublier dans la forêt du moyen âge la Vénus de sa jeunesse. Toujours présente, c'est elle pourtant qui donne la grâce à ses ouvrages. Et le jour où il put aller au rendez-vous de la déesse, il écrivit le plus beau et le plus profond de ses livres.

Cependant, que faire à Saint-Étienne, à moins que d'en sortir? Déjà, étant à l'École normale, après mainte séance au Louvre, il avait profité du produit de quelques leçons pour aller au plus près, courir à Bruges et à Anvers. Il avait vu Memling, van Eyck, Rubens chez eux. Maintenant, il était riche; avec la fougue d'un jeune homme, il se jeta sur l'Italie.

Il y allait par une route heureuse, non pas celle d'Hannibal et des violentes conquêtes, mais par la route des arts, par Avignon, Saint-Gilles, l'étincelante vallée du Rhône, le pays de Pétrarque, la Provence violette, pavée de monuments antiques. Il reconnaissait sur les dalles le double sillon du char romain. Puis, le long de la côte phocéenne, par l'héroïque Gênes et la pâle lune de Pise, perle de nacre laissée par la mer sur les sables, de merveille en merveille, il s'achemina vers Florence. Il y arriva le soir. Lorsqu'il se vit, la nuit, sur la place de la Seigneurie, parmi ce décor d'un autre âge, au pied de ces palais géants, de ces masses inquiétantes et d'un aspect farouche, auxquelles l'obscurité prêtait une vague horreur; lorsqu'il aperçut le vieux pont sur lequel les maisons se pressent comme la foule sur une planche, et l'Arno endormi comme un Cocyte épais où sommeillent des songes de Dante; lorsqu'il revint par les noires ruelles étranglées entre des murs suspects de forteresses, avec leurs portes hérissées de clous, leurs torchères, les anneaux de bronze qui attendent les chevaux, son cœur fut saisi. Rien ne l'avait préparé à cela. Il existait alors bien peu de livres sur l'Italie; rien n'était usé, vulgarisé. Rien n'émoussait le choc. D'un seul coup, le voyageur eut la vision du moyen âge.

L'été venu, il repartit. Deux fois par an, pendant trois ans, il retourna en Italie. C'était un enchantement dont il ne se

lassait pas. Il vit Rome, Venise, Milan, Naples, Ravenne et le chapelet des petites villes de Toscane et d'Ombrie, leurs églises, leurs peintres délicieux, qu'on prendrait pour autant de *genius loci*. Il fit aussi le voyage d'Espagne, connut son merveilleux musée, ses alhambras, ses cloîtres, la tour losangée de Séville, les lauriers du Généralife, les parterres veinés de rigoles de marbre et de faïence, Cordoue, Grenade et leurs femmes vives et voluptueuses, la cheville sèche comme celle d'une mule, un œillet dans leur chignon noir. De plus en plus, il découvrait la grandeur du monde chrétien, cet énorme continent, cette île oubliée de l'histoire, dont la carte n'existait pas, ces quinze siècles de la vie de l'Europe, que l'on resserrait vaguement sous le nom de moyen âge, comme une sorte de lacune, un trou de la mémoire, une période inutile qu'on ne mentionne pas plus qu'on ne parle de l'enfance. Cette omission l'étonnait. Il lui semblait que ce monde immense des églises, ce vaste phénomène religieux où nous baignons encore, n'occupait pas dans la pensée une place digne de son importance. De retour à Saint-Étienne, après chacun de ses voyages, il rêvait ; son imagination voguait sur ce passé ; il en cherchait le secret chez ceux qui l'ont connu. A la bibliothèque de la ville, il trouva par bonheur le *Dictionnaire* de Viollet-le-Duc, les ouvrages de Didron, ses *Annales*, ses *Mélanges*. Les écrits de ces hommes savants et enthousiastes le ravirent : ces maîtres furent ses premiers guides. Il s'enfermait avec leurs livres comme le chevalier de la Manche, claquemuré dans sa librairie, chevauchait avec les Roland et avec les Amadis.

Par eux il découvrit qu'il n'avait pas tout vu. Il connaissait la Flandre, l'Espagne, l'Italie : il lui restait à connaître la France. Une rapide campagne lui montra nos trésors, l'incomparable famille de nos vierges gothiques, royale couronne de l'Ile-de-France, Chartres, Le Mans, Amiens, Noyon, Laon, Reims, Sens, Bourges, Auxerre. Ce fut un éblouissement. Ses yeux s'ouvrirent : il se convainquit que la terre n'avait rien vu de semblable depuis la Grèce, que là était la source et la raison de tout. La France, dans un éclair, lui apparut radieuse, entre ses fleuves et ses collines, souriant à la chrétienté, comme une Vierge de van Eyck, ayant sur les épaules les cheveux d'or de ses moissons, et chargée comme une reine du grand manteau des cathédrales, dont les verrières sont les bijoux

Brusquement, il aperçut sa voie et quelle œuvre il avait à faire : un livre sur le moyen âge, dont la France serait le centre. Un livre... et en voilà pour trente ans, quarante ans. Dans ce livre a passé sa vie.

***

Dès lors, plus d'événements : il s'oublie pour son œuvre, se confond avec elle. Tous ses jours ne sont plus que les pierres enchantées dont se construit son monument.

La Providence l'avait envoyé à Toulouse : Toulouse, aimable capitale, qui conserve sa gloire de princesse romaine, au milieu de ces riches campagnes de l'Aquitaine où l'on croit respirer l'air de la Lombardie ; Toulouse avec ses beaux hôtels, ses vieilles tours de briques octogones, son fleuve d'où l'on aperçoit le front brillant des Pyrénées, ses places qui résonnent de l'écho des troubadours, et ses rues qui sentent la violette. Fait de jeunes verdures et de vieilles pierres, avec les épaves des anciens cloîtres, son poétique musée des Augustins fait songer à celui des Monuments français, où Michelet adolescent allait apprendre l'histoire, les rois, les reines d'autrefois, les grandes races et les grands tombeaux. Là, et dans les petites villes voisines, à Moissac, à Beaulieu, à Conques, à Cahors, le néophyte allait admirant l'enfance merveilleuse de la sculpture, les origines d'une Renaissance plus étonnante que l'autre. Des savants, des curieux comme il s'en trouvait encore dans les provinces, Cartailhac, Lahondès, formaient une société pleine des agréments de l'esprit. Les classes du lycée se tenaient aux Jacobins. Tous les jours, après déjeuner, on se retrouvait en bande au Café de Paris. Jaurès méditait sa thèse sur *Dieu*, et disputait de théologie avec Victor Delbos, en citant saint Thomas d'Aquin. A la distribution des prix, il fit un discours mémorable ; il récitait par cœur, et suait à grosses gouttes avec des gestes de Pythie. Il était déjà orateur.

C'est dans ces conditions heureuses qu'Émile Mâle travaillait à son ouvrage. Tantôt, franchissant les Pyrénées, qui soudent l'Espagne au Languedoc, il prenait la route de Pampelune et retrouvait à Burgos, où est le tombeau du Cid, la splendeur des églises normandes ; tantôt, de Strasbourg à Cologne, il suivait la file des *munsters*, qui se mirent dans le Rhin romain et catholique. Mais surtout il ne se lassait pas de

parcourir la France : de Bayonne à Poitiers, de Narbonne à Lyon, à Dijon, à Langres, à Autun, combien de fois ne fit-il pas l'itinéraire de nos provinces? Pas un portail sculpté, pas un chapiteau historié, pas un médaillon effrité dans le soubassement d'une façade, pas une figure d'ange nichée dans les hauteurs d'un clocher, pas une statuette presque invisible dans une voussure, n'échappait à ses regards. Il poussait de tous côtés l'inventaire de son domaine et concevait avec une sorte d'accablement joyeux les richesses de la France. Sans doute, il se disait parfois que nous venons trop tard. Le temps et les révolutions ont bouleversé nos églises. Les restaurateurs ont tout achevé en ne laissant pas même vieillir en paix ces restes de l'injure des siècles. Nous venons trop tard. Nous n'avons plus que l'ombre du passé. Pourtant ce pays a tant produit, qu'il n'a pu venir à bout de tout anéantir. La France, toute mutilée qu'elle est, montre encore une foule incroyable de chefs-d'œuvre. Quand on songe aux dix mille figures, sculptées ou peintes, qui animent les neuf portes, les verrières et les roses de Chartres, au peuple presque égal de Bourges ou de Rouen, à la statuaire d'Amiens et de Reims, on est confondu de tant de puissance et de tant de génie. En comparaison, l'Italie, l'Espagne même semblent pauvres. Et si, de ce paradis de pierre, qui orne le front des cathédrales, on pénètre à l'intérieur du sanctuaire, si l'on entre dans le monde enchanté du vitrail, dans cette tapisserie de flamme aussi riche que la pourpre de Tyr et que les étoffes tissées pour la reine de Saba, on doute si la France du moyen âge n'a pas eu des peintres aussi grands que ses sculpteurs. Que de fois, les yeux attachés sur ces panneaux de verre, « plus précieux que le rubis, l'améthyste et le saphir », parcourant du regard cette joaillerie surnaturelle et déchiffrant le sens des scènes qui s'y déploient, le voyageur vit le jour s'éteindre et la nuit envahir le firmament de ces verrières ! Parfois un dernier trait de feu, dans le chœur noyé d'ombre, étincelait au cœur d'une rose ou à la pointe d'une lancette, et semblait rendre pour un instant à l'énorme vaisseau une lueur de sa gloire évanouie.

Dans cet immense spectacle de la France du moyen âge, il y avait des parties confuses : d'abord, le prologue des origines, entourées d'une nuit profonde ; la fin du moyen âge, le naufrage de la vieille nef, avec toutes ses légendes, ses saints et

ses miracles n'étaient pas moins inexpliqués. Mais ces problèmes difficiles semblaient insolubles au débutant. Sagement, il les ajourna. Avec une décision hardie, il alla droit au centre, où les faits présentaient le groupe le mieux éclairé; il s'établit sur ce plateau, clef de la position, au point d'où le regard commanderait tout le reste. Ce grand XIIIe siècle, l'âge français par excellence, l'âge des cathédrales, dont les plus illustres s'élèvent toutes dans un rayon de quelques lieues, au centre ou aux confins du royaume des lys, lui paraissait alors le sommet de l'histoire. Il avait appris de Didron à en vénérer les œuvres comme des ouvrages classiques. Le siècle de saint Louis rayonnait à ses yeux comme un autre siècle de Périclès. C'est cet art majestueux, où tout est ordre et lumière, qu'il entreprit d'abord de faire connaître et d'expliquer.

Pour cela, il fallait remonter aux sources. Depuis plus de deux siècles, ces chefs-d'œuvre dédaignés avaient cessé d'être compris. Le génie de Victor Hugo avait bien su deviner que la cathédrale est un « livre de pierre » : mais on en avait oublié le secret. On est surpris des contre-sens que commettaient en ces matières les hommes les plus savants.

Quelques chercheurs mieux instruits avaient corrigé beaucoup d'erreurs. Il restait cependant à coordonner ces travaux, à réunir ces vues éparses, à expliquer mainte œuvre encore mystérieuse. M. Mâle vit de bonne heure que le secret de la cathédrale ne pouvait être cherché que là où était la science du temps, chez la seule puissance qui détenait le pouvoir et la mission d'enseigner, dans l'Église. Pour comprendre le moyen âge, il fallait se refaire un âme du moyen âge; il fallait se remettre sur les bancs de l'école, avec la foule des clercs du XIIe et du XIIIe siècle, ignorer ce qu'ils ignoraient, lire les manuels où les hommes d'autrefois apprenaient les données des connaissances humaines; il fallait se plier à un tour d'esprit si éloigné du nôtre, se nourrir des écrits des Pères, se baigner dans le torrent des liturgistes, des exégètes, des commentateurs et des docteurs. Il fallait faire son livre de chevet de la *Glose ordinaire* de Walafrid Strabon, et son bréviaire du *Speculum majus* de Vincent de Beauvais. Il fallait ne connaître l'histoire naturelle que par les fables des *Bestiaires*, l'histoire que dans la *Chronique de Turpin* et la *Légende dorée* de Jacques de Voragine. Ainsi le jeune savant s'élançait

un peu à l'aventure, sur une mer prodigieuse, à travers l'archipel de la Patrologie, à la recherche de ces îles dont parle saint Brandan, où des prêtres et des oiseaux, dans la lumière d'un jour de Pâques qui ne finit pas, célèbrent, vêtus de blanc, des matines éternelles. Après avoir exploré les cathédrales de pierre, il retrouvait les grandes lignes de la cathédrale intellectuelle, et reconnaissait que celle-là n'est que la copie de celle-ci : il se trouvait dans le monde de Platon, où le réel n'est qu'un fantôme, et où tout ce qui est n'est que l'ombre des idées.

Dans ce système, un des plus étonnants que l'homme ait jamais conçus, l'univers n'est que l'expression de la pensée divine, la manifestation du Verbe, une sorte d'Incarnation. Le monde est un texte infini, une espèce de discours dont le mot unique est Dieu. Chaque phénomène n'est qu'une des lettres dont se compose ce discours, un des caractères de cet alphabet merveilleux. Tout est mystère pour qui l'ignore, tout s'illumine pour qui le sait. Jamais siècle n'a cru avec plus d'assurance à l'existence de la vérité. Tout ce qui est, végète, respire, la pierre, la plante, l'animal, n'est qu'une forme de cette universelle révélation ; rien n'est grand, rien n'est petit : tout reflète le plan divin. L'histoire elle-même n'est pas ce que nous la croyons. Il ne s'est jamais produit qu'un événement au monde ; un seul homme a vécu, et cet homme est Jésus-Christ. Tout le reste n'est qu'une figure de cet événement inouï. Comme chaque chrétien n'est sur la terre que pour le reproduire, tout le monde païen n'a fait que le préparer. Chaque geste de l'histoire n'est qu'un geste de Dieu. Toute l'histoire est une histoire sainte. Jésus-Christ est la clef de voûte, sans laquelle tout s'écroule au ciel et sur la terre.

Rien n'existe que par rapport à cette pensée unique. L'antiquité, les siècles de l'attente ne sont qu'une image de ce qui devait être un jour : c'est l'ombre qui, au matin, sur la route, annonce le voyageur. Rois, prophètes, philosophes, pendant des milliers d'années, n'ont fait que méditer ce Dieu : tout conspire à cet enfantement ; l'humanité entière se résume dans ce soupir. Princes, conquérants sont des acteurs qui récitent un rôle ; David et la Sibylle servent également de témoins : chacun s'avance sur la scène avec quelques mots mystérieux tracés sur son papier par une main invisible. Ils ne sont qu'une syllabe de la pensée éternelle. Ils s'agitent et ne font

qu'accomplir sans le savoir le dessein de la Providence. Jamais on n'a affirmé avec plus de force l'unité de la création, l'ineffable destinée de la famille humaine. L'objet de la vie est divin, il consiste à réaliser le parfait.

Si l'on s'approche de la cathédrale avec cette pensée, on voit se dissiper les ombres, se déchirer le voile du temple, se dresser dans sa majesté cette théologie de pierre. On voit la grande figure de l'Église enseignante, pareille à une Vierge auguste assise sur sa chaire, sa robe couverte de broderies comme une chape d'évêque, un livre ouvert sur ses genoux : nul art plus dogmatique que celui du moyen âge; on y a follement exagéré la part du fantastique. Aucune école ne s'est fait une idée plus haute de la fonction de l'art et ne s'est formé de la beauté une conception plus intellectuelle. Art étrange, le plus idéaliste de tous les arts connus : les formes n'y sont jamais que « le vêtement léger de l'esprit, » la draperie diaphane à travers laquelle transparaissent les pures vérités. Tout y a double et triple sens, la réalité n'y est jamais ce qu'elle paraît être; on vous montre une chose, et on en signifie une autre : tout se passe sur deux plans, sur deux ou trois étages; ce qu'on voit dans le plan des phénomènes reproduit un spectacle perceptible seulement pour l'œil de l'intelligence : ainsi glisse sur la terre l'ombre d'une aile qui traverse le ciel. La nature n'est que le clavier d'où jaillissent les notes de la mélodie céleste; chaque corde de la lyre divine provoque dans l'âme qui sait approfondir ces mystères des résonnances infinies.

La cathédrale est cette musique réalisée en pierre. C'est la cité de Dieu, où entrent à leur rang toutes les créatures, plus belle qu'aucune de celles que l'antique Amphion élevait par ses chants, une harmonie cristallisée. On y trouve le miroir du monde : la création, l'Ancien et le Nouveau Testament, l'histoire d'Israël, l'immense aventure de l'homme, la chute et la rédemption, le péché et le salut; les patriarches et les prophètes, Jonas et sa baleine, Balaam et l'ânesse, Daniel et ses lions; toute l'antiquité semblable à un long rêve, à la végétation séculaire d'un arbre, qui porte à son sommet une prodigieuse fleur. On y voit la série des naissances miraculeuses, la naissance de la Vierge, la naissance de saint Jean-Baptiste, et celle de Jésus dans la crèche de Bethléem; la suite de l'Évan-

gile, les sacrements, la croix, la victoire de Dieu sur la mort et l'enfer; puis l'épopée de l'Église, la ruine de la Synagogue, la chute de Babylone, l'ordre nouveau prédit par la prophétesse de Cumes; la légende des apôtres, les évêques, les martyrs, les vierges, les anachorètes, les étoiles de la foi et de la charité, les semences que la terre fait éclore pour le ciel. On y voit le miroir moral, les vertus et les vices, le drame de l'existence, l'intercession des saints, le miracle de Théophile; on y voit l'horloge du monde, la roue de la fortune, le calendrier de la vie, les travaux et les jours, le labeur des champs, les veilles de la philosophie, et la flore de nos prés et la faune de nos bois et les bœufs mugissants, rustiques serviteurs qui charrièrent les pierres de la maison de Dieu; enfin, conclusion de la vaste « comédie », les trompettes des anges, le retour du fils de l'Homme parmi l'éclair et le tonnerre, et ce que vit la mère de Villon :

Un Paradis où sont harpes et luths
Et un Enfer où damnés sont boullus...

La cathédrale semble l'arche où l'homme du moyen âge fait monter avec lui sa famille, sa patrie, ses rêves, et le parfum des champs qu'il a aimés, tous ses biens, tout son art, l'histoire, les fleurs, les bêtes, et qui doit le conduire à travers les orages du siècle à la rive, au port, au salut.

Rien de plus beau que ce tableau de la pensée du moyen âge. Qui a lu ce livre à vingt ans, en conserve une reconnaissance aussi longue que la vie. Quand il serait vrai que la plupart des éléments s'en trouvaient déjà ailleurs, la part du créateur n'en reste pas moins immense. L'ordre, le style ne sont qu'à lui. Sans doute, l'auteur dut éprouver une vive joie, le jour où il découvrit que tout le sens d'un des portails de Laon se trouvait dans un sermon d'Honorius d'Autun; de pareilles trouvailles abondent dans son œuvre. Mais ce qui était encore bien plus original, c'est l'idée de la composition : ce fut de construire quelque chose avec des matériaux qui, jusqu'à lui, n'étaient que des articles de dictionnaire. Il leur souffla ainsi le mouvement, la vie. C'est par là que cette œuvre, qui est à quelques égards la moins nouvelle qu'il ait écrite, demeure peut-être la plus personnelle. Peut-être y trouvera-t-on, çà et là, quelque abus de la subtilité, un goût des hiéro-

glyphes, une complaisance pour les raffinements de pensée, que le moyen âge a poussés parfois jusqu'à l'absurde. Peut-être aussi ce beau livre, dans sa majestueuse ordonnance, ne laisse-t-il pas assez de place au flottant, à la vie. Aucune des cathédrales réelles n'approche de la rigueur de la cathédrale idéale conçue par le poète. Toutes sont bien loin de cet absolu. Peut-être est-ce une erreur d'attribuer la même importance dans le raisonnement à ce qui en a une si diverse dans la réalité. Une statue compte plus qu'une statuette, un portail compte plus qu'un vitrail. Mais ce sont là des minuties. Comme tous les grands livres, celui-ci arrivait à son heure et prenait par sa date un sens particulier. C'était le moment où l'esprit repoussait le naturalisme, le matérialisme épais de l'école de Zola. Les poètes s'évertuaient à créer une poésie pure, une poésie poétique ; ils fuyaient la réalité, lui substituaient l'image, l'allusion, le symbole.

Il faut bien avouer qu'ils n'y parvenaient guère; l'école symboliste n'a su que balbutier. Chose singulière ! De cette tentative manquée, ce livre d'un savant, écrit dans une prose exquise, est le monument le plus accompli. Grande fut l'action qu'il exerça sur les peintres qui arrivaient alors à la maturité; il est permis de croire que sans lui l'œuvre d'un Maurice Denis ne serait pas tout ce qu'elle est. On s'étonne que la critique, que le jeune symbolisme, n'ait pas salué aussitôt dans cet historien un maître. L'auteur nous y rendait avec l'âme de la cathédrale, une des grandes poésies du monde et le secret d'une langue perdue.

***

Mais déjà, ce grand livre achevé, l'auteur était tenté par un nouveau sujet. Comment cette magnifique pensée du XIIIe siècle avait-elle disparu ? Comment s'était-elle effacée de la face de l'Europe ? Cette question, une des plus embrouillées de l'histoire, allait occuper l'écrivain pendant dix nouvelles années.

Sur ces entrefaites, il s'était marié, installé à Paris, dans ce logis où je l'ai connu et où il devait demeurer pendant plus de vingt-cinq ans. Point d'autre changement dans sa vie, que la promotion naturelle qui, du lycée Louis-le-Grand, où il avait été élève, le fit passer à la Sorbonne où, depuis 1906, il occupe la chaire d'histoire de l'art du moyen âge. Le des-

tin le rapprochait ainsi fort à propos de son champ d'opérations; Champagne, Normandie sont les provinces fertiles en œuvres du xv[e] siècle. Du reste, un vif mouvement de curiosité s'attachait désormais à cette époque du moyen âge. Après l'inoubliable exposition de 1900, le pêle-mêle de merveilles réunies au Petit Palais, c'étaient les Primitifs flamands à Bruges, et puis les Primitifs français, et enfin la fameuse exposition de la Toison d'Or. Tout cela entrait heureusement dans le dessein de l'historien. Mais bien mieux le servaient ses voyages. Sa nouvelle famille habitait Rouen. Pour préparer son livre, il dut recommencer son enquête. Le caractère du xv[e] siècle est qu'il a laissé, au moins en France, peu de grands édifices religieux; en revanche, il prodigua les églises rurales, de dimensions modestes, et plus encore, les chapelles, les réduits ajoutés dans les coins des vastes monuments de l'âge précédent : c'est le siècle des dévotions particulières, des confréries. Pas de bourg, de village où elles n'aient laissé quelque vestige de leur piété, une statue, un autel, un tableau, un vitrail. Cette multitude d'ouvrages, dont le nombre étonne, demeure profondément ignorée dans le fond des campagnes : humble trésor, obscur comme les humbles qui l'ont fait. C'est là un des plus beaux secrets de la France : une poésie cachée, une source sous le gazon, une chanson sans âge qui endort un berceau. Surprises du pèlerin qui parcourt nos provinces! On descend à la petite gare de la petite ville, on prend l'antique patache ou la carriole du paysan, ou l'on fait le chemin à pied jusqu'au village; on entre dans l'église ancienne et vermoulue qui groupe autour de son clocher le troupeau des toits de chaume, et voilà un Calvaire, un Sépulcre, un *Ecce homo;* Saint Roch montre sa plaie, Sainte Catherine sa roue, Sainte Barbe sa tour; Saint Sébastien, lié à un tronc, tord sa jeunesse percée de flèches. Le souvenir reste mêlé à celui du voyage, aux traits de l'horizon, à la teinte d'un nuage. Et l'on revient le soir en couvant cette image, comme un trésor intime qui ne se livre pas à tous dans la promiscuité d'une musée, mais qu'il faut chercher, et qui vous demande de vous déranger exprès pour lui, et d'y penser longtemps.

Or, à mesure que l'historien poursuivait ses recherches, il s'étonnait de ce qu'il trouvait. Il partait de l'idée qu'il avait à écrire l'histoire d'une décadence. Il croyait assister à l'agonie

du moyen âge. Que voyait-il? D'une part, une transformation profonde, mais en même temps plus de sève, plus de vie que jamais. Sans doute, ce n'était plus le temps des majestueux ensembles, des vastes encyclopédies, de ces « Sommes du monde » comme les avait aimées le siècle de saint Thomas d'Aquin. Ce n'est plus un art officiel, celui d'une monarchie puissante, des grands évêques, des professeurs. C'est un art si nouveau, qu'on peut se demander parfois « si c'est la même religion ». Partout on sent un jaillissement, une spontanéité, le caractère de l'art des foules. Toutefois, dans ces milliers d'œuvres éparses, individuelles, qui frappent d'abord par l'absence de lien, l'apparence décousue, on saisit bientôt de grands mouvements, des houles, des courants. A défaut de l'ordre qui provient d'un système d'idées, on trouve une unité intérieure, celle du cœur. Ce que l'art perd en puissance abstraite, en vertus idéologiques, il le gagne en intimité, en profondeur, en humanité. Comparez le « beau Dieu » d'Amiens, la sereine figure du Maître des Béatitudes, avec les Christs du XVe siècle, ces *Ecce homo*, ces *Pitiés*, ces *Mises au tombeau*; comparez le visage divin, la robe solennelle, l'expression de paix et de majesté infinies, avec la nudité de ver, le corps moucheté de plaies, la détresse, l'abandon, les membres suppliciés, chargés de toute la douleur humaine : vous aurez la mesure d'une révolution profonde de la sensibilité. Ce Dieu misérable, ce cadavre, cette chair navrée qui a épuisé tout ce que l'enfant de la femme peut souffrir, est une des plus étranges inventions de l'art. Quel est ce christianisme nouveau, cette soif de douleurs, cette passion des larmes? « Connaître », disait l'art du siècle de saint Louis ; « Sentir », répond l'art du temps de Jeanne. Mais tous les deux au fond s'accordent et, pour l'un comme pour l'autre, le dernier mot est : « Amour ».

Cette fois encore, le critique éclaire tout, féconde tout par les textes. Cet art un peu chaotique, ultra-nerveux, fiévreux, a ses lois comme l'autre. Il n'a plus la noblesse dogmatique du grand siècle ; l'émotion et le réalisme prennent le pas sur la pensée pure ; mais l'inspiration est toujours littéraire. L'art n'est pas plus que devant indépendant de l'Église : il continue d'être au service de la foi et des clercs. Quelle est désormais sa grande source d'inspiration ? Le théâtre. Les chapitres où M. Mâle montre par une foule de traits que l'art du

xv[e] siècle n'est le plus souvent que le reflet, la copie des *Mystères;* les analyses admirables où il fait voir que cent motifs de la Nativité, de la Passion, de la vie de la Vierge et de sainte Anne, dont le charme nous ravit chez un Filippo Lippi, un Hugo van der Goes, un Fouquet, ne sont en réalité que la reproduction d'un jeu de scène, toute cette démonstration est devenue classique. On voit comment les scènes idéales, les grandes images, les types légués par la tradition, s'animent au théâtre, s'enrichissent, se précisent, gagnent en naturel, en familiarité; tout se rapproche de la vérité.

Chaque sujet, dont naguère on ne représentait qu'un instant, sous l'aspect de l'absolu, se développe, se décompose, engendre des tableaux, des épisodes insoupçonnés; les accessoires se multiplient; l'action se fait plus complexe, les comparses envahissent la scène ; une foule de personnages, soldats, bourreaux, juifs, bergers, disciples, publicains, se pressent sur le théâtre ; Madeleine sort de la coulisse et devient un premier rôle ; les costumes un peu abstraits, comme il convient à ce qui se passe hors du temps, croissent en pittoresque : voici la souquenille du vilain, la cotte, la salade du gendarme, la fourrure du bourgeois, les élégances de la mondaine ou de la courtisane; tout le peuple du xv[e] siècle, artisans, paysans, seigneurs, roturiers, grandes dames et femmes du commun, se mêle sans façon à l'Évangile. Ainsi s'expliquent ces anachronismes si fréquents dans les tableaux des Primitifs, et que nous mettons ingénument sur le compte de leur naïveté. Fait incroyable, le nimbe disparaît. Le surnaturel s'évanouit : il ne reste d'autre merveilleux que celui de la vie.

Ce génie de la fin du moyen âge, ce génie de tendresse, ce pathétique d'une acuité qui n'a jamais été atteinte, fait l'objet d'une suite de tableaux incomparables. L'historien s'émeut : devant tant de beauté morale, un sentiment si vrai, il n'oserait plus jurer que l'art intellectuel du xiii[e] siècle est le plus grand. Les pages sur les saints, les patrons, les dévotions des confréries ; le chapitre consacré au culte de la Vierge, et surtout les chapitres sur la mort, le tombeau, sont des chefs-d'œuvre ; on en chercherait bien loin l'équivalent dans la littérature. Depuis les pages de Michelet sur la folie de Charles VI et la mort de Louis d'Orléans, — la plus grande élégie funèbre, le plus lyrique morceau de poésie sépulcrale qui existe peut-être dans

la langue française, — depuis ces pages emplies d'un tragique frisson et d'un immortel désespoir, je ne sais si l'on trouverait beaucoup d'endroits plus émouvants que cette étude du savant historien de l'art. Sans doute, M. Mâle s'interdit le couplet, la strophe, l'éloquence ; sa touche est plus discrète, sa sensibilité s'enveloppe de pudeur. Il se borne à un trait, d'une concision exquise ; nulle exagération, point de cris : ce n'est qu'un mot, mais ce mot, comme un trait frémissant, frappe juste et va au cœur.

Et une fois de plus, une grande vérité s'imposait : une figure, une personne morale, celle de l'artiste qui a tout fait, se dégage de l'examen de cette foule d'objets d'art. Comme au XIII[e] siècle tout se résume dans la cathédrale, et comme ce phénomène se présente dans une dizaine d'édifices de premier ordre, tous français, de même il se trouvait que la France, au XV[e] siècle, était encore l'âme de la chrétienté nouvelle. Elle est toujours la tête qui pense, le cœur qui bat. C'est elle qui invente la multitude de thèmes dont fourmillent les *Mystères*. Elle crée, elle répand les livres à figures, ces livres émouvants qu'on appelle le *Calendrier des bergers* et la *Bible des pauvres*. Elle invente le saisissant cortège de la Danse macabre. Ses Vierges, ses saintes si tendres, cette imagerie populaire qui enchante les petites églises champenoises, cet art sans prétention, cette rusticité aimable, cette bonhomie, ce ciel qui descend sur la terre, cette confiance, cette gravité, c'est cela la France de toujours. Voilà donc ce peuple frivole, cet esprit frondeur et volage ! La mort juge. Un pays pèse le poids de son idée de la mort. Le cercueil est l'aune de la vie. Quel pays plus que celui-ci a la religion des tombeaux ? L'Italie à cet égard est fort inférieure : elle mêle à tout, même à la cendre, quelque chose de théâtral, une pompe mensongère. Les tombes d'Angleterre sont terribles : l'Anglais agité, se démenant sur sa couche, comme un de ces frénétiques héros que peint Shakspeare, tourmentant la garde de son épée, semble poursuivre dans la mort le songe pénible de la vie. Au contraire, quelle humilité s'exhale de nos sépulcres ! Des grands tombeaux de nos rois qu'on voit à Saint-Denis, jusqu'aux simples dalles funéraires qui pavent nos églises, quelle absence d'ostentation ! Seule la vérité la plus sévère et la plus nue. Cet art parfois un peu morbide, un peu convulsif du XV[e] siècle retrouve dans

le gisant la paix, le calme, le repos. Ci-gît la vie! La mort n'étonne point; elle est familière, domestique. Elle a sa place dans la maison. Sculptée sur le manteau de la cheminée, elle préside au cercle de famille. Sur un broc du musée de Rouen, un dicton goguenarde : « Pense à la mort, pauvre sot ! » Humbles objets, qui en disent plus long que les histoires! Voilà donc ce que pensent ceux dont les livres ne parlent pas, ces oubliés, ce peuple, cette roture innombrable de France. Tel est le sérieux de ces générations antiques, le détachement de cette race qu'on dit chose légère, et qui sut faire un art de vivre et de mourir.

***

Ce livre magistral paraissait à la fin de 1908. Au printemps de 1909 (cent ans après Chateaubriand), l'auteur partait pour la Grèce et pour Jérusalem.

C'est qu'en toute chose le point passionnant est le problème des origines. Un vieux pressentiment, un instinct de poète, l'avaient depuis longtemps averti que les origines de l'art chrétien se trouvaient dans l'Orient; pendant cinq ou six siècles, l'âme chrétienne avait continué de flotter sur son berceau. C'était, aux temps apostoliques, une bien faible chose (grande seulement par l'avenir), mais petite en réalité, que la Rome souterraine et que l'Église des catacombes, en face des églises d'Antioche, de Césarée, d'Alexandrie, d'Éphèse. Rien dans tout l'Occident ne le dispute alors à la gloire des anachorètes, aux saints héros de la Thébaïde. C'est à la longue que le christianisme est devenu romain : le fait original est un phénomène tout oriental; avant de parler latin, l'Évangile a parlé le syriaque et le grec. Dès qu'on examine nos portails, nos chapiteaux du XIIe siècle, on est frappé par cent traits étranges, que Rome n'explique pas. La question d'Orient, déjà posée dans les écrits de Vogüé, de Choisy, de Dieulafoy, venait d'être renouvelée avec éclat par le livre hardi de Strzygowski. M. Mâle avait trop rêvé aux choses du moyen âge, il avait trop médité sur le tombeau du Cid, à Tolède dans l'église du *Cristo de la Luz*, dans la divine palmeraie de la mosquée de Cordoue, pour ignorer la place que l'Orient occupe dans sa pensée : en Espagne, en Sicile, en Morée, la consigne éternelle est la croisade contre l'Islam. C'est l'Islam dont triomphe saint Thomas, foulant

Averroès. Tout appelait l'auteur là-bas, et ses plus vieux désirs, ses nostalgies d'adolescence, et tant de méditations ardentes, et ce je ne sais quoi d'oriental qui se respire au cloître de Notre-Dame du Puy, sous les voûtes de Tournus et les arceaux de Vézelay : il devait partir à son tour, s'embarquer sur la nef de saint Louis et visiter les saintes reliques et les plus vieux sanctuaires chrétiens et vénérer le sacré tombeau.

Je ne puis décrire son voyage d'Athènes à Jérusalem, à Damas, puis au Caire et jusqu'à ces « laures » chrétiennes, à ces antiques monastères coptes d'El-Baouït, qui venaient de rendre à la lumière des fresques d'une étonnante fraîcheur. Dès ce moment, il avait trouvé ce qu'il cherchait. A lire ses écrits de cette époque, les articles qu'il donnait de loin en loin aux Revues d'art, on sent que sa pensée avait pris plus de lointain; une atmosphère nouvelle, à la fois plus limpide et plus mystérieuse, cette lueur violette des nuits du désert, y palpite : magiques ténèbres où sur le vide flotte le souffle du divin.

L'ébauche de son travail était fort avancée; quelques morceaux avaient paru, morceaux révélateurs, qui annonçaient l'ouvrage et en donnaient le ton. Car, sans confier à personne les secrets de sa méthode, il semble que le grand écrivain n'attende pas pour écrire d'avoir sa matière également prête d'un bout à l'autre; un livre ne s'écrit pas en commençant nécessairement par la première ligne. La composition peut rester assez longtemps flottante, à l'état de nébuleuse: elle s'organise peu à peu autour de quelques points solides; l'ensemble n'est fixé que par un dernier travail. De là une allure souple et naturelle, une spontanéité, une fraîcheur d'exécution qui s'obtiendrait difficilement par une autre méthode dans un ouvrage de longue haleine. Un livre qu'on écrit en dix ans ne saurait s'écrire par les mêmes règles qui sont bonnes pour une brochure qu'on rédige en six mois. Certaines portions de la figure, certaines masses se modèlent, tandis que d'autres demeurent dans l'ombre. Rodin voulait qu'une statue sortît des mains de l'artiste dans l'ordre où une figure réelle serait retirée de l'eau : telle la Vénus antique jaillit de l'onde amère. Cette image du grand sculpteur convient à la manière dont l'historien artiste caresse et polit ses écrits.

La guerre interrompit l'ouvrage. Pour la première fois, l'auteur s'aperçut qu'il rêvait; le fracas des armes le réveilla.

Jusqu'alors, il n'avait voulu connaître que ce qu'il aimait : dans les disputes intestines, dans cette atmosphère querelleuse et ces aigreurs de la Sorbonne, où les capucins de Pascal n'ont fait que changer de robe (car l'habit ne fait pas le moine), toujours il se tenait à l'écart, ravalant ses chagrins et préférant aux vivants la société des morts. Depuis plus de vingt ans, il ne vivait qu'avec les ombres. Il voulait ignorer, plutôt que de haïr. Le canon allemand, bombardant la cathédrale des rois, l'émut. Il exhala d'abord sa colère et son deuil dans deux articles splendides sur Reims et sur Soissons : maintenant que les cathédrales étaient d'actualité, à présent qu'elles servaient de cible, qu'elles entraient sur la ligne de feu, on voyait bien à quoi l'Allemagne s'attaquait.

« A qui donc faites-vous la guerre? — A Louis XIV! » répondait Bismarck à Jules Favre. Par delà Louis XIV, c'était notre passé, nos traditions, nos gloires, toutes nos reliques, tous nos sanctuaires, que l'ennemi s'acharnait à piétiner et à détruire. Le marteau de Thor s'évertuait à fracasser nos cathédrales. Alors l'historien prit les armes. Il n'était plus d'âge à servir sous l'uniforme : mais la vérité est une force. Trop longtemps, l'Allemagne s'était parée devant l'univers de la poésie du moyen âge : c'était elle, à l'en croire, qui avait apporté au monde corrompu, au Bas-Empire croupissant les principes et les idées dont a vécu l'Europe chrétienne : féodalité, chevalerie, honneur, serment, pudeur, culte de la femme, tout cela, disait-elle, est d'origine barbare. La Germanie avait encore inventé l'épopée, chanté les premières cantilènes d'où se formèrent les chansons de geste. Enfin, réalisant en pierre le mystère sauvage des ombrages et des bois, elle avait trouvé la formule de cette architecture gothique, où l'infini respire, où l'entrecroisement des ogives et la fuite des piliers répètent les colonnades et les profondes voûtes de la forêt natale... Trop longtemps nos poètes, et jusqu'à nos critiques, avaient été les dupes de ce mythe teuton. Il était temps de nous rendre la plus belle part de notre héritage. Dans un livre savant, décisif, l'historien reprend une à une toutes les prétentions de la science allemande : non, les barbares n'ont rien créé, ni l'architecture romane, ni l'architecture gothique, ni un détail, ni un motif de décoration. Tout ce qu'on avait pris pour barbare vient d'Orient. Le reste est de la France, et les Allemands le savent bien ; copistes qui

voulaient anéantir leurs modèles, faute de pouvoir les surpasser, leur envieux démon, puissant seulement pour haïr, en mutilant la cathédrale, en avouait l'origine et la sacrait française.

Ce beau livre, tout national, resplendissant de notre gloire, et qui devrait être classique dans nos collèges et nos lycées, est déjà tout plein de l'Orient. C'est de l'Orient en effet que M. Émile Mâle allait nous entretenir dans cette œuvre attendue qu'il méditait depuis si longtemps : comme dans ces cathédrales que l'on commençait par le chevet, il arrivait enfin au portique de son chef-d'œuvre. Portique magnifique et digne du monument. Analysant d'abord le répertoire d'images transmises à l'Occident par les plus vieilles miniatures, il distingue dans ce bagage deux traditions diverses, un Évangile traduit en deux langues différentes. Il reconnaît premièrement une tradition hellénistique : la Grèce maritime, voyageuse, la mère du subtil Ulysse, jusqu'au bout demeura la même. Intermédiaire entre les mondes, habile à saisir par les cinq doigts de son ingénieuse presqu'île tout ce qui circulait d'idées, c'est elle qui communiqua à l'histoire de Jésus son ineffaçable atmosphère d'églogue et de pastorale; c'est elle qui inventa la figure du Christ en jeune pâtre, du maître adolescent, tendre et irrésistible, qui enchaînait les cœurs, les charme comme faisait Orphée; c'est elle qui prodigua sur les sarcophages chrétiens ces figures sereines qui ne parlent que de vie et de lumière, ces génies, ces Eros, ces flottantes Néréides, ces formes féminines où l'âme, délivrée de sa chrysalide, prend son vol sur l'aile de Psyché. Admirable ouvrier, merveilleux Hermès grec, infatigable démiurge, né pour prêter une forme, donner un corps à tous les dieux!

Mais à côté de cette école, d'un goût si pur, respirant le parfum de l'Anthologie, voici une seconde tradition d'accent âpre et farouche, procédant par visions heurtées, par contrastes de lumière et d'ombre, d'abstraction et de réalisme : c'est l'Iavèh syrien, le vieil esprit juif, reconnaissable à ses brusques saillies, à son goût des oppositions, tout ensemble naturaliste et visionnaire, matérialiste et théologique. En effet, dans ces lieux sacrés de la Terre Sainte, dans les basiliques de Bethléem et de Jérusalem, se développa dès Constantin une peinture d'un tour local et historique, d'un esprit à la fois positif et triomphal, que nous restituent quelques épaves telles que les

ampoules de Monza, si bien que l'on peut dire avec précision de quel modèle, grec ou syriaque, s'est servi au XIIe siècle tout artiste du moyen âge. Ainsi, par cette double porte entrèrent dans la cathédrale deux familles d'images, comme les songes, heureux ou troubles, descendent sur notre sommeil par la porte de corne ou la porte d'ivoire.

Au centre est la troisième porte, celle de la patrie. Quelle part d'invention fut celle de la France, comment elle amalgame ces deux traditions, ce qu'elle y ajoute de son fonds, par la vertu de son propre génie, créant le drame liturgique et ne craignant point de représenter ce que l'Évangile ne décrit pas, la Résurrection, les Maries au tombeau, par une audace dramatique qui rappelle les origines « orgiaques » de la tragédie ; comment elle improvise, comment elle imagine ce dont il n'y avait pas de modèles, pour célébrer ses saints, les augustes bergers des campagnes françaises, nos thaumaturges, nos apôtres, grandes figures de nos provinces : saint Sernin, saint Martial dont Jésus avait dit : « Si vous n'êtes semblable à cet enfant, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux » ; Zachée, à qui le Christ avait parlé et qui devint saint Amateur ; saint Chaffre, saint Baudime, saint Hilaire, saint Ursin, qui était le Nathanaël de l'Évangile et qui avait assisté au mariage de saint Étienne, saint Sulpice, saint Patrocle et la bergère sainte Solange, aussi célèbre dans le Berry que sainte Geneviève dans l'Ile-de-France, saint Denis, saint Loup, saint Ayoul, saint Martin, Præfectus qui devint saint Prix, et cet Austregesille, que les laboureurs appelaient saint Oustrille ; — comment de ces grands personnages, de cette longue frise héroïque qui se déploie sur notre ciel, la France fit ses Panathénées, les bas-reliefs de ses chapiteaux, avant d'en faire plus tard les colonnes du temple et cette merveille, le portail gothique, tout cela est impossible à résumer ici. Il faut lire cette grandiose histoire telle que la conte le poète.

Ce n'est pas tout. Il faut lire encore l'invention de Cluny, l'invention des pèlerinages : comment ce grand cloître bourguignon fut un moment le cœur de la chrétienté, fit circuler l'Europe, la jeta sur les routes, créa un système de voyages embrassant les principaux sanctuaires de l'Occident. On voit avec les pèlerins les motifs, les idées franchir les vallées, les rivières ; les thèmes de nos trouvères, nos Roland, nos Artus,

se retrouvent à Modène, à Ferrare, à Bari ; parti de la place du Latran, l'antique Trajan de bronze chevauche de nouveau sur les routes de Gaule, sous le nom de Constantin, et caracole sur les façades du Poitou et de la Saintonge. Une voie lactée de chefs-d'œuvre conduit de Saint-Martin de Tours au fond de la Galice par les routes de Saint-Jacques. Ainsi Cluny soulève, anime le moyen âge. Il lance la chrétienté contre le monde musulman. Héroïque tournoi, bataille séculaire ! Sortilège d'Armide, enchantements de l'Orient ! La France, tout en luttant, résiste mal à tant de grâces : du fond de la Perse, de la Chaldée, s'élance le vol des griffons, des chimères, l'exquise fantasmagorie qui se déploie aux étoffes, aux armes, aux étendards des peuples du Croissant. Toute cette magie héraldique s'empare de l'imagination française, éprise de cette fantaisie, de cette éternelle arabesque. Les poètes l'avaient bien vu, qu'il y a dans notre art un reflet de l'Orient ; ils l'avaient vu, ces romantiques dont les pères venaient de se battre à Saint-Jean-d'Acre ; l'Orient est la patrie du mirage et de l'irréel, du monstre et de la féerie. Il le devinait, ce grand saint Bernard, lorsqu'il tonnait son invective contre le luxe de la sculpture, contre les monstres accouplés, les animaux hybrides, les guivres, les dragons qui décorent les cloîtres de son siècle : en dénonçant ces choses, l'apôtre de la croisade repoussait encore une ivresse, une volupté de l'Orient. Et ce fut une nouvelle victoire sur l'Islam, le jour où rejetant ces haillons, cette friperie somptueuse des bazars de Damas, la poésie gothique descendit un matin les pieds dans la rosée, découvrit la nature, et cueillant la fougère, le muguet et le plantain par brassées, en tressa la corbeille de ses chapiteaux, que parfume à jamais l'odeur des printemps évanouis et des doux avrils du Valois.

Tel fut dans cette longue histoire le rôle de la France. Du XIII[e] au XVII[e] siècle, c'est elle qui toujours organise, élabore : pendant quatre cents ans elle est « le peuple qui invente ». Des traditions gréco-syriennes, elle compose un répertoire, qu'elle transpose dans la sculpture et auquel elle incorpore ses saints et ses miracles, ses héros et son idéal, toute la nature et toute la foi. Puis, au siècle suivant, elle fixe, perfectionne cette noble image du monde : elle crée cette sculpture de Chartres, le plus noble univers plastique qu'il y ait eu depuis le Parthénon. C'est elle enfin qui renouvelle au XV[e] siècle ce grand théorème,

le rapproche de la vie, remplace l'intelligible par le sentimental, l'abstraction par l'émotion, le type par l'individu. D'un bout à l'autre, elle est la maîtresse du chœur. Ainsi se vérifiait la foi du jeune poète, lorsqu'il faisait des vers à Pallas Athênè et refusait de s'humilier devant la force brutale, en répétant : « C'est nous qui resterons les Grecs ! »

***

Telle est cette œuvre harmonieuse, une des plus fortes de ce siècle, une de celles qui font le plus d'honneur à la France. Ce que son ami Joseph Bédier a fait pour notre gloire, en nous rendant nos épopées, M. Émile Mâle l'a fait de son côté en nous rendant la cathédrale : lui aussi, il a libéré une « région envahie ». Nous lui devons un large morceau du passé de la patrie.

Cette œuvre est-elle achevée ? L'auteur l'a cru peut-être. Dans la conclusion de sa *Fin du moyen âge*, il écrivait naguère, non sans mélancolie : « A partir du Concile de Trente, il y aura encore de grands artistes chrétiens. Il n'y a plus d'art religieux. » Il trouverait à présent cette conclusion bien absolue. Il y aura toujours un art religieux, tant que M. Mâle sera là pour en faire l'histoire. Il lui faut bien une pensée où rapporter sa vie, une idée avec quoi il soit doux de vieillir.

Il a reconnu son injustice : il a vu qu'il avait désespéré trop tôt. En Espagne, où il est retourné depuis la guerre, il a revu l'étonnant mysticisme du XVIIe siècle, l'école de Greco, de Zurbaran, la sculpture polychrome, les *pasos* de Ségovie, de Séville, le musée de Valladolid, toute cette prodigieuse école issue de sainte Thérèse et de saint Ignace. Il nous en doit l'histoire. Le destin qui le place à Rome fait encore une fois ce qu'il faut pour le bien servir. Il nous découvrira l'école de la Contre-Réforme, l'art des derniers Vénitiens, des Carrache, du Guerchin, le merveilleux Bernin, et l'œuvre du géant Rubens dans les Flandres, et les travaux de l'art baroque à Vienne, à Prague, à Dresde, à Varsovie : cette longue ligne fortifiée, ce rempart de l'Europe, dressé par les Jésuites contre la Germanie et le redoutable inconnu slave. « Le malheur, me disait-il, c'est que maintenant la France n'a plus que le second rôle. » Mais qui sait ? Je l'attends au dôme des Invalides et à la chapelle de Versailles.

Faut-il demander à cette longue histoire des idées ce qu'elle ne veut pas être, une histoire des styles, une critique et une biographie des artistes et des tempéraments ? Peut-être ce qu'on est tenté de lui reprocher est ce qui fait son prix : à le bien prendre, il n'y a d'histoire que des choses générales, des mouvements impersonnels. Tout le sublime d'un Michel-Ange ne vaut pas, en un sens, une de ces œuvres anonymes que nous a léguées le moyen âge. La Chapelle Sixtine ne nous parle que d'un homme ; une statue sans nom dans une église de village nous confie le sentiment des générations sans nombre qui l'ont priée, le nuage de rêveries qui se sont posées sur elle : elle a l'humanité de tous les morts qui l'ont aimée.

Cette histoire de l'art religieux est en somme la plus précieuse que l'on pût faire. Elle nous parle des seules choses qui valent la peine de vivre, des plus grandes traditions spirituelles du monde. La foi en l'idéal, la confiance inébranlable dans le saint et le héros, ce legs du moyen âge (et de l'antiquité classique), voilà bien la part immortelle de la culture de l'Europe. Voilà ce qui a fait longtemps la vie commune de la chrétienté ; c'étaient les deux valeurs universellement acceptées. Elles ne sont pas près d'être remplacées. Elles valaient bien les mythes modernes, le culte de la Science et le Progrès, dieu des imbéciles. Dans la mesure où ces restes de l'antique chrétienté pourront être sauvés, on a le droit d'espérer de la civilisation. Ce sera la gloire d'Émile Mâle d'y avoir contribué, en écrivant pour notre siècle, menacé du chaos, cette nouvelle édition — combien amplifiée, approfondie et orchestrée ! — du chapitre : *Des Églises gothiques*, dans la partie *Beaux-Arts* du *Génie du christianisme*.

FIDUS.

PREMIERS ESSAIS (1825-1831)

II (1)

JEHAN CAUVIN

Un livre précieux par l'érudition dont il regorge, remarquable par des beautés de premier ordre, *Notre-Dame de Paris* (2) vient d'être lancé au travers de nos préoccupations politiques comme un défi à la défaveur du temps et à l'indifférence des esprits. Nous ne déciderons pas de quel côté penche la balance où le poète s'est placé en rivalité avec les réquisitoires de M. Persil. Nous ne savons pas au juste combien il nous reste en France de ces âmes d'artistes qui, laissant aller le monde nouveau où il veut, réchauffent leur innocente vie des poésies du monde passé.

Nous avons un ami, un pauvre ami, qui seul nous rappelle la race éteinte des trouvères, mélange bizarre de Bohémien, d'artiste et de Carraconi. L'année dernière, il nous demanda ce que c'est qu'un gouvernement représentatif : encore n'écouta-t-il point la réponse.

Ce bon Théodore (c'est peut-être le nom consacré), je veux vous dire vite son histoire.

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre. — Cette étude et les morceaux qui suivent ont été écrits par George Sand, sur un carnet relié en rouge, portant les dates 1829-1830. Le carnet commence par cette phrase isolée : « Entre la première pensée d'une entreprise terrible et son exécution, tout l'intervalle est comme une fantasmagorie, ou un rêve hideux : le génie de l'homme et les instruments de mort tiennent alors conseil. »

(2) *Notre-Dame de Paris* parut en mars 1831, chez l'éditeur Charles Gosselin.

Il naquit avec cette étincelle de génie qui fait les hommes de talent, mais la paresse vint et le tira en sens contraire. Sainte paresse! Éternité des élus, béatitude des âmes ascétiques, qui a pu te savourer un jour entier dans sa vie, connaît les délices du ciel et le seul vrai bien de l'homme sur la terre. Gloire de conquérant, lauriers de poète, transports d'artiste, vous ne valez certainement pas la douce mansuétude du chien qui dort au soleil; ainsi raisonnaît Théodore. Enfant, il fuyait l'école pour se cacher dans les bluets d'un sillon et là mollement bercé par le chant de la cigale, il étudiait l'harmonie de ces mille voix que le soleil donne aux plantes, ce pétillement électrique des pailles qui se dilatent dans un jour d'orage, ces imperceptibles crispations des fleurs amoureuses, et ce léger bruit des valves qui éclatent pour répandre la semence qu'elles recèlent. Théodore ne savait pas lire qu'il feuilletait déjà rapidement le livre de la nature. Il connaissait par les noms qu'il leur avait donnés toutes les mouches luisantes qui tracent sur l'eau des cercles d'or vivant, tous les insectes d'émeraude et de saphir qui dorment à midi dans le brûlant calice des roses, toutes les faibles graminées qui balancent leurs petits panaches flottants sur les gazons des prairies. Jean-Jacques l'eût trouvé parfaitement instruit.

Au collège (c'était dans un ancien couvent), il n'apprit point le latin, mais en suivant le vol des hirondelles qui cachaient leurs nids dans le lierre des murailles, il observa si bien la rosace festonnée de l'église, les arceaux aigus des cloîtres, et tous les gracieux caprices de l'architecture gothique qu'il eût pu rebâtir dans son imagination les merveilles de l'Alhambra. Alors, on essaya d'en faire un artiste, et il passa trois ans au musée. La sympathie l'eût bientôt initié aux mystérieuses pensées cachées sous l'éternelle rêverie de ces grands portraits dont le regard s'attache à vous, et vous suit, froid et scrutateur, sous les profondeurs des galeries. Théodore leur prêtait une âme et des sens. Il croyait inspirer de l'amour aux uns, de l'aversion aux autres. On pensa qu'il deviendrait peintre, parce que le sentiment de la peinture semblait remplir son cœur et sa vie, et quand on vit qu'il ne produisait rien, on le déclara inutile et on lui conseilla de faire des vers.

Que vous dirai-je? Théodore ne réussit à rien, parce qu'il se passionna pour tout ce qu'il entreprit. Un jour, il comprit

qu'il refroidissait le bonheur de ses sensations en cherchant à les reproduire, et il se dit qu'avec l'air, le soleil et son cœur aimant, il était assez riche. C'est pourquoi il se croisa les bras et se mit à vivre, et sa maîtresse l'abandonna, et son hôtesse le mit à la porte et ses camarades l'évitèrent et presque tous ses amis rougirent de lui.

Le pauvre Théodore pleura en secret, mais il ne se plaignit point et se consola. Alors, son bon ange alla lui chercher aux cieux une femme qui l'aima et qui travailla pour lui, sans lui reprocher jamais son sommeil et ses extases. Aussi, Théodore croit à la Providence et il est bien heureux.

Théodore, insouciant de l'avenir, ignorant du présent, s'est rejeté dans le passé, comme tous les hommes sans ambition. Il eût vécu fort bien sous le régime de sang de Louis XI, et il se fût consolé avec des cathédrales, de tout le mal qu'il n'eût pu empêcher, comme il se console des malheurs de la Pologne avec le livre de Victor Hugo. Je n'approuve ni ne blâme Théodore : je l'aime comme il est.

Un soir nous le trouvâmes absorbé dans une douce contemplation devant une petite statue de sainte ou de reine qui s'élève suave et mince, mystérieusement drapée comme une prêtresse d'Isis sous un des portiques latéraux de la cathédrale. J'en suis amoureux, nous dit-il, elle ressemble à ma femme ; je suis fâché que Victor n'en ait point fait mention.

— Cela me fait penser, continua-t-il, qu'il faut que j'aille le trouver, je veux le prier d'aller à Bourges ; il faut nécessairement qu'il fasse deux autres volumes sur Saint-Étienne la reine des cathédrales.

— Oh ! encore une ! lui dit Eugène, n'est-ce point trop d'une par le temps qui court et le grand tort de M. Hugo c'est de nous avoir déjà beaucoup parlé des choses où il excelle.

— Siècle stupide ! dit Théodore en soupirant, puis, reprenant sa bonne humeur : Qui de vous, dit-il, connaît la ville de Bourges ?

— Qui de nous s'en soucie ? Une ville oubliée, perdue sous la triple raie noire de Mgr Dupin, une *cité de moines et de gueux* à ce que dit l'histoire, aujourd'hui sans commerce, sans industrie, sans couleur politique !

— Ville de souvenirs et de rêveries, dit Théodore, muette comme l'oubli, éloquente comme la mémoire douce à l'homme

qui dort, chère à celui qui pense ; des rues où croissent paisiblement la folle avoine aux franges de soie et le chardon à la tête légère; des maisons belles et riches mais cachées derrière les mystérieux jardins, et à chaque pas une tête gothique sculptée sur le bois noir d'un pignon du moyen âge, un écusson aux armes effacées ou un fronton aigu porté sur des monstres couverts d'écailles. Point de sale mouvement de commerce ; là n'est point passé le monstre aux cent bras que vous appelez industrie et qui va ravageant toute poésie sur le sol de la France. Cette race d'hommes a pris dans les fers de la féodalité l'habitude de dormir, et la liberté ne l'a point réveillée. Les violentes secousses qu'elle éprouva jadis, les pestes, les incendies, les guerres de religion, tout cela est oublié : l'étranger qui la traverse est le seul qui s'en souvienne.

— Et cette église de Saint-Étienne, dit Eugène, est donc plus belle que celle-ci ?

— A l'extérieur, non, mais plus grande, plus sévère, plus imposante. Élevez Saint-Germain-l'Auxerrois sur un grand perron de douze marches, quadruplez-en les proportions, conservez-lui sa couleur rude et sombre, ajoutez-y la belle tour de *Saint-Jacques la Boucherie*, puis, en laissant subsister les contreforts nus et carrés de l'édifice, ornez ses flancs de toutes les richesses de travail qui couvrent entièrement ceux de *Notre-Dame* : et vous aurez un mélange de délicat et de colossal, de gracieux et de sauvage, de lourd et d'aérien. En tout une masse que vous ne regarderez pas sans effroi, et auprès de laquelle *Notre-Dame* paraîtra dans votre souvenir comme un ouvrage d'orfèvrerie propre à parer votre cheminée. Quant à l'intérieur, vous n'avez rien à Paris ni ailleurs qui puisse vous en donner l'idée. Allez-y. On se moquera de vous, surtout à Bourges, mais vous aurez vu le plus large et le plus beau des monuments gothiques. Les guerres civiles et le mauvais goût des embellissements postérieurs à sa construction ne l'ont pas mutilé au point qu'il n'ait conservé cette magie du passé, cette poésie religieuse qu'on chercherait vainement sous la voûte reblanchie de *Notre-Dame*. Vous voudrez voir la place où s'agenouillait Jeanne de France, vous croirez entendre passer Charles VII appuyé sur le bras de son bon argentier Jacques Cœur, vous retrouverez peut-être aussi dans vos souvenirs ce jeune duc d'Orléans qui passa trois ans dans la tour de Bourges et que

chaque soir on renfermait dans la même cage de fer où le misérable Labalue avait langui pendant quatorze ans. Ce jeune prince devint Louis XII et il pardonna!

« Là aussi vous rêverez d'un homme qui de mince étudiant en droit devint par la seule puissance morale de ses talents et de sa conviction un des plus importants de notre histoire. Moi qui fus écolier à Bourges, j'ai souvent cherché sa trace et je veux vous raconter comment il prit, au sein même des cérémonies du culte catholique, la volonté de la renverser.

Nous étions arrivés sur le quai désert où fut l'archevêché. Théodore s'assit sur un tas de décombres, nous fûmes forcés de l'écouter.

RÉCIT DE THÉODORE

« Le jour des Saints Innocents de l'année 1529 une foule curieuse et agitée se pressait sur le plus large des cinq porches magnifiques qui décorent la façade de Saint-Étienne de Bourges. Ces portiques depuis mutilés en 1562 par l'invasion des calvinistes étaient alors dans toute leur beauté. Plus de trois cents statues de rois, de saints et d'archanges enchâssés dans les rinceaux des ogives étaient peintes de diverses couleurs et chargées de dorures qui brillaient alors au soleil couchant comme les pavois vernis d'une pagode. Toutes les richesses du goût oriental étaient jetées avec profusion sur cet immense frontispice; mais à quelques pas de là un poteau quadrangulaire aux armes du chapitre et surmonté d'un emblème du droit de justice criminelle réservé au clergé, rappelait à quel prix la misère du peuple élevait à Dieu de si coûteux hôtels.

Cependant une sorte de gaîté malicieuse perçait dans l'empressement de cette multitude, et si vous eussiez pu pénétrer sous les profondeurs fantastiques de la nef, vous auriez partagé l'hilarité secrète que la crainte comprimait.

En effet, c'était un spectacle étrange que de voir au premier banc du chapitre se détacher sur le sombre fond de sculptures en chêne noir, qui entouraient le jubé, au lieu de la rude et grotesque figure du doyen des chanoines, la jolie tête blonde d'un enfant de huit à dix ans; il était affublé du costume du digne personnage dont il tenait la place, c'est-à-dire que le seul camail du volumineux chanoine le couvrait presque en entier et que ses petits bras, empêtrés dans de larges

manches de dentelle, pouvaient à peine porter le beau livre de cuir doré où il lisait le saint office de Complies.

C'était quelque chose de plaisant et de gracieux en même temps que le maintien de gravité espiègle du marmot et le ton d'autorité capable avec lequel il faisait lever et agenouiller à tout propos un gros *enfant de chœur* de quarante ans, qui se tenait hors des stalles, sans autre coussin que les dalles du pavé, la tête découverte et l'encensoir à la main. Or, ce respectueux lévite n'était rien moins que messire Troyen Dubreuil, doyen du chapitre métropolitain de Saint-Étienne et dignitaire plus puissant par le fait que l'archevêque lui-même.

Dans les stalles inférieures, soixante enfants à peine plus âgés que le premier siégeaient majestueusement à la place des chanoines, tandis que ceux-ci, sans excepter le grand chantre, le chancelier de l'Université, les huit archidiacres et l'archiprêtre, chanoines capitulaires, résidents, prébendés et semi-prébendés, tous florissant de jeunesse et de santé, se tenaient debout dans l'attitude d'un saint respect et remplissaient, durant l'office, toutes les fonctions d'*enfants de chœur*.

Cependant les beaux cierges blancs ardaient au maître-autel, les chantres vermeils étaient au lutrin, le soleil couchant dardait ses rayons rouges sur les vitraux étincelants et renvoyait au front des statues les pierreries de leurs rosaces, et les voix argentines des enfants mêlées aux longs soupirs de l'orgue allaient frapper les voûtes élevées, puis suivant la retombée des arceaux, descendaient pour remonter sous les arcades suivantes et d'ogive en ogive, de profondeur en profondeur, allaient s'éteindre en légers frémissements sous la ceinture abaissée des mystérieuses chapelles. Toutes les parties de l'immense vaisseau semblaient s'animer pour se renvoyer les vibrations pénétrantes, les froides colonnes qui s'élancent d'un seul jet brusques et nues du pavé à la voûte gigantesque paraissaient moins sèches, moins anguleuses, toutes ruisselantes de flots d'harmonie, toutes voilées de nuages d'encens. Les feuillages de pierre, les artémises, les acanthes épineuses que la munificence de Jacques Cœur a suspendus en festons grêles, en grappes aiguës aux murailles de la nef étaient prêts à frissonner dans l'air ému, et jusque sous les tables de marbre noir, les squelettes des prélats s'éveillaient peut-être dans leurs cercueils d'airain.

Parmi la foule qui contemplait cette bizarre et pompeuse cérémonie, deux hommes debout contre le même pilier étaient agités d'émotions différentes. L'un était Melchior Wolmar, professeur de grec et l'un des hommes les plus savants de son temps, l'autre, son disciple et son ami, était Jehan Cauvin, dit Calvinus, curé de Pont-à-Mousson, étudiant en droit à Bourges à l'école du fameux Alciat que l'on voyait à quelque distance recueilli dans la prière ou absorbé dans l'examen de quelque question ardue.

La mélodie des chants sacrés, la suavité magique du culte catholique semblaient s'être emparées de toutes les facultés de l'Allemand Wolmar. Sa physionomie mélancolique et tendre trahissait un cerveau romanesque sous des cheveux gris. Son jeune compagnon portait sur ses traits austères et sur son front de vingt ans, déjà dégarni de cheveux, l'empreinte d'un caractère plus fortement trempé et d'une imagination plus sombre. Son regard sévère suivait attentivement tous les détails de la scène qui se jouait devant lui et les dépouillait froidement de leur apparente poésie. Rien n'échappait à cet œil investigateur, ni la malicieuse ironie des enfants déguisés en chanoines, ni la bouffonnerie effrontée des chanoines, déguisés en enfants de chœur, ni la brutale indifférence des chantres qui n'attendaient que la fin des saints offices pour aller achever de s'enivrer dans le réfectoire du chapitre. Comme la serre d'un faucon, le regard du jeune homme saisissait sans pitié, déchirait sans merci le ridicule et l'indécence de ce clergé redouté.

L'office de Complies venait de finir, et tandis que les plus pures voix des musiciens entonnaient le *Magnificat*, l'enfant qui remplissait le rôle du doyen du saint chapitre quitta sa place, reçut des mains du doyen lui-même une riche chasuble qui traîna après lui sur le pavé lorsqu'il en fut revêtu et sous laquelle il disparut presque entièrement et s'approcha du maître-autel. Les archidiacres lui présentèrent le marchepied et le trésorier lui remit la clef d'or du tabernacle. Mais l'enfant trop petit pour atteindre au *saint des saints* grimpa sans façon sur la pierre consacrée et accroupi parmi les chérubins dorés qui semblaient se pencher pour le recevoir, il porta la main sur l'ostensoir brillant de pierreries qui contenait le pain du Ciel, pour l'offrir à l'adoration du peuple prosterné. Tout à coup, les clocles ébranlées s'arrêtèrent et la vibration sembla

expirer brusquement dans la surprise générale. La foule se pressa pour voir passer un vieillard grand et maigre qui s'élança au milieu du chœur, pâle de colère comme l'ombre d'un saint réveillé par la profanation.

« Au nom de Mgr François de Cournon, primat des Aquitaines, patriarche, archevêque de Bourges, Bordeaux et autres lieux, supérieur naturel de tout le clergé de son diocèse et par conséquent chef de ce chapitre, moi, grand vicaire de la métropole, je vous somme, messire Dubreuil, doyen des chanoines, faire cesser sur l'heure le sacrilège qui se commet en la maison de Dieu et par lequel vous induisez le peuple à péché. »

Ainsi parla le vieillard. Les chanoines se groupèrent d'un air menaçant autour de leur chef. Les enfants de chœur se cachèrent sous le strapontin des stalles et celui qui était monté sur l'autel resta glacé et comme fasciné à sa place par le regard étincelant du grand vicaire.

— Or çà, descendez de l'autel, vaurien et impie, s'écria le vieillard; ignorez-vous que le premier qui osa porter la main sur l'arche sainte tomba foudroyé ?

Et avant que les chanoines eussent songé à lui tenir tête, il saisit rudement le petit enfant de chœur qui, gêné dans ses habits pontificaux, alla rouler sur les marches du sanctuaire.

— C'est une violence abominable, s'écria alors messire Dubreuil dont les joues passèrent du vermillon de la prospérité au violet de la fureur. Monsieur le vicaire, je vous somme à mon tour de cesser le scandale que vous faites céans et de sortir de notre église ; il vous a été dit souventes fois que le chapitre jouissait d'une exemption qui le dispensait d'autre supérieur que son doyen électif. Mgr de Cournon prétendrait-il renouveler les usurpations *animenses* de son prédécesseur? Eh bien! s'il en est ainsi, trouvez bon que je n'imite point la couardise du mien et que je maintienne à l'encontre de lui mes droits et privilèges. De temps immémorial l'usage du diocèse de Bourges consacre la cérémonie qui se fait *ès* jours des saints Innocents, de saint Martin et de saint Nicolas. Les enfants de chœur sont chanoines en iceux jours et les chanoines enfants de chœur. Il y a plus : l'archevêque lui-même étant représenté, c'est lui et non pas moi qui doit encenser l'enfant qui tient son lieu et place, et puisque Monseigneur est absent, puisqu'au lieu de veiller aux affaires de son diocèse, il court les pays étrangers à cette fin de

débrouiller, aucuns disent d'embrouiller (ici messire Dubreuil fit une grimace ironique) les affaires du Roi notre maitre, c'est vous son vicaire et son substitut que je pourrais sommer, en soumission aux us et coutumes de la métropole, de tenir l'encensoir et faire les fonctions que je fais ici. »

Après ce discours, le plus long et le plus éloquent que messire Dubreuil eût prononcé dans sa vie, il s'essuya le front et promenant un regard de secrète complaisance sur ses chanoines comme pour recueillir leur approbation, il affronta d'un air ferme l'indignation de l'ardent ecclésiastique.

— Moines fainéants et dissolus, s'écria-t-il, le péché d'orgueil vous a toujours dévorés, mais comme Satan vous serez jugés. Cette coutume infàme et ridicule que vous voulez faire revivre fut instituée dans l'ignorance de ces âges grossiers où vous auriez dû naître, mais elle a été jugée profanatoire et supprimée *comme d'abus* par notre ancien prélat Mgr de Beuil, ce soleil rayonnant de lumière et de toutes les vertus. C'est pourquoi vous voulez profiter pour vous rebeller de l'absence de cet autre astre de la foi, ce torrent d'éloquence, lequel est maintenant en Espagne non pour embrouiller les affaires de la couronne, comme vous dites insolemment, mais pour traiter avec l'empereur Charles V lui-même de la rançon du fils du Roi.

— Imposteur hérétique, riposta promptement le grand chantre d'une voix qui fit trembler tous les vitraux, tu mens comme un chien quand tu nous traites de rebelles à la sainte Église, parce que nous faisons valoir les libertés de l'Église gallicane et ne voulons pas souffrir vos abus diaboliques ; il vous sied bien de nous accuser, quand tous les jours vous accordez des bénéfices à des gens qui ne sont point ordonnés prêtres ! Nous pourrions vous nommer Jehan Cauvin et je ne sais combien d'autres étudiants qui dès l'âge de seize ans ont obtenu des cures sans jamais avoir fait de vœux ; c'est toi et ton archevêque qui êtes des mignons de Léon X, des âmes vendues à Satan.

— Taureau déchaîné, reprit le grand vicaire hors de lui, c'est toi et tes frères qui êtes des hérésiarques et des hussites. Votre fameuse exemption vous a été octroyée par un pape schismatique dont l'Église ne reconnaît point les bulles, et quant aux droits de l'archevêque dans sa métropole j'en appelle aux fidèles qui nous entendent.

Et le fougueux prêtre, voyant les chanoines lever le poing

sur lui, s'élança hors du chœur, traversa la foule émue qui s'ouvrit timidement à sa rencontre et monta en chaire. Les misérables habitants de ce pays sucé par soixante-seize communautés religieuses qui vivaient à ses dépens, las de l'asservissement où les tenaient les droits et privilèges de ces momeries, mais révoltés par-dessus tout des débauches et des cruautés des chanoines métropolitains, voyaient avec plaisir les membres de ce clergé se déchirer entre eux; trop nonchalants ou trop faibles pour lui résister, ils s'efforçaient de comprimer leur joie en entendant maudire et excommunier ce chapitre détesté par le second dignitaire du diocèse, et, quoique ce ne fût pas la première fois qu'ils assistaient à un pareil scandale, le grand vicaire voyait percer leur satisfaction dans le religieux silence avec lequel on écoutait son homélie. Aussi s'en donnait-il à cœur joie, et avec toute l'énergie d'expression qui était alors en usage et que l'on trouve même dans les écrits des catholiques et des protestants les uns contre les autres : « Enragés, grosses bêtes, disait-il en montrant les chanoines, où trouvera-t-on un repaire de pourceaux plus impur que votre chapitre? Croyez-vous que le monde ignore vos exécrables comportements? Vos chantres ne sont-ils pas les plus *yvrongnes* chantres qui se soient jamais vus? et parmi vous n'en est-il pas d'aucuns qui ont commis plusieurs homicides, *forcement de filles* et autres cas abominables à Dieu et aux hommes?... »

Le véhément prélat en aurait dit davantage, mais les chanoines, qui ne se souciaient point d'un tel panégyrique, s'avisèrent d'un expédient pour le faire taire. Ils firent mettre les grosses cloches en branle, sonner le tocsin, jouer les orgues et, comme le rapportent les pièces du procès qui résulta de ce différend, « ils firent toucher exprès les gros tuyaux, faire un service à haulte voix en manière que le peuple ne put ouïr la prédication et fut contraint le prédicayeur *yssir* du suggeste sans pouvoir *parachever* ladite prédication et le peuple se retirer grandement ému à sédition contre lesdits chanoines ».

Le même jour, après que le soleil fut descendu derrière les plaines unies de l'horizon et lorsque tout fut remis en ordre dans la cathédrale, les bancs renversés à leur place, le *saint des saints* dans son riche tabernacle, le froid de la solitude sous les voûtes et le silence dans les vastes poumons de l'orgue, un homme errait seul et silencieux, ombre chétive autour de ces

piliers géants dont rien ne saurait exprimer la ténuité glaciale. Cet homme était Jehan Cauvin, mal avec les hommes, mal avec son cœur, mal avec Dieu même. Son âme orageuse venait chercher un peu de calme dans la mystérieuse obscurité du lieu saint. D'abord saisi de tristesse et comme affaissé sous les violentes agitations qui depuis longtemps vieillissaient son cœur de jeune homme, il s'appuya contre la cuve de marbre noir où Louis XI avait été baptisé et promena ses regards dédaigneux sur cette enfilade de riches chapelles peintes à fleurons d'or, monuments d'expiation orgueilleuse et de miséricorde mercantile. Là c'étaient les comtes de Château-Meillant admis au ciel pour cent écus d'or; ici, pour mille écus, Pierre de Beaucaire ; et plus loin Gabrielle de Crevant, les seigneurs de Saint-Aout et Marie de la Châtre, pour des dons encore plus riches. Toutes ces statues de marbre, couchées, agenouillées, noires, blanches, dorées, loin de lui apparaître sous des formes fantastiques et d'émouvoir son imagination, l'indignaient comme autant d'effigies menteuses de vertus hypocrites; il errait sans crainte parmi ces figures immobiles et posait dans l'ombre sa main brûlante sur leurs têtes glacées avec un sourire d'amertume et de pitié : « Bien prend aux pauvres, disait-il, de n'avoir pas de quoi payer le ciel, ceux-là du moins sont forcés de le mériter. »

Il fit le tour des contre-nefs qui entourent la nef principale d'un double rang de piliers bizarrement variés et s'arrêta pour contempler les jeux de la lune sur les vitraux. Il haussa les épaules en voyant sur ces tableaux diaphanes le diable représenté au milieu des saints et la grimace effarée du damné hurlant à côté de l'impassible sourire de l'archange. Toutes ces mosaïques de nacre, riches comme les rideaux de soie brodés d'un harem semaient de reflets roses et de pâles améthystes les angles blancs, découpés par la lune. C'eût été un beau spectacle pour un artiste, mais le théologien cherchait Dieu partout et ne le trouvait nulle part.

Une porte basse s'ouvrait devant lui; une faible lueur avivait de loin, projetée par les détours des galeries; entraîné par la pente d'un couloir, il se trouva au haut d'un escalier spacieux et ensuite dans l'église souterraine. Autant dans l'église supérieure l'œil s'étonne du vide immense qu'il parcourt, autant dans la chapelle basse il s'effraie des masses de

pierre qui le pressent de toutes parts comme le sépulcre presse le cadavre. Ces voûtes pesantes, ces nervures entrecroisées à l'infini, ces piliers trapus présentent un grand caractère de force et dans la nuit causent je ne sais quelle impression de terreur comme l'entrée d'une tombe. C'est en effet l'entrée des caveaux antiques qui forment une troisième église souterraine à la cathédrale. Jehan passa indifférent auprès des hideuses figures sculptées qui grimacent sous les chapiteaux et poussa d'une main assurée la grille des catacombes.

Dans le rond-point qui supporte le chœur est cachée et comme enfouie sous les masses glacées de cette lourde construction une salle demi-circulaire, aérée seulement par une porte étroite et par deux fentes latérales où le jour se glisse lentement et rampe humide et terne sur des objets lugubres. En ce moment, une petite lampe suspendue à la voûte éclairait une scène effrayante devant laquelle Jehan recula involontairement. Sur un linceul taché de sang un cadavre nu et roide souillé de plaies livides était couché sur une tombe entr'ouverte. Deux hommes coiffés de turbans et vêtus à la manière des anciens Juifs tenaient les extrémités du drap mortuaire. Derrière le cercueil une femme qui semblait baignée de larmes joignait les mains comme pour demander vengeance au ciel d'un horrible attentat; autour d'elle et confondus dans l'ombre, plusieurs personnages diversement vêtus, les uns debout et cachant leur visage dans leurs mains décharnées, les autres prosternés dans l'attitude du désespoir, prenaient part à la cérémonie des funérailles; la clarté verdâtre de la lampe vacillait en bonds inégaux sur les objets et semblait donner à cette représentation de la sépulture de Jésus le mouvement et la réalité (1).

Il y avait peu de jours que cette fantasmagorie avait été retrouvée dans les décombres des anciens caveaux, restaurée, peinte à neuf et réédifiée dans l'église souterraine; la messe qui devait consacrer son inauguration n'avait point été annoncée encore et Cauvin en ignorait l'existence, aussi bien que la plupart des habitants de la ville. Cependant, aussi étranger à la superstition que ses contemporains y étaient accessibles, il sourit bientôt de son erreur et contempla tous les détails de

(1) Ce groupe subsiste dans son entier ou à peu près. Il a été encore restauré dernièrement et je défie que vous le regardiez sans dégoût et sans effroi. (Note de George Sand.)

cette création grossière avec un froid mépris : « C'est donc ainsi, pensa-t-il, qu'ils épouvantent les enfants et les femmes! C'est par de tels artifices qu'ils troublent la raison humaine pour voiler leurs forfaits. Et ils brûleront de prétendus sorciers, eux qui au nom de Dieu présentent partout l'image du diable aux esprits faibles! J'ai eu peur, pensa-t-il encore en approchant du cadavre, en contemplant ces traits hideusement décomposés; hélas! cette peur n'a pas duré longtemps. O Christ! toi dont un misérable ouvrier osa reproduire les traits sous son ciseau profane, toi beau sans doute comme la vertu et que je vois affreux comme le vice, que ne m'es-tu apparu en effet dans tout l'appareil de tes douleurs divines pour frapper mon esprit inquiet d'une éternelle conviction, car mieux vaudrait la foi aveugle avec toutes ses terreurs plus éloquentes que la parole de Dieu. »

Et il entra sous la voûte écrasée des catacombes qu'un mur ne séparait point à cette époque de la salle du *Saint-Sépulcre*. Les cintres arrondis de cette construction annoncent qu'elle appartient à l'époque de l'occupation des Gaules par les Romains. On prétend que ces salles souterraines servaient jadis aux assemblées des premiers chrétiens sous le gouverneur Léocade. Le souvenir de la persécution rendit à Cauvin la force et l'enthousiasme. « C'est alors, s'écria-t-il, qu'elle était pure et grande cette religion des apôtres qu'ils ont tant profanée depuis! Oh oui! vous me parlez du fond de la poussière, martyrs dont le sang arrosa ces ruines! et moi, je vous entends, car je saurais mourir comme vous; vous me dites que l'Évangile est *la voie et la vie*, et que l'Église est le mensonge et la mort. »

Jehan sortit des décombres romains et remonta dans l'Église gothique. Avant d'en sortir, il sentit le besoin de prier, car son âme s'était exaltée, un attendrissement profond avait mouillé ses yeux de ces larmes qui éteignent le feu de la fièvre. Par un reste d'habitude, il s'approcha de l'autel et s'agenouilla sur la dernière marche, mais en levant les yeux vers le tabernacle, le souvenir de la scène ridicule, dont il avait été témoin quelques heures auparavant, vint réveiller son indignation. Tout à coup, cette conviction profonde qu'il avait tant cherchée fondit sur lui et inonda tous les replis de son cœur. Les premières caresses d'une première amante ne sont pas plus douces que ne le furent pour Calvin les premières révélations de sa

destinée orageuse. « Non, s'écria-t-il en se levant, et sa voix tonnante réveilla tous les échos du sanctuaire ; non, tu n'es pas là mon Dieu, *tu n'y es point*, mais tu es dans mon cœur ! »

Le vent gémit comme la plainte de l'agonie sous le portique. Jehan sortit du temple catholique pour n'y jamais rentrer. »

— Bonsoir, dit Théodore, je suis fatigué d'avoir tant parlé.

— Un mot encore, lui dis-je. Et Melchior Wolmar ?

— Il était plus de minuit, lorsque Cauvin passa le long du cloître, pour aller retrouver son ami qui demeurait dans la rue de la Souchantrerie, aujourd'hui la rue du Guichet. Ce cloître était composé de trente maisons habitées par le chapitre et formant un enclos ordinairement fermé. Mais, après les jours de fête, les orgies des saints pères se prolongeant fort avant dans la nuit, les portes restaient ouvertes jusqu'à ce que les convives du dehors qui venaient y prendre part se fussent retirés. Jehan traversa donc le quartier des chantres. De vives clartés étoilaient la muraille grise, et des chants joyeux troublaient le silence de la nuit. La voix des enfans de chœur, enrouée par l'ivresse, glapissait ce refrain :

Or ça, que de céans tout traître
Honni soit, s'il n'est fils de prêtre.

Cependant, au fond de son oratoire, Wolmar priait : calme et la merci au cœur, il demandait à Dieu de protéger les justes opprimés et de pardonner aux hommes égarés. En voyant la sérénité répandue sur ses traits, Cauvin hésita à lui confier sa résolution : « Écoutez, lui dit-il, nous ne nous ressemblons pas, vous aimez la religion catholique et ne l'examinez point. Votre âme éclairée, mais paisible, ne cherche pas hors de la science qui vous occupe, ces agitations auxquelles la mienne n'a pu échapper. Vous n'avez pas été forcé de baigner de pleurs de rage la dalle où vous priez. Que Dieu vous conserve dans cette paix profonde ; pour moi, elle m'a coûté tout le repos de ma vie, tout le bonheur de ma jeunesse, mais enfin le jour de la conviction est venu ; autant je l'ai cherchée timidement, autant je viens de m'en emparer avec force.

— Achevez, dit Wolmar avec calme, vous êtes catholique?

Jehan hésita encore, mais le noble caractère de son ami, sa tolérance philosophique, lui étaient trop connus pour qu'il pût se décider à le tromper.

— Non, dit-il avec résolution, je suis luthérien.

— Viens donc dans les bras de ton frère, répondit Wolmar avec joie, car moi aussi j'ai embrassé la réforme, et j'y ai puisé ce calme que tu m'enviais.

— O Wolmar, tu tenais la guérison dans tes mains, et tu m'as laissé tant souffrir !

— Mon fils, dit Melchior, la conviction entre dans les esprits vulgaires par l'intermédiaire des hommes ; pour les esprits supérieurs, elle ne peut émaner que de Dieu.

Vous savez le reste de l'histoire de Jehan Calvin. Il alla prêcher la réforme à Lignières où il fit bon nombre de prosélytes. Le seigneur de l'endroit fut le premier à adopter ses principes, disant *qu'au moins ce prêcheur-là disait des choses nouvelles*. Fidèle à son caractère, Wolmar pratiqua sa foi en silence, et ne prit point de part aux guerres de religion qui ensanglantèrent la France. Calvin se laissa emporter par le sien ; il bouleversa sa patrie et alluma le bûcher des représailles. Le fanatisme ne diffère de l'hypocrisie, dans ses œuvres, qu'en ce qu'il ne les commet pas comme elle à son profit. Vingt ans après l'époque que je viens de tracer, les calvinistes, conduits par ce même seigneur de Lignières, portèrent la vengeance et le désespoir sur les marches de cette cathédrale, où s'entassèrent pêle-mêle les cadavres palpitants et les ossements desséchés arrachés à leurs tombes séculaires. »

— A quoi pensez-vous? dis-je à Eugène, qui suivait des yeux Théodore courant à toutes jambes pour rejoindre sa femme qu'il avait oubliée tout le jour.

— Je me demande, dit-il, comment cette imagination paresseuse, qui ne s'est peut-être jamais occupée de se comprendre elle-même, a pu comprendre celle de Calvin, torturée par la question de la *présence réelle dans l'Eucharistie!*

— C'est, pensé-je, que la paresse de Théodore ne gouverne que les sens, elle ne va pas jusqu'à l'âme » (1).

(1) La page qui suit dans le cahier rouge porte les indications suivantes :

UNE CONSPIRATION EN 1537

Scène historique.

Alexandre de Médicis, grand-duc de Florence. — Valori, commissaire apostolique. — Abalatesta Baglione, commandant des forces militaires. — Le cavalier de Marsili, le capitaine Césena, officiers de la maison du grand-duc. — Giomo le

UNE LETTRE DE FEMME

« Vous dites, Léonce, que vous voudriez être dévot. Hélas! si vous pouviez seulement croire en Dieu! Tâchez de commencer par là, nous verrons bien après! Cette poésie que vous cherchez dans les cérémonies du culte, vous ne la trouverez nulle part si votre cœur repousse cette foi si suave et si féconde qui est la source de tout amour, de toute poésie. Oh! que je vous le regrette, ce bonheur de croire et d'espérer! que je suis jalouse pour vous de mes propres jouissances! Eh quoi, vous aimez et vous êtes incrédule, vous vous reposez sur un cœur de femme et vous niez un bienfait du ciel! Pauvre Léonce! vous dites qu'ils ont assassiné la foi, qu'ils l'ont trafiquée, vendue, prostituée; oh! que m'importe l'usage qu'ils en ont fait si je la retrouve calme et pure au fond de mon âme? La dernière fois que je m'agenouillai près de vous dans une église, je me souviens que vous étiez triste. Vous demandiez ce qu'elle est devenue la religion qui remua toutes ces pierres, qui fit surgir ces piliers géants et rayonner ces roses étincelantes. Ces vastes temples trop étroits jadis pour la foule qui s'y pressait, vous gémissiez de les voir déserts. Vous regrettiez votre enfance toute de religion et de mystère, vous redemandiez au scepticisme cette franche conviction qui se signait devant la croix et se prosternait dans le sanctuaire. Un instant l'harmonie des saints cantiques, ces chants à moitié effacés de votre mémoire, cette humilité mystique qui saisit et enivre au pied des arcades sonores vous transportèrent à ces heureux temps et vous rendirent ce que vous appelez les illusions de votre passé, mais elles expirèrent avec les derniers soupirs de l'orgue, elles se perdirent avec les dernières vapeurs de l'encens. Vous fûtes désenchanté, en sortant de l'extase. Que je vous plains d'avoir perdu le charme de la mémoire, de ne pouvoir puiser dans le souvenir de vos

Hongrois, Bernando l'Andalous, écuyers du grand-duc. — Lorenzo de Médicis, cousin du grand-duc. — Madonna Maria Soderini, mère de Lorenzo. — Madonna Catterina, sœur de Lorenzo. — Bindo Altoviti, oncle de Lorenzo. — Michel del Favolaccino, dit Scoronconcolo, spadassin. — Giulio Capponi, citoyen de Florence. — Écuyers, pages du grand-duc.

Cette page est la seule qui soit restée dans le cahier rouge, les autres feuillets ont été sans doute donnés à Alfred de Musset, et la *Conspiration en 1537*, devint *Lorenzaccio* publié par M. Dimoff dans la *Revue de Paris.*

premiers ans de piété naïve une confiance nouvelle et toujours plus profonde.

« Aussi pourquoi n'avez-vous pas été élevé avec moi, pourquoi n'avez-vous pas vécu au couvent? Oh! si vous l'aviez vu, mon couvent, mon romantique *couvent des Anglaises*, vous seriez resté fidèle à votre enthousiasme! Si vous aviez parcouru, par un soir de printemps, les longues allées de marronniers et de lilas, le cimetière des nonnes, parterre embaumé où sur des dalles couvertes d'inscriptions gothiques se traînaient la clématite et le chèvrefeuille! Si, au fond de ces bosquets ombreux, vous aviez pu vous reposer dans la chapelle de la madone blanche qui avait un dais de jasmin et un piédestal de violettes, vous seriez devenu dévot. J'arrivai là, moi, ne croyant à rien ou plutôt ne songeant à rien, mais quand mes quatorze ans commencèrent à fermenter, j'eus moins de plaisir à faire voler la corde sous mes pieds et à mesurer les bonds élastiques de la balle de long du grand mur de l'église. Au lieu de cultiver les fleurs de mon petit jardin, je m'y assis pour rêver sous une charmille enlacée d'aubépine. Et puis il me prit une inconcevable envie d'entrer dans l'enceinte des sépultures. Cela était défendu sous les peines les plus sévères. Je vous laisse à penser comme notre imagination enveloppait ce lieu de terreurs et de mystères! J'y pénétrai pourtant, avec précaution, avec frayeur, et puis je fus si charmée de cette profusion de fleurs et d'arbres qui s'embrassaient étroitement et se penchaient, vieux, tordus, mais encore vigoureux et riches sur des tombes silencieuses; j'eus tant de plaisir et d'effroi en même temps à voir passer, sous les voûtes sombres du feuillage ému, le corsage long et frêle des novices blanches qui venaient s'agenouiller devant la Vierge du saint repos; je trouvai la lune si belle et si calme quand elle reposait sur le campanile italien du clocher, que dès ce moment tout devint pour moi extase et rêverie. Je quittai le jeu où pourtant j'étais la plus pétulante et la plus folle et j'allai me cacher dans le plus épais d'un vieux bois, au fond de mon frais cimetière. Qui serait venu m'y découvrir?

Et puis il me prit envie d'entrer le soir dans l'église. C'était permis, mais je ne m'étais jamais avisée que la prière valût la récréation. J'en ignorais les délices. Oh! si vous l'aviez vue, notre petite église luisante et parfumée comme un salon de fête, avec un demi-cercle de stalles en gradins, où venaient s'asseoir

vingt nonnes en manteaux noirs, les unes vieilles, tremblotantes, croisant sur leur guimpe lisse et plate de longues mains ridées dignes du pinceau de Rembrandt; les autres, droites, jeunes, majestueuses, traînant avec des grâces de cygne les longs plis de leurs manteaux et pliant le genou pour saluer l'autel avec une souplesse ravissante. C'étaient toutes des filles britanniques, et si quelques-unes seulement étaient belles, toutes avaient du moins ces yeux clairs et ce regard tendre, ce teint frais et transparent, cette taille svelte et cette démarche cadencée qui leur sont propres. Et puis la mélancolique et solennelle figure du chapelain irlandais, et puis les voix de jeunes filles métalliques et pénétrantes comme le son des cloches! Mais le soir tout cela n'y était plus. C'était un silence aussi profond que celui de nos campagnes. Il ne restait qu'un vague parfum de benjoin imprégné dans tout, qu'une petite lampe d'argent suspendue au milieu du sanctuaire et quelques dévotes jeunes filles sur les dalles du chœur. Car le chœur était pavé de tombes couvertes de légendes latines et anglicanes, d'ossements en croix et de noms d'abbesses vénérables inhumées là par grand honneur depuis plusieurs siècles. C'était en ce lieu que l'exilé Jacques Stuart aimait à venir prier. Moi j'aimais à voir les grands flambeaux à ailes de chérubins, les angles d'or du tabernacle et de la croix, les rosettes gothiques des cadres et les fleurs de métal entassées sur les châsses reluire faiblement et présenter çà et là quelques lames brillantes au reflet tranchant de la lampe.

C'est là, je m'en souviens, que le sentiment de la poésie se révéla de lui-même à son âme neuve et impressionnable. Une étoile qui chatoyait derrière le vitrage, un arbre que le vent courbait et dont les feuilles venaient frissonner sur la croisée en ogive, une fauvette qui gazouillait dans un sureau voisin, un faible soupir échappé dans l'ombre au sein de quelque novice. Un bruit lointain, un pâle éclair, tout me faisait tressaillir et me tirait de ma molle rêverie pour m'y laisser bientôt retomber comme ces commotions électriques qui nous surprennent dans le sommeil. »

GEORGE SAND.

LA
PÉNÉTRATION TRANSSAHARIENNE
PAR L'AUTOMOBILE

Le 15 janvier dernier, j'avais, dans la *Revue*, examiné *Ce que sera le Transsaharien*. A cette date, l'initiative, attendue du Gouvernement, qui réalisera la première œuvre impériale française, était à la veille de prendre, au Parlement, la forme légale, prélude nécessaire aux mesures d'exécution.

Or, le 14 janvier, s'ouvrait, sur le marché des changes, « la guerre du franc ». Brusquement, la passe n'était plus favorable, de toute évidence, pour intéresser l'opinion publique à une entreprise, au vrai, vitale, mais qui réclamait, comme entrée de jeu non productive, une émission de quinze cents millions de francs. Le Transsaharien dut donc attendre son heure, une fois de plus retardée. Depuis lors, les circonstances politiques ont changé, sans devenir, pour lui, plus opportunes. La question en est donc restée au moment de faire le premier pas, le seul, dit le proverbe, qui coûte.

Néanmoins, l'idée transaharienne demeure, arrivée à ce point d'évolution où aucune compression ne parvient plus à empêcher une conception juste de forcer les obstacles. Celle-ci, au moment d'éclore enfin, ligotée soudain dans un dernier réseau de difficultés, s'en est évadée. A défaut de la puissance publique, empêchée pour un temps, elle s'est adressée à une autre réserve de force : l'industrie privée.

Le problème pratique a pris ainsi un autre aspect. Sous sa forme la plus générale, il consiste, en somme, au point de vue

concret, à faire utiliser la seule valeur actuellement exploitable du Sahara, savoir sa continuité territoriale, par l'outil dont nous disposons pour vaincre matériellement la distance : la roue. Celle-ci mue, en l'espèce, par les moyens de propulsion les plus perfectionnés actuellement connus. La roue crée ou suppose la route : les peuples qui n'ont pas inventé la première n'ont pas imaginé la seconde. La meilleure des routes sahariennes, route fixe, définitive, partant préférable à toute autre, qui est la voie ferrée, se trouvant si coûteuse qu'elle exige l'effort financier, pour un temps trop onéreux, de tout notre peuple, la roue en a cherché une autre. Elle l'a trouvée; d'une manière, il est vrai, assez inattendue, qui consiste à mettre simplement la route dans la voiture qui l'utilise. L'engin spécial, la chenille, qui a résolu ce problème, n'est point autre chose, en effet, qu'une route portative.

* * *

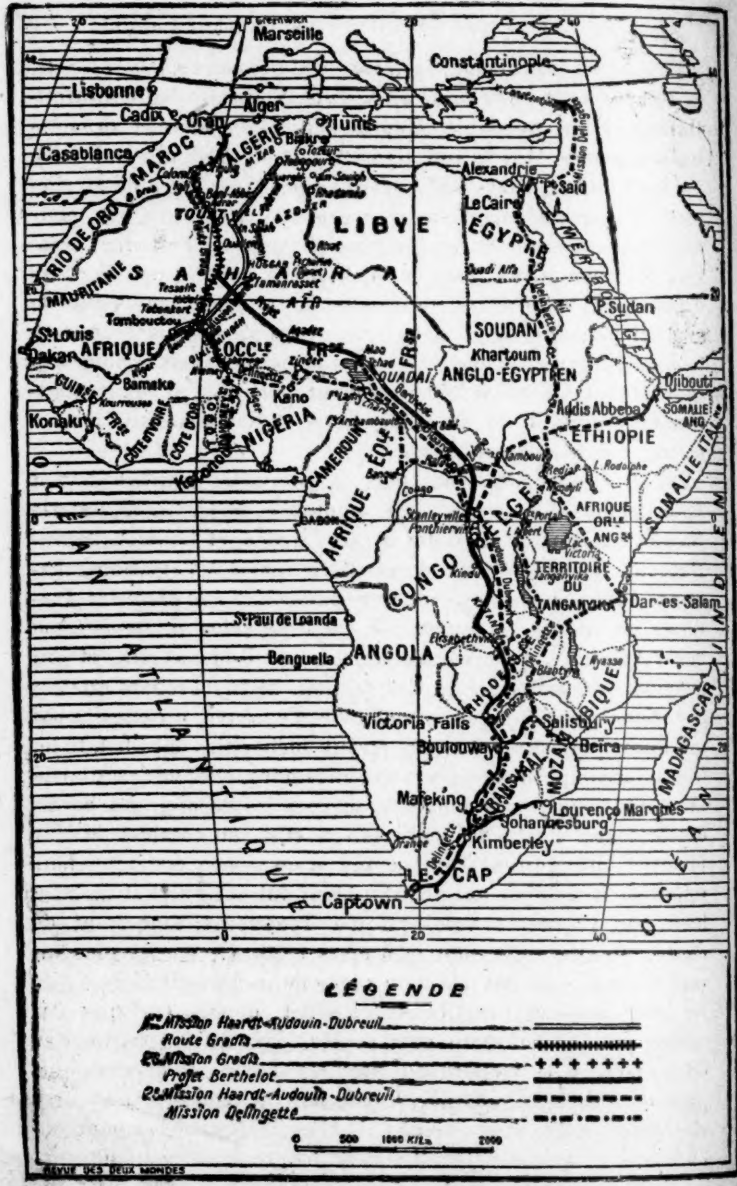
Dans l'étude du 15 janvier dernier, citée plus haut, j'avais fait allusion, incidemment, à la première traversée du Sahara sur automobiles Citroën, à chenilles Kégresse-Hinstin, accomplie par MM. Haardt et Audouin-Dubreuil. Les perspectives qui s'ouvraient alors, immédiates, devant le Transsaharien, permettaient de regarder, par la portière de ses futurs wagons, d'un œil intéressé certes, mais d'un peu haut, l'effort plus modeste de la voiture s'essayant à la lutte contre le vaste océan des sables. Sa majestueuse rivale, la locomotive, ne se laisserait pas, on le pensait alors, devancer. Or, précisément, le contraire advint. La victoire ayant été acquise à l'automobile, il y a lieu d'examiner de plus près comment ce nouveau « vaisseau du désert » a réussi à supplanter l'ancien, le chameau.

Le 17 décembre 1922, à trois heures et demie du matin, une caravane, d'un genre inédit au Sahara, quittait Touggourt, terminus du rail dans le sud constantinois, à destination de Tombouctou, peu d'années auparavant surnommée encore : « la Mystérieuse ». L'expédition comprenait cinq véhicules, blasonnés à la manière des escadrilles du front, et dont l'histoire doit, au même titre qu'elle a conservé ceux des caravelles de Christophe Colomb, retenir les noms, savoir : le *Scarabée d'or*, qui, sous les voûtes des Invalides, au musée de l'Armée, fait aujourd'hui le pendant de cette autre voiture automobile histo-

rique, le taxi de la Marne; le *Croissant d'argent*, la *Tortue volante*, le *Bœuf Apis* et la *Chenille rampante*. Voitures étudiées minutieusement au préalable, d'après expérience acquise au cours d'essais menés dans le sud algérien par M. Audouin-Dubreuil, pendant l'hiver 1921-1922; néanmoins, d'une force de 10 chevaux-vapeur seulement, à première vue assez modeste pour affronter une aussi dure entreprise. Le général Estienne, créateur, comme on sait, lors de la dernière guerre, de nos chars d'assaut, ces vainqueurs français de la tranchée prussienne, le général Estienne, dont nous retrouvons désormais le nom à toutes les étapes de la pénétration saharienne, avait apporté son concours à l'étude et à l'établissement de la piste et des ravitaillements confiés à ses fils, MM. René et Georges Estienne, ce dernier lieutenant-aviateur.

Le 6 janvier 1923, au soir, la caravane campait devant Tombouctou. Les chefs, déjà nommés, MM. Georges-Marie Haardt, directeur général des usines Citroën, et Louis Audouin-Dubreuil, ancien officier de cavalerie, passé à l'aviation saharienne, ont raconté dans un livre émouvant : *la première Traversée du Sahara en automobile, de Touggourt à Tombouctou par l'Atlantide*, leur voyage audacieux. Rude, certes, et qui demanda au personnel de l'expédition, moins préparé que les Sahariens professionnels à cette vie d'épreuve, un effort aussi méritoire que ceux dont leurs rivaux méharistes ont l'habitude. Voyage accompli néanmoins sans encombre, avec une régularité mécanique, qui, probablement, dépassa les espoirs des hardis explorateurs. Toutes les voitures, en effet, au complet de leur matériel, atteignirent Tombouctou et en si bon état, que leur retour de la capitale antique du désert fut entrepris et mené à bien, par la même voie, jusqu'à Touggourt, leur point de départ, où elles rentraient le 6 mars 1923. Ce n'était plus un raid. C'était la découverte d'un mode de communication.

Leur réussite constituait, en effet, depuis l'origine des temps, un fait nouveau, comparable, dans le cas particulier du Sahara, à la victoire du premier navire à vapeur qui, partant d'Europe, aborda, à date fixe et connue d'avance, une terre outre mer, prouvant ainsi l'affranchissement de l'homme de forces naturelles avec lesquelles il avait dû jusqu'alors composer, faute d'avoir encore pu les vaincre. D'obstacle, le désert, se faisait chemin. On tenait la méthode



CARTE DES ITINÉRAIRES SUIVIS PAR LES DIFFÉRENTES MISSIONS POUR LA TRAVERSÉE DU SAHARA SUR AUTOMOBILES

de cette transformation. Sans qu'elle s'en soit rendu probablement un compte exact, ce fut, dans l'histoire de l'humanité, un très grand événement.

Triomphe dont il serait injuste de ne pas rappeler brièvement, par simple devoir de piété, la genèse et les bons ouvriers de la première heure : des soldats. Hormis l'odieux assassinat, au Hoggar, le 1er décembre 1916, du Père de Foucauld, on ignore trop en France les faits glorieux (tels, par exemple, les sièges d'Oum Souigh, de Fort-Charlet, d'Agadès), dont les solitudes sahariennes furent, pendant la guerre, le théâtre silencieux. L'abandon, par les Italiens, de la Tripolitaine, avait en effet brusquement découvert le flanc oriental de notre domaine africain, réservoir de ces troupes indigènes que nos ennemis n'aimaient point et dont ils résolurent d'atteindre et de tarir les sources. Sous leur impulsion, abondamment pourvus d'armes, de matériel et de munitions trouvés sur place lors du départ assez précipité de nos alliés, Senoussistes et Azdjers dissidents avaient entrepris la lutte. Aidés par des officiers turcs et probablement dirigés par un Allemand, agent en apparence converti à l'Islam, installé depuis une vingtaine d'années à Tripoli, ils avaient pénétré assez loin dans nos territoires sahariens. Ils essayaient d'y exciter à la révolte leurs frères ou coreligionnaires Touareg, demeurés fidèles à notre cause. Ils espéraient ensuite, en proclamant la guerre sainte, soulever par eux les populations musulmanes, à la fois du sud-algérien et du bassin nigérien. De là l'incendie se fût communiqué, pensait Berlin, à tout notre empire d'Afrique. D'où, pour les auteurs de ce plan machiavélique, double avantage : plus d'effectifs africains dans nos rangs et déperdition de nos forces, comme il en allait, chez nos alliés britanniques, en Irlande. Ces perspectives menaçantes, les commencements de réalisation qu'elles recevaient, amenèrent l'autorité militaire à rechercher des liaisons plus rapides avec nos postes, clairsemés dans le sud à des distances considérables, exposés par suite, sans espoir de secours efficace, aux coups d'un ennemi insaisissable et supérieurement adapté à la guerre du désert. Le général Laperrine, qui en était, chez nous, le spécialiste sans second, fut, par ordre du général Lyautey, alors ministre de la Guerre, rappelé, également, du front de France. Mis, le 12 janvier 1917, à la tête des Territoires sahariens, commandement nouveau, il

songea tout aussitôt et de concert avec le général Moinier, autre Africain célèbre qui commandait l'armée de l'Afrique du Nord, à utiliser l'automobile dans le Sahara.

Déjà, d'ailleurs, en juillet 1916, pour la première fois, deux voitures avaient tenté la chance entre Ouargla et In-Salah, soit sur 750 kilomètres : « A grand peine, — a dit pittoresquement, dans la *France militaire* du 13 juillet 1923, le commandant d'infanterie coloniale, Bettembourg, ancien chef d'état-major du général Laperrine, — solidement étayée par l'emploi judicieusement combiné du madrier, de la pelle, du chameau de trait et de l'huile de bras, une de ces autos put atteindre In-Salah, après plus de vingt jours de voyage. La deuxième avait abandonné. » Débuts qui, pourtant, ne découragèrent pas. On aménagea tant bien que mal une piste et, en 1917, le capitaine Sigonney, puis le général Laperrine réussissaient le même parcours, respectivement en six et douze jours, avec deux et trois voitures. En décembre 1918, le général Laperrine encore et le lieutenant Bellot atteignaient Aoulef, à 150 kilomètres environ dans l'ouest d'In-Salah, puis, le 4 janvier 1919, poussaient, de ce dernier poste, une pointe de 300 kilomètres au sud, sur une piste en voie d'aménagement vers le Hoggar. Ces résultats autorisaient à persévérer. Aussi, par ordre d'un grand audacieux, le général Nivelle, successeur du général Moinier en Afrique du Nord, le commandant Bettembourg, secondé par les chefs d'escadrons de Montandrey, de la Fargue et le lieutenant Audouin-Dubreuil, organisait la première expédition véritable, ayant un but propre et dépassant les limites de l'expérience. Sous le commandement de cet officier supérieur, en février et mars 1919, sept automobiles, en liaison constante avec trois avions, partant de la vallée oranaise de la Saoura, à l'ouest de la colonie, bouclaient un parcours de 2 800 kilomètres, à l'intérieur duquel se trouvaient englobés tous nos postes du sud-algérien, Tidikelt inclus. Ainsi était tracée, si l'on peut dire, une sorte de frontière « automobile » algérienne. En outre, la mission Saoura-Tidikelt, qui n'avait laissé en route qu'une seule voiture, à Adrar du Touat, avait aussi étudié, chemin faisant, les possibilités de jonction, par le Sahara, avec l'Afrique occidentale française.

Conquise de main de maître, la réussite fut si complète que l'heure parut enfin sonnée de cet effort décisif, défini en deux

mots magiques et un symbolique trait d'union, *Méditerranée-Niger*, qui, invisible et présent, avait été l'âme de toutes ces tentatives. Le plan fut établi d'un périple sans précédent, presque téméraire. Le général Nivelle en personne, partant d'Alger, gagnerait en avion Tombouctou et, par le Niger, le Sénégal et l'Océan, rejoindrait l'Afrique du Nord.

Tous les ressorts se tendirent pour forcer le succès. Sur une piste de jalonnement longue de 1 425 kilomètres, de Touggourt, terminus du chemin de fer, à Tamanrasset, au Hoggar, points entre lesquels devaient être établis trois postes de télégraphie sans fil et quatre de secours pour avions, les ravitaillements seraient préparés, par transports à dos de chameaux, jusqu'à In-Salah ; au delà, soit sur 750 kilomètres, — distance de Paris à Toulouse, — par automobiles.

Le convoi, aux ordres du sous-lieutenant Fenouil et de l'adjudant Poivre, second qui fut, au cours de l'expédition, tout simplement héroïque, comprit dix-huit camionnettes Fiat usagées, mais encore en bon état de marche, et quatorze autres véhicules en forme moins brillante, prélevés sur les parcs du sud algérien ; le tout, à deux mille kilogrammes de charge par transporteur, monté sur roues jumelées. De ces trente-deux voitures, convoyant soixante-dix hommes dont trente passagers, une était aménagée en atelier, une autre du type touriste, pour officiers, était armée d'une mitrailleuse. Le reste portait le matériel, soit 40 tonnes dont 15 pour radiotélégraphie et aviation.

Le 25 décembre 1919, le premier échelon, plein d'espoir, quittant Touggourt, commençait le voyage. Ce fut une équipée terrible, dont hommes ni machines ne se fussent tirés sans l'infatigable dévoûment de l'adjudant Poivre et qui, néanmoins, devait s'achever en drame. Des onze voitures à destination de Tamanrasset, neuf seulement y parvinrent, le 1er février 1920, après avoir subi plus d'un mois, en plein désert, sous un ciel incandescent le jour, glacial la nuit au point de faire geler les radiateurs, toutes les avaries connues et inédites que la pire méchanceté des choses pouvait opposer à de pauvres humains sur une route de calvaire. Mais enfin, on était arrivé. La récompense fut d'abord le respectueux émerveillement des Touareg, rejoints au cœur de leur réduit, jusqu'alors accessible par leurs seuls moyens; mais, surtout, un peu plus tard, le 14 février, l'atterrissage de trois avions. De l'un, et du ciel,

les nomades virent descendre le seigneur du Sahara : le général Laperrine.

Entre temps et à la dernière heure, il avait repris, en effet, à son compte et seul, les projets grandioses du général Nivelle, rappelé le 30 janvier 1920, à Paris, pour siéger au Conseil supérieur de la guerre. On sait l'issue tragique de la tentative et la fin glorieuse, le 5 mars 1920, près d'Anesbereska, du grand Saharien.

Il servit jusque dans sa mort. Sans nouvelles de lui, en effet, depuis son départ, le 18 février, pressentant un malheur, on s'était mis à sa recherche. Le 22, les lieutenants Brunet et Pruvost, avec deux camionnettes, fonçaient droit au Sud. En vain fouillèrent-ils le désert : les « djoun », ces génies, gardiens terribles des solitudes, s'étaient vengés. Du moins, les deux officiers poussèrent-ils jusqu'au puits de Tin-Rhero, point extrême atteint jusqu'à présent par l'automobile ordinaire, distant encore du Niger cependant de plus de 800 kilomètres, dont 300 en pire terre de désolation. Infructueuse, la mission n'en rapportait pas moins un record, prix d'un effort prodigieux marqué par la pierre du tombeau, qu'il eût rêvé sans doute, où repose, près du bordj de Tamanrasset, l'héroïque soldat, côte à côte avec son ami, le R. P. de Foucauld, dont lui-même avait érigé, là, la sépulture.

Cependant, le convoi de l'adjudant Poivre prit, le 27 mars, le chemin du retour, cent fois plus pénible pour un matériel et des gens harassés, que l'aller. En tout, trois camionnettes, rafistolées de pièces et de morceaux, débris de cette Armada du désert, ralliaient Ouargla, le 17 juillet. Pour marcher moins vite que les caravanes, elle avait laissé derrière elle 600 cadavres de chameaux de renfort, morts à la peine, parmi les « pâturages Michelin », des enveloppes, des chambres à air, des accessoires de toute sorte et des véhicules en décomposition semés au long de la route. En outre, entre quatre bidons d'essence vides, reliés d'une corde, une tombe émouvante où dort, depuis le 14 juillet 1920, un jeune, presque un enfant, le brigadier Delvon, tombé d'épuisement.

Cette odyssée des sables, qu'a narrée en détail le colonel Romain, dans la *Revue hebdomadaire* du 1er septembre 1923, jetait bas les espoirs échafaudés sur l'automobile. Il y avait, cette fois, chose jugée. Tout compte fait, les tentatives, depuis

1917, se soldaient, pour aboutir à cet éclatant échec par 42 camionnettes Fiat, 4 camions, 3 tracteurs à chenilles métalliques Baby-Holt. Poursuivre eût été folie pure.

La question était tombée dans le barathre. C'est de là que la réussite absolue, mathématique, de la mission Haardt-Audouin-Dubreuil, venait, grâce à la voiture à chenille Kégresse-Hinstin, de la tirer.

***

Cette victoire considérable fut aussitôt appréciée à sa valeur et exploitée. Le Transsaharien était, en ces jours, à l'étude dans les conseils du Gouvernement. Mais on manquait de documentation complète sur le grand désert. Notre information y avait toujours dépendu rigoureusement des points d'eau et du chameau. Hors des chemins de caravane, qu'y avait-il ? On n'en savait pas grand chose. On hésitait donc sur le tracé définitif de la voie impériale. Partisan convaincu de sa nécessité, le général Estienne comprit le parti à tirer de la Citroën à chenilles pour une exploration des régions sahariennes tenues jusqu'alors pour maudites. L'idée le hantait d'y faire reconnaître le parcours proposé par le projet Sabatier, le plus direct, avantageux entre tous, au point de vue défensif aussi bien qu'économique, comme étant le plus voisin du méridien de Paris, qui est, du nord au sud, l'axe vertical de part et d'autre duquel Frances d'Europe et d'Afrique se trouvent réparties par la plus harmonieuse symétrie.

Précisément à cette époque, on se préoccupait également, en haut lieu, d'établir un système de liaison transsaharienne par la voie des airs. Mais, comme le constatait M. Laurent-Eynac, sous-secrétaire d'État de l'Aéronautique, à la conférence interministérielle du 12 avril 1923, il ne pouvait « pas être question de donner à cette liaison un but commercial; l'exploitation d'une ligne semblable serait trop onéreuse pour l'État; le budget total accordé par le Parlement à la navigation aérienne suffirait à peine pour faire vivre la Compagnie qui l'entreprendrait.

« Mais, ajoutait-il, on peut envisager comme possible la constitution d'une Compagnie privée se chargeant d'effectuer les premières études en vue de cette liaison et disposant de personnel et de matériel militaires. »

Ainsi, l'État apporterait volontiers, fait rare sinon nouveau, aux concours financiers bénévoles, non pas seulement son appui moral, mais encore ses moyens pratiques d'exécution. C'était, autrement dit, sa collaboration offerte aux initiatives individuelles. Il fut répondu sur-le-champ à son appel. M. Gaston Gradis, directeur de la Société Nieuport-Astra, fonda la *Compagnie générale transsaharienne*, au capital de trois millions, qui se donnait « pour objet essentiel l'étude et la réalisation de liaisons directes terrestres et aériennes, entre l'Algérie et le Niger. » Elle avait à sa tête le général Estienne.

L'envoi d'une mission chargée de découvrir l'itinéraire praticable le plus court possible fut aussitôt décidé. Le tracé direct, entre Colomb-Béchar, terminus du rail sud oranais, et Tosaye, sur le Niger, compte dix-huit cents kilomètres. De Colomb à Adrar, aucune difficulté. C'est la vallée de la Saoura, abondante en eau et en oasis. Mais d'Adrar à Tessalit, soit sur 1 000 kilomètres, aucun puits connu. Cependant, en déviant légèrement de la ligne droite, on trouve Ouallen, bon point d'eau, et l'économie du trajet sur tout autre est encore de 300 kilomètres au moins.

Reconnaître, en conséqnence, un itinéraire ainsi jalonné : Colomb-Béchar, Adrar, Ouallen, Tessalit, Bourem, ce dernier point, sur le Niger ; de là, rejoindre la piste soudanaise venant du Sud ; préparer ainsi le terrain à l'aéroplane et au Transsaharien futur, et, pour le présent, faire la soudure entre rail oranais et routes de l'Afrique noire, tel fut le but assigné à la nouvelle expédition, sous les auspices de la *Compagnie générale transsaharienne*.

Une caravane préparatoire aux ordres du lieutenant Georges Estienne fut lancée à la découverte, jusqu'à Ouallen. Elle comprenait le lieutenant Hubel, du service géographique de l'armée, M. René Estienne, secrétaire général de la Compagnie, quatre mécaniciens éprouvés, MM. Prudhomme, Billy, Rabaud et Piat, de la première expédition Citroën, et quatre soldats de la Légion étrangère. Ce personnel montait quatre voitures à chenilles Kégresse, spécialement construites par la maison Citroën, compte tenu de l'expérience acquise au cours de la mission Haardt-Audouin-Dubreuil. Chaque voiture tirait en outre une remorque légère, dont l'une était un avion à ailes repliables Delage, pourvu d'un dispositif photographique pour

la recherche, par la vue, des meilleurs passages. Innovation ingénieuse qui ne put d'ailleurs servir, une avarie ayant contraint de laisser l'engin à Adrar.

Dans le dernier numéro de *la Géographie*, organe de la Société de géographie, M. Gaston Gradis a fait le récit de la reconnaissance Estienne, effectuée du 9 novembre au 22 décembre 1923, et de la mission que lui-même conduisit personnellement ensuite sur cette « route Gradis », comme fut tout aussitôt appelé le nouvel itinéraire : le plus court comme aussi le meilleur, de Colomb-Béchar à Bourem, point au delà duquel il fut d'ailleurs poussé jusqu'à Labezinga, où les routes issues de la boucle du Niger viennent couper le grand fleuve.

Ces deux expéditions rapportaient des enseignements de première importance : découverte, vraisemblablement, du tracé pour le futur Transsaharien; démonstration par le fait que ce chemin nouveau était praticable, tel quel, à la locomotion automobile et, partant, sur l'heure, au jalonnement d'une ligne aérienne; qu'il n'était même pas nécessaire d'y employer la voiture à chenilles. Car, la reconnaissance préliminaire Estienne avait relevé des constatations si favorables sur la constitution géologique du terrain qu'il ne paraissait plus indispensable d'emporter la route, avec soi, dans la voiture. On en tenait une, naturelle, à même le sol, carrossable pour automobiles à roues, sous certaines conditions toutefois à remplir par un propulseur adapté, à la fois souple et robuste. Or, il semblait bien qu'on le possédât depuis peu. En décembre 1923, en effet, la Compagnie générale transatlantique organisait un service de tourisme nord-africain, aux confins algériens et tunisiens du Sahara, entre Touggourt et Tozeur, et au M'zab.

Sur ce trajet où se rencontrent déjà les difficultés désertiques, elle avait utilisé, avec pleine satisfaction, une voiture de 10 chevaux, construite par les usines Louis Renault, munie d'un dispositif spécial et fort ingénieux. Celui-ci consiste, essentiellement, à faire reposer le châssis sur six roues par trois essieux, dont deux moteurs et avec différentiel, chacun de ces derniers pouvant se déplacer pour son compte dans un plan vertical normalement à l'axe du véhicule. De là résulte, entre roues droites et gauches, une indépendance qui leur permet d'épouser la forme du terrain. L'équilibre du système est calculé d'autre part de façon à surtout décharger le train avant.

Enfin, la large surface de roulement nécessaire en terrain sablonneux ou mouvant est obtenue par jumelage de pneus « confort », de 745 × 145, gonflés à faible pression. Ainsi parée, la six-roues Renault donnait à l'heure, normalement et en palier, 45 kilomètres, avec six passagers et leurs bagages.

Trois de ces voitures transportèrent la mission Gradis. Elle comportait, outre son chef et organisateur, le lieutenant Georges Estienne et M. René Estienne, M. Schwob, ingénieur chargé, aux usines Renault, des questions sahariennes, et trois mécaniciens, MM. Durand, Liaume et Liocourt. Partie de Colomb-Béchar à la mi-nuit du 24 au 25 janvier 1924, elle s'arrêtait devant le poste de Bourem, le 31 janvier, à onze heures quarante-cinq du soir. Encore, un passage impraticable dans la vallée de l'oued Talemsi l'avait-il contrainte à chercher une meilleure route et, partant, retardée. Ce contretemps déduit et compris deux arrêts indispensables, l'un de quatre heures, à Adrar, l'autre de trois, à Tessalit, elle avait couvert le parcours de Colomb à Bourem en 119 heures. Ayant plus de loisir ensuite, elle gagna, par les bords du Niger, le 3 février, l'antique Gao, capitale déchue du vieil empire songhaï disparu; Labezinga, le 7, non sans s'être trouvée parfois en délicatesse avec les pneumatiques des roues, infirmité, comme on sait, de l'automobile. Au retour, elle étudia des raccourcis, comme aussi des emplacements propices pour postes de surveillance et camps d'aviation. Elle faisait enfin son entrée à Colomb-Béchar, le 1er mars à midi.

A peu près en même temps qu'elle, M. Audouin-Dubreuil avait, de son côté, menant trois Citroën à chenilles, accompli un trajet presque identique. Parti le 24 janvier à une heure du matin de Colomb-Béchar, il avait, passant, le 29, à Ouallen, gagné Tessalit le 30; Tabankort, le 31; Tombouctou, le 2 février, puis, après séjour à Bourem jusqu'au 11, rallié Colomb-Béchar, le 18.

* * *

Des trois décisives performances accomplies devaient nécessairement, pour des capitaines d'industrie, sortir des conséquences pratiques. Preuve était faite qu'on était désormais maître du Sahara, vaincu par deux engins mécaniques en attendant le troisième et le meilleur, le chemin de fer. Devant

les audacieux que la fortune avait récompensés, un vaste champ s'ouvrait où il y avait de la place pour toutes les initiatives.

La *Compagnie générale transsaharienne* s'était donné pour but moral la recherche de ce que M. Gaston Gradis a appelé fort justement « le grand axe impérial ». C'est autour de cette ligne aujourd'hui pratiquement déterminée et, à tous points de vue, irrésistiblement attractive, que s'est concentrée son activité.

En regard, sous les auspices de M. André Citroën, un autre groupement s'est formé : la Compagnie transsaharienne Citroën, la *Centracit*, qui, elle aussi, a ses objectifs propres. En 1911, quand M. André Berthelot lança l'idée d'un Transafricain, du Cap à Alger, rémunérateur, il l'appuya, avec chiffres probants, d'un argument décisif, mais qui parut nouveau au point de déconcerter. Une opinion solidement ancrée dans le public, disait-il, veut à toute force, qu'en toute exploitation ferroviaire, seul soit bénéficiaire le trafic marchandises. Erreur qui ne résiste pas à l'examen. Les lignes à plus forts produits, Métropolitain, Petite Ceinture, ne transportent que des voyageurs. Sur l'ensemble des grands réseaux, la ventilation, d'ailleurs presque impossible, n'est pas faite, entre rendements des deux sources de rapport. D'autre part, le transit commercial impose des charges considérables : gares de triage immenses, voies multiples, personnel, matériel importants, toutes choses dont n'a nul besoin l'autre partie de l'entreprise. Surtout si, comme il en va pour le Transafricain, elle se réduit à deux rails et un train de luxe pour nababs, brasseurs de grandes affaires intercontinentales, pour qui le temps est tout et l'argent rien. Or, cette clientèle, elle existe. Mais elle voyage par la mer qui, péniblement, lui prend des semaines pour la mener de ses mines, champs d'or ou de diamants du Cap, à Londres. Aux paquebots, une voie ferrée bien comprise est sûre de l'enlever. Chemin faisant, le Transafricain l'essaimera d'ailleurs sur sa route, à travers un continent vierge fabuleusement riche, révélé à cet état-major industriel et capitaliste, que n'arrêtera point le Sahara désormais confortablement traversé.

Mutatis mutandis, une conception de même ordre a probablement guidé les dirigeants de la *Centracit* dans les projets qu'elle a élaborés et que M. André Citroën mit sur l'heure à

exécution. Conception de même ordre en ce qu'elle recherche la clientèle riche; mais singulièrement audacieuse, puisqu'à ses seuls risques, elle a pris pour premier but de son exploitation précisément ce qui jusqu'alors stérilisait par avance toute initiative, le Sahara même. Chenilles Citroën ou six-roues Renault, au choix : il est désormais praticable. Leur vitesse en a chassé le péril mortel jadis suspendu sur les caravanes, le spectre de la soif. Devenu route sans danger, le « Grand Désert » des anciennes cartes apparaît tout autre aujourd'hui : il a ses charmes très certains et sans pareils, valeurs exploitables comme le pittoresque fructueux des Alpes ou les glaces du Cap Nord. Il est d'abord et en effet, en soi, une très belle chose : aspects étranges, féeries de la lumière, vastes horizons, autant d'attraits nouveaux pour fervents du grand tourisme que n'inquiète pas le prix du plaisir inédit (1). Terreur de son nom, mystère de sa légende : agents incomparables de publicité. En outre, il mène quelque part. Les amateurs de sport cynégétique, de ces chasses aux grands fauves, au gibier redoutable, dont la projection sur écran peuple les salles de cinémas, trouveront, dès les confins de la zone nigérienne, la Terre promise. A l'agréable se mêlera l'utile. Des pays neufs, encore intacts en leur gangue native, recèlent une humanité qu'ignore la nôtre, hormis par ouï-dire, et des richesses, qui, toutes deux, collaborant à les exploiter, suffiront à la fortune de l'une et de l'autre.

Ces nouveautés, mises à portée d'un public idoine, n'est-ce point assez pour l'attirer d'abord, le retenir ensuite, finalement en tirer une clientèle créatrice de vastes entreprises à l'aide du plus fort des liens, l'intérêt? Pour avoir fait, à toute allure, quelques centaines de kilomètres le long du Niger, un grand industriel, M. Gaston Gradis, en a rapporté, tout aussitôt, les constatations suivantes que je relève, textuelles. dans son récit, déjà cité, de *la Géographie* :

« La richesse actuelle du pays provient de ses troupeaux qui

(1) On en connaît déjà. M. Lloyd Gibbon, directeur pour l'Europe du *Chicago Tribune*, a traversé, *à méhari*, le Sahara, avec deux opérateurs de cinématographe en 1923. Parti de Colomb-Béchar le 26 mars, il atteignait Kidal, poste frontière de l'Afrique occidentale française, le 7 juin et Tombouctou le 1er juillet. On devine le déchaînement de publicité donné outre Atlantique et même... à Alger, de pareille randonnée : réclame singulièrement utile pour le Sahara.

sont vendus en Nigeria anglaise. La présence de quelques vétérinaires augmenterait sensiblement la qualité et le rendement. Le fleuve est rempli de poissons nombreux et variés qui pourraient devenir la base d'une industrie fructueuse. Le coton, enfin, est cultivé en petites quantités par les indigènes. C'est donc qu'il est acclimaté au pays. » D'autres viendront qu'intéresseront céréales, oléagineux, bois ou minerais, sans compter le développement même du pays, ce qui pourrait bien être, entre toutes, la plus considérable et fructueuse affaire : il y a là un beau trust à monter.

Mais pour décider au voyage cette clientèle exigeante, habituée au luxe, il faut lui assurer, chemin faisant, jusqu'au cœur du désert, les aises de sa vie normale, c'est-à-dire le plus grand confort. Condition imposée à la pénétration saharienne, aussi bien par automobile que par wagon, mais pour la première, plus malaisée, évidemment, à remplir. Problème néanmoins qui n'est plus pratiquement insoluble. L'équipement d'une route hôtelière, simple question de prix, n'était pas pour faire reculer des réalisateurs aussi audacieux. La *Centracit* adopta l'itinéraire deux fois éprouvé, respectivement, sur six-roues Renault et Citroën à chenilles, par MM. Gaston Gradis et Audouin-Dubreuil. Le jalonnent : des bordjs-caravansérails terminés ou en voie d'achèvement, aux grands gîtes d'étapes, Colomb-Béchar, Beni-Abbès, Adrar, Tombouctou, Gao, reliés par de luxueux *campings* à Timoudi (site qui, entre Beni-Abbès et Adrar, résume tout l'Orient), Ouallen, Tessalit, Tabankort, riche en antiquités berbères, Bourem, Bamba et Niamey. A Bourem, bifurcation : par le Niger, des autoscaphes transporteront les curieux d'histoire et de légende vers Tombouctou ; les amateurs de chasses, terrestre et fluviale, sur Niamey.

Plaisir des yeux et confort s'unissent dans l'installation des caravansérails où l'architecte, M. Ravazé, a su marier heureusement l'art arabe à l'art africain. A Adrar, un ancien bordj a été aménagé autour d'une grande cour centrale ; à Beni-Abbès, un blanc palais pour sultan, édifié. Les autres hôtels sont d'un modèle unique, genre soudanais. Curieux, avant tous autres, entrons-y au passage. Dans un vaste enclos rectangulaire, voici le logis. Quatre-vingt-dix mètres en façade. A gauche, large véranda à colonnes du plus gracieux effet, cerclant d'ombre les vingt-deux chambres, toutes pourvues d'un

cabinet de toilette. Au centre, tour carrée, en forme de minaret, pour projecteur et radio-télégraphie. A droite, grand hall sur lequel donnent salons et salle à manger. Au delà, espacés, bâtiments de service, magasins et garages. Cuisine et service des grands hôtels, auxquels veille et qu'a organisé un spécialiste émérite. Électricité, chauffage et ventilation, bien entendu. Tel va être, dès cet hiver, le « Palace » au désert. Qui en ont connu la sévère rigueur, croiront rêver ; les premiers, ceux qui, officiers et sahariens professionnels prêtés par l'État, préparent aujourd'hui la route. Elle s'effectuera par convois de voitures, soit 15 chevaux à chenilles d'un nouveau modèle, non encore divulgué, qu'a étudié au mois d'avril 1924 M. Audouin-Dubreuil, sur le parcours El-Goléa, Timmimoun, par la piste des caravanes, Beni-Abbès, Colomb-Béchar; soit sur cars à roues, suivant le terrain. L'horaire définitif reste à fixer, comme aussi le prix du voyage, relativement faible pour les touristes originaires de pays à change élevé, qui formeront, vraisemblablement, une part importante de la clientèle. Autre usager de la locomotion automobile au Sahara : l'État gros transporteur de personnel civil, militaire et du courrier, actuellement à un prix fort, qu'il verra sans regret diminuer.

Par prudence, au début tout au moins, les caravanes automobiles seront armées de mitrailleuses. Non que les habitants du désert soient très à craindre. Depuis bien longtemps, Chaâmbas, qui fournissent au recrutement de nos méharistes sahariens, et Touaregs, de pillards se sont faits gendarmes. Nos méthodes souples de pénétration militaire, et, tout autant, la manière dont les applique traditionnellement une élite d'officiers, spécialistes par goût et même par passion, de l'Atlantide, — M. Pierre Benoit n'a point exagéré, — nous ont acquis ces rudes guerriers. Ce sont, on le sait, hautaines gens et nobles hommes, qui perpétuent, dans leur isolement désertique, une société archaïque et chevaleresque, singulièrement captivante. Qu'on se reporte, pour s'en convaincre, aux enthousiasmes de Duveyrier, ou, spécimen de dernière heure, aux tenues d'*Ahaal*, cours d'amour dont MM. Haardt et Audouin-Dubreuil, hôtes charmés, ont peint, dans leur livre, le tableau poétique autant qu'exact.

Au sud, de part et d'autre du Niger, plus nombreux dans leur vaste domaine que leurs frères du Hoggar, nomadisent les

Touaregs Oulliminden, qui nous furent de vaillants et tenaces adversaires et demeurèrent plus longtemps assez distants et, partant, fermés. Pénétrés, acquis même comme l'a prouvé leur loyale soumission, indéfectible depuis 1916 en dépit des tentatives germano-senoussistes, ils sont aujourd'hui mieux connus. Je renvoie, pour s'en éclairer, au très remarquable ouvrage, *les Oulliminden*, que, sous les auspices du maréchal Joffre, leur vainqueur de jadis, a publié leur plus récent explorateur, M. le docteur Richer, médecin-major des troupes coloniales.

Les coupeurs de routes possibles ne sont pas du pays. Si étonnant que cela paraisse, ils sortent de l'oued Draa, dans le Sud marocain, et du Rio de Oro, foyers malsains de contrebande, où se ravitaillent en armes et munitions que leur vendent des firmes européennes sans scrupules, les grands pirates du désert. Ne poussèrent-ils pas l'audace, en 1919, jusqu'à le traverser tout entier d'ouest en est et venir piller les riches territoires voisins du Tchad ? Mais l'arme véritable et la plus efficace contre les bandits, s'il en est, c'est l'automobile elle-même, avec laquelle le chameau, malgré toutes ses vertus, ne peut prétendre lutter de vitesse. En outre, elle apporte aux riverains de sa route une poule aux œufs d'or qu'ils ne laisseront certes pas tuer. Enfin, nos pelotons de méharistes sont encore là, protection suffisante en attendant une organisation plus moderne et économique, de sections automitrailleuses à grand rayon d'action, à laquelle on songe.

L'automobile a donc fourni, c'est aujourd'hui chose acquise, au problème des communications régulières entre Algérie et Niger, une solution aussi élégante qu'imprévue. Mais, depuis le projet transafricain Berthelot, ce n'était plus là que le premier but assigné à la pénétration transsaharienne. Reste l'autre : la soudure entre Afriques occidentale et équatoriale françaises, les deux moitiés de notre domaine nigritien. Tâche nouvelle que la *Centracit* vient d'attaquer avec une ténacité dans l'audace, dont la timidité officielle pourrait avec profit s'inspirer. A l'heure où seront lues ces lignes, une nouvelle mission, dirigée par MM. Haardt et Audouin-Dubreuil, assistés du commandant Bettembourg, procède à la recherche et à l'étude, pour jonction éventuelle ultérieure, du tronçon de la voie impériale par où s'établiront les liaisons entre le bassin du Congo, par celui du Niger, et l'Afrique du Nord. Il s'agit, non pas d'un

raid, telle que fut la première traversée du Sahara, mais d'une expédition véritable, équipée, si l'on peut risquer pareille comparaison, d'aussi minutieuse et prévoyante manière que les expéditions aux régions polaires. Au demeurant, tout autant que celles-ci, la zone équatoriale réserve-t-elle, sous formes, il est vrai, plus perfides et insidieuses, autant de périls et de difficultés aux explorateurs.

La caravane se compose de huit voitures 10 chevaux, à chenilles. Deux d'entre elles, un nouveau *Scarabée d'or* et le *Croissant d'Argent*, sont réservées respectivement aux chefs de la mission, MM. Haardt et Audouin-Dubreuil; deux autres, organisées en ateliers de réparation, portent le matériel propre au convoi, dont la surveillance technique est confiée à M. Brull, ingénieur aux usines Citroën. M. Léon Poirier, vedette de l'art cinématographique, auteur, entre autres, du film *La Brière*, qui passe ces temps-ci sur l'écran, dispose d'un studio sur roues, probablement sans second *in the world*, diraient les Américains. Le docteur Bourgeon, médecin-major des troupes coloniales, spécialiste de la pathologie équatoriale, dirige un laboratoire mobile, biologique, zoologique et d'anthropologie qu'envieraient bien des Facultés. Un peintre, M. Iacovleff, étudiera, dans son atelier roulant, art et plastique africains, d'après nature. En outre, une voiture-arsenal contient l'armement et le matériel de chasse. Marche générale du convoi, topographie et géographie sont le domaine du commandant Bettembourg. Enfin, huit mécaniciens, chevronnés de leur industrie, complètent cet état-major.

L'expédition, pourvue par le ministère des Colonies, le sous-secrétariat à l'Aéronautique, le Muséum et la Société de géographie d'ordres de mission lui donnant caractère officiel, a quitté Colomb-Béchar le 28 octobre dernier pour atteindre Bourem, le 15 novembre. Par le Chari, elle gagnera, en Afrique équatoriale française, Fort Archambault, centre de gravité du continent noir qui pourrait bien en devenir, dans un avenir assez proche, la métropole. La liaison faite, pour la première fois, entre nos Afriques du Nord, de l'Ouest et du Centre, aura réalisé la condition nécessaire éminente pour que ces trois pans de continent se fondent enfin en un unique empire. *Hoc erat in votis*. Passé ce but, qui est d'ordre national, intime, n'en est-il plus? Si. On en découvre un autre, plus important encore peut-être, que

la mission se propose aussi d'atteindre. Elle compte, en effet, épreuve faite de ses moyens, pousser au Sud, traverser, vers Rafaï ou Zemio, la M'Bomou, affluent de l'Oubanghi, plus outre toucher, à Stanleyville, le fleuve Congo et, par la région des grands lacs, gagner, à la pointe sud-orientale du Congo belge, au cœur de ce royaume du cuivre, le Katanga, sa capitale Élisabethville. C'était encore, en 1910, autour d'un « gouvernement » en pisé, un hameau de trente paillotes, où, le 1er octobre de cette année-là, la locomotive, venue du Cap pour la première fois, au long de 3800 kilomètres de rail, entrait dans une gare de chaume. Elle y apportait les premières pièces d'usine de la « Tanganyika Concession limited », groupe puissant où dominait M. George Grey, frère du vicomte Grey of Follodon, plus connu dans l'histoire contemporaine sous le nom de sir Edward Grey. Dès lors, les gisements miniers acquis en 1906 par la « Tanga » prenaient leur valeur et, par contrecoup, faisaient d'Élisabethville une ville véritable. Elle compte aujourd'hui, de par l'Union minière, le chemin de fer et autres industries, plus de dix mille habitants, dont deux mille blancs, non comprise une forte agglomération, voisine, d'indigènes.

En atteignant cette cité, née d'hier, mais qui grandit vite, non pas terminus, mais toutefois dernière grande station du chemin de fer austral, la mission Haardt-Audouin-Dubreuil aura accompli le trajet continu du Transafricain Berthelot, d'Alger au Cap. Des roues françaises auront donc dessiné les premières, de leur empreinte, « l'épine dorsale » du continent noir. Si légère que semble leur trace, devancière du rail, elle ne s'effacera plus.

D'Élisabethville, la « caravane vers l'Est », remontant au Nord, gagnera, à travers le Soudan égyptien, l'Abyssinie, dont une double mission, dirigée par le commandant Colas, explore et aménage actuellement les accès les plus praticables à travers les falaises qui font, de cette contrée, comme on sait, une vaste forteresse naturelle. Là où les routes utilisées serviront ensuite à d'autres fins. Elles apporteront probablement des indications précieuses, pour le cas où serait envisagée l'extension opportune du chemin de fer franco-éthiopien d'Addis-Abbaba à Djibouti. Le ras Taffari n'est pas venu, en effet, se promener en Europe uniquement pour y contempler des monuments historiques. Des avances lui ont été faites, ailleurs qu'ici, de deux côtés au moins, qui accueillies, risqueraient de créer pour cette entre-

prise, notre œuvre, une concurrence désagréable, possible à éviter, par prolongements de la ligne actuelle. D'Éthiopie, la mission, victorieuse de la forêt tropicale et du désert, les deux grands obstacles africains, ferait retour, par mer, en Europe.

Dans le programme gigantesque que la Centracit s'est donné, beaucoup de parties, certes, seront ardues. Aucune n'apparaît irréalisable. Jusqu'à la région de l'Oubanghi-Chari-Tchad, l'automobile ordinaire circule, le Gouverneur actuel, M. Lamblin, y ayant, entre autres réalisations remarquables, couvert le pays d'un excellent réseau entier. Au delà de la M'Bomou, en territoire belge, la lutte contre l'Arbre-Roi et l'Eau sans digues sera certainement plus sévère. Cependant, des pistes existent, sur certains parcours, déjà pratiquées. D'ailleurs, avant le départ, sous la direction du colonel Huré, du 1er génie, des expériences satisfaisantes de passage de fleuves ont été faites, aux environs de Versailles. Tous les espoirs sont donc permis. Pour en parachever l'énumération, disons qu'au grand itinéraire prévu doit s'en brancher un autre. M. Saint, résident général de Tunis, cherche en effet à rétablir le courant commercial qu'a tari notre cession définitive à l'Italie, par le traité du 12 septembre 1919, de Rhat et Rhadamès, oasis qui commandaient les routes caravanières dont la Carthage moderne était jusqu'alors le débouché. Au delà de Bir-Alapetite et Bir-Saint, derniers puits au Sud, jusqu'aux oasis du Kaouar et Bilma, plus rien que les solitudes sahariennes que seule l'automobile peut vaincre. La mission Saint, dite mission Résidentielle, devait en conséquence quitter Tunis à temps pour rallier, au Tchad, l'expédition Citroën. Des circonstances imprévues ont fait remettre son départ à quelques semaines.

*
* . *

De son côté, la Compagnie générale transsaharienne a poursuivi, cette année, la réalisation concrète du « grand axe impérial » dont la route Gradis est l'amorce saharienne. Une « Deuxième mission Gradis » doit, quittant Colomb-Béchar le 15 novembre, sous la direction de M. Gaston Gradis lui-même, « compléter les renseignements obtenus par nos reconnaissances l'an dernier et déterminer complètement les conditions d'établissement et d'exploitation de la ligne aérienne Béchar-Savé que nous étudions depuis deux ans ».

Composée d'environ dix personnes, — d'aucunes, comme on le verra plus loin, assez notoires, — montant trois six-roues Renault, elle gagnera, par Niamey, Kotonou, tous deux placés sur le méridien même de Paris. Chemin faisant, à Adrar, Ouallen, Tessalit et Gao, elle déterminera l'emplacement de stèles qui porteront l'inscription suivante : « Route Gradis. La découverte de cette voie directe de l'Algérie au Niger est l'œuvre de la *Compagnie générale transsaharienne*. Reconnaissance Estienne et missions Gradis, 1923-1924. » Symboles commémoratifs? Soit, mais mieux aussi. Car, pour un peu de temps encore, il manquera sur leur pierre quelque chose, un chiffre : le nombre des kilomètres, qui en fera les premières bornes indicatrices du Transsaharien proche. Elles sortent, matériellement, sa route des limbes. C'est le premier piquetage des ingénieurs.

Ce n'est pas tout, et voici, pour la fin, le plus beau. Il y a deux ans, un officier de notre infanterie coloniale, M. le capitaine Delingette, se trouva hanté par une idée, alors toute neuve : notre domaine africain, se disait-il, abonde en produits oléagineux. Alors, pourquoi y assujettir l'outil merveilleux de pénétration et de travail qu'est le moteur et particulièrement le moteur automobile, au servage étranger de l'essence ? Il caressa tout aussitôt le rêve d'une expérience démonstrative : utilisant, au hasard des rencontres et de la production locale telle quelle, des huiles quelconques de palme, d'arachide ou autres, il traverserait, dans les deux sens, le continent africain tout entier. Il s'ouvrit de ce projet au général Estienne. Celui-ci en retint l'idée du voyage décisif, si l'entreprise réussissait, en faveur de l'automobile, employée n'importe où en Afrique. En revanche, il dissuada l'audacieux officier d'utiliser le moteur à huile, encore insuffisamment au point, à son avis. On sait, d'ailleurs, qu'à moindre échelle, la mission Édouard Tranin, partie tout récemment de Konakry, tente cette chance sur voiture Rolane Pilain, du type courant, sauf carburateur spécial.

Ce qui subsistait de son idée première suffit encore à séduire, par son utilité, le capitaine Delingette, qui résolut de pousser l'aventure. Pourvu donc, pour la forme, d'une mission, au titre du Ministère du Commerce, mis en congé — sans solde !... — le capitaine Delingette, et, ce qui touche à l'invraisemblance, Mme Delingette, spécialiste, comme son mari, de l'Afrique

saharienne et équatoriale autant que de la mécanique et de l'automobile, doivent, avec la mission Gradis, quitter Colomb-Béchar, le 15 novembre, montant une six-roues Renault construite tout exprès pour la randonnée que voici. Avec cet unique véhicule, les téméraires touristes, seuls, sans mécanicien ni aide quelconque, ont l'intention, s'étant séparés à Niamey de la mission, de parcourir, sans condition de temps, l'itinéraire suivant : Zinder (Soudan français), Kano (Nigeria anglaise), Fort-Lamy, Fort-Archambault, Bangui, Rafaï (Afrique équatoriale française), Stanleyville, Fort-Portal (Congo belge) sur le lac Albert-Nyanza, Tabora (Territoire sous mandat anglais du Tanganyika), Elisabethville (Congo belge), Livingstone Buluwayo, Kimberley, le Cap de Bonne-Espérance, dans l'Afrique australe anglaise. A Capetown, Mme Delingette prendra la conduite d'une voiture six chevaux Renault, du modèle courant, récemment exposé au dernier salon de l'Automobile. Pilotant, elle, ce véhicule, son mari la six-roues, tous deux remonteront vers le Nord, par Johannesburg, Salisbury, Blantyre (Sud africain anglais), Dar-es-Salam (Territoire du Tanganyika), Naïrobi (Afrique équatoriale anglaise), Redjaf, Khartoum et le Caire. De là, piquant à l'est, les deux explorateurs passeront, par la presqu'île du Sinaï, en Asie, traverseront la Palestine, la Syrie, l'Asie-Mineure et retrouveront l'Europe à Constantinople. Voilà. Simplement, 25000 kilomètres, au moins, par monts et vaux. Les deux conceptions gigantesques Alger-Le Cap, le Cap-Caire, ajoutées l'une à l'autre et, pour comble, augmentées d'une randonnée asiatique, avec cet étonnant défi, français et joli, qu'une femme ose tenter la merveilleuse aventure. Tant d'audace, d'abord, déconcerte. On ne croit pas. Pourtant... c'est de chez nous aussi que sont Alain Gerbault et Pelletier d'Oisy, sans seconds dans le monde. A leurs prouesses, plus qu'à celle-ci, aurait-on osé prédire le succès? C'eût été fou. Mais, non plus le contraire. Or, ils ont réussi. Alors, il faut, de nouveau, essayer. Au surplus, l'affaire ne réussît-elle pas tout entière, il en restera quelque chose : elle prouvera que l'idée, en attendant le fait, réalisé cette fois probablement, peut-être bien aussi, une autre, est née. Soyez sûr que quelque jour, proche, elle s'exécutera. Alors, va pour celui-ci ; *audacissimos fortuna juvet !*

***

Résumons-nous. Un ensemble de faits, entre eux sans rapports imaginables, est échu, à classer dans ce mystérieux chapitre de la philosophie de l'histoire, qu'on devrait bien intituler : le nez de Cléopâtre. En 1912, le général Estienne, tâtant de l'automobile au désert, restait en panne à trente kilomètres de Biskra. Plus tard, enlisé dans les marais de la Somme, un tracteur Holt, de l'armée anglaise, lui rappelait sa mésaventure saharienne. Du rapprochement, avec le concours de M. Brillié, ingénieur aux mines Schneider, et l'appui du général Joffre, en 1915, naissaient, par ses soins, les chars d'assaut sur chenilles métalliques. Cependant le tsar Nicolas II demandait à M. Kégresse, chef du service automobile de sa cour, ingénieur français, d'imaginer quelque moyen de roulage sur la neige. Ce fut la chenille souple. En 1920, le capitaine Vigneron l'observe en Pologne sur une auto-mitrailleuse prise aux bolcheviks, en fait rapport, au retour, au général Estienne. Celui-ci connait alors la présence de M. Kégresse, évadé heureusement de Russie, chez M. André Citroën, qui lui apportait les moyens de réalisation et faisait mettre au point, par M. Hinstin, des chenilles essayées d'abord sur la neige, dans les Alpes.

Or, la guerre avait révélé entre nos Afriques françaises, du Nord et tropicale, un hiatus périlleux. En 1919, le général Nivelle, par l'avion et l'automobile en collaboration, tentait de le supprimer. L'essai s'achevait en 1920, par la dramatique expérience Laperrine. Mais il avait ressuscité l'idée transsaharienne. Elle associait dans l'esprit du général Estienne souvenirs de Biskra, chars d'assaut et chenille Kégresse. M. André Citroën se laissait, d'enthousiasme, conquérir. L'expédition Haardt-Audouin-Dubreuil était un triomphe. De cette victoire, tout le reste a suivi. Il est d'importance.

Entre les deux moitiés de notre empire africain, une passerelle volante est jetée désormais sur le gouffre. Non point encore un pont, que sera seul le Transsaharien, fixé au sol par les crampons du rail. Mais l'automobile, précurseur imprévu, l'annonce. Elle lui fraye la route. Déjà, elle l'a trouvée. Elle la jalonne, en ces jours mêmes. Demain, elle l'éclairera par l'avion, la défendra par la vitesse de l'arme portée sur roues. Surtout, elle dissipe autour du grand chemin impérial, l'atmo-

sphère empoisonnée du doute, lui amenant, par avance, de tous les frets, le plus rénumérateur, le capitaliste. Capitaliste d'autorité. Capitaliste d'argent. Parmi les passagers de la mission Gradis actuellement à l'œuvre, il en est un qui, plus spécialement, se remarque : le touriste Franchet d'Espérey, maréchal de France. Croit-on qu'il soit venu là seulement en amateur de beaux paysages ? Transsaharien, troupes noires qui faillirent, au début de l'an, le faire naître, ont mené aux bords du Niger ce visiteur inattendu. L'inauguration des luxueux caravansérails sahariens conduira sur ces rives d'autres personnalités, non moindres, dont déjà les « informés » chuchotent les noms. Ensuite viendront, curieux, après quoi, alléchés, les grands hommes d'affaires, les manieurs d'argent. Clientèle qui aura vite fait, nous pouvons en jurer, nous qui la connaissons, de découvrir, vierge encore en ses sables d'or et ses forêts denses, l'Afrique opulente. Parlant plus amplement, que d'autres choses encore je pourrais dire : l'essor des avions de Kotonou en France, messagers transporteurs pour toute l'Afrique du Sud ; la gloire revenue à notre industrie automobile, jadis sans rivale au monde, par ailleurs stimulée, par ce qu'il convient d'appeler, à ce degré, non pas concurrence, mais émulation. Autant de Pactoles dérivés, d'ailleurs, sur la France... Rêvais-je, au début de ces pages, évoquant les caravelles de Christophe Colomb?

ALFRED GUIGNARD.

UN AMI DE COLLÈGE DE LAMARTINE

PROSPER GUICHARD DE BIENASSIS

(LETTRES ET VERS INÉDITS)

II (1)

VI. — « Ô CHAMPS DE BIENASSIS !... »

Quinze années passèrent, — quinze années pendant lesquelles le vol du poète conquit les cimes de la gloire, et celles de l'amour. Heureux, fêté, envié, premier secrétaire d'ambassade à Florence, où il faisait fonctions de ministre plénipotentiaire, Lamartine était, peu à peu, ressaisi par l'ennui, comme dans sa jeunesse. Et vers cette jeunesse il se retournait, avec le regret d'en avoir mal usé, avec la surprise de la voir s'embellir à mesure qu'elle s'éloignait de lui.

Un matin de mars 1828, un visiteur se présenta, un Français, à la villa sise via Faenza, que Lamartine venait d'acheter. Ce visiteur tendait au ministre plénipotentiaire une lettre d'introduction. Elle était signée de Guichard et datée de Crémieu.

Lamartine la lut avec un long attendrissement, cette lettre que, vainement, il avait sollicitée en 1812, et qui lui parvenait avec tant d'années de retard : — Eh! oui, lui écrivait Guichard, c'est moi... moi qui n'ai point quitté l'étroitesse de mon sort et de mon horizon... L'avais-je bien prédite, mon ami, ton ascension rapide et que, du haut des nues où ton vol t'a porté, je n'apparaîtrais plus à tes yeux que comme un grain de sable

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre.

sur la route, comme une goutte de rosée suspendue au brin d'herbe?... Je t'admire de loin; je suis marié; je me crois heureux... Et cependant... »

Et cependant, il entrait bien de la mélancolie et de la résignation dans le bonheur de Guichard. Il le confessait. Le désir de la gloire, à de certaines heures, le tourmentait encore; le désir? non point précisément; il savait bien qu'il était trop vieux pour conquérir une renommée dont il avait rêvé jadis, avec autant de fièvre que Lamartine; mais, à défaut du désir, la gloire lui laissait du regret. Lui non plus, il n'aurait pas voulu mourir tout entier; il s'attristait, à songer que son nom, sur la pierre du tombeau, ne dirait rien à la mémoire des hommes. Avait-il vraiment choisi le meilleur sort, —au temps où il était possible de choisir?...

Lamartine rêva sur cette lettre : comme autrefois, sa plume sentit l'appel du rythme; il commença de répondre en vers et en avertit aussitôt Virieu : « Je viens de recevoir une lettre; de qui? de Guichard, de Bienassis, notre vieil ami. Son nom a ranimé ma verve... »

O champs de Bienassis! maison, jardin, prairies,
Treilles qui fléchissaient sous leurs grappes mûries...

Dans son évocation, le poète n'oubliait rien, ni les vergers ni la bibliothèque, « silencieux réduit, » et ses « rayons de bois, » ni la couleur des cieux, ni la couleur des songes; et il félicitait Guichard de n'avoir point mené sa vie errante et orageuse :

Tu n'as donc pas quitté ce port de ton bonheur!
Heureuse au fond des bois la source pauvre et pure!
Heureux le sort caché dans une vie obscure!

Quant à la gloire si follement appelée autrefois, comme il aurait tort d'en regretter la chimère! Il voudrait des titres à graver sur sa tombe? Ses titres véritables, Lamartine les connaît bien; et il les rassemble en une épitaphe émouvante :

Là dort d'un doux sommeil, quoique sans mausolée,
Dans le sein de sa mère, un fils de la vallée.
Que t'importe, ô passant, s'il fut célèbre ou non!
En changeant de patrie il a changé de nom.

Tout près de son berceau sa tombe fut placée;
Peu d'espace borna sa vie et sa pensée :
Content de son bonheur, il sut le renfermer
Autour des seuls objets qu'il eût besoin d'aimer,
Une mère, une femme, un ami, la nature;
Et de ses vœux en tout son cœur fut la mesure...

L'*Épître à Guichard*, en dépit des critiques de Virieu (1), prit place en 1830 dans le recueil des *Harmonies*; Lamartine lui donna un double titre qui en résumait bien les deux parties : « Souvenir de l'Enfance, ou la Vie cachée : A M. P. G. de B... (2). » Le nom de Guichard rejoignait ainsi dans ses œuvres ceux de Vignet et de Virieu, à qui deux pièces des *Nouvelles Méditations* avaient été dédiées; le groupe des amis de Belley se reformait dans la région idéale du souvenir...

Guichard, néanmoins, restait toujours sur la réserve. A quels scrupules obéissait-il ?

En 1834, enfin, il écrivit : il manifesta le désir d'une entrevue qui peut-être ressusciterait les douces heures enfuies. De Mâcon, le 16 novembre, en revenant d'une course à Paris. Lamartine répondit aussitôt avec un empressement qui voilait quelque mélancolie. Il comptait passer quatre jours à Lyon vers la fin de décembre : « Je t'y donne rendez-vous. Nous y trouverons Virieu, et nous y retrouverons notre jeunesse. Ton amitié m'est aussi chère qu'autrefois... » Les scrupules de Guichard ? Fumée... Lamartine ne croit point que « l'homme qui s'évapore dans la tourmente du monde et des affaires soit plus intéressant que celui qui se concentre dans le sein de sa famille et de ses champs. » Il l'envie ; mais il est, lui, la pierre arrachée de la montagne et qui doit rouler jusqu'en bas...

Roulé, cette année-là, par l'orage politique, il dut, quelques jours plus tard, regagner Paris en hâte; et le projet d'un rendez-vous ne fut pas réalisé.

Mais à Paris, Lamartine, au début de 1835, reçut un ami de Guichard, un M. Timon, qui lui portait une nouvelle lettre ; il garda M. Timon à dîner; tout un soir, il se fit donner des détails

(1) Virieu, à qui Lamartine avait adressé le poème le 12 avril, pour qu'il le fît parvenir à son destinataire, n'en donna son avis qu'après un grand mois et demi; il s'en déclara franchement « mécontent » sans indiquer ses raisons que Lamartine, ensuite, sollicita en vain.

(2) Livre deuxième : *Harmonie douzième* (première édition).

sur « le bonheur paisible de son ami, » sur les tourelles charmantes de Bienassis que, dans sa mémoire, il revoyait briller aux rayons du soleil ; et puis, le lendemain, dans une lettre plus longue et plus intime, il tenta d'ouvrir un peu son cœur. Toujours sensible, toujours disciple de Rousseau, et devenu, en vieillissant, quelque peu disciple d'Épicure, le modeste châtelain de Bienassis ne comprenait guère que l'auteur des *Harmonies* sacrifiât les vers à la politique ; et à quelle politique ! Au fond, lui, il était presque républicain... Le mot n'effrayait point Lamartine. « ... Je ne suis pas antirépublicain, le jour et l'heure donnés. Tu ne peux pas me comprendre en entier, ni personne en entier, parce que je ne veux pas m'expliquer en entier, qu'au jour le jour pour ne pas effrayer le milieu par lequel je veux agir. Suis-moi de l'œil, et prie du haut de la montagne, si tu ne veux pas venir combattre. Mais, en ce temps-ci, tout le monde doit combattre :

Le salut est dans tous et n'est plus dans personne...

Voilà un vers pour te consoler... » Au reste, un quart d'heure d'entretien vaudrait mieux que plusieurs lettres ; en un quart d'heure, Lamartine ferait comprendre son attitude à son ami ; même, il lui communiquerait sa foi...

Ainsi ces deux âmes, séparées par tant d'oubli, cherchaient, à travers leurs souvenirs, les points par où elles pourraient se réunir encore...

VII. — L'AMITIÉ DU SOUVENIR

A l'automne de 1835 enfin, Guichard annonça sa prochaine visite. Quand il se présenta, Lamartine ne le reconnut pas tout d'abord. C'était le matin du 5 octobre, au château de Monceaux ; retenu depuis quinze jours à Mâcon pour la réunion du Conseil général, le poète avait établi là son quartier politique ; le Conseil était clos, mais la saison des vendanges s'ouvrait. Le château débordait de visiteurs, — électeurs, vignerons, voisins... On annonce un arrivant qui n'a point donné son nom. C'est un homme au costume presque rustique ; arrêté sur le seuil, il tient un bâton de la main droite et, de la gauche, un sac de voyage ; ses souliers sont poudreux ; autour de ses tempes ses cheveux noirs laissent flotter leurs larges boucles ; les traits

sont fins et gracieux, le teint hâlé... L'homme avance, en penchant un peu la tête, comme s'il avait la vue basse et craignait de faire un faux pas. Il ne dit rien : « Que vient donc me demander, songe Lamartine, ce solliciteur si différent des autres?... » L'arrivant cependant s'arrête en souriant :

— Eh! quoi? dit-il enfin, tu ne me reconnais pas?... Je suis Prosper Guichard de Bienassis !...

Lamartine tomba dans ses bras, — puis, longuement, le regarda encore, anxieux de retrouver sa jeunesse sur ce visage dont vingt-cinq ans avaient modifié profondément les traits...

Et le soir, enfin, seul à seul, ils causèrent ; ils retrouvèrent le charme des libres entretiens de Bienassis. Le dernier, hélas! remontait au mois d'octobre 1810... Ils parlèrent du passé ; Guichard conta sa vie, que Lamartine ignorait ; il dit comment « ses rêveries de célébrité » peu à peu s'étaient évaporées au soleil de son jardin ; comment l'objet de sa profonde et mystérieuse passion de 1811, de 1812, était l'aînée de ses cousines Comte, Jeanne-Antoinette-Zélia. Il n'avait point sans peine obtenu de l'épouser ; elle embellissait sa retraite ; sa mère, l'indulgente Mme de Montlevon, habitait toujours avec eux... D'accord avec elle, il avait effectué au « château » quelques restaurations et agrandissements ; en 1832, deux des fines tourelles étaient devenues des tours. Pendant de longues années, il avait occupé les fonctions de maire de Villemoirieu, les mêmes que son père avait remplies pendant la Révolution ; il les reprendrait peut-être (1). Magistrature sans histoire qui lui donnait seulement le prétexte de faire, autour de lui, quelque bien... Des enfants seuls manquaient à son bonheur ; Guichard n'avait point d'enfants : mais Lamartine, hélas! n'en avait plus!...

Et puis, on parla d'avenir ; Lamartine n'avait demandé qu'un quart d'heure pour faire partager à Guichard ses convictions politiques. Il le conquit sans peine. Il lui montra le pays travaillé par un immense malaise, emporté vers un avenir trouble, tourmenté par cet esprit puissant des révolutions qui est peut-être l'esprit même de la Providence, car rien ne se fonde pour l'éternité et le changement est l'inéluctable loi du monde. Devant le drame qui sans cesse renouvelle ses actes multiples, que doivent faire les hommes supérieurs? se croiser

(1) Il fut maire de Villemoirieu de 1817 à 1831 — de 1836 à 1840, — et enfin de 1852 à 1855.

les bras en spectateurs dédaigneux? s'abstenir, comme Virieu, autant par scepticisme philosophique que par fidélité à une dynastie désormais condamnée?... Attitude sans élégance! Guichard ne la blâme pas moins que Lamartine. Comme lui, il croit à la nécessité de l'action; comme lui, il se lancerait volontiers dans la politique, si les moyens d'agir lui étaient donnés... Mais sa santé est fragile, sa vue mauvaise; surtout sa fortune continue d'être médiocre. Ah! que n'a-t-il les ressources de son ami, ses immenses vignobles, ses châteaux, ses revenus!... A ce soupir Lamartine répond par un autre soupir: sa fortune n'est ni aussi ample ni aussi assurée qu'on pourrait le croire; de ce côté-là, il a bien des inquiétudes... Il a acheté cher des vignes et des prés qui rapportent peu; pour conserver domaines et châteaux, et la maison sacrée de Milly, il a contracté de lourdes charges; enfin la vie de Paris, la vie politique surtout entraîne des frais énormes...

Mais de cette vie politique, quelles satisfactions émanent, et surtout quelle ivresse! Ah! si Guichard pouvait venir jusqu'à Paris! Lamartine lui ferait visiter la Chambre, il le plongerait en cette atmosphère parlementaire, bouillonnante de tant de fièvres, creuset où Dieu maintient en fusion le métal de l'avenir... Ardemment, il conte les luttes d'où il sort; son laborieux effort pour s'imposer à une assemblée pleine de préventions contre un poète; son triomphe enfin reconnu par tous, lorsque le 21 août dernier il prononça un grand discours sur la liberté de la presse; triomphe renouvelé encore ces jours derniers au Conseil général, à Mâcon. Oui, l'éloquence est en lui, autant que la poésie; longtemps il le pressentit; il n'en doute plus maintenant. Il croit à sa mission; il l'avoue tout bas; il est de ceux par qui Dieu veut agir sur les masses...

Et Guichard approuve, mais, soudain, reparle de vers. Et comme autrefois, en 1810, dans la tourelle de Bienassis, Lamartine atteint un album où, d'un crayon agile, il a tracé des lignes inégales; dans le silence nocturne il lit les derniers vers que, quelques jours plus tôt, le 25 septembre, entre deux discours au Conseil, entre deux dîners politiques, il a composés à Monceaux: c'est un passage de *Jocelyn,* le récit de l'enterrement de Laurence...

Les jours suivants, Lamartine fit connaître à Guichard d'autres fragments du poème, — ceux-là sans doute qui évo-

quent avec tant de tendresse quelques-unes de leurs communes rêveries de Belley. Ce début de l'automne était l'époque où il aimait à se livrer aux souvenirs et aux songes. Mais, en se détachant de la politique, il ne l'oubliait pas. « La poésie, expliquait-il à son hôte, ne doit être que le délassement de nos heures de loisir, l'ornement de la vie. Mais le pain du jour c'est le travail et la lutte. Car cette époque exige le concours de tous... » Le sensible Dauphinois acquiesçait ; mais il ne pouvait s'empêcher de réfléchir que son ami avait bien changé ; autrefois, il n'était point question d'autre gloire, ni d'autre maîtrise que de celles qui avaient enchanté Ossian, Homère, Rousseau...

En dépit des dissemblances d'âmes, pendant ces heures de confidences, les deux amis eurent enfin l'illusion de s'être retrouvés. Après avoir revu Guichard, Lamartine promit de revoir Bienassis au mois de mai suivant, dès que la session législative serait close : — Tu me présenteras, dit-il, à ta mère qui ne me connaît plus, à ta femme qui ne me connaît pas encore. Prépare-moi dans leurs cœurs la réception que j'attends du tien...»

Dès qu'il eut regagné son Dauphiné, le solitaire de Bienassis envoya, coup sur coup, trois lettres pleines d'émotion et de remerciements qui « furent lues en famille »; et Monceaux, pendant plus d'un mois, demeura « triste de son départ... »

Mais, avant la fin de l'année, Paris avait ressaisi Lamartine dans son tourbillon d'affaires et de soucis. Au mois de février 1836, comme il se préparait à publier *Jocelyn*, Guichard lui envoya les vers d'un de ses jeunes amis dauphinois, M. Guillermard ; Lamartine ne refusa pas à cet auteur de province une marque précieuse d'encouragement :

« J'ai lu, cher monsieur, avec un plaisir profondément senti les beaux vers que vous avez bien voulu m'adresser. Cette poésie, pleine d'âme et d'élévation, prend sa source dans un cœur véritablement inspiré. Vous êtes poète, monsieur, et du petit nombre de ceux auxquels un brillant avenir est promis, si j'en crois le charme que vos vers me font éprouver. Continuez donc à suivre une route qui semble si belle devant vous. Et recevez, avec mes remerciements, l'assurance de ma sympathie et de ma considération distinguée. »

En même temps que ce mot indulgent, une lettre partait

pour Bienassis; lettre affectueuse, mais trop rapide, hélas! et plus semblable aux billets nécessités par les affaires qu'aux longues confidences dont Virieu reste décidément le seul destinataire :

Paris, le 20 février 1836.

« Je t'envoie, mon cher ami, une lettre pour M. Guillermard, dont les vers m'ont fait grand plaisir. Il y a de l'avenir dans ce jeune homme, ce me semble; et, puisqu'il veut bien attacher quelque prix à mon suffrage, je le lui donne de grand cœur.

« Merci de tout ce que ta lettre contient d'aimable et d'affectueux. Et moi aussi je me fais une véritable fête de mon projet de voyage à Bienassis, où j'ai passé de si heureux jours dans un temps déjà loin de nous! Mes souvenirs de jeunesse sont pour moi d'un prix inestimable. J'aime à croire que tu en as acquis la preuve, cette année, à Saint-Point (1).

« Adieu, mon cher ami, je souffre tellement des yeux que je suis forcé de recourir à une main étrangère. Mes respectueux hommages à Mmes de Bienassis. Ma femme se rappelle à ton souvenir. Adieu, encore, mille amitiés. »

Et le printemps arriva, sans que le Dauphiné vît arriver Lamartine. A peine, au mois de juin, reprenait-il haleine à Mâcon, qu'un accident, « une contusion très grave au genou, » provoquée, semble-t-il, par une chute, et qui devait le faire souffrir jusqu'à l'hiver, l'immobilisa dans son château de Monceaux; dès qu'il put remuer, il alla s'ensevelir à Saint-Point; c'est là que, vers la mi-août, une lettre inquiète de Guichard lui rappela sa promesse. Il répondit aussitôt par une affectueuse invitation :

Saint-Point, 17 août.

« Merci, mon cher ami, de ton bon et amical souvenir. Il est vrai que j'ai une contusion, mais peu grave. Seulement, bien lente à se guérir. Elle ne me tient qu'à demi prisonnier.

« Ne renouvelleras-tu pas, cette année, ta visite de l'an der-

(1) Comme on l'a vu, c'est à Monceaux que Guichard est venu. Mais, même à quelques mois de distance, la mémoire de Lamartine manque de précision. A plus forte raison, lorsque la distance est de plusieurs années. Dans sa lettre du 6 décembre 1835 (*Correspondance*, lettre 621) il a parlé des « nombreux pèlerinages qu'il faisait à Bienassis » autrefois : or ces « nombreux pèlerinages » se réduisent à deux.

nier? Nous voudrions bien qu'elle fût annuelle. Sans mon accident, tu peux être bien sûr que je serais allé déjà revoir avec tant de charmes les murs, et surtout les aimables hôtes de Bienassis, si présents à ma mémoire. Parle de moi à ta mère, et dis à elle ainsi qu'à ta femme qu'elles ne sont pas les seuls êtres qui t'aiment.

« Nous sommes seuls ici pour toute l'année. Ma femme te remercie de ton tendre intérêt et te dit mille choses pour t'inviter à revenir. Adieu et amitiés. »

En septembre, Guichard arriva; il demeura près de Lamartine, à Saint-Point, jusque vers la fin du mois. Trois semaines passèrent, calmes et reposantes, dont on retrouve le reflet dans cette lettre :

Monceaux, 1er octobre.

« Nous avons été bien heureux de ton séjour ici, et nous jouissons avec toi de ton retour auprès de ta mère et de ta femme. Merci pour nous l'avoir annoncé. L'abbé Cœur est arrivé le lendemain de ton départ. Nos vendanges sont commencées et assez bonnes. Nous sommes à Monceaux pour quinze jours. Je retourne de là à Saint-Point jusqu'au 1er décembre faire des travaux à une prairie que j'ai achetée depuis toi pour compléter la terre. Je fais quelques vers le matin, et suis à cheval tout le jour dans les vignes.

« Je pense que tu as recommencé aussi vos belles promenades avec ta femme. Je voudrais bien y être en tiers. Que l'année 1837 ne se passe pas sans que j'aille rafraîchir mes souvenirs à Bienassis!

« Adieu; je te quitte pour aller à Mâcon. Ma femme te dit mille choses, et te prie de les transmettre à la tienne. Je me recommande avec reconnaissance à la continuation des bons souvenirs de ta mère. Quant à toi, tu me donnes trop de marques d'amitié pour en demander davantage. A l'année prochaine! Tout à toi. »

Mais ni Saint-Point, ni Bienassis ne réunirent les deux amis en 1837. C'est de loin qu'ils continuèrent de penser l'un à l'autre; avec quelle intensité de mélancolie! Car 1837 amena la mort de Louis de Vignet que le choléra à Naples, ravit, le 15 juillet. Depuis plusieurs années, Lamartine ne le voyait plus; de maudits dissentiments politiques les avaient séparés. La

nouvelle de cette mort, pourtant, le bouleversa; tout de suite il lança vers Virieu cette plainte pathétique :

Aimons-nous ! nos rangs s'éclaircissent...

Aimons-nous ! notre fleuve baisse;
De cette coupe d'amitié
Que se passait notre jeunesse,
Les bords sont vides à moitié...

Le groupe de Belley, il le comparait à celui des chênes dans la forêt, que la cognée, l'un après l'autre, abat :

Il en reste un ou deux encore...

« Un ou deux; » c'est-à-dire Virieu et Guichard; et pour combien de temps?

Adieu, les voix de notre enfance !
Adieu, l'ombre de nos beaux jours !
La vie est un morne silence
Où le cœur appelle toujours !

Celui de Guichard, touché par la funèbre nouvelle, ne tarda pas d'appeler vers Lamartine : « Es-tu mort, comme Vignet, interrogea une lettre, au milieu de l'automne?... » La réponse vint aussitôt :

« Mon cher ami, je vis et je t'attends impatiemment. Laisse les maires et les préfets. Vivent les vieux amis. Cela vaut mieux!

« La vérité, c'est que j'ai une névralgie obstinée de la tête, qui m'empêche de lire et d'écrire, et d'agir. Mais si cela est la mort pour les affaires, ce n'est que le sommeil pour l'amitié. — A Monceaux où l'on t'attend, 22 novembre. »

Mais l'année était trop avancée. C'est par lettre que Guichard pria son ami de servir une modeste ambition qui lui était venue; depuis quelques mois, il avait accepté les fonctions, d'ailleurs gratuites, de suppléant du juge de paix à Crémieu; la place allait être vacante; ne pourrait-il pas être nommé à cette magistrature que Rousseau eût aimée? Il avait adressé au garde des Sceaux une demande officielle. Craignant d'importuner Lamartine, il avait hésité à le mettre au courant. Comme il a eu tort! Et puis, le député entrevoit un obstacle : « Si tu n'es pas demandé par le procureur général, malheur à nous!... »

Mais la session est proche ; Lamartine dans trois semaines aura regagné Paris et mènera l'affaire. En attendant, le jour même, et courrier pour courrier, il écrit au garde des Sceaux une lettre, à la fois officielle et chaleureuse, que l'une de ses nièces de Cessia recopie :

« Monsieur le Ministre,

« J'ai l'honneur de recommander vivement à l'attention de Votre Excellence la demande d'un de mes amis intimes, M. Prosper Guichard de Bienassis, de la place de juge de paix du canton de Crémieu (Isère).

« M. Guichard de Bienassis est suppléant du juge de paix dans ce canton : il a une fortune et un rang dans le monde qui le mettent dans le cas de n'envisager dans ces fonctions que le bien à y faire; il est instruit, laborieux, passionné pour les œuvres d'utilité locale. Ce serait un service à rendre à son pays.

« A ce titre, Monsieur le Ministre, je prends la liberté de vous signaler sa demande, non pour lui seulement, mais pour l'honneur de l'institution même.

« Recevez, monsieur le Ministre, etc...

« LAMARTINE, député. »

Cette lettre n'eut point d'effet immédiat; le garde des Sceaux « prit bonne note »; mais Lamartine dut ajouter à sa lettre plusieurs démarches, et gagner surtout à Guichard l'appui du député de l'Isère, M. Marion, pour venir à bout des compétitions et des résistances : encore n'en triompha-t-il qu'après deux ans et demi d'efforts; car, en 1837, il n'appartenait à aucun parti; c'est tout juste s'il commençait à descendre de son légendaire plafond vers les cintres...

Entre les deux amis, désormais, ce fut, pendant quelques années, un échange de menus services. Guichard, un jour, donne à Lamartine quelques avertissements d'ordre financier; une autre lettre recommande à Paris quelque affaire; Lamartine, chaque été ou chaque automne, appelle Guichard vers lui :

27 juillet 1838.

« Mon cher ami, je te remercie de ta bonne pensée, mais je n'ai de ce côté nul péril. Je suis trop ruiné pour craindre la banqueroute. Toutefois, c'est un bon avis.

« Après ton jury, le 20 août, commence mon Conseil général. Impossible donc cette année; il faut que tu viennes toi-même.

« Nous sommes tête à tête, ma femme et moi, à Saint-Point, et nous aimerions bien qu'il fût interrompu par un ami aussi excellent, aussi facile, aussi intéressant que toi. Nos jours seraient les mêmes, mais nos soirées en vaudraient mieux.

« Adieu, sur ce désir et sur cet espoir. »

Guichard, malheureusement, a tardé; il faut remettre le rendez-vous :

Monceaux, 25 août.
En courant.

« Merci, merci, mon cher et excellent ami. Ta voix à mon retour est de bon augure.

« Je suis au milieu des fêtes improvisées par mes vignerons des trois communes. Je ferai ce que tu veux pour ton ami.

« Je t'attends, ou tout de suite avant le 1er septembre, ou le 29 septembre à mon retour de Londres. »

Au reste, en renouvelant son invitation le 5 octobre suivant, Lamartine ne promet point de grandes joies à son hôte : « Aucuns plaisirs ne t'attendent, excepté ceux que tu apporteras : un coin de feu avec des livres, des journaux et quelques causeries, de longues courses à pied ou à cheval dans les montagnes, de courtes soirées passées presque tête à tête, voilà tout. » Mais, dans ce grand calme, le passé sera docile à l'évocation : « Tu sais aussi combien il est doux de retrouver au milieu de la vie quelques doux reflets des premiers soleils. Il n'y a que nous pour nous les rendre, car la mort nous a déjà bien décimés... »

Une fois de plus, Guichard se laisse persuader; il vient en novembre à Monceaux, où il se rencontre avec le « baron sanscrit » d'Eckstein, grand parleur, grand érudit, grand éveilleur d'idées; sa délicate placidité, par contraste, enchante Lamartine, heureux de voir en cet excellent garçon, qui ne change pas, un « vrai spectateur du mouvement du monde, qui le retrouve toujours à la même place... »

L'année suivante, il s'en faut de peu que Lamartine pousse jusqu'à Crémieu, de Lyon où des affaires l'ont mené en octobre; mais une « pluie épouvantable » l'a retenu tout le jour à

l'auberge; et ce jour-là était le seul dont il pût disposer. Allons! Ce n'est pas cet automne encore qu'il demandera à la bonne Mme de Montlevon « si elle a gardé le nom d'un enfant où les souvenirs de Bienassis ont grandi et vieilli sans s'obscurcir... » Et quand sera-t-il présenté à la charmante femme de Guichard? «... J'espère que ce jour viendra, surtout si je retrouve un peu de liberté de mouvement. Il y aura bien un peu de mon loisir pour Bienassis, car il y a beaucoup de mon cœur... » Il le prouve à Paris où il s'emploie pour Guichard avec activité :

Paris, 18 décembre 1839.

« Mon cher ami. J'ai reçu le billet de 300 francs. J'ai vu M. Marion. Je vais ce matin chez M. Manet, directeur du personnel. J'ai pressé M. Marion, admirablement disposé, du reste, très dévoué à toi.

« Je suis très souffrant encore. Ma femme aussi. Nos articles de Monceaux ont fait frémir l'esprit public. Mais l'égoïsme est au comble, et les conservateurs eux-mêmes travaillent, avec leur chef, à empêcher toute manifestation forte. Rien à faire, donc, qu'à se guérir, et à se chauffer en gémissant sur un pays pareil.

« Adieu, et mille tendres retours de vieille et toujours jeune amitié. »

Guichard, cependant, a prié Lamartine de s'intéresser à l'une de ses affaires, compliquée de quelque question d'extradition :

« Je fais, mon cher ami, les démarches pour ton affaire, mais je ne sais si je réussirai. Ces sortes de négociations ont besoin d'être suivies par les intéressés, et rarement ont un résultat. La question des extraditions est louche.

« J'ai bien regretté de ne pas te voir cette année. J'irai, ou tu viendras cet été.

« Rien de nouveau, du reste. Je travaille comme un manœuvre, et sans beaucoup d'espérance d'amener des réalisations prochaines en politique morale. Mais tout grain germe à son heure : il faut toujours semer.

« Adieu, vis heureux dans ta solitude, embellie par tant d'affections douces; et pense à moi souvent. »

Mais bientôt la mort jette ses grandes ombres sur l'intimité renouée, de part et d'autre, avec tant de patiente et délicate

obstination. Au début du mois de juin 1840, Guichard, — qui vient enfin d'être nommé juge de paix ! — perd brusquement sa mère (1)... Ainsi donc, Lamartine n'a point revu, vieille et craignant un peu sa gloire, l'indulgente femme qui, trente-deux ans plus tôt, sourit si gentiment à sa jeunesse : « Je partage bien vivement et bien sincèrement ta douleur, mon pauvre ami. On perd ainsi la moitié de soi-même, tout son passé. Et qu'est-ce que l'avenir?... » Son souvenir sera plus encore qu'autrefois à Bienassis, « puisqu'on y est moins heureux !... »

Deux mois plus tard, c'est à lui de pleurer son vieux père, et d'être consolé par Guichard :

8 septembre 1840.

« Mon cher ami, merci, merci, merci, — ton cœur et le mien se répondent. Viens à Saint-Point, c'est ta maison. Nous ne bougerons pas. Seulement, ne viens pas avant le 26 septembre. J'ai une course de quelques jours. Adieu. »

Mais la chute du ministère Thiers rappelle presque aussitô Lamartine à Paris, où il faillit accepter le portefeuille de l'Intérieur, des mains tentatrices de Guizot, et où, tout de suite, la politique le rejeta dans de grands travaux ; au début de 1841, il envoyait à Virieu ses magnifiques discours sur les fortifications de Paris ; et Virieu n'avait pas le temps de lui en donner son avis. Il mourut presque subitement, dans les premiers jours d'avril... « Perte affreuse, » dont la cruauté, sur le coup, accable Lamartine.

Bientôt, il se tourne vers Guichard avec une tendresse anxieuse et ravivée : « Mon cher ami, je n'ai cessé, depuis la mort de Virieu, de penser à toi, comme à la seule mémoire de ces temps, qui me reste, et avec ce redoublement d'amitié que n'augmente pas, mais que fait mieux sentir la perte des amis communs... »

Une autre mort, sans doute, allait en accroître le prix : celle du fin et frêle Léon de Pierreclos, que Lamartine semble avoir eu tous les droits d'aimer et de pleurer comme un fils. Il le vit, cet été-là, lentement dépérir, et, soudain, disparaître ; absent quand il mourut, il dut s'absenter encore, après l'avoir enterré, retourner en Suisse où l'appelaient quelques tracas

(1) D'après son acte de décès (Archives de Villemoirieu), elle est morte le 5 juin 1840 « dans sa demeure de Bienassis, âgée d'environ quatre-vingts ans. »

financiers; et, le 7 août 1841, il priait Guichard de retarder un peu sa visite :

« Mon cher Bienassis, tu m'as dit que tu viendrais me voir à Monceaux ou à Saint-Point dans le courant de cet été; je te prie de ne venir qu'après le Conseil général du département, parce que, jusque-là, je pourrais être absent. Je n'ai pas besoin de te redire tout le plaisir que tu me feras, et tout le besoin que j'ai de me consoler dans ton amitié. »

Six semaines plus tard, en envoyant « le signe promis » pour appeler le visiteur, il gémissait : « Consolons-nous, nous qui restons, de tous ceux que nous avons perdus, en nous voyant, en nous aimant davantage... » Il pressait Guichard : Mme de Lamartine était à Paris; lui, l'accueillerait « en veste et en sabots, comme un parfait paysan... » Seul à seul, âme contre âme, les deux vieux camarades balbutieraient ensemble leurs regrets, sous le ciel du souvenir où rayonnaient désormais pour eux tant de funèbres étoiles... Jamais, au reste, Lamartine n'avait encore senti pareille angoisse; au moment de prendre en politique, en religion, des décisions éclatantes et définitives, il voyait autour de lui, tout son passé s'engloutir : « mille abîmes, » dans son cœur, « se couvraient de silence et d'indifférence. » Guichard était le seul survivant qui le reliât encore à l'ancien rivage...

VIII. — LES EMBARRAS D'UN GRAND HOMME ET LES TRIBULATIONS D'UN JUGE DE PAIX.

C'est en 1843 que Lamartine, terminant de longues indécisions, lance vers l'avenir le cri d'espérance et de foi auquel va se rallier toute une génération impatiente. Il juge que « les joueurs de gobelet de 1830 » sont tout près « de perdre la dernière partie avec leurs cartes sales ; » le 27 janvier, dans un magnifique discours, qui retentit au fond des consciences inquiètes, il leur déclare son opposition systématique ; il se libère de la vile politique des intérêts; il se tourne vers les idées et vers les masses, dont il a également l'instinct; le 4 juin, au banquet déjà triomphal que lui offre la ville de Mâcon, il prédit leur avènement prochain et il boit « à l'accom-

plissement régulier et pacifique des destinées de la démocratie; » plus que jamais, il sent éclore en lui l'avenir. Humboldt le juge magnifiquement : « C'est une comète dont on n'a pas encore mesuré l'orbite. » Où s'arrêtera-t-il ?

Hélas! une difficulté menace dès le début, de briser son élan. Au moment où il est enfin sûr de lui, où il est, de plus en plus, sûr des autres, où sa popularité grandit, où une rumeur d'approbation l'enveloppe, une force, une seule force, menace de lui manquer : l'argent. Ses affaires, cette année-là, se sont terriblement embrouillées. Dès 1842, il était, en secret, gêné : et le bruit en avait transpiré dans le monde politique : Guizot n'avait pas craint d'essayer sur lui son détestable système; pour le gagner, à la fois, et l'éloigner, il lui avait offert une grande ambassade, que Lamartine avait refusée, avec dédain (1). Mais l'indépendance coûte cher, et la générosité ne rapporte rien. A l'automne de 1843, Lamartine, ayant fait tous ses comptes, constata qu'il ne disposerait point, au début de l'hiver, des vingt à vingt-deux mille francs nécessaires pour lui permettre de vivre à Paris pendant la prochaine session de la Chambre. Il essaya de vendre, d'avance, son *Histoire des Girondins* dont il venait d'achever le premier volume : mais aucun libraire ne voulut verser d'argent liquide pour un ouvrage qui, d'après les prévisions de l'auteur, aurait cinq volumes et ne serait point complet avant plusieurs années. Quant aux œuvres anciennes, on n'en pouvait rien tirer : jusqu'en 1848, elles appartenaient aux éditeurs qui avaient payé cher le droit de les exploiter. Que faire donc?... Au mois d'octobre, Lamartine passa quelques heures douloureuses à y réfléchir. Manquer de parole à ses créanciers ? Faire, en somme, banqueroute? Vendre un des domaines déjà chargés d'hypothèques ? Toutes ces solutions entacheraient ou l'honneur ou la réputation! Or, « il faut être honnête homme avant tout. » Un seul parti, en conséquence : renoncer à Paris et à la politique, abandonner courageusement l'effort de dix ans au moment où cet effort commence de donner un résultat : se démettre du mandat de député. A moins que...

Et Lamartine, à la mi-octobre, se fixa un délai de six semaines. Il imagina une combinaison fondée sur l'amitié : en 1848, il redeviendrait propriétaire de ses œuvres complètes;

(1) Des Cognets. *La Vie intérieure de Lamartine*, pp. 306 et suivantes.

d'ici là, il lui faudrait une centaine de mille francs pour subsister le temps de cinq sessions : quinze à vingt amis ne pourraient-ils lui trouver chacun une petite partie de cette somme?... L'affaire était délicate... Quoi qu'il dût en coûter à son légitime orgueil, Lamartine se résolut à la tenter. C'est le premier des laborieux expédients auxquels fut condamnée sa vieillesse; il ne semble pas qu'on l'ait bien connu jusqu'à présent.

Guichard, naturellement, fut un des premiers à qui Lamartine pensa dans cette crise douloureuse. Mais Guichard, par un mauvais hasard, ne vint cet automne ni à Monceaux, ni à Saint-Point. Il fallut donc lui écrire :

Mâcon, 21 novembre 1843.

« Mon cher ami,

« Puisque tu ne viens pas, je t'écris un mot: 1° pour t'engager à venir; 2° pour te parler confidentiellement d'un petit service que tu pourras peut-être me rendre.

« Tu sais que j'ai beaucoup de dettes et charges sur mes affaires. Elles sont telles que je me décide avec désespoir à donner ma démission de député, si je ne peux pas les arranger pendant cinq ans : jusqu'à la mort de ma tante qui a quatre-vingt-neuf ans, et dont je suis héritier. Je ne veux pas aliéner mon indépendance au Gouvernement. Je n'ai qu'à me retirer.

« Néanmoins, je tente une dernière ressource. C'est d'emprunter à des amis intimes et dévoués (ils sont rares) *cent mille francs* pour subsister cinq ans à Paris (1). Après cela, j'aurai ou l'héritage de ma tante, ou mes œuvres littéraires, qui me rentrent en 1848, et qui valent 2 à 300 000 francs — et je liquiderai.

« J'ai pensé à toi, non comme riche, je sais que tu ne l'es pas, mais comme ami dévoué aux idées et à moi. Peux-tu me prêter, ou par toi, ou par un ami discret, *cinq mille* francs à 5 pour cent, pour six ans, et cela d'ici au 29 décembre?

« Sans réussite, je me retire.

« Adieu; vite un mot, et confidentiel. — Si tu en trouvais deux au lieu de un, — c'est-à-dire 10 000 au lieu de 5 000 — mieux; sans hypothèque que mon nom! »

(1) Déjà, dans une lettre du 15 février 1836, Lamartine, expliquant les embarras commençants de sa situation, écrivait à Virieu: « Il n'y a moyen de retrancher quoi que ce soit, que Paris et la députation, qui me coûtent 22 000 francs par an; mais cela se peut-il, en conscience?... »

En recevant cette requête, Guichard se rappela-t-il le temps où, pour remédier à leurs folies de jeunesse, Lamartine et lui se prêtaient mutuellement quelques louis?... Certes, il n'était pas riche ; d'une partie de ses économies il avait déjà disposé pour restaurer Bienassis et la branlante église de Villemoirieu; mais il s'arrangerait; les vendanges avaient été bonnes; poste pour poste, il répondit à son vieux camarade, qui le remercia avec effusion :

23 novembre.

« Mon cher ami,

« Voilà du cœur ! Il n'y en a que chez les hommes d'idée et de sentiment comme nous. Les hommes d'argent sont à Mammon !...

« Merci, et honneur ! Je n'attendais pas moins de toi. Je reçois par le même courrier quatre ou cinq lettres pareilles. L'âme n'est pas morte en France.

« Il faut envoyer, quand tu les auras, ces cinq mille francs, chez M. de Lahante, receveur général à Lyon, en disant ou faisant dire que c'est un remboursement qu'on fait à M. de Lamartine, et en demandant un reçu que tu m'enverras. Voilà tout. Je t'envoie notre billet.

« Adieu pour ce matin. Je ne bouge pas d'ici, jusqu'au 15 janvier si je trouve ma somme, et pas du tout si je ne la trouve pas. Mille tendres remerciements. Viens donc si tu es libre. »

Guichard fit diligence et Lamartine n'attendit pas la somme promise beaucoup plus d'une semaine :

Monceaux, 10 décembre.

« Mon cher ami,

« J'ai reçu les cinq mille francs. Il y a *cent* contre *un* à présumer que je pourrai rembourser dans deux ou au plus deux ans et demi ou trois ans. Le reste n'est que sûreté et prévoyance. Agis donc sur cette foi, et si tu veux que je change la date et la rapproche, renvoie-moi le billet.

« Jamais l'empressement de ton amitié ne sortira de mon cœur. Oh ! la bonne chose qu'une bonne et vraie affection ! »

Les autres membres de ce « consortium » d'amitié s'exécutèrent-ils aussi vite ? Quelques jours plus tôt, Lamartine redoutait des retards qui ne seraient point imputables à leur bonne volonté; car « les amis généreux sont toujours des amis pauvres ; » et, dans une lettre au marquis de la Grange, son collègue, qui le pressait de regagner Paris, il avouait « qu'il n'avait pas même de quoi faire le voyage... » M. de La Grange, auquel il n'avait point osé s'adresser, parce qu'il le savait embarrassé lui-même, s'inscrivit certainement au nombre des souscripteurs... Grâce à ce faisceau de dévouements, Lamartine, dans les derniers jours de janvier 1844, put reprendre sa place à la Chambre ; il ne se croyait point ruiné, mais seulement « à bout de charges et de dettes, » et il prétendait entreprendre courageusement une « liquidation » qui durerait « quatre ans (1). » Dans quatre ans, hélas ! en 1848, de nouvelles charges se seraient ajoutées aux anciennes ; et ses amis les plus modestes ne pourraient plus le sauver !...

L'été de 1844, au moins, lui apporta quelque répit. Il put s'éloigner, revoir la Provence, Marseille et la plage du Prado, revoir la chère Italie, s'enfermer quelques semaines à Ischia, y évoquer, sous le sourire de sa belle nièce Valentine, et près d'elle et pour elle, quelques-unes des plus belles heures de sa jeunesse; et s'il redevint alors, touché par un nouvel amour, un poète indifférent aux ennuis de la politique et de l'argent, s'il tressa autour de son front rajeuni l'auréole des *Confidences* et de *Graziella*, s'il déforma son passé pour le purifier et l'embellir, et pour s'embellir avec lui, la révélation des embarras qui, huit ou dix mois plus tôt, faillirent le réduire « au désespoir » ne rend-elle pas ce parti pris d'idéalisation plus touchant, plus excusable et plus humain ?

Rentré en France seulement à la fin d'octobre 1844, il était encore prisonnier du charme ; il songea à faire enfin à Crémieu le pèlerinage depuis si longtemps attendu ; mais une fois de plus le destin capricieux s'entremit ; au lieu d'une visite, Guichard ne reçut qu'une invitation tardive :

(1) Lettre au marquis de La Grange, du 10 janvier 1844. Cette lettre, et quelques allusions éparses dans les lettres à M. de Girardin en 1843, étaient les seuls indices de la crise financière qui éprouva alors Lamartine.

Monceaux, 24 novembre 1844.

« Mon bien cher ami,

« Je suis de retour; nous pensons à toi souvent. Nous t'attendrions si tu voulais. Tu trouverais chambre chaude, table sobre, et amis heureux. Voyons si le cœur t'en dira.

« Je suis occupé à écrire divers volumes sur divers sujets, et surtout sur l'histoire des Girondins, pour paraître dans trois ans. J'ai conclu une grande et capitale affaire avec une société de libraires. Cela me donnera en six ans environ six ou sept cent mille francs. Mes charges seront allégées. Déjà mes affaires lourdes se soulèvent. Tu seras heureux de le savoir, toi qui as concouru avec tant de dévouement à les soutenir pour me laisser à la Chambre.

« A propos de cela, j'ai 250 francs prêts pour toi : où, et comment veux-tu que je te les envoie? Ma femme, mes nièces, le baron d'Eckstein, qui est ici et qui t'y a vu, me chargent de te faire plus que des compliments, de vraies amitiés. Nous avons failli aller tous tomber un jour au seuil de Bienassis, revoir la maison, le jardin, la treille, le bois, la source. Nous avons reculé parce que nous étions *douze*. L'hospitalité demandée à douze eût été indiscrète. Mais à *deux*, pour l'été prochain.

« Je m'occupe peu de politique depuis six mois. L'opposition s'allie avec M. Thiers et ses amis. Je n'aime les farces qu'aux Variétés. Ce compérage ne va pas aux hommes sérieux. Dans cette situation, j'attends que le bon sens revienne à M. Barot, et j'écris les *Girondins* qui ressemblent fort à nos *intrigants. Major e longinquo reverentia.*

« Adieu, aime-moi, et dis-le moi souvent. »

La saison était trop avancée pour que Guichard se déplaçât.

L'année suivante, Lamartine ne vit point venir Guichard : il le morigène doucement, le 4 décembre : « Je t'ai espéré, attendu, aspiré tout l'été. » Il demande si le juge de paix de Crémieu est enchaîné par un clou doré à son siège, ou si le délit sévit là-bas en permanence ?

Ce qui sévissait à Crémieu, c'était, hélas! l'inquiétude, une inquiétude qui, pendant tout l'hiver, s'accentua. Le juge de paix de Crémieu (1) était guetté par des envieux et des adver-

(1) J'ai tenté en vain, par l'aimable entremise de M. Louis Royer, d'avoir communication du dossier administratif concernant M. Guichard de Bienassis, juge

saires; ils lui reprochèrent son amitié pour M. Marion, député de sa circonscription, mais député qui, à la Chambre, soutenait Thiers et votait contre le ministère Guizot; aux dernières élections, Guichard avait mené ouvertement campagne en faveur de cet « ennemi du régime. » N'avait-il point compromis sa fonction? On le disait tout haut dans son pays; on le murmurait à la préfecture : bientôt Guichard fut persuadé qu'on allait le crier dans les bureaux du Garde des Sceaux, et qu'une noire machination administrative s'y préparait contre sa tranquillité; à Crémieu même, ses ennemis n'avaient-ils point annoncé sa révocation prochaine? Au début d'avril 1846, il pria Lamartine d'employer pour lui son crédit : aussitôt lui parvint cette lettre chaleureuse :

Paris, 12 avril 1846.

« Mon cher ami,

« Je n'avais rien reçu de toi, mais je savais ta situation chancelante par M. Marion. Je m'efforçais en vain de découvrir indirectement par les bureaux si ses craintes étaient fondées. Je ne pouvais y parvenir. Je ne voulais pas faire naître l'idée en la supposant. Enfin, d'après tes ordres, j'ai agi. J'ai prié Dessaux et le Secrétaire général d'aller droit au Ministre, et de lui demander si M. Guichard de Biennassis, juge de paix à Crémieu, était menacé de destitution pour cause politique (l'élection de M. Marion). Le Ministre a répondu : — Je n'en ai pas même entendu parler. Je saurai ce qu'il en est par mes bureaux. Assurez M. de Lamartine que jamais un pareil acte n'aurait lieu pour pareille cause.

« Les choses en sont là. J'en saurai plus, je pense, dans quelques jours. Je te tiendrai au courant s'il y a péril. Mais je n'y crois pas. M. Marion n'est pas mon ami politique, puisque c'est un député dévoué à M. Thiers; mais c'est un homme excellent, distingué, consciencieux, et je serais cent fois ministre que j'honorerais son électeur fidèle à son amitié au lieu de le destituer. Je suppose aux ministres actuels la conduite que je suivrais moi-même.

de paix de Crémieu. La plus grande partie des documents qui constituaient les archives du tribunal de première instance de Bourgoin et celles de la cour d'Appel de Grenoble a, paraît-il, été vendue pendant la guerre, au poids et au prix du vieux papier : on ne saurait trop regretter une mesure aussi inattendue.

« Le temps me dure de te revoir. Viens donc à Monceaux quand j'y serai de retour. Ce sera bientôt : il faut que je quitte de bonne heure la Chambre pour aller achever laborieusement le travail historique dont je vis. Grâce à ce travail, et à d'autres de même nature, mes affaires se soutiendront au niveau de mes charges.

« Adieu ! crois-moi comme toujours, et toujours davantage, le plus affectionné de tes vieux amis. Présente mes respectueux hommages à Mme de Bienassis ; et aimons-nous ! »

Peut-être parce que Lamartine était un des membres les plus redoutés de l'opposition, on se hâta de le satisfaire : trois jours plus tard, il pouvait calmer les appréhensions du juge de paix persécuté :

Paris, 15 avril.

« Hier, le ministre m'a fait dire qu'après recherches faites dans ses bureaux, il n'y avait pas un mot de vrai dans les projets supposés contre toi ; qu'il ne destituerait jamais pour cause politique électorale ! qu'il était bien aise de savoir que j'étais ton ami ! etc... Adieu, dors donc en repos ! »

Admirable ministre, ce garde des Sceaux qui se réjouissait avec tant de bonhomie de savoir que le juge de paix de Crémieu était un bon ami de Lamartine ; mais plus admirable le juge de paix, d'avoir attendu si longtemps pour le lui faire savoir !

Pleinement rassuré, Guichard suivit le conseil qu'on lui faisait tenir ; il dormit sur ses deux oreilles ; il dormit si bien qu'il oublia, cette année-là, de venir à Monceaux. Il ne se réveilla que dans les derniers jours de novembre, comme le prêt qu'il avait consenti trois ans plus tôt allait atteindre sa date de remboursement ; il n'était pas plus riche, et il demanda donc si Lamartine pourrait commencer de s'acquitter : les affaires du grand homme, hélas ! n'étaient point encore tirées au clair :

6 décembre.

« Mon cher ami,

« Tu m'as rendu avec cœur un touchant service dans un moment délicat. Je ne l'oublierai jamais. Je t'ai envoyé ce que j'avais sous la main, en attendant le complément. Je te l'enverrai aussitôt que l'argent me rentrera sans me gêner et sans te

croire gêné toi-même. Je ne pense pas que cela tarde plus que deux mois, époque à laquelle j'aurai à toucher à Paris de premiers à-comptes sur mes œuvres vendues ; en tout cas, avant 1848.

« Je ne vieillis que par les cheveux et non par la moelle du cœur, qui est toute à toi. Pourquoi n'as-tu pas dérobé huit jours à la Thémis rurale pour venir nous revoir? Tu es bien aimé ici.

« Quant à moi, ma pensée est tout autant à Bienassis à présent que dans mon enfance, et je remercie le ciel de m'y conserver un si tendre et constant ami.

« *P.-S.* — Marque seulement sur le dos du billet que tu as reçu 1 000 francs du capital. Une fois tout remboursé, tu le déchireras, ou tu me le renverras acquitté. »

Les années passaient, cependant, sans que les amis se revissent ; leur dernière réunion remontait à 1841... Guichard boudait-il Saint-Point et Monceaux ? Non ; mais on peut conjecturer qu'il accusait Lamartine de bouder Crémieu, et de ne point lui rendre ses visites. Lamartine le devina ; en 1847, il esquissa au moins une tentative pour revoir Bienassis, lorsqu'au retour d'une assez longue villégiature sur la plage du Prado, à Marseille, il fit une halte à Lyon :

Monceaux, le 28 septembre 1847.

« Mon cher ami,

« J'espérais, à mon retour du Midi, prendre un jour d'évasion à Lyon et aller te voir à Crémieu. La souffrance de ma femme, pressée de rentrer, ne me l'a pas permis. Il faut donc que tu viennes nous donner quelques jours à Monceaux. Nous y sommes seuls et en paix. Tu y trouveras une belle édition des *Girondins* reliée pour toi, qui t'attend. Je te remettrai aussi, sinon le tout, au moins une forte partie ce ce que tu as eu la bonté de me prêter. Mes affaires d'argent se relèvent. J'ai remboursé cette année 400 000 francs (1). J'en rembourserai

(1) C'est-à-dire qu'il avait abandonné à ses créanciers les quatre cent mille francs reçus d'un groupe « d'éditeurs capitalistes » pour six volumes dont il n'avait pas encore écrit une ligne, où il devait conter, pour faire suite à celle des *Girondins*, l'histoire des *Constituants* et des *Thermidoriens*. (*Correspondance*, lettre du 21 mars.)

encore 100000, d'ici à six mois. Je récolte trois mille pièces de vin pour ma part cette année (1).

« Adieu. Tâche de venir. Ce sera un bon moment pour nous. Les amis deviennent rares (2). Il ne reste que nous deux. Aimons-nous. Mes respects à ta femme : si elle t'accompagnait, Mme de Lamartine en serait heureuse. Adieu. »

Mais plusieurs « obstacles » retinrent Guichard en son logis, où la diligence lui porta les *Girondins*. Une fois de plus, Lamartine souhaite de céder enfin à son « extrême désir de revoir les habitants de Bienassis » et aussi « ces pavillons restés debout et amis pendant que tout croule ou passe sur les bords de son existence... » Seulement, de tous les coins de la France lui arrivent des invitations ; la « campagne des banquets » pour la réforme électorale est ouverte ; le 18 juillet, il l'a inaugurée à Mâcon par la fameuse harangue qui a tiré la France de sa léthargie en lui prédisant « la révolution de la conscience publique et la révolution du mépris ; » partout, l'on envie Mâcon ; Lamartine refuse, tant qu'il peut, les invitations qui lui pleuvent sur la tête ; car le rôle de « convive national (3), » ne lui convient guère ; il ne peut cependant rester sourd aux appels que lancent vers lui les villes de son propre département !

C'est ainsi que, cette année-là encore, il ne retourna point au château de Bienassis.

Mais il n'exagérait pas en affirmant à son ami que sa pensée y revenait souvent, car dans ces mois mêmes, en unissant les puissances de l'imagination à celles du souvenir, il achevait l'entreprise inaugurée à Ischia en 1844 ; il mettait au point le texte de ses *Confidences*. Promises à Émile de Girardin, elles devaient paraître bientôt en feuilletons dans *la Presse* ; et *la Presse*, à grands fracas, toute glorieuse de cette gloire dont elle avait acheté un rayon, les annonçait à ses lecteurs.

On lisait assidûment *la Presse* à Mâcon ; on la lisait même

(1) « Je nage dans le vin, » écrivait-il le 22 septembre à Mme de Girardin ; la veille, il en avait vendu pour 40 000 francs, et ce prix ne représentait qu'un tiers « de sa récolte probable. »

(2) Son vieil ami de Rocon, M. Ronot, le confident de toutes ses difficultés financières, venait de mourir.

(3) C'est le mot amusant qu'on lit dans sa lettre du 5 octobre à Guichard. En la publiant, la *Correspondance* a imprimé, par une erreur particulièrement fâcheuse, « courrier national, » qui ne veut rien dire.

à Crémieu; et Guichard s'inquiéta. Il écrivit tout de suite à Lamartine, « avec cette franchise un peu rude qui est le stoïcisme de la véritable amitié. » — Eh! quoi? lui demanda-t-il, qu'est-ce que cette publicité tapageuse? Convient-il de déflorer ainsi les choses du cœur? C'est donc nos communs souvenirs, notre chère jeunesse, nos enthousiasmes et nos pudeurs que tu vas livrer à la voracité des lecteurs de feuilletons?... Arrête-toi, s'il en est temps encore ; ne commets pas ce sacrilège ; ou explique-moi pourquoi tu le commets, car je n'y comprends rien... »

Ces remontrances inquiétèrent Lamartine; il relut de près son manuscrit, puis, à Saint-Point, le 25 décembre, il commença une lettre d'explications. La lettre, peu à peu, s'allongea; pourquoi n'en ferait-il pas une préface? Il y conta ses embarras de fortune et, par l'intermédiaire de Guichard, hasarda pour la première fois au public l'aveu de sa gêne; entre la vente de Milly et celle des *Confidences* il avait dû choisir : « Pense à Bienassis, et condamne-moi, si tu l'oses. A ma place, aurais-tu fait autrement?... » Une affirmation d'ailleurs devait rassurer le scrupuleux Guichard : « En livrant ces simples pages, je n'ai livré que moi. Il n'y a là ni un nom ni une mémoire qui puisse souffrir une peine ou une indiscrétion... »

C'était vrai : Lamartine n'avait déformé que pour embellir. L'or pur avait seul surnagé sur son âme ; les mauvais souvenirs, —sable et pierre, — étaient retombés au fond. Les *Confidences* consacraient des pages magnifiques à Virieu et à Vignet ; la susceptibilité de Guichard se fût offensée que Lamartine y parlât de lui ; Lamartine fit mieux : en lui dédiant l'ouvrage et la préface, pour la première fois il inscrivit tout au long et non plus seulement sous le rébus des initiales, le nom de Guichard dans son œuvre ; pour la seconde fois, il y fit retentir le nom de Bienassis... C'était, par un subterfuge délicat, réunir, dans la même commémoration, les trois amis de son enfance ; mais, en même temps, c'était s'assurer la bienveillance du seul témoin qui eût pu contrôler la vérité de certaines affirmations; c'était prévenir et faire taire, d'avance, des étonnements qui se seraient peut-être transformés en amicales critiques.

Terminées, — ainsi que *Raphaël*, — dans les derniers jours de décembre 1847, les *Confidences* allaient s'imprimer dans *la Presse* au printemps de 1848. Mais le drame politique imposa une attente de plusieurs mois à l'idylle...

IX. — LE CRÉPUSCULE D'UN DIEU

Pendant que le destin de Lamartine s'accomplissait rapidement parmi les orages et les splendeurs des sommets, du fond de sa vallée, Guichard se contentait d'admirer en silence et de plaindre celui qu'il appelait « le grand politique ». Leur amitié connut alors un nouvel entracte. C'est seulement au printemps de 1849, lorsque Lamartine retomba foudroyé, lorsqu'aux élections du 18 mai aucun département ne le renvoya à la Législative, que Guichard, ému, lui écrivit une lettre consolatrice et indignée. Quoi ! tant d'ingratitude et, déjà, tant d'oubli ! « Non, répondit Lamartine, le monde n'est pas ingrat, il n'est qu'ignorant. Dès qu'on sait la vérité, on est juste !... » Car il se raidissait déjà dans cette sorte de stoïcisme généreux qui allait lui donner la force, pendant sa laborieuse vieillesse, d'enseigner les ignorants pour préparer la justice de l'avenir... Et puis il invitait son ami à venir le voir à Monceaux, en automne, si toutefois alors il avait encore un Monceaux; car de la politique il sortait décidément ruiné...

Guichard accepta-t-il l'invitation cette année-là ? Aucune lettre ne permet de l'affirmer; on pourrait le croire, à lire les dernières lignes du *Commentaire* que Lamartine écrivit alors pour l'*Harmonie* qui lui était consacrée : il y conta comment ils se retrouvèrent après vingt-cinq années de silence et de séparation; et il ajoute : « ...Depuis cette reconnaissance, il revient toutes les années (1) dans la saison où les hirondelles s'envolent : ami plus sûr et plus fidèle que ces oiseaux, symbole de fidélité; car ils nous abandonnent quand le froid commence à faire frissonner les vitres... et lui, il revient quand tout se retire ou quand tout se glace... Que Dieu le bénisse du haut de son éternité, comme je l'ai béni dans ces vers éphémères ! C'est un véritable ami. »

Ce bel hommage dut émouvoir profondément le sensible solitaire de Crémieu. Mais, rédigé avant l'automne de 1849, il ne prouve point que les deux amis se soient alors revus.

(1) L'exagération est manifeste, puisque, de 1841 à 1849 au moins, Guichard ne reparut ni à Monceaux, ni à Saint-Point. C'est avec le même dédain des dates que Lamartine, évoquant sa jeunesse, affirme qu'il allait « *tous les ans* » pendant les vacances passer quelques jours à Bienassis. On sait d'ailleurs quelle déformation des faits et des sentiments contiennent ces *Commentaires* de 1849.

Vieillards désormais, accablés de souvenirs et d'inquiétudes, quelle douceur mélancolique ils devaient goûter à leurs réunions d'automne! Ballotté par l'océan des dettes, Lamartine ramait douloureusement sur la galère des travaux forcés littéraires; Guichard sentait, de son côté, les étroitesses de son destin; sa vue d'année en année baissait; un jour il dut rappeler que la dette de 1843 n'était pas tout à fait éteinte; et du fond de sa pauvreté tragique Lamartine lui répondit par un cri d'espoir.

17 avril 1853.

« Mon cher ami,

« Voici mes premiers mille francs libres. Ne te tourmente pas. Je te payerai tout cette année. Mes affaires vont très bien depuis ma maladie.

« On m'achète mes œuvres à perpétuité. Je t'enverrai pour ton voisinage des prospectus.

« A revoir, à Monceaux. »

De Monceaux, 18 janvier 1856, envoi de prospectus... de ces prospectus grandioses et pitoyables que Lamartine allait multiplier pendant dix ans encore pour obtenir des souscripteurs (1).

« Je t'envoie et je te recommande vivement pour ton voisinage les prospectus ci-joints.

« J'ai espéré tout l'automne que tu viendrais nous revoir. Soigne-toi et prépare-toi à venir dans quelques beaux mois de l'été. A toi de cœur. »

Les beaux mois de l'été n'amenèrent point Guichard à Monceaux; il était maintenant presque aveugle; sentant la mort approcher, il s'enfonçait dans le silence et la tristesse. A l'au-

(1) Dans sa détresse cependant, Lamartine trouva moyen d'envoyer aux pauvres de Villemoirieu une offrande de 40 francs. Guichard fit prendre, en remerciement, cette délibération par le Conseil municipal : « M. de Lamartine, ancien ministre des Affaires étrangères, ancien membre du Gouvernement provisoire, ayant envoyé à M. Guichard, maire, la somme de 40 francs pour être distribuée aux pauvres de cette commune, la Commission de charité, après avoir prié M. le maire d'exprimer à M. de Lamartine combien la commission, interprète des sentiments des habitants de la commune, était heureuse et flattée d'avoir vu cette commune occuper un instant la pensée d'un aussi grand homme et d'un génie aussi élevé, décide... (suit la répartition du secours.) »

tomne, Lamartine réveilla son souvenir (1). Guichard répondit chaleureusement et annonça sa visite prochaine; mais la villégiature du poète était près de se terminer :

Monceaux, 30 octobre 1856.

« Je ne suis étonné, mon cher ami, que de ton étonnement. L'amitié en moi est indélébile. J'aurais eu bien du bonheur à t'embrasser cette année. Mais tu y penses trop tard ! je suis dans mes préparatifs de départ.

« Si, cependant, toi et ton aimable guide, vous veniez avant le 15 novembre demander une hospitalité de quelques nuits à Monceaux, vous seriez reçus avec la simplicité homérique du campagnard en détresse, mais avec la joie de l'ancienne et immuable affection.

« Présente mes respects à celle qui soigne et embellit ton existence. Prolonge tes jours pour elle et pour nous. La vie est bonne tant qu'elle est chère à d'autres qu'à nous. »

Est-il probable que Guichard, déjà malade, ait pu se résoudre, pour un séjour si court, à un voyage si précipité?... Après le 15 novembre, Lamartine regagna Paris, sa vie besogneuse au masque d'opulence « embellie, » elle aussi, par le sourire consolateur d'un « aimable guide »; Guichard acheva ses jours « dans l'atmosphère de ses premières années, et tout enveloppé de la mémoire de ses pères ». Il mourut en son calme domaine, le 27 mai 1857.

Sa mort déliait Lamartine de tout un cher passé. Il semble que la douleur qu'elle lui apporta fut farouche et concentrée; car il ne s'en ouvrit à personne, pas même à la veuve de Guichard. Un mot de lui pourtant eût été doux à celle-ci; étonnée d'abord, elle s'affligea de ne point le recevoir. Elle confia sa peine à l'abbé Guillermard, curé de Bourgoin, le même qui, jeune homme, avait fait soumettre un recueil de vers à Lamartine par l'obligeante entremise de Guichard. Le prêtre ne craignit pas d'écrire au grand homme cette lettre à la fois respectueuse, émue, et visiblement scandalisée :

(1) Par quelque cadeau sans doute? ou quelque envoi de livres? A moins qu'il ne s'agisse d'un dernier remboursement.

Bourgoin, 10 juillet 1857.

« Monsieur,

« Je viens de passer quelques jours de recueillement et de deuil auprès de la tombe récente de l'un de vos excellents et remarquables amis d'enfance et de jeunesse, M. Prosper Guichard de Bienassis.

« Me permettrez-vous de vous dire, monsieur, que le Bienassis que vous avez visité, que vous avez aimé, que vous avez chanté et où votre souvenir est demeuré vivant et honoré depuis plus d'un demi-siècle, attend de vous et serait heureux de recevoir une marque de sympathique condoléance à son veuvage et à sa douleur? Peut-être m'excuserez-vous de vous écrire ceci, quand vous saurez, monsieur, que ce « véritable ami, » comme vous l'avez qualifié vous-même, était aussi le mien depuis tantôt vingt-cinq ans.

« Hélas ! il repose maintenant, en attendant le dernier réveil, à l'ombre de la modeste église que son initiative et sa libéralité ont relevée de ses ruines et rendue à la prière ! Il y dort à côté de sa vertueuse et vénérable mère, Mme de Montlevon, que vous avez connue, et qui vous aima comme un second fils. Sur son humble pierre sépulcrale, sa veuve inconsolée et pour qui la terre désormais n'est plus qu'un tombeau, va faire graver cette simple et touchante épitaphe que vous lui composiez vous-même à l'avance, il y a trente ans, dans l'une de vos plus belles *Harmonies* :

Tout près de son berceau sa tombe fut placée...

« Ainsi vos vers qui ont révélé au monde « sa vie cachée » feront encore rayonner, à l'œil de ses compatriotes futurs, l'obscurité de sa tombe.

« Mais une gloire plus réelle et plus durable lui est échue en partage. A la fin du commentaire qui accompagne, dans la dernière édition de vos œuvres, l'*Harmonie* intitulée : *Souvenir d'enfance*, vous disiez, en parlant de cet ami : « Que Dieu le bénisse du haut de son éternité, comme je l'ai béni moi-même dans ces vers éphémères. » Eh bien ! monsieur, vous aimerez à apprendre, je n'en doute pas, que Dieu avait exaucé, depuis plusieurs années déjà, ce vœu de l'amitié, en élevant par sa grâce, sur le piédestal surnaturel de la foi, tant de vertus, tant

de précieuses qualités naturelles qui distinguaient M. Guichard de Bienassis...

H. GUILLERMARD (1). »

Lamartine répondit-il à cette invitation pressante? On peut en douter; car la veuve de Guichard eût joint sa lettre, comme un précieux et suprême hommage, à la liasse des autres lettres qu'elle a refusé de brûler... Elle s'occupa seule d'élever le tombeau de son mari; du cimetière de Villemoirieu où, d'abord, il reposa près de sa mère, elle ramena ses cendres dans l'église; pour les abriter elle fit élever une chapelle, dédiée à la Vierge, qu'une somme de mille francs, léguée par son testament, permit d'achever (2); une plaque de marbre noir y reçut, avec son nom et celui de son mari, les quatre vers de Lamartine.

Le silence du poète fut blâmé sans doute. Pourtant, si Lamartine se taisait, c'était pour se recueillir. La mort de Guichard ranima le souvenir de toutes les autres morts qui peu à peu l'avaient laissé seul debout dans le désert de l'âge et de la souffrance; quelques mois plus tard, comme il rêvait dans le jardin de Milly, sous le soleil d'octobre, la tristesse de son âme roula comme un torrent dans le prologue de cette admirable psalmodie — son dernier chef-d'œuvre égal aux plus beaux — *La Vigne et la Maison* :

On a vidé ses yeux de ses dernières larmes...

Des larmes pour Guichard? Lamartine n'en a plus; mais il mêle Guichard à toute sa jeunesse, à tout ce passé dont Milly reste le symbole; en disant un suprême adieu à Milly, il le dit à tous les lieux qui lui furent doux, à ce petit château de Bienassis, par conséquent, que, depuis 1835, il a juré, chaque année, de revoir, et où, chaque année, la malice du destin l'a empêché de reparaître... Rentré à Paris, pendant toute une nuit d'insomnie, il rêve au passé; le matin, il rédige le dixième *Entretien* du *Cours familier de littérature* où il rend un bel hommage à son ami... « C'était, soupire-t-il, un cœur toujours en flammes, que le rêve, l'amour, la poésie, l'amitié précoce consumaient en bois vert et qui, après une longue vie, ne

(1) Lettre déjà publiée avec une erreur de date par M. L. Fabry, dans la revue régionale : *les Alpes pittoresques*

(2) M[me] Jeanne Antoinette Zélie Comte, veuve de Guichard, mourut le 18 août 1865.

laisse qu'une cendre tiède et des lueurs éteintes... » Bientôt, il écrit les premiers chapitres de ses admirables *Mémoires* qu'il n'aura pas le courage de terminer : il y crayonne un dernier portrait de Guichard. Puis, ayant détaché son âme de tout ce qui l'enchanta, il se tourne vers les solitudes et les aridités qui le séparent encore de la mort.

* * *

Extrême pointe des monts du Dauphiné penchant vers le Lyonnais, la colline de Bienassis se « renfle » toujours sur la calme plaine « comme une vague décroissante qui apporte un navire à la plage. » Le joli château se dresse à l'endroit où les bois achèvent de déferler; restauré en 1894 par son nouveau propriétaire, orné d'un donjon carré que flanquent des échauguettes, dentelé de créneaux, embelli, agrandi, il a pris un aspect plus puissant et plus féodal. Mais les élégantes tourelles d'angle jaillissent, comme jadis, de son toit. Autour de lui le paysage n'est pas beaucoup changé depuis les jours d'automne de 1808 et de 1810 où Lamartine et Guichard y donnèrent ensemble l'essor à leurs premiers désirs de jeunesse, de gloire et de liberté. Leurs fantômes reviennent-ils hanter ces lieux où l'un ensevelit tant de rêves dans la sérénité d'une vie médiocre et résignée, où l'autre, si souvent, du sein de ses tumultes, envoyait, après des années d'oubli, sa pensée chargée d'inquiétudes et de regrets?... S'ils s'y rejoignent, ils s'y retrouvent à l'aise; vendu par le neveu et le filleul de Guichard, le domaine de Bienassis est aux mains d'un ami des lettres et des poètes; les souvenirs que contient le château sont conservés avec une attentive piété; dans la chambre que Lamartine habita voilà quelque cent quinze ans, le lit-carrosse épanouit son étrange dais en dôme, comme pour quelque taciturne apothéose, les meubles, de style Louis XVI, semblent attendre la visite nouvelle que le poète avait promise et qu'il ne fit jamais.

Dans son œuvre, domaine et château rayonnent, en un coin paisible, sous la tiédeur du soleil automnal. Lamartine a moins bien dessiné la figure de Guichard : elle apparaît nettement à travers les lettres qu'il lui adressa. Sensible et scrupuleux, inquiet et discret, avide et résigné, le philosophe de Bienassis ressemblait à son maître, le philosophe de Genève; il aima comme lui la nature, la vertu, l'amour et la tranquillité;

il l'imita jusqu'en ses ombrageuses pudeurs, ses défiances et sa misanthropie. Élevé sous le règne de Rousseau, il communiqua son admiration à Lamartine, qui la subit profondément, même quand il l'eut tempérée par d'autres enthousiasmes.

C'est pour Guichard, en effet, que Lamartine sentit ces premières ardeurs de l'amitié, si enivrantes dans un jeune cœur que les premières exaltations de l'amour ne leur sont point comparables, car aucune inquiétude ne s'y mêle, ni aucune réserve, ni aucun remords. C'est à Guichard que, jusqu'en 1812, il fit les plus chères confidences, les plus enflammées, les plus délicates... Nul doute que la défection d'un pareil ami ne lui ait été douloureuse ; elle lui apporta sa première désillusion.

Quand ils se retrouvèrent, tous deux avaient bien changé. Ils s'aimèrent de nouveau, mais en s'y appliquant, un peu par pitié d'eux-mêmes, beaucoup par regret de leur commun passé. En de rares minutes seulement, chaque fois qu'ils se revoyaient, leurs âmes se retrouvaient de niveau. « Aimons-nous », répétait Lamartine dans ses lettres, dans ses vers... Ce qu'ils réussirent à aimer en eux, c'était leur jeunesse : en vieillissant, ils la divinisaient. Mais l'élan spontané d'autrefois avait disparu...

Le rêve de l'amitié parfaite, de la fusion des âmes, ce rêve supérieur à celui de l'amour, Lamartine ne le réalisa vraiment que deux fois ; avec Guichard d'abord pendant quatre ou cinq ans de leur adolescence, avec Virieu ensuite, pendant trente ans de jeunesse et de féconde maturité... Tous les autres attachements, sympathies, amitiés, amours, et les adorations mêmes qu'il conçut ou qu'il suscita, — à l'exception peut-être du culte que lui voua sa nièce Valentine, — tous les attachements terrestres lui parurent incomplets et « courts par quelque endroit » : en face des hommes comme en face de Dieu, cette grande âme souffrit de se sentir incommunicable et seule ; avec sa vraie noblesse ce fut son plus profond tourment.

MAURICE LEVAILLANT.

LA CITÉ SECRÈTE

DERNIÈRE PARTIE (1)

IV

De longue date les Markovitch m'avaient fait promettre de passer avec eux la veillée de Pâques et de les accompagner à notre église sur le quai. Ce samedi soir, j'étais sur le point de me mettre en route, lorsqu'on heurta à ma porte, et, à ma grande surprise, je vis entrer Nicolas Markovitch, en tenue de soirée! Avec son col pointu si haut, ses pans d'habit si courts, son melon aux larges bords, il me parut ridiculement prétentieux. Il m'expliqua confusément qu'il désirait se rendre seul avec moi à l'église... il avait à me parler... nous retrouverions les autres là-bas. Deux choses me frappèrent tout de suite; il était très malheureux, — et un peu gris. On lisait sa tristesse dans ses yeux étranges, pathétiques, si souvent brillants de larmes retenues, sur ses joues creuses, sur ses lèvres tombantes, qui n'exprimaient ni la maussaderie, ni l'impatience, mais simplement le chagrin à la façon des tout petits enfants ou des bêtes. Sa légère ébriété se trahissait dans sa démarche incertaine, dans ses mains tremblantes et la rougeur de son visage. Aussi bien, n'était-il pas assez ivre pour ne pas rester maître de sa pensée et de sa parole.

Nous sortîmes ensemble. En Russie, cette veille de Pâques garde toujours une certaine beauté. C'est la fin miraculeuse de l'interminable et cruel hiver; le monde renaissant du soleil et

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 octobre, 1er et 15 novembre.

des fleurs est prêt; un coup de baguette le fera naître. Cette année-là cependant, un indicible émoi flottait dans l'air. L'âme de Pétrograd s'éveillait, douloureuse et inquiète. Où étaient les rangées féeriques de petites lampes qui habituellement égaient les rues, ce soir-là? Elles pendent en guirlandes de lumière d'un mur à l'autre, illuminent les squares, se reflètent en mille étoiles dans les canaux et se voilent au loin de brume dorée. Seules, maintenant, les églises s'éclairent; les rues ne sont que gouffres noirs balayés par les vents; les canaux sont chargés de glaçons qui frottent contre les barques endormies. Peu de monde, un grand silence, un air humide et lourd.

En chemin, Markovitch, comme je m'y attendais, aborda le sujet de Sémyonof.

— Vous savez qu'Alexis Pétrovitch habite maintenant chez nous.

— Oui, je le sais.

— Vous pouvez comprendre, Ivan Andréiévitch, que, lorsqu'il est venu me le proposer, j'ai été fort étonné. Il allégua qu'il se sentait trop seul chez lui, que, pour une semaine ou deux, il lui plairait d'avoir de la compagnie. Puisque cela ne devait pas durer, cela n'avait pas d'importance.

— Et pourquoi avez-vous renoncé à vos inventions, Nicolas Léontiévitch? fis-je en le fixant brusquement.

— Mes inventions!... Je m'étais fait sur elles beaucoup d'illusions. Mais Alexis m'a montré leur parfaite inutilité. Je crois qu'il l'a fait dans une bonne intention. C'est un homme singulier,... oui, vraiment singulier. Je ne comprends pas bien le sentiment qu'il m'inspire. Parfois, il me paraît réellement bon, d'autres fois il m'irrite au point que je perds tout empire sur moi-même... C'est comme avec le vieux fou dont j'étais le secrétaire. Celui-là, j'ai failli le tuer. Au milieu de la nuit, la pensée me vint de son ventre, tout rond, blanc et luisant, et je sentis pousser en moi la tentation d'y enfoncer un couteau. Cela me tint éveillé des heures. Qui n'a passé par de tels moments? Et je le répète : Alexis peut être très bon.

— Qu'entendez-vous par ce mot : bon?

— Par exemple, il lui restait d'excellent vin, plus de cinquante bouteilles : il nous a tout donné. Il insiste pour nous payer une pension. C'est un homme généreux...

— Voulez-vous un conseil, dis-je, ne buvez pas son vin.

Nicolas se montra vexé.

— Qu'entendez-vous par là, Ivan Andréiévich ? Ne pas boire son vin ! Pourquoi me donner un tel conseil ? Suis-je un enfant ? Ne sais-je pas me conduire ?

Il retira sa main de mon bras.

— Et ne m'aviez-vous pas dit que vous aviez renoncé au vin, tout à fait renoncé ?

— C'est juste, mais Pâques est le temps des réjouissances... — sa voix se fit mordante : — Des réjouissances quand le monde est en pareil état ! En vérité, Ivan Andréiévitch, je ne comprends que trop le cynisme d'Alexis : le monde actuel est un triste spectacle pour un observateur. — Il passa son bras sous le mien, si serré contre moi que je percevais les battements de son cœur. — Mais, n'est-ce pas, Ivan Andréiévitch, vous croyez que la Russie a retrouvé son âme. — Ses accents devinrent pressants comme une supplication. — Il faut le croire. Il ne faut pas écouter ces imbéciles qui ne veulent pas admettre qu'elle sortira plus grande de tout ceci. Des imbéciles ? Non, des misérables ! Voilà ce qu'ils sont. Si je ne puis mettre ma foi en la Russie, je mourrai. Et nous sommes tous comme cela. Si, maintenant, elle ne se lève pas, si elle ne se met pas aujourd'hui à la tête de l'humanité, elle ne le fera jamais et cela nous brisera le cœur. Mais elle le fera... elle le fera... Aucun de ceux qui suivent les événements n'en peut douter. Seuls des sceptiques comme Alexis... Mais celui-là doute de tout et il ne respecte rien. Il faut qu'il souille tout, de son contact méprisant. Mais qu'il ne touche pas à la Russie !... Je l'ai prévenu.

Il se collait à moi, les doigts crispés sur ma manche :

— Je vais vous faire un aveu, Ivan Andréiévitch, vous ne le répéterez à personne. J'ai peur. Oui, c'est vrai : j'ai peur de moi, peur de cette ville, peur d'Alexis... Cela va mal pour moi, Ivan Andréiévitch. J'ai peur de moi-même. Je ne sais pas où j'en pourrai venir. J'ai des rêves bizarres... Pourquoi Alexis est-il venu habiter chez nous ?

Dieu merci, nous atteignions l'église. Je montais déjà les marches quand il me vint à l'esprit que, pas une seule fois, il n'avait prononcé le nom de Véra.

V

Et pourtant, si accablé qu'on fût de mille soucis, il était impossible de résister au charme indéfinissable de cette cérémonie.

On a pu dire que, cette année-là, la foule ne se précipitait pas dans les sanctuaires comme aux Pâques précédentes, mais notre église était petite : elle nous parut pleine à craquer. Trébuchant sur les marches obscures, nous nous trouvâmes à l'extrémité de la nef étroite. Plus loin, s'ouvrait une zone de lumière dorée où baignaient des formes vagues et mystérieuses. Au moment de notre entrée, la procession descendait la nef pour aller faire le tour de l'édifice, en quête du corps de Notre Seigneur.

Venaient d'abord les chantres, puis les bannières aux vives couleurs, puis le prêtre dans sa chasuble éclatante et raide d'ornements, les dignitaires, les diacres, enfin les fidèles. Et chacun portait un cierge allumé. Les chants, la forêt des cierges, le trou noir que fit la porte en s'ouvrant au vent glacé de la nuit, le bruit des voix au dehors, la litanie qui s'éloignait, puis l'attente silencieuse du retour, tout cela avait quelque chose de simple qui nous ramenait aux éléments essentiels et touchait le cœur même du mystère de la vie. Toute peine s'effaçait, tout rentrait dans la paix.

Tout à coup on frappa. La porte s'ouvrit. Le prêtre était là, écarlate et or. Il prononça : « Christ est ressuscité », et sa voix résonnait d'allégresse comme si vraiment à la minute, dans les ténèbres et le vent, il venait de faire la merveilleuse découverte.

— En vérité, il est ressuscité, répondit la multitude d'une seule voix.

Markovitch m'embrassa.

Quand nous sortîmes, toutes les cloches sonnaient ; cloches de Saint-Isaac aux vibrations profondes, et toutes les autres qui chantaient, gazouillaient, pleuraient, se chamaillaient, se répondaient d'un bout à l'autre de Pétrograd. Du bord opposé de la Néva, nous parvenaient les détonations de la canonnade et l'écho plus lointain, assourdi, des pièces qui tiraient près de la mer.

Il faisait grand froid : nous nous hâtâmes de rentrer à la Perspective des Anglais. Pendant ce trajet, Markovitch n'ouvrit pas la bouche.

Véra, oncle Ivan et Sémyonof nous attendaient. Sur la table étaient disposés la *pashka* (1), un énorme jambon, un gros gâteau, sorte de pain doux appelé *kulich* et une jatte pleine d'œufs multicolores : toute la nourriture de la semaine. On ne ferait aucune cuisine jusqu'au samedi suivant, — et, à vrai dire, on ne tarderait pas à être las des œufs et du jambon. Il y avait aussi du vin, — celui de Sémyonof sans doute, — et un minuscule flacon de vodka.

Le repas fini, comme la conversation languissait, j'allais me retirer, lorsque j'entendis ces mots de Sémyonof :

— Eh bien ! que penses-tu de ta révolution, maintenant, Nicolas ?

— Pourquoi cette question ?

— Ne te rappelles-tu pas ce que tu en disais?... Ce devait être le salut du monde et mieux encore... Cela n'a pas l'air d'en prendre le chemin. Pas mal de disputes, il me semble ? Et l'armée, en train de se désorganiser, n'est-il pas vrai ?

— Je t'en prie, oncle Alexis, murmura Véra.

— Ce que j'ai dit alors, je le crois encore, affirma Nicolas en faisant effort pour garder son calme. Laisse la Russie tranquille, Alexis, et moi de même.

— Je t'assure, Nicolas, que je ne te veux pas de mal. Demande à notre ami Durward si j'ai jamais fait de mal à personne. Il me donnera, j'en suis sûr, un excellent témoignage.

— Peut-être que tu ne me veux pas de mal, mais tu me tourmentes. Je suis un sot de m'en inquiéter... mais chacun sait que je suis un sot.

Tout le temps qu'il parlait, sa face pâle et ses yeux tristes étaient tournés vers Véra.

De nouveau celle-ci répéta très bas :

— Oncle Alexis,... je t'en prie.

Mais il continua.

— Voyons, Nicolas. Tu ne te rends pas justice. Personne ne te prend pour un sot. Je trouve que tu as beaucoup de chance. Avec tes talents...

(1) Pâte sucrée faite de crème et d'œufs, de lait caillé et de sucre.

— Mes talents? dit Nicolas à demi-voix en regardant sa femme : je sais maintenant que je n'ai aucun talent.

— Et l'amour de Véra, poursuivit Sémyonof.

— Ah ! cela surtout, dit Nicolas, en soupirant profondément, c'est cela qui est fini.

Que se passa-t-il alors? Véra fit un mouvement pour mettre sa main sur celle de son mari, mais lui retira tout doucement la sienne qui resta posée sur la table, agitée d'un tremblement ; on percevait, au milieu du bruit des paroles, le choc léger des ongles contre le bois.

Véra dit quelques mots que je ne pus saisir.

— Non... répondit Nicolas. Le moment est venu pour nous d'être sincères l'un envers l'autre. J'ai bu trop de vin, la tête me fait mal et je ne parle peut-être pas très clairement, mais cela me donne le courage de dire ce que j'ai sur le cœur. Sache-le donc, Véra, j'ai vu ce qui s'est passé ici ce jeudi après-midi, la semaine de la Révolution.

Véra eut un geste de détresse. Il expliqua :

— J'étais dans mon atelier, où Alexis couche maintenant. Je n'ai pas cherché à voir; j'ai vu malgré moi : j'en suis fâché.

— Moi, Nicolas, j'en suis contente, répondit Véra avec fermeté : j'étais résolu à t'en parler en tout cas. J'aurais dû t'en parler plus tôt. Oui, c'est vrai et tu as bien vu ; j'aime, et je suis aimée. Je veux qu'Ivan Andréiévitch, Alexis et oncle Ivan et tous le sachent. Il n'y a rien là qui soit à cacher. Je n'avais jamais aimé, je n'ai pas à rougir de l'amour qui m'est venu maintenant. D'ailleurs, Nicolas, notre vie n'en sera pas changée. J'ai toujours la même affection pour toi : je continuerai de t'obéir; je ferai exactement ce que tu me diras. Si tu le désires, je ne le verrai plus, mais je ne cesserai pas de l'aimer.

Markovitch eut un cri de bête blessée :

— Ah ! Véra... tu es cruelle.

Il dit encore :

— Aujourd'hui, je ne veux rien décider. Nous réfléchirons, nous prendrons un parti plus tard... Ce soir, je ne peux penser à rien... Et toi, Alexis, laisse-moi en paix...

Il se dirigea à pas incertains vers sa chambre. Du même mouvement Véra s'était levée. Elle promena ses regards autour d'elle comme si la lumière l'éblouissait et, sans adresser la parole à aucun de nous, elle suivit Nicolas.

Je regardai Sémyonof.

— Je pense, lui dis-je, que vous feriez mieux de retourner chez vous.

— Pas encore, répondit-il avec son éternel sourire.

VI

Le lundi de Pâques, j'avais promis de me rendre à l'invitation d'un riche marchand, Rozanof, dont j'avais fait la connaissance à Noël chez les Markovitch. La seule curiosité m'attirait chez ce personnage peu sympathique.

Il avait fait une fortune considérable en vendant aux paysans des sucreries à bon marché. Maintenant, il menait une existence de jouisseur. Sa manie actuelle était de collectionner, sans aucun discernement d'ailleurs, la peinture russe moderne. Il est vrai de dire qu'il possédait aussi une galerie privée de dessins pornographiques.

Rozanof habitait derrière la cathédrale de Kazan. J'arrivai en compagnie de Bohun. Un ascenseur doré d'une lourde élégance nous monta à l'étage. Au milieu d'une profusion de tableaux, de statues, de dorures, s'étalait, rubicond et gras, le maître de céans. La réunion était nombreuse. Beaucoup de Juifs, des artistes, des acteurs que nous avions peine à distinguer derrière le brouillard que faisait la fumée des cigarettes.

Tout à coup, debout toute seule, j'aperçus Nina.

Son isolement fut la première chose qui me frappa. Elle s'appuyait contre le mur, sous les cadres dorés, et regardait autour d'elle avec un sourire timide et triste. Elle portait une robe blanche, très simple. Il était aisé de voir qu'elle n'était pas heureuse et que, depuis ses nouvelles expériences, la vie ne l'avait pas bien traitée, parce qu'elle montrait un air indécis et gêné qui ne lui ressemblait guère. J'allais vers elle pour lui parler, quand deux perruches l'entourèrent et l'entraînèrent avec elles.

Son image ne me quitta pas, tout le temps du repas bruyant qui suivit. Je ne pouvais la voir de ma place et j'eus beau tendre l'oreille, je n'entendis pas une fois sa voix. Qui aurait imaginé, un mois auparavant, que Nina pourrait faire partie d'une réunion de ce genre, sans que sa voix dominât toutes les autres?

A nous voir à table ce soir-là, nul n'aurait pu deviner qu'il était question de disette à Pétrograd. Jusqu'au dernier son de la trompette du Jugement dernier, le riche trouvera moyen de se procurer les choses qu'il désire. Le vin coulait à flots et, avant la fin du repas, chacun parlait à tue-tête.

Après dîner, nous passâmes tous dans le grand salon pompeux pour admirer les peintures. Nous causions, lorsque soudain tomba sur nous un de ces silences qui peuvent surgir inopinément partout où des Russes sont rassemblés. Je les qualifierai de « silences russes », car je ne connais rien d'analogue en aucun autre pays. C'est comme si les âmes de tous ceux qui sont là s'enfuyaient en un instant par les fenêtres, abandonnant les corps et les habits. Chacun reste à sa place, les yeux mi-clos, la bouche fermée, les mains oisives; cependant désespérés et impuissants, les maîtres de maison jettent autour d'eux des regards de détresse.

Cela peut durer ainsi jusqu'au matin.

Soudain, une insignifiante petite femme, assise près de moi, se mit à dire :

— La Russie n'a plus qu'une chose à faire maintenant, c'est de cesser toute résistance et de faire ainsi honte au reste du monde.

C'était une personne douce et avenante avec de bons yeux de génisse. En parlant ainsi, on voyait qu'elle ne faisait que suivre sa pensée. Elle pensait tout haut. Cela suffit. Ce fut un effet magique. Les fenêtres s'ouvrirent, les âmes rentrèrent pêle-mêle et un tel déluge de paroles se répandit dans la pièce que les statues elles-mêmes parurent en frissonner sur leur socle. Tout le monde parlait, tout le monde à vrai dire criait, et on entendait retentir les mêmes mots dont l'écho avait rempli les rues cette semaine : Liberté, Démocratie, Socialisme, Fraternité, Antiannexionnisme, Paix universelle.

Un vieillard à barbe blanche ne se lassait pas de proclamer :

— Ce ne sont pas les canons qui seront nos armes. C'est la paix de Dieu, la paix de Dieu que nous cherchons.

Une des invitées, une belle Juive, bondit de son siège et, debout au milieu du cercle, entonna une sorte de chant dont je ne saisis que de loin en loin une phrase :

— La Russie lavera le monde de son péché... La Russie sauvera le monde...

Depuis un moment, j'observais Bohun. Il dit, tout rougissant, la voix un peu hésitante :

— Et l'Allemagne, qu'en faites-vous ?

La dame se tourna furieuse contre lui :

— L'Allemagne ? L'Allemagne prendra modèle sur nous. Quand nous poserons les armes, elle en fera autant.

— Et supposez qu'il n'en soit rien ?

Les regards se tournaient vers lui. On se taisait.

— Ce ne sera pas notre faute. Nous aurons donné l'exemple.

Un léger murmure d'approbation suivit cette réplique. Bohun en fut piqué. Il éleva la voix.

— Et vos alliées, l'Angleterre et la France, vous voulez donc les trahir ?

— Nous ne trahissons pas le prolétariat d'Angleterre et de France. Ce sont nos amis, nous n'en connaissons pas d'autres. L'alliance avec les Gouvernements capitalistes de France et d'Angleterre n'a pas été faite par nous, mais par notre Gouvernement capitaliste qui n'existe plus.

— Cependant, reprit Bohun, quand la guerre a commencé, n'avez-vous pas tous, pas le Gouvernement seulement, mais vous tous aussi qui m'écoutez, supplié l'Angleterre de se joindre à vous ? Aux jours qui précédèrent l'intervention anglaise, ne menaciez-vous pas de nous traiter de lâches et de traîtres, si nous restions à l'écart ?

Il y eut un torrent de réponses.

— Cela ne nous regarde pas... Cela ne nous regarde pas...

Ce fut le moment pour Bohun de se montrer : il sauta sur ses pieds, écarlate, frémissant, et sa voix était si désespérée, sa détresse si sincère qu'il domina toute la réunion.

— Que vous arrive-t-il donc, quelle folie s'est emparée de vous tous ? Vous qui étiez le peuple le plus modeste de l'Europe, vous voilà maintenant le plus vaniteux. Mais voyez, réfléchissez aux conséquences de votre capitulation. Vous livrez à l'esclavage les trois quarts des peuples de la terre, vous renoncez pour toujours peut-être, à l'avènement de la démocratie, vous fondez à jamais le règne du militarisme le plus grossier ! Qu'avez-vous accompli jusqu'ici par le fait de votre Révolution ? Qu'avez-vous obtenu en relâchant la discipline de l'armée ? Quel bien avez-vous fait ? Quelqu'un en est-il plus heureux ? Le désordre n'est-il pas partout ? Ne voyez-vous pas

partout le travail s'arrêter et vos industries périr? Et les 80 millions de paysans libérés en l'espace d'une seule nuit, qui les dirigera? Qu'avez-vous fait de cette chose sainte, le patriotisme? Lequel de vous a prononcé le nom de la Russie depuis la Révolution? Personne... Démocratie, Fraternité, tant qu'on veut, mais Russie jamais. Et comment imposerez-vous votre Démocratie et votre Fraternité, si vous ne commencez pas par vous faire respecter ?... Tout cela, je vous dis que c'est absurde !... plus qu'absurde, criminel, impardonnable.

Le pauvre garçon était prêt à pleurer. Il s'arrêta brusquement, le regard fixe, les poings serrés.

Rozanof lui répondit. Rozanof, très rouge, bouffi de nourriture et de boisson, chancelant sur ses jambes, ses petits yeux allumés de mysticisme et de vin. Il s'avança au milieu du cercle.

— Ce que vous dites est peut-être vrai, c'est très anglais, très honnête et, pardonnez moi, jeune homme, très simpliste. Vous dites que nous sommes vaniteux, nous autres Russes. Non, nous ne sommes pas vaniteux, mais nous voyons plus loin que le reste des hommes. Est-ce un malheur pour nous? Peut-être, mais peut-être aussi cela va-t-il nous aider à sauver le monde. Prenez-moi, par exemple. Suis-je une belle âme? Non sans doute. Tout le monde sait que non. Personne ne peut me regarder en face et dire que je suis une belle âme. Toute ma vie, j'ai fait des choses honteuses. Ceux qui me connaissent savent quelques-unes des choses que j'ai faites et il y en a d'autres... pires, que moi seul, je sais. Eh bien! alors?... Vais-je cesser de faire ces choses?... Est-ce qu'à cinquante-cinq ans, subitement, je vais devenir un saint? Mais non. Je vais continuer à agir comme je l'ai toujours fait et je tomberai dans une vieillesse infâme. Je le sais. Ainsi, jeune homme, vous pouvez m'en croire. Vous pouvez vous fier à moi pour dire la vérité telle que je la vois.

« Je crois en Christ, je crois en la vie de Christ, en l'esprit de Christ. Si j'en étais capable, je voudrais me délivrer de ma bestialité et devenir semblable au Christ. J'ai essayé, maintes fois, et j'ai échoué parce que je n'ai point de caractère. Mais cela veut-il dire que je n'y crois pas? Nullement. J'y crois plus que jamais. Il en est ainsi de la Russie. Vous ne voyez pas assez loin, jeune homme, ni vous, ni aucun de vos

compatriotes. Vous n'attachez pas assez d'importance aux idées; c'est votre grande faiblesse. Comment cette guerre va-t-elle finir? Par la victoire de l'Allemagne? Peut-être... Peut-être même que la Russie par sa faiblesse aidera à cette victoire. Mais sera-ce la fin?... Non... Si la Russie a une idée, si à sa foi en cette idée elle sacrifie tout, si elle consent à se laisser souffleter, traîner en esclavage, à livrer ses terres et son peuple, à être la risée du monde... c'est que c'était son destin. Elle supportera tout cela pour que son idée vive.

« Et son idée vivra. Les Allemands et les Autrichiens sont des hommes comme nous. Plus tard, peut-être, beaucoup plus tard, ils se diront : voici la Russie qui croit à la paix universelle, à la fraternité des hommes, elle sacrifiera tout à cette foi, comme le Christ, elle ira, elle sera torturée et crucifiée... et ressuscitera le troisième jour. N'est-ce pas l'histoire de toute idée qui doit triompher? Vous dites qu'en attendant, c'est l'Allemagne qui triomphera. Peut-être, pour un temps, mais notre idée ne périra pas.

Après cela, le tumulte des voix se fit plus bruyant, plus confus, et je n'ai plus saisi que des bribes de la conversation.

Comme je partais, je me trouvai près de Nina. Elle me regarda avec son expression d'autrefois.

— Durdles, Véra est-elle bien?

— Elle est triste, Nina, à cause de votre absence. Revenez.

Mais elle secoua la tête :

— Non, non, je ne peux pas.

VII

Le lendemain, mardi, fut orageux avec du vent et de la pluie. De ma fenêtre j'observais curieusement le tourbillonnement des eaux chargées de glaçons. La pluie en nappes obliques frappait la glace tourmentée, des blocs entrechoqués se soulevaient, parfois une force irrésistible les emportait. C'était comme si tout allait glisser dans l'espace : soudain il se faisait une accalmie, toute la masse restait suspendue, frémissante dans le cliquetis et le brisement des blocs amoncelés, jusqu'à ce que le tournoiement recommençât dans le sens opposé.

Vers le soir, je m'étais assoupi sur mon livre, lorsque je fus réveillé en sursaut. On frappait. Sémyonof était sur le seuil.

— Puis-je entrer?

— S'il le faut absolument, répondis-je, je n'ai pas le moyen de vous en empêcher.

Il se mit à rire. L'eau dégouttait de son caoutchouc; il l'enleva, posa son chapeau et vint s'asseoir près du poêle. Penché, il présentait son manteau à la flamme et contemplait la vapeur qui s'en échappait. Je m'étais reculé sans un mot : je ne voulais pas lui laisser la moindre illusion sur les sentiments que m'inspirait sa venue. Il se retourna et me regarda.

— Vraiment, Ivan Andréiévitch, dit-il, voilà un piètre accueil.

— Il m'est impossible de vous en faire un autre. Je souhaite vous voir aujourd'hui pour la dernière fois.

— C'est tout à fait cela, répondit-il, en me souriant amicalement; c'est précisément pourquoi je suis ici. Je viens vous dire adieu.

J'eus un geste de surprise.

— Oui, adieu ! quelque chose me dit que nous ne causerons plus jamais ensemble. Je puis me tromper, mais cela m'étonnerait, car mes intuitions sont généralement justes.

Ce fut alors que je remarquai son visage altéré, ses yeux cernés, son regard terni par l'insomnie. Ces signes de détresse physique me surprirent. Jusqu'alors, quel que pût être le trouble de son âme, son corps semblait invulnérable.

— Et cette fois en effet, répliquai-je, elles ne vous auront pas trompé ; car j'ai la ferme intention de ne plus jamais vous adresser la parole.

Sémyonof me jeta un regard singulier, ironique, et, ma parole ! presque affectueux :

— C'est triste ce que vous dites là, Ivan Andréiévitch, c'est triste parce que, réellement, j'ai de l'amitié pour vous. Et vous êtes peut-être le seul homme au monde dont je puisse en dire autant... Mais voyons, vous n'avez pas toujours eu pour moi cette haine véhémente. Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis?

— Pouvez-vous le demander, Sémyonof? Vous savez l'amitié que j'ai pour votre famille : je suis outré de voir le rôle diabolique que vous êtes venu y jouer. Quel plaisir un homme tel que vous, intelligent et cultivé, peut-il trouver à harceler de pauvres gens comme Véra et Nicolas ? Vous avez fait assez de mal. S'il en est temps encore, essayez de le réparer. Épargnez

ces malheureux, faites la paix avec eux et, moi aussi, je vous pardonnerai.

— Évidemment votre pardon est pour moi de toute importance, dit-il avec un mélange de raillerie et de gravité. Mais bah! vous n'aurez plus à me supporter que quelques jours. Comment cela finira-t-il ? vous demandez-vous. Qui vous débarrassera de moi ? Nicolas ou Véra ? Ou peut-être notre nouveau Byron, Lawrence ? Ou même vous ? Je vous préviens que je ne me défendrai pas. Je ne ferai aucune résistance, je m'y engage.

Soudain, je le vis changer d'attitude et de ton. Il se rapprocha, ses yeux las plongèrent jusqu'au fond des miens :

— Ivan Andréiévitch, trêve de vaines paroles : laissons cette dispute sans objet, laissons votre haine pour moi... Je viens à vous aujourd'hui, j'y suis toujours venu comme le papillon à la flamme. Pourquoi ? Est-ce pour le charme de votre société ? Je ne vous flatterai pas, je ne vous ferai pas d'absurdes compliments. Non. C'est parce que vous seul, parmi tous les imbéciles qui sont ici, vous seul l'avez connue. Elle avait de l'affection pour vous. Vous vous souvenez d'elle et vous pouvez en parler. Ah ! que de fois j'ai souhaité parler d'elle avec vous ! Que de fois je suis venu jusqu'à votre porte et reparti sans entrer! Ivan Andréiévitch, vous avez vos bons côtés : c'est ce qu'elle avait su voir en vous... Vous êtes honnête, vous êtes brave... Vous êtes comme un bon clergyman anglais. Mais elle!... Quelle compagne j'aurais eue, si vivante, si pleine d'esprit et de fantaisie ! Tous les détails, les moindres détails... vous rappelez-vous ?... sa façon de marcher, de s'habiller, son sourire et jusqu'à ses colères où elle était si belle !... Ivan Andréiévitch, ayez pitié de moi ! Oubliez pour un peu votre morale, vos principes, et parlez-moi d'elle ! Parlez-moi d'elle !

Il s'attachait à moi, suppliant, le regard fiévreux, l'air d'un dément. Il l'était sans doute en cet instant.

— Je ne peux pas... je ne veux pas, répondis-je en m'écartant de lui. Le souvenir que vous évoquez est sacré pour moi. Je ne puis souffrir de vous envelopper dans la même pensée, elle et vous. Certes, je n'ai aucun sentiment de jalousie...

— Que dites-vous là ? De qui et de quoi seriez-vous jaloux ?

— Moi aussi, je l'aimais.

Il me regarda, et en dépit de moi-même le rouge me monta

au visage. Il me toisa de la tête aux pieds. Mon peu d'agrément physique, la disgrâce de mon corps misérable et débile, son regard méprisant voyait tout.

— Ne croyez pas, dis-je, qu'elle en ait jamais rien su. Je serais mort plutôt que d'avouer. Mais parler d'elle avec vous, cela je ne le veux pas.

Il se le tint pour dit et cessant désormais de railler :

— Allons, dit-il, le lien est brisé... Je m'en vais. Quand je ne serai plus, rappelez-vous que la vie est plus compliquée que vous ne pourrez jamais le comprendre. Ne soyez pas si sûr de votre fait, Ivan Andréiévitch. Vous savez le proverbe : « Le cœur de tout homme cache une cité secrète. C'est sur ses autels que sont offerts les vrais holocaustes. »

Se rapprochant de moi.

— Plus tard il ne faudra pas me juger trop sévèrement, Ivan Andréiévitch. N'oubliez pas que j'étais un homme hanté.

Brusquement, il me baisa sur les lèvres et disparut.

VIII

Jusqu'à son dernier jour, Bohun gardera la mémoire de ce mardi soir.

Il était rentré vers six heures. Sémyonof, dans le fauteuil, parcourait le journal, tandis que Markovitch, paisiblement, faisait les cent pas à l'autre bout de la salle à manger. Il portait de vieilles pantoufles bleues fanées, qu'il avait adoptées depuis peu.

Épuisé par sa longue journée et ses efforts pour ouvrir les yeux de Russes indifférents aux gloires de l'Empire britannique, Bohun, affalé dans l'autre fauteuil, dormait à moitié sur un exemplaire délabré de *Nichée de gentilhommes*.

La voix de Sémyonof, qui lisait à haute voix des extraits du journal, vint le tirer de sa somnolence. Il ne saisit, tout d'abord, que des bribes de phrases. Il s'agissait d'incidents révolutionnaires qui s'étaient produits sur le front.

— Écoute donc, Nicolas, disait Sémyonof, qu'en penses-tu? Le colonel a été assassiné, cela ne peut faire de doute, bien que notre ami du *Retch* ne l'imprime pas aussi crûment... Le *Novaya Lezn* donne d'ailleurs toute son approbation... Et en voici un autre...

Et cela continua ainsi, au seul accompagnement des pas ouatés de Markovitch.

— Ah ! encore un !... Eh bien, noble défenseur de la Révolution russe, que penses-tu de cela ? Vois un peu ce qu'ils ont fait près de Riga. On dit...

— Laisse-moi, Alexis, garde pour toi la lecture de ton journal.

Ces mots furent prononcés d'un tel accent, si différent du ton ordinaire de Markovitch, que ce fut pour Bohun comme une cloche d'alarme.

— Ce que j'en dis, c'est pour te distraire. Il est puéril de ne pas vouloir voir les choses telles qu'elles sont... Si vite, après votre belle révolution ! Combien de temps y a-t-il ? Voyons ?... mars, avril... oui, à peu près six semaines.

Le bruit des pas s'interrompit. A voix basse, avec une extraordinaire intensité d'émotion contenue, Markovitch proféra :

— Voilà des semaines que tu me provoques, Alexis. Je ne sais pourquoi tu me hais, ni pourquoi tu me poursuis ainsi. Retourne chez toi ! Si je suis malheureux, et par ma faute, quel plaisir trouves-tu à me tourmenter ?

— Te tourmenter ! Moi ?... Mon cher Nicolas, jamais de la vie ! Tu es malheureux ? me dis-tu... Je ne m'en doutais pas... Serait-ce à cause de tes inventions ? Elles n'ont jamais très bien réussi, n'est-ce pas ?

— Tu me les vantais !...

— Est-il vrai ? Pure bonté de cœur, hélas ! En fait, j'ai été soulagé quand tu as commencé à y voir clair.

— Tu as persuadé à Véra et à Nina, que mes travaux ne valaient rien. Elles y croyaient avant ton arrivée.

— Tu me fais trop d'honneur, Nicolas. Je ne me flatte pas d'exercer une si grande influence sur les opinions de Véra. Il suffit que j'affirme quoi que ce soit, pour qu'elle prenne immédiatement le contre-pied. Tu as dû maintes fois t'en apercevoir.

— Tu m'as ravi la foi qu'elle avait en moi. Tu m'as ravi son amour.

Sémyonof eut un éclat de rire qui eut pour effet de pousser à son comble l'exaspération de Markovitch. Cessant de se contenir, il se mit à crier :

— Tu m'as tout pris... Et maintenant, tu ne veux pas me

laisser en paix !... Prends garde ! Tu joues là un jeu dangereux, je t'avertis.

Sémyonof s'était dressé : les deux hommes marchaient l'un l'autre. Markovitch était comme fou. Les bras en l'air, les yeux hors de la tête, il tremblait de tout son corps. Sémyonof, avec son calme habituel et son éternel sourire, le dévisageait.

— Eh bien, demanda-t-il, que feras-tu?

— Un instant Markovitch resta les mains levées, puis il sembla s'affaisser sur lui-même. Il s'éloigna marmottant quelques paroles que Bohun se distingua pas. Le front baissé, traînant la jambe, il quitta la pièce. Sémyonof se renfonça dans son fauteuil.

Bouleversé par cette scène violente, énervé par l'atmosphère du drame qu'on respirait dans cette maison, Bohun était allé se coucher de bonne heure; mais impossible de dormir. Il restait éveillé, percevant tous les bruits de la maison, comme il arrive, lorsque, dans les ténèbres, le sens de l'ouïe prend une acuité anormale.

C'est alors que parvint jusqu'à lui un frôlement qu'il connaissait bien : celui des pas feutrés de Markovitch. Très doucement, ils passèrent devant sa porte et se dirigèrent vers la salle à manger. Bohun se mit sur son séant et il lui sembla que tous les autres bruits de la nuit s'accentuaient tout à coup; le suintement du robinet, le gémissement du vent, même la forte respiration de la vieille Sacha, qui couchait dans une espèce d'armoire près de la cuisine, les jambes pendantes dans le corridor. Soudain, tout se tut. On eût dit que la maison retenait son souffle pour écouter.

Bohun n'y tint plus. Il se leva, enfila sa robe de chambre et ses mules et sortit. Arrivé à la porte de la salle à manger, il vit que Markovitch était debout, au milieu de la pièce, une bougie allumée à la main. La lueur de la bougie dessinait un cercle au delà duquel tout était ténèbres et éclairait Markovitch, son visage jaune et ses cheveux en désordre qui lui donnaient l'air de porter perruque. Par-dessus sa chemise de nuit, il avait passé une vieille camisole piquée d'un vert rougeâtre et ses jambes nues ressemblaient à deux baguettes.

Il se tenait là comme incertain de ce qu'il allait faire. La bougie tremblait dans sa main et ses lèvres remuaient, mâchant des mots indistincts. Puis il chercha dans sa poche, en tira un

révolver, l'approcha tout près de ses yeux pour vérifier s'il était chargé. Après quoi, il alla, traînant ses pantoufles, jusqu'à la porte de la chambre de Sémyonof, cette chambre qui abritait naguère le sanctuaire de ses inventions.

Pendant tout ce temps, le jeune Bohun était comme frappé de paralysie. Vous connaissez ces cauchemars où vous faites, pour vous réveiller, des efforts désespérés. Vous vous débattez, vous êtes en sueur et vous ne pouvez bouger. C'est de même que Bohun essayait en vain de faire un mouvement...

Déjà Markovitch était devant la porte de Sémyonof; il avait posé la main sur le loquet. Toujours comme en rêve, Bohun poussa un cri qui s'arrêta dans sa gorge.

En même temps, il lui vint la conviction irraisonnée que Sémyonof était là, derrière la porte, regardant par la lucarne et attendant. Henry n'aurait pas pu dire pourquoi il avait cette certitude. Derrière la bougie de Markovitch, la petite fenêtre ne présentait qu'un carré d'ombre, plus noire, mais il était sûr de son fait et il aurait juré discerner la silhouette de Sémyonof, planté sur ses grosses jambes, prêtant l'oreille...

Pendant une éternité, Markovitch ne remua pas. Lui aussi écoutait. Il entendait peut-être le souffle de Sémyonof.

Enfin il commença à tourner la poignée, très lentement, un peu penché, comme si la serrure était dure, et sans doute Bohun allait réussir à agir, appeler, courir, enfin faire quelque chose, mais une autre le devança. Il entendit derrière lui un pas léger et rapide et se dissimula dans l'ombre.

C'était Véra, en robe de nuit, les cheveux défaits.

Elle s'avança dans la chambre et murmura dans un souffle :

— Nicolas.

Markovitch se retourna, sans montrer aucune surprise. Le révolver était rentré dans sa poche. Véra l'avait rejoint : elle lui donna un baiser, puis elle le prit par le bras et l'emmena.

IX

J'avais promis de conduire Véra, le 30 avril, à un grand meeting à la Bourse, où notre ambassadeur, sir George Buchanan, le consul belge et d'autres personnalités devaient parler pour les Alliés. Le mardi 1er mai verrait une importante manifestation de tous les comités d'ouvriers et de soldats. Des mani-

festations semblables de travaillistes devaient avoir lieu le même jour dans toute l'Europe et, pour une fois, les Russes avaient adopté le nouveau style afin d'assurer la concordance des dates. Beaucoup pensaient que ce jour serait l'occasion de nombreux conflits, soulèvements contre le Gouvernement provisoire, attaques contre les étrangers. D'autres, les Russes idéalistes, se figuraient que tous les soldats, dans le monde entier, jetteraient bas leurs armes, et proclameraient la paix universelle...

Pour ma part, j'étais persuadé que cette date marquerait la fin de la première phase de la révolution et que, pour la Russie tout au moins, elle indiquerait le passage de la guerre des nations à la guerre des classes. En d'autres termes, ce serait l'avènement du paysan russe, comme facteur agissant dans la politique mondiale.

Le résultat de mon entrevue avec Sémyonof et de toutes mes émotions avait été une nouvelle crise de douleurs pendant laquelle l'image de cet homme ne me quitta pas : je revoyais ses cheveux et sa barbe, sa carrure massive et ses yeux las et toujours, à la fin, je sentais l'attouchement de ses lèvres sur les miennes. Fait inconcevable, je ne le haïssais pas. Mais, combien je le craignais, non pas pour moi, mais pour ceux, si j'ose le dire sans arrogance, qui m'étaient confiés!

Comme je songeais au moyen de conjurer les dangers dont je les sentais menacés, ma vieille servante entra avec une lettre qu'on venait d'apporter.

Cette lettre était de Markovitch, écrite au crayon sur un mauvais papier gris, et j'eus peine à la déchiffrer. Je transcris ici ce curieux document sans explications ni commentaires. Je remarquerai simplement qu'un Russe n'est jamais aussi fou qu'il le paraît à un Anglais, ni aucun Anglais aussi borné que le croira un Russe.

« Cher Ivan Andréiévitch,

« Véra me dit que vous êtes de nouveau souffrant. Elle a été prendre de vos nouvelles, je crois. Je ne suis pas venu parce que je savais que je ne vous parlerais que de mes chagrins et que ce n'est pas un régime pour un malade. C'est vrai que maintenant encore, je ne fais pas autre chose, mais c'est différent de lire une lettre ou d'écouter quelqu'un qui

vous parle; on peut toujours déchirer un papier, tandis qu'il ne serait pas poli de faire taire un discoureur. J'espère pourtant que vous n'en viendrez pas là avec ces pages, non parce que j'ai le désir d'éveiller votre intérêt sur mon compte, mais à cause d'une chose beaucoup plus importante que vous ou moi, une chose que j'ai besoin que vous croyiez, une chose qu'il faut que vous croyiez...

« Je ne suis pas fou, quoi que vous puissiez croire. Je me suis remis à boire, je l'avoue. C'est Alexis qui m'a fait recommencer, mais il est puéril de tout lui mettre sur le dos. Si je n'étais pas un homme faible, il n'aurait pas d'empire sur moi, n'est-il pas vrai? Croyez-vous en Dieu et ne pensez-vous pas qu'il a dû créer quelque part une compensation pour les faibles? car, après tout, ce n'est pas leur faute s'il sont faibles. Ils ont beau lutter, ils sont pris dans un filet. Eh bien, il suffit de faire un trou dans le filet, assez large pour passer et, depuis deux jours, depuis que j'ai résolu de faire ce trou, j'ai retrouvé le calme.

« Oui, je suis parfaitement calme, ce soir, en vous écrivant. Il y a deux jours que Véra m'a dit qu'il partait pour l'Angleterre... Oh! qu'elle a été bonne pour moi, ce jour-là, Ivan Andréiévitch ! Nous étions seuls, ensemble dans l'appartement et elle avait sa main dans la mienne, comme autrefois, quand je voulais me persuader qu'elle m'aimait. Aujourd'hui, je sais qu'il n'en était rien, mais son indulgence pour moi, sa bonté, sa grandeur d'âme n'en étaient que plus admirables. Ne croyez-vous pas, Ivan Andréiévitch, que dans tout cœur humain, si vous cherchez assez profond, vous trouveriez ce fond de bonté, de fidélité à quelque idéal ?

« Elle me dit si tendrement qu'il retournait en Angleterre et que désormais elle vivrait pour moi et pour Nina ! Je lui demandai si c'était vrai qu'elle l'aimât. Elle me dit que oui et que cela, elle ne pouvait l'empêcher, qu'elle lui avait parlé, et qu'ils avaient décidé qu'il s'en irait... Puis elle m'a prié de lui pardonner d'avoir été pour moi dure ou de mauvaise humeur, pour d'autres choses encore, je ne sais plus... Oh ! Ivan Andréiévitch, elle, implorer mon pardon, à moi ! Je pressais sa main plus étroitement dans les miennes. Comment ne voyait-elle pas, que cette fois c'était la fin, la fin de tout?... Étais-je un homme à la retenir, à l'enchaîner, à la garder, alors que

déjà elle m'avait échappé? Est-ce ainsi que je lui prouverais ma fidélité? Je ne lui ai pas dit une parole, et, pour la première fois dans notre existence commune, je me suis senti le plus raisonnable.

« Ce même jour Alexis vint à moi et il semblait plein de bonnes intentions. Il m'expliqua que Véra serait toujours malheureuse, si Lawrence repartait, qu'elle serait agitée de désirs et d'espoirs, qu'elle attendrait toujours... Il vaut mieux qu'il reste en Russie, murmura-t-il, elle s'en fatiguera, ils se lasseront l'un de l'autre, mais si tu le laisses partir!... Oh! Ivan Andréiévitch, cet homme est un démon. Voilà des semaines qu'il me persécute; il a démoli mes inventions; il me jette la Russie à la face; il m'a rendu ridicule aux yeux de Nina, ma chère petite Nina, et pour finir, il me prouve que tant que je vivrai, Véra sera malheureuse. Que lui ai-je donc fait, Ivan Andréiévitch? Je suis si peu de chose, pourquoi prend-il toute cette peine? Je lui ai offert une dernière chance aujourd'hui, ou plutôt hier soir, car il est déjà quatre heures et j'entends sonner les cloches pour la première messe. Je lui ai dit :

— Veux-tu partir? Nous quitter pour toujours? Promettre de ne jamais revenir?

« Et il m'a répondu, de sa façon horriblement tranquille et ironique :

— Non, je ne m'en irai que si tu m'y forces.

« Et maintenant, il faut que je vous remercie de l'amitié que vous m'avez témoignée. Je vous en suis très reconnaissant. Plus tard, si jamais vous pensez à moi, dites-vous que j'ai toujours désiré... Mais non, pourquoi penseriez-vous à moi? C'est à la Russie qu'il faut penser, et c'est pourquoi j'écris ceci. Vous aimez la Russie, et je crois que vous continuerez à l'aimer, quoi qu'elle fasse. C'est certain qu'il y a chez nous des méchants, et surtout des paresseux; mais quel pays n'en a pas? Il ne faut pas juger la Russie par ceux-là ni par tous les bavardages qu'on entend. Nous sommes des aveugles dans la nuit. Et des patriotes, croyez-vous qu'il n'y en ait pas ici? Ah! quelle amère déception j'ai subie ces dernières semaines! Cela m'a brisé le cœur..., mais qu'il n'en soit pas ainsi du vôtre. Vous pouvez attendre, vous êtes jeune. Ayez foi dans le patriotisme russe, dans l'âme russe, dans l'avenir de la Russie... Essayez d'être patient et de comprendre qu'elle va, trébuchant,

un bandeau sur les yeux. Mais la gloire viendra, je puis voir ses premiers rayons. Elle ne viendra pas pour moi, mais pour vous et pour Véra... pour Véra... »

La lettre finissait là ; il n'y avait plus que les initiales N. M. griffonnées au travers du papier.

X

Aussitôt que j'eus fini de lire cette lettre, je courus au téléphone et appelai les Markovitch. Ce fut Bohun qui me répondit. Je lui demandai si Nicolas était là. — Oui, profondément endormi dans le fauteuil. Et Sémyonof. — Non, il dîne en ville ce soir. — Je priai Bohun de rappeler à Véra le meeting du lendemain et quittai l'appareil. Quelques minutes après, on frappait à ma porte et Véra entrait chez moi.

Elle se laissa tomber sur une chaise et fermant les yeux :

— Oh, Ivan Andréiévitch, je suis si lasse!...

Toute sa personne disait cette immense lassitude. Ses paupières faisaient deux ombres grises sur ses joues pâles. Je la laissai le temps de se remettre, de rouvrir les yeux.

— Vous savez, me dit-elle enfin, que Lawrence retourne en Angleterre?

Je fis un signe affirmatif.

Elle se tut longuement, puis elle éclata :

— Quelle pitié! Mais vous allez maintenant pouvoir me juger. Vous me prenez, n'est-ce pas? pour une âme noble. Oui, je le sais... vous avez soif de ma vertu. L'oncle Alexis dit bien que Dostoïevsky vous a enseigné à croire à la noblesse de l'âme russe : c'est devenu chez vous une manie.

J'eus un mouvement d'irritation.

— Si vous vous mettez à croire...

— Je sais. Vous détestez Sémyonof, et, comme vous, je le déteste. Ce n'est pas son opinion qui fait impression sur moi... Mais, tout de même, Durdles, c'est agaçant cette rage que vous avez d'exalter nos beaux sentiments. Je vois d'ici l'image édifiante que vous vous faites de mon caractère. Je suis sûre que si jamais vous écriviez un livre sur nous tous, vous ne manqueriez pas de dire : « Véra Michaïlovna a remporté la victoire : elle a accompli sa destinée. En sacrifiant son amour, elle

avait la beauté d'une statue antique. » Cela, ou quelque chose d'analogue... Je vous entends d'ici.

— Vous ne m'avez pas bien compris...

— Mais si, mais si ! Depuis que vous êtes en Russie, j'ai eu le temps de vous observer. La noblesse d'âme, vous avez voulu en trouver chez Nina, puis chez Nicolas, et, comme ni l'un ni l'autre ne s'y prêtait, il a fallu vous rabattre sur moi. Finissons-en ! Ne me parlez plus de noblesse, désormais, Ivan Andréiévitch. Voyez-moi telle que je suis. Je n'ai pas un atome de noblesse dans l'âme.

— Pourtant, Véra, protestai-je. Vous avez renoncé à Lawrence; vous l'aimez et vous le renvoyez en Angleterre, parce que votre devoir vous attache à votre mari. Vous vous percez le cœur.

— Oui, je me perce le cœur. Sans lui, je suis une femme morte. Mais c'est ma faiblesse, c'est ma lâcheté qui le chasse ainsi. Que ferait à ma place une Anglaise, ou une Française? Elle sacrifierait le monde à son amant. Elle sacrifierait mille Nicolas, des douzaines de Nina... Voilà la vie !... Voilà la vérité !... Y a-t-il en moi un sentiment qui compte, à côté de mon amour pour Lawrence? Je puis dire, je sens, je sais que je voudrais mourir pour lui, mourir avec lui... Mourir dans ses bras, quel délice ! Moi qui n'ai jamais connu l'amour, il me possède maintenant tout entière. Rien ne subsiste en moi, rien n'existe pour moi que cet amour !... Et cependant, je reste !... Je reste, entendez-vous ? Et nous voilà, nous autres Russes. Voilà notre impuissance, notre mollesse nationale. Je n'ai pas la force de quitter l'homme que je n'aime pas, que je n'ai jamais aimé. Ah ! quel dégoût de moi-même !

Elle se tut un instant, puis, avec un rire amer :

— Vous la connaissez maintenant, ma belle âme, Ivan Andréiévitch. Et moi je connais mon avenir. Nicolas vivra jusqu'à quatre-vingts ans. Je le détesterai, mais je me mettrai sens dessus dessous s'il se coupe le bout du doigt. Je ne reverrai jamais Lawrence. Plus tard, il épousera une petite Anglaise, aux joues fraîches comme des pommes... Et c'est moi qui l'aurai voulu, moi ! parce que je suis faible, sans énergie, sans caractère, une pâte molle...

Et ainsi longtemps elle s'accusa, s'humilia, pleurant sur elle-même.

* * *

Lorsque j'allai la prendre le lendemain vers six heures, la soirée était charmante. Le printemps lumineux flottait dans l'air. Au bord du canal, les houppes roses des arbres se détachaient sur le ciel pâle et de minces plaques de glace, semblables à des fragments de jade, coupaient le bleu tendre de l'eau. Quel plaisir de sentir le sol ferme sous ses pas et de se dire que la neige avait disparu pour de longs mois! Néanmoins, mes appréhensions subsistaient. Il ne suffisait pas du rayonnement printanier pour voiler la menaçante réalité.

En chemin, la présence de l'oncle Ivan nous empêcha de sortir des banalités. Je sentais Véra écrasée par le poids des soucis. En entrant dans la salle du meeting, je l'entendis murmurer :

— Ah! quand demain sera passé!...

Je ne saisis pas la suite, la foule nous sépara et, lorsque nous pûmes nous rejoindre, nous n'étions plus seuls. Je me suis souvent demandé ce que signifiaient ces mots. Avait-elle un pressentiment de ce qui allait arriver? Faisait-elle simplement allusion au danger des émeutes et de l'anarchie générale? Tant de choses me sont restées mystérieuses de ces âmes compliquées et incertaines!

Je m'attendais à trouver une salle pleine, mais je ne prévoyais pas la multitude formidable qui nous attendait. L'immense nef était bondée et, du haut en bas, on n'apercevait que vagues sur vagues de visages pressés. Ou plutôt c'était le même visage qui se répétait à l'infini, un visage d'enfant, de rêveur cynique et crédule, un visage cruel et naïf, amical et compatissant, le plus humain, le plus barbare, le plus oriental et le plus occidental à la fois. Cette extraordinaire apparition, type unique fut pour moi une révélation. C'était la négation de l'ancien monde. Il semblait qu'une voix sortît de cette multitude : « C'en est fait, disait-elle, nous sommes libérés désormais. Nous ne croirons plus à la sagesse de vos discours, nous ne rirons plus de vos traits d'esprit et nous ne craindrons plus votre déplaisir. Vous pouvez nous corrompre et nous flatter, maudire notre défection, nous prêcher et pleurer sur nos péchés. Nous ne sommes plus à vous. Nous nous appartenons. Saluez la société nouvelle, car c'est elle que vous avez

sous les yeux. » Et cependant, quelle force fut jamais plus inconsciente de son destin; inconsciente comme l'animal, l'enfant, la fleur des champs, prête à se laisser conduire, persuader, fustiger, cajoler, aveugler et tromper? Le vieux monde se meurt, le nouveau monde est là. La vie commence demain.

Notre ambassadeur ouvrit la réunion avec le tact et l'autorité qui lui appartenaient. Un membre de l'ambassade d'Italie prit la parole, puis un Serbe. L'auditoire restait froid.

Ce fut ensuite le tour d'un marin de la flotte de la Mer-Noire que ses discours enflammés avaient mis en évidence ces dernières semaines. Il se jeta tout de suite au cœur de la question, déclarant sans ambages que les Russes avaient une dette à payer, qu'il y allait de leur honneur et que l'Europe avait les yeux sur eux. Je doute que le « visage » qui le regardait de tous les points de la salle attachât quelque importance à l'opinion de l'Europe; mais il est certain qu'un souffle d'émotion passa.

L'orateur s'assit dans un tonnerre d'applaudissements qu'il affecta de mépriser. Au même instant, j'aperçus Boris Grogoff. Du fond de la salle, il écoutait d'un air de dédain; une boucle dorée s'échappait de son bonnet.

Alors, il se passa un fait bizarre. J'eus le sentiment d'un regard fixé sur moi, et, conduit par l'attirance de ce regard, je découvris, à peu de distance, le Rat. Il était vêtu, avec quelque recherche, d'un complet noir, le bonnet de travers sur ses cheveux brillants et frisés. Quand il vit que je l'avais reconnu, il eut un large rire et, clignant de la paupière, je crus l'entendre me dire :

— Adieu, je ne te verrai plus.

Ce fut aussi net que s'il avait réellement prononcé ces mots, et il me sembla qu'il ajoutait :

— Cette fois, je pars; j'ai meilleure compagnie et plus profitable butin. Porté par notre glorieuse Révolution, je m'élève de crime en crime. Adieu.

Le fait est que je ne devais plus jamais lui parler : je devais en rester au souvenir de notre dernière rencontre, où il s'était présenté à ma vue sous les traits d'un voleur et d'un fieffé pillard.

Mon attention fut détournée du Rat et de Grogoff par la sensation inopinée de l'émotion collective qui montait autour

de moi. Le consul de Belgique haranguait l'assemblée. C'était un petit homme replet, portant lorgnon. Dès ses premiers mots, sa ferveur était évidente, mais son ignorance du russe l'obligeait d'avoir recours à un interprète, lequel, affligé de myopie et de bégaiement nerveux, le nez sur ses notes, perdait le fil et balbutiait.

La salle donnait des signes d'impatience. Alors l'orateur ne s'embarrassa plus de l'interprète. Il s'avança sur la plateforme, brandissant son lorgnon, remuant la tête et les mains, se penchant en avant, en arrière, tandis que sa parole s'élargissait. Avec une réelle éloquence il parlait de son pays, si cruellement dévasté; il évoquait l'histoire glorieuse de la Belgique, son art, ses cathédrales, ses bibliothèques détruites, ses villes pillées. Il plaidait pour ses enfants égorgés, ses femmes déshonorées, ses hommes décimés. Et ses larmes se mirent à couler. Il s'interrompit, s'essuya les yeux. N'y tenant plus, il se détourna pour cacher son visage.

Je ne crois pas qu'il y eût, dans l'assistance, plus d'une douzaine de personnes en état de comprendre ce qu'il disait. Pourtant, à chaque mot, l'émotion croissait. Des exclamations, de petits cris aigus, pareils aux jappements de jeunes chiens, rompaient le silence. « *Verrno! verrno!* » (C'est vrai, c'est vrai!) Des souffles passaient, une houle se gonflait, comme sur la mer...

Il fit face de nouveau : d'une voix brisée de sanglots il répétait ce nom sacré pour lui : « Belgique... Belgique! » Une immense acclamation lui répondit : des pleurs, des « *Verrno* » qui semblaient vouloir soulever le toit. L'air résonnait de « Hourra pour les Alliés! » On agitait les chapeaux, on se souriait comme à l'annonce d'une bonne nouvelle, on poussait des clameurs... et le petit consul saluait et s'essuyait les yeux.

Je dis à Véra tout bas :

— Allons! Tout va bien. Leur cœur est touché. On en fera ce qu'on voudra maintenant. La partie est gagnée, nous pouvons nous en aller.

Quand nous fûmes dehors, Véra me saisit le bras. « Regardez, me dit-elle. » Celui qu'elle me montrait n'était autre que Boris. Je savais qu'elle avait plusieurs fois tenté de pénétrer chez lui, qu'elle écrivait tous les jours à Nina des lettres que Boris interceptait soigneusement; je craignis un éclat.

Grogoff se tenait, avec un camarade, sur une plateforme improvisée, près de la porte et, à mesure que les soldats sortaient, tous deux les happaient au passage et les endoctrinaient. Je saisis quelques-unes des phrases de Grogoff.

— Camarades, écoutez-moi. Ne vous laissez pas égarer par le sentiment. Vous avez maintenant de graves responsabilités et il ne faut pas que votre cœur vous fasse faire des sottises. Qui vous a fourré dans cette guerre? Vos chefs? Non : vos anciens maîtres. Ils vous ont pressurés, dépouillés, envoyés à la boucherie, pour remplir leurs poches. Qui gouverne le monde à cette heure? Le peuple auquel il appartient réellement? Non: les capitalistes, les ramasseurs d'argent, les voleurs comme Nicolas, qui est maintenant sous les verrous... Capitalistes... Français... Anglais... Des profiteurs, des voleurs... La Belgique! Que vous importe la Belgique? Avez-vous juré de protéger la nation belge? Et l'Angleterre, qui lui montre tant de sollicitude, s'inquiète-t-elle de l'Irlande? N'a-t-elle pas persécuté l'Afrique du Sud?... La Belgique! Savez-vous ce qu'elle a fait du Congo?...

Les hommes arrivaient tout imprégnés de l'atmosphère du meeting, émus, les yeux encore humides. Ils étaient happés par Grogoff. Ils s'arrêtaient pour l'écouter et se mettaient bientôt à hocher la tête. De nouveau, j'entendais le bon vieux mot : « *Verrno, verrno* ». La foule s'amassait. On approuvait bruyamment. Près de moi, un soldat marmottait : « Oui, oui, c'est vrai, les Anglais sont des voleurs » ; et un autre : « La Belgique... après tout, je n'ai pas pu comprendre un mot de ce qu'il a dit, le petit homme! »

Comme nous hélions un fiacre, je jetai un dernier regard à Grogoff, dont la lourde silhouette se détachait sur le ciel empourpré, la rivière pâle et rapide, les mâts, la ligne noire de l'autre rive. Debout, les bras levés, la bouche ouverte, il était bien la personnification du mal dont souffrait la Russie.

Le retour se fit en silence. Véra, le visage fermé, élevait entre nous la muraille de sa tristesse. C'est sans grand empressement qu'elle me proposa d'entrer. J'acceptai pourtant et gravis l'escalier derrière oncle Ivan pataud et satisfait.

Soudain j'entendis Véra pousser un cri. Je pressai le pas. Au milieu de la chambre, côte à côte, nous attendaient Henri Bohun et Nina. Dans un élan de joie et de remords, Nina tomba en sanglotant dans les bras de sa sœur.

XI

Bohun ne s'était jamais préoccupé de Nina avant sa fuite avec Grogoff. Ce coup de tête l'avait littéralement révolté. Une enfant si gaie, si insouciante, qui ne prenait rien au sérieux! Partir avec un Grogoff! Le désespoir de Véra acheva de le troubler. Il voyait ses efforts pour reprendre Nina, les lettres qu'elle lui écrivait, l'avidité qu'elle mettait à dépouiller le courrier, ses visites inutiles chez Grogoff et la douleur où il plongeait son insuccès. Peu à peu, une idée germait en lui, que lui inspirait sa nature chevaleresque. Sa carrière de redresseur de torts ne lui avait, jusqu'alors, procuré que des déceptions. La dévotion passionnée qu'il avait vouée à Véra n'avait servi de rien; son enthousiasme pour la Russie sombrait dans une désastreuse révolution et la protection paternelle qu'il aurait voulu étendre sur Markovitch n'avait, semblait-il, inspiré à celui-ci que de la méfiance. Mais il avait un cœur généreux, le goût de l'aventure et une haine violente pour le mal et l'injustice qui, à cette heure, s'emparaient, semblait-il, du monde entier...

De plus en plus, la pensée de Nina le tourmentait... Il avait assez vu Boris Grogoff pour prendre la mesure du personnage : il se persuada que Nina en aurait bientôt par-dessus la tête de son équipée et mourrait d'envie de revenir, mais son orgueil la retiendrait.

C'est alors qu'il décida d'agir. Il se procura l'adresse de Grogoff, alla à la Gagarinskaya pour inspecter les lieux et s'attarda dans la rue avec l'espoir de rencontrer Nina. Il devait la voir à la soirée de Rozanof et, quoiqu'il ne m'en eût rien dit alors, cette rencontre fit sur lui une impression profonde. Il trouva la petite « effrayante. » Elle si gaie autrefois, elle était vieillie, triste, ombrageuse. Il ne put lui parler, mais, dès ce soir-là, sa résolution fut prise. Ce fut en quelque sorte, pour lui, le tournant décisif : ce fut l'heure où il acheva sa croissance, où il sortit de sa coquille pour affronter la vie, l'heure où il découvrit que Nina ne lui était pas indifférente.

La vision de sa pauvre figure tirée, de sa robe blanche fanée, de sa coiffure de grande fille, de sa timidité inusitée, ne le quittait plus.

Il arrêta son plan et choisit le lundi, parce que, ce jour-là,

Grogoff ne pourrait manquer de se rendre au meeting de la Bourse et que Nina serait seule...

La chance le favorisa. Il avait quitté son bureau pour arriver à la Gagarinskaya vers cinq heures et demie. Comme il faisait quelques pas sur le trottoir, il vit débarquer d'un fiacre un grand gaillard barbu dans lequel il reconnut Lénine, l'âme du parti anti-gouvernemental. Après une vive discussion avec l'isvostchik sur le prix de la course, l'homme disparut sous la porte cochère. Bohun le suivit. Devant l'appartement de Grogoff, Lénine s'arrêta et sonna. Bohun, de l'étage inférieur, entendit la porte s'ouvrir, et grimpant sans bruit l'escalier, profita du moment où la vieille servante se détournait dans l'intention d'aider le visiteur à poser sa *shuba*, pour se glisser à l'intérieur et se dissimuler derrière dans un angle obscur où étaient pendus manteaux et pelisses. Il entendit Lénine déclarer à la domestique qu'il gardait son manteau, puisqu'il repartait tout de suite. Sur ces entrefaites, Grogoff sortit dans le vestibule.

Moment critique. Si Grogoff s'approchait du porte-manteau pour prendre son vêtement, tout était perdu. L'équipée s'achèverait par une expulsion ridicule.

C'est le cœur battant que notre chevalier errant glissa un coup d'œil entre les vêtements... Grogoff avait déjà un pardessus et, par bonheur, la soirée était trop chaude pour qu'il eût besoin d'une pelisse. Les deux hommes se serrèrent la main et Grogoff ayant fait, non sans déférence, une remarque sur le meeting, Lénine, d'un ton rogue, le remit à sa place. Puis ils sortirent ensemble et l'appartement retomba dans un profond silence. Après un moment d'attente, n'entendant plus rien, Bohun sortit de sa cachette, poussa la porte qui lui faisait face, fit un pas et marcha presque sur Nina.

Mal vêtue, décoiffée, un tablier grossier sur sa robe, elle avait un pâle visage, un air d'immense lassitude, comme si elle ne dormait pas depuis des semaines. Des premières paroles qu'ils échangèrent Bohun n'a pas gardé un souvenir précis. Mais il se rappelle le geste enfantin de Nina, appuyée au mur et mordillant le coin de son tablier. Par dessus tout, ce qui le frappa, — si douloureusement ! — ce fut la terreur qu'elle exprimait par toute sa personne, terreur de tout et de tous. Terreur de Grogoff, d'abord, — elle ne pouvait pas prononcer son nom sans trembler, — mais terreur aussi de la vieille ser-

vante, de la maison, de la chambre, de l'horloge, de tous les bruits ou les soupçons de bruits. Quelles horreurs avait-elle vécues pendant ces semaines, pour en arriver là ?...

Bohun la pressa de le suivre, sur l'heure, comme elle était. Elle secouait la tête et répétait : « Non... » Comme il insistait, elle le supplia de s'en aller. Elle lui dit qu'il ne se doutait pas de quoi Grogoff était capable s'il le trouvait là en rentrant ; et il pouvait revenir d'une minute à l'autre ! Puis, pour le convaincre de la férocité de Grogoff, d'une voix basse et rauque, elle lui révéla un peu de ce qu'elle avait enduré dans cette maison. Et se cachant la tête dans son bras, comme un petit enfant, elle se mit à sangloter.

Ce fut alors qu'il découvrit qu'il l'aimait. Il s'approcha d'elle, la prit dans ses bras, lui caressant les cheveux et lui murmurant des paroles d'encouragement. Peu à peu il comprit qu'elle se confiait à lui.

Il lui ordonna d'aller chercher chapeau et manteau, et de se hâter. Mais à cet instant la porte s'ouvrit, et, en se retournant, il se trouva en face de Mascha, la servante de Grogoff.

La scène qui suivit doit avoir eu son côté comique. La vieille s'informa de ce que l'intrus faisait là, refusa de les laisser passer. Alors, il lui sauta dessus, et une lutte homérique s'engagea. Il cria à Nina de s'enfuir et la vit avec soulagement filer par la porte ouverte, comme un lièvre effaré. Quand il jugea que Nina devait être assez loin, il donna, sans cérémonie, à la bonne femme, une poussée finale, qui l'envoya rouler dans une des vitrines de Grogoff. Dans la rue, il retrouva Nina et, bientôt après, put faire signe à un isvostchik. Tapie tout contre lui, sans mot dire, les yeux fixes, la pauvrette ne cessait de frissonner. Comme il sentait la petite main brûlante frémir dans la sienne, il jura dans son cœur de ne plus jamais l'abandonner, — et je crois qu'il tiendra parole.

XII

Cette nuit-là, mon sommeil fut hanté de rêves. J'étais au bord de la Néva. La rivière grondait, précipitant son cours avec l'impétuosité qui lui est propre en ces jours où elle vient de secouer l'étreinte de la glace.

Réfugié sur la galerie d'une église aux dômes verdâtres, je

regardais l'inondation envahir les quais. Elle jaillissait en cascades étincelantes par-dessus les hauts parapets, s'infiltrait par mille rigoles, s'étalait en larges nappes, battait les murs des maisons, escaladait les portes et les fenêtres. D'un horizon à l'autre, je ne voyais plus que les eaux qui s'étendaient ; noir et houleux océan, où seulement quelques hautes tours émergeaient.

Le soleil se levait, jaune et terreux. Les eaux se retiraient lentement, des îlots apparaissaient, amas de boue et de débris. Soulevant leurs corps énormes, des monstres rampaient dans la vase, des êtres cornus, écailleux, qui gisaient comme des troncs abattus sous le soleil mort. Les eaux baissaient, des forêts surgirent. Le soleil descendait à l'horizon et ce fut la nuit, puis une aube pâle, et, sous les premiers rayons d'une adorable matinée, un homme apparut, dressé sur la grève. Il abritait ses yeux de la main et contemplait la mer. Dans cette figure barbue, je crus reconnaître le paysan qui, si souvent déjà, avait croisé ma route. Gravement, il jeta un regard autour de lui et regagna la forêt.

Et Boris, et le Rat, et Véra, et Sémyonof passaient et repassaient dans mon rêve. Mais je sentais qu'ils étaient étrangers à ce monde submergé et détruit. Et Markovitch semblait revenir à moi pour me crier : « Patience,... patience !.. Il faut avoir la foi, il faut être fidèle !... »

Quand je m'éveillai, ma chambre était inondée de soleil et la vieille Marfa fixait sur moi un œil désapprobateur :

— Réveillez-vous, Barine, il est trois heures.

— Trois heures !

— Trois heures après midi. J'ai préparé le thé.

A ces mots, je suis pris d'une véritable panique. Je saute hors de mon lit, poussant la vieille femme hors de la chambre : à peine habillé, je me précipite dans la rue ; je me heurte à des bandes d'hommes et de femmes se tenant par le bras et chantant *la Marseillaise*.

Quel contraste avec le défilé de la semaine précédente ! Celui-là était taciturne, craintif, ahuri ; celui d'aujourd'hui était l'expression d'un peuple décidé à jeter le défi à l'univers entier. Partout éclataient des fanfares, les drapeaux flottaient et *la Marseillaise* s'élevait des entrailles mêmes de la terre.

J'arrivai à bout de souffle à la Perspective des Anglais.

— Sacha, m'écriai-je, Alexis Pétrovitch est-il à la maison ?

— Non, Barine, il y a un quart d'heure qu'il est sorti.

— Et Nicolas Markovitch ?

— Il vient de partir.

— Vous a-t-il dit où il allait ?

— Non, Barine, mais j'ai compris qu'il se rendait au Katerinhof.

Je n'en écoute pas davantage. Katerinhof est un parc à dix minutes de mon île, ainsi appelé parce qu'il renferme l'ancien palais de bois de la Grande Catherine. Jadis, résidence estivale de l'Impératrice, il est maintenant livré au peuple qui, dans la belle saison, en fait une sorte de foire et de parc de plaisance. Ce jardin m'a toujours plu par son caractère romantique et désolé, avec son palais de bois fané, ses étangs déserts, ses arbres mélancoliques.

Aujourd'hui, tous les charlatans qui fréquentent les foires de l'Europe se sont donné rendez-vous là : dentistes, rebouteurs, vendeurs de baumes et pilules, secrets pour guérir la hernie ou pour remettre les membres cassés. Plus loin, les colporteurs, vrais sauvages parfois, Tartares, Lettons, Indous, Asiatiques aux longues faces jaunes. Ils vendent de tout, des verroteries, des miroirs, des coffrets, des étoffes.

A grand peine, je me fraie un chemin dans la foule compacte. Me voici au centre de la foire. D'énormes carrousels étincelants de lumière crue, y sont rassemblés ; il en est venu de Chine, du Japon, de partout. C'est ici tout l'Orient. Un Chinois, assis sur ses talons, exhibe à une foule ébahie ses souris savantes. Près de lui, deux Japonais avaleurs de sabres. Plus loin, une troupe de Célestes fait de la lutte et de petits Nippons jonglent avec des balles de couleur. Tout autour, entassée, une masse compacte de paysans. Comme des enfants, ils regardent, ils s'extasient, ils rient et leur nombre croît toujours, comme les flots dans mon rêve.

Le vacarme est assourdissant, mais par-dessus la musique des carrousels, les sifflets à roulette, les cris aigus des Japonais et les appels des marchands, j'entends *la Marseillaise* retentir bien haut dans les bois défeuillés du parc. Je suis ébloui, étourdi par la lumière et le bruit ; à force de jouer des coudes, j'arrive à m'ouvrir un chemin...

Alors je découvre Markovitch et Sémyonof.

Je sais à n'en pas douter que le dénouement est arrivé.

Je l'ai déjà vécue, cette scène. Un peu à l'écart, le dos contre un arbre, Sémyonof observe les mouvements de la foule, son sourire sarcastique aux lèvres. Markovitch est à quelque distance : il ne bouge pas et ne prête aucune attention aux passants qui le bousculent. Je peux voir qu'il couve Sémyonof d'un regard implacable. Tout à coup, Alexis Pétrovitch fait un geste de la main comme s'il venait de prendre un parti et s'éloigne lentement dans la direction du palais. Markovitch le suit de loin. De nouveau je suis pris dans la foule : quand je parviens à me dégager, Sémyonof a disparu; je n'ai que le temps d'apercevoir Markovitch qui tourne le coin de l'édifice.

Je traverse la pelouse en courant. A mon tour, je contourne l'édifice. C'est maintenant une oasis de paix. Le vieux palais, avec ses colonnes et ses escaliers, monte une garde mélancolique sur l'eau morte de l'étang, où flottent encore des glaçons. Il n'y a pas de soleil. L'air est étouffant. Les bruits n'arrivent qu'assourdis, comme si une lourde tenture était retombée derrière nous.

J'ai presque rattrapé les deux hommes. Sémyonof s'est retourné pour nous faire face : il sourit, ses lèvres remuent... Le bras de Markovitch lancé en avant, le canon d'un revolver qui reluit ! Je n'entends pas la détonation, mais je vois Sémyonof chanceler. Sur son visage, soudain illuminé d'une sorte d'extase, un air de triomphe. Et je saisis distinctement ce mot, deux fois répété, cri de délivrance et de joie :

— Enfin !... Enfin !...

Et de tout le poids de son corps, il s'écroule.

Au même instant, je vois Markovitch tourner son arme contre lui-même, porter la main à son côté et sa bouche se remplir de sang. Je cours à lui, je le prends dans mes bras : il murmure ce nom : « Véra ».

Tandis que je le soutiens, affaissé contre ma poitrine, j'entends plus près, toujours plus près, la marche éclatante de *la Marseillaise*.

H. WALPOLE.

(Traduit de l'anglais, par M[lle] Hentsch et M[me] J. Muller Bergalonne).

RÉCEPTION

DE M. CAMILLE JULLIAN

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« En 1875, le lycée de Marseille était heureux... » Ainsi commence, ou peu s'en faut, le remerciement que M. Camille Jullian a lu le 13 novembre à l'Académie. Ceux qui attendaient du professeur au Collège de France un discours compassé et une fine pluie de cendres, avaient mal compté avec ce Provençal, fruité par vingt ans de soleil bordelais. Il a commencé par disparaître tout entier derrière ses feuillets, qu'il secouait avec force. Parfois, on voyait débûcher de l'angle d'une page un paquet de barbe, ou un front sourcilleux, gravé d'une ride en forme d'hirondelle. Et une voix étonnante emplissait la coupole, une voix intermédiaire entre celle de Capus et celle de Ribot, une voix trop haute, tremblante d'une componction frénétique et dorée d'accent du Vieux-Port.

Cet homme de Marseille devait louer un homme de Toulon, Jean Aicard. Il l'a loué en effet, et d'abord, d'être provençal. Mais il ne s'est pas astreint à un de ces panégyriques pompeux et pas à pas, qui ont l'air de suivre le convoi. Une fois lâché entre la Camargue et les Maures, l'éminent historien des Gaules s'en est donné à cœur joie, respirant sa jeunesse, humant le thym et l'ail, et déposant sans façon le corbillard sur la grand route pour s'engager au galop dans toutes les traverses.

Il a commencé par faire un vif éloge des galéjades et par en raconter en effet quelques-unes, qui étaient excellentes. Après s'être ainsi diverti, il est revenu un instant à son oraison funèbre. « Tout en écoutant les bonnes histoires des hommes, Jean Aicard regardait les belles choses de la terre. » Et là-

dessus, voilà de nouveau le pauvre Aicard en panne, et M. Jullian reparti à travers la Provence. Il en fait un tableau éblouissant, et, tant qu'il y est, il y annexe sans façon le Languedoc, sous lè prétexte que Mistral a été reçu bachelier à Nîmes. Ces gens du Midi sont effrayants. Ils sont rassurants aussi, car ils ne sont jamais aussi loin qu'on pense de l'opportunité. M. Jullian est revenu à Aicard le plus naturellement du monde, en citant des vers de lui, qui malheureusement n'étaient pas bons. Cependant, Aicard ayant eu un grand père nommé Jacques, M. Jullian l'a quitté aussitôt pour ce grand père, puis pour les grands pères en général. Mais, d'autre part Aicard, élève au lycée de Mâcon, sortait chez Lamartine, et M. Jullian, dont l'heureuse inconstance nous devient familière, abandonne encore une fois l'éloge d'Aicard pour faire celui de Lamartine.

Cependant Aicard commence une carrière, toute bornée de prix académiques. En 1880, il publie *Miette et Noré*. Ce poème rustique est trop évidemment une réplique à *Miréio*, que Mistral a publiée vingt ans plus tôt ; on peut d'autant moins s'y tromper que l'auteur a, dans sa préface, défié les Félibres. Il a traité le provençal de patois. Là-dessus, voilà notre camarguais rétif, — c'est le nouvel académicien que je veux dire, — qui casse une fois de plus sa muserolle, et qui s'emballe. « De cette terre, je ne veux pas que l'on retranche le parler populaire. » Et le voilà parti dans une discussion brillante. « Faire mourir une langue ! mais c'est péché contre la vie sociale. » Et, non content de défendre le provençal, M. Jullian demande qu'on encourage le gascon.

Nous voici aux deux tiers du discours. Ayant combattu les théories de celui qu'il remplace, M. Jullian se déclare à l'aise pour louer maintenant sans restriction l'homme et l'œuvre. Il trouve à celle-ci jusqu'à quatre qualités : elle fut continue, elle est abondante, elle est variée, elle est sincère. Le récipiendaire a développé ce dernier point, en nous avertissant qu'il allait sermonner quelque peu : et en effet il a subdivisé son idée en trois paragraphes ; « cette œuvre est sincère, a-t-il dit, car elle respire en son entier les sentiments qui ont dominé l'âme de Jean Aicard : l'amour de l'enfant, le culte du Christ, la pitié pour les hommes ». Là-dessus un petit développement. Et de glisser.

Le lecteur inquiet se demande si cet amour, ce culte et cette pitié, suffisent vraiment à caractériser un homme. Mais

déjà M. Jullian en est venu à *Maurin des Maures*, œuvre savoureuse dont le second volume surtout, *l'Illustre Maurin*, est le plus riche recueil d'histoires provençales. A travers tout son discours, comme par un détour, M. Jullian est revenu à son début, et au sujet qui lui plaît. Et voici que nous le retrouvons occupé à relire *Maurin* sur quelque plage ombragée par les pins, dans la baie de Saint-Tropez. M. Jullian est un historien illustre; mais il est impossible de lui confier le cordon d'un poêle. Il s'évade sans cesse; au surplus, il nous a engagés à faire comme lui, et à aller lire dans les Maures les aventures du don Quichotte des Maures. Il a fait de ces rivages une description élyséenne. A dire vrai, la baie de Saint-Tropez n'est pas si bleue qu'il le dit : M. Jullian n'y a-t-il jamais été secoué par le vent d'Est, plus brusque et plus dangereux que le mistral? Le pin Berthaud, sous lequel il veut nous faire asseoir, est mort. On a ébranché son cadavre gigantesque. Il ne reste plus, au milieu de la route, que le tronc d'un dieu mutilé. Je crois que M. Jullian n'a pas vu ce désastre, ni les maisons que l'on construit, ni les automobiles qui s'impatientent contre le « déraillard ». Il a fait son discours sur les souvenirs de son enfance. C'est pourquoi il y a mis une émotion joyeuse et tendre, qui a gagné toute la salle.

M. Brieux lui a répondu d'une voix limpide et d'un débit égal. Il lit parfaitement et sans un nuage. Il n'y a pas à l'Académie d'homme qui mérite davantage la sympathie et le respect. « Je suis, a-t-il dit, un auteur dramatique de bonne volonté. » La parole est modeste, mais elle contient le plus beau des éloges. Toute l'œuvre de M. Brieux est faite de bonne volonté et de bonne foi; et il est probablement le seul de nos auteurs dramatiques qui soit plus content du bien qu'il a fait que des applaudissements qu'il a reçus. Avec cela, il est plein de vivacité et de malice. Une jeunesse, qui est l'allégresse de la candeur, rayonne sur ses traits. Mais il discute avec une finesse armée. Il m'a assuré qu'il n'était pas Normand ; mais il ne changerait pas beaucoup en le devenant. Une curiosité amusée, cordiale, retorse et prête à croire, le porte vers les idées. Il faut le voir quand il est au moment d'expliquer sa pensée. Son visage brille; il sourit un peu ; les mots se pressent à ce point sur ses lèvres qu'il est obligé de secouer la tête pour les empêcher de sortir; il fait « non » du bout du doigt aux erreurs qui

l'assiègent, et ses yeux bleus sont remplis d'une lumière heureuse.

Tel il est, et tel, sans le vouloir, il s'est peint dans son discours. Pour recevoir M. Jullian, il a dû le lire, et, l'ayant lu, il lui a trouvé un mérite infini. Mais il ne l'a pas tenu quitte à si bon compte. Il a encore voulu savoir ce qu'il venait de lire, et il s'est mis à réfléchir. Il a trouvé dans les opinions de l'historien des variations au cours des années, et, tout en les jugeant légitimes, il en a été gêné. Quand faut-il vous croire ? a-t-il dit. Il a trouvé aussi chez l'historien des préférences secrètes, qu'il a tirées au jour avec une habileté d'auteur dramatique, et dont il a fait un amusant tableau. Enfin il a confronté toute cette vieille histoire avec ce qu'il savait de la vie. Le sacrifice de Vercingétorix lui était un peu gâté par le cheval du héros, qui avait fait, non sans emphase, un tour de piste devant le vainqueur ; mais un meilleur examen des textes lui a montré que le pas de manège et les armes jetées devant le proconsul étaient une légende inventée tardivement ; dans le récit de César, le seul qui compte, l'auteur de *la Robe rouge* a reconnu avec plaisir une vérité plus humaine, et il a aimé sans restriction le héros gaulois le jour où celui-ci est redevenu simple.

Ainsi M. Brieux, en composant son discours, s'est mis à l'école de M. Jullian, mais avec un peu de rêverie, et tout en jugeant avec son bon sens et sa finesse. Il s'est lui-même passionné pour les problèmes et pour les hommes. Et il a retrouvé tout en rêvant deux ou trois grandes vérités : par exemple, que les personnages historiques ne sont peut-être que des êtres de raison créés par les peuples, plus réels, plus nécessaires et plus grands, que l'être accidentel dont ils portent le nom. C'est une idée qui hante depuis longtemps M. Brieux. Il a mis à la scène un de ces personnages non concrets, mais parfaitement vivants, le génie familier d'une famille, et il l'a nommé Galaor. Quel n'a pas été son étonnement de découvrir dans l'œuvre de M. Jullian, que le jeune roi arverne, fils de Celtil, était un personnage de même ordre, une sorte de génie de la race, mythique et véritable ! On pouvait lire, à travers les lignes de son discours, sa joie ingénue d'avoir reconnu cette vérité : Vercingétorix, c'est le Galaor de la France.

HENRY BIDOU.

MUSIQUE SUR L'EAU

Les pages qui suivent étaient écrites et nous en corrigions les épreuves, quand nous avons appris, loin de la France, que Fauré venait de mourir. Pour évoquer, si tôt après sa mort, et son art et son âme, le temps, les moyens et surtout le cœur nous manquent encore. Aussi bien une si belle mémoire ne saurait souffrir de hâtives louanges. Elle peut attendre. Les chants qu'a chantés Fauré sont de ceux qui ne passeront pas.

« *In Paradisum deducant te angeli...* » C'est la dernière strophe, et peut-être la plus exquise, de ce *Requiem* dont pas un autre, fût-ce des plus fameux, ne possède l'intime et suave beauté. Pour nous, au-dessous de son portrait, le maître à cheveux blancs avait naguère écrit ces mots et les notes qui les font plus angéliques et plus paradisiaques encore. Que de fois, en ces dernières années, les avons-nous lues et méditées ! Avec inquiétude, comme une menace ; mais surtout, comme une promesse, avec espérance. Voici que d'elle-même, et toute seule, la funèbre, mais consolatrice oraison chante en notre souvenir. « *Deducant te angeli...* » Puisse l'âme du grand musicien avoir trouvé là-haut cette céleste « conduite » que pour les autres âmes il a si tendrement implorée !

Et le hasard permet qu'à notre prière s'ajoute aujourd'hui même notre hommage. C'est en pensant à Fauré que nous avons commencé les pages que voici et que nous les avons achevées. Une de ses dernières œuvres les enveloppe. Elles y sont pour ainsi dire encloses. Nous destinions à son foyer cette nouvelle offrande. Nous la déposons pieusement sur son tombeau.

En mer, octobre 1924.

Je me suis embarqué sur un vaisseau qui danse
Et roule bord sur bord, et tangue, et se balance.
Mes pieds ont oublié la terre et ses chemins.
Les vagues souples m'ont appris d'autres cadences,
Plus belles que le rythme las des chants humains (1).

Pourtant, de ces chants eux-mêmes, au cours d'une récente traversée, il en est beaucoup, des plus chers, des plus beaux, que nous ont rappelés les cadences des vagues. Par elles inspirés, ils les imitent, ils leur ressemblent. Musique de la mer et des vaisseaux, il nous plaît de l'évoquer aujourd'hui.

Papa, les p'tits bateaux
Qui vont sur l'eau...
. . . .

et encore :

Il était un petit navire
. . . .

Voilà sans doute les deux plus vieilles chansons, et les plus humbles, qui nous aient découvert un certain rapport entre la musique et la navigation. Aussi bien ne les nommons-nous que pour mémoire et à l'ancienneté. De tout temps les ondes aériennes et les ondes humides ont été liées par une affinité naturelle. Elles s'appellent et se répondent. Les flots, chantant eux-mêmes, invitent à chanter. Encore plus que Rome et Florence, Venise et Naples sont mélodieuses. Aux siècles glorieux de Versailles, le Grand Canal a porté des instruments et des voix. Musicien adoptif de la maritime et navale Angleterre, il convenait à Haendel de composer de la musique pour des fêtes sur l'eau (*Water-Music*). Les symphonies du grand décorateur sonore accompagnaient sur la Tamise les promenades princières ou royales.

Trois opéras commencent, avec un soudain éclat, par une tempête. C'est, dans l'ordre chronologique, *Iphigénie en Tauride*, *le Vaisseau Fantôme* et l'*Otello* de Verdi. L'ouverture du *Vaisseau Fantôme* est la description, ou le mémorial, d'une furieuse bourrasque essuyée par Wagner en personne sur la Baltique.

(1) *L'horizon chimérique*, recueil de quatre mélodies ; paroles de Jean de La Ville de Mirmont, musique de Gabriel Fauré.

Des trois drames musicaux, c'est le seul où la mer soit partout présente. Invisible même, on l'y entend, on l'y respire. Elle y crée non seulement l'unité de lieu, mais l'unité d'esprit ou d'âme. Théâtre d'abord du châtiment du héros, elle l'est, à la fin, de sa rédemption par la vertu de l'héroïne. Deux chœurs, l'un féminin, l'autre viril : celui des fileuses (acte II) et celui des matelots (dernier acte) , se répondent et s'opposent. Le premier est d'un sentiment pour ainsi dire intérieur. Il murmure et bourdonne dans une humble salle, auprès du foyer. Le second au contraire, tout en dehors, frappe d'un rythme rude et de coups redoublés le pont du navire maudit.

Un navire à peine moins funeste porte le fier Tristan et la blonde Iseult aux rives de Cornouailles. Un navire en ramène Iseult au pied de la haute terrasse où se meurt Tristan. Pendant le premier acte du drame, un refrain aussi de matelots exaspère les fureurs de la frénétique amoureuse, et quand pour elle arrive le moment de débarquer, les clameurs redoublées de l'équipage reviennent se mêler, en un désordre, en un tohu-bohu magnifique, à l'égarement de corps et d'âme où la jette son débarquement.

Tout à l'heure, au contraire, la sérénité de la mer et sa mélancolie chantait par la voie nostalgique d'un enfant, invisible et perdu là-haut dans la voiture, frère anonyme du jeune Hylas des *Troyens à Carthage*. Plus tard, à ce début du premier acte le commencement du dernier répondra, *Pontum adspectabant flentes... Navem in conspectu nullam...* En aucune poésie, en aucune musique on ne trouverait plus admirable « marine », plus vaste, plus vide et plus désolée, que devant l'Océan, cette longue et morne plainte d'un chalumeau de berger. Le silence même qui l'interrompt par intervalles a sa grandeur. Il semble se prolonger, s'étendre à l'infini, comme le son.

Et maintenant, après la mer, sur la mer, voici le navire. Quelle angoisse d'abord, quel fiévreux désir l'attend et l'appelle ! Puis, quels transports de joie l'annoncent et le saluent ! « *Das Schiff* ! » La nef ! En ce mot unique, Wagner, le grand musicien de l'orchestre, ici grand musicien du verbe, renferme toutes les puissances du sentiment, ou mieux celles des sentiments contraires, douleur poignante et délirante allégresse tour à tour. Je me trompe, il ne les enferme pas dans la parole : elles en jaillissent et tantôt nous accablent, tantôt nous exaltent.

Mais déjà l'orchestre reprend ses droits et son cours, ou sa course. Il développe, il déchaîne une sorte de *scherzo* colossal (si les deux termes se peuvent associer). Une seule pensée l'anime, une seule image l'enflamme : celle du navire. Et les voix sans nombre de l'immense symphonie s'unissent pour acclamer, comme elles feraient toute une escadre victorieuse, une voile apparue au loin, qui peu à peu se rapproche, apportant à la mort le dernier baiser de l'amour. Ailleurs, devant une autre mer, une autre voile est attendue et d'une plus longue attente. Dans l'admirable *Pénélope* de Fauré, la mer est présente partout : la mer qui doit ramener l'époux et qui le ramène; la mer, que de tous ses regards et de tout son espoir, l'épouse vigilante interroge éternellement.

C'est la fin du premier acte et c'est la fin du jour, l'heure du cher pèlerinage, depuis si longtemps inutile. « Viens, Euryclée », dit la reine à la vieille nourrice.

Ainsi que chaque soir montons sur la colline,
D'où l'on peut voir briller toute la mer divine.
Et le sort pitoyable enfin nous fera voir
Peut-être et reconnaître
— Jamais mon cœur n'eut un désir plus cher —
La nef d'Ulysse sur la mer.

Nocturne admirable et, comme les nuits mêmes de la Grèce, imprégné, palpitant de lumière. « *La mer divine... la nef d'Ulysse...* » Voilà les deux suprêmes accents, les deux cimes de la strophe où s'allume une flamme. On sait que Beethoven, le Beethoven de la *Symphonie pastorale*, se proposait « l'expression du sentiment plutôt que la peinture ». Elles se valent ici l'une et l'autre, et la voix conjugale frémit de la même tendresse pour le héros qui va revenir et pour le chemin azuré de son retour.

Chez un maître aujourd'hui méprisé, Meyerbeer, on pourrait signaler plus d'une beauté marine. Deux phrases, voisines et qui se ressemblent, tombent des lèvres de la sombre Selika résolue à mourir. Voici l'une :

De ces lieux
On découvre la mer... et c'est ce que je veux.

L'autre :

D'ici je vois la mer immense et sans limite,

constitue un pléonasme mémorable dans l'histoire de la poésie

d'opéra. Mais, par la musique, et même par un moment de silence qui retarde la chute de la première, les deux périodes sont admirables de noblesse et de mélancolie.

Revenons de la musique marine à la musique navale. Le bateau de *l'Africaine* encore (troisième acte) est, comme celui d'*Haydée*, un de ceux qu'on hésiterait aujourd'hui à nous montrer. Les détails de la vie à bord y sont notés. Le prélude, puis le début au moins du chœur des nobles passagères (la princesse Inès et ses dames) nous causent la sensation d'une fraîcheur humide et du frôlement soyeux des vagues sur les flancs du navire. Mais la prière des matelots : *Au grand saint Dominique, Effroi de l'hérétique*, et l' *Appel au repas du matin*, sont des choses médiocres, la seconde même un peu ridicule. Au contraire, c'est une page maîtresse que l'ordre de Nelusko à l'équipage :

> Holà, matelots, le vent change!
> Courez aux voiles, hâtez-vous donc,
> Car le vent change; tournez au Nord !
> Voyez à l'horizon les signes précurseurs
> Du terrible typhon.
> Tournez au Nord... ou sinon le trépas.

Très large, très libre et non accompagnée, la période est toute vocale, oratoire aussi. Il faut la dire autant que la chanter. Jusqu'au bout elle s'amplifie et se fortifie. Jamais « commandement », c'est le mot propre, et « commandement à la mer » ne fut exercé avec plus d'autorité.

Si le vaisseau de *l'Africaine* est aujourd'hui hors de service, il en est un, beaucoup plus jeune, ou plus moderne, dont la représentation musicale a de quoi nous toucher davantage. Il est nôtre, celui-là, et ce sont des nôtres aussi qu'il porte de Bretagne au pays de Madame Chrysanthème. La nuit, une nuit étoilée et paisible, sur la passerelle d'un navire de guerre en marche, deux hommes sont debout. L'un est officier. Il a pour prénom Pierre et l'on connaît son nom, ou plutôt son pseudonyme glorieux. L'autre est un simple matelot, son frère Yves. D'abord un long et lent prélude, une suite d'accords soutenus semble s'étendre autour d'eux à l'infini, comme le calme de la mer. La chanson d'un gabier invisible, une chanson bretonne, égale en nostalgie la cantilène, marine elle aussi, par où

commence *Tristan*. Bientôt, entre les deux compagnons, le dialogue s'engage. Ils parlent du Japon inconnu, mais rêvé, de la Bretagne familière, quittée à peine et déjà regrettée. Jeune curiosité et voluptueux désirs, souvenirs mélancoliques, douloureux même, les divers sentiments se succèdent. Les rythmes, les modes changeants les expriment, égayant, attristant les deux voix, comme les deux âmes, tour à tour. A l'attente passionnée, presque amoureuse, de régions lointaines, ignorées, et qu'on imagine enchanteresses, se mêlent et s'opposent des retours inquiets, presque poignants, vers la terre natale. Un jour, et justement à propos de Loti, Jules Lemaitre définissait par le mot d'exotisme ce double état de la sensibilité. Dans le prologue de *Madame Chrysanthème*, la musique de M. Messager, mieux que toute autre, l'a traduit.

« *Thalatta! Thalatta!* » L'océan gronde encore aux pieds de Rezia, l'héroïne d'*Obéron*, échappée à ses fureurs. Mais la célèbre barcarolle glisse mollement sur ses flots apaisés.

La mer et le vaisseau vont emporter ma vie
Et je viens assister à ma propre agonie.

Ainsi chante la Sapho de Gounod, près de se précipiter. Cette seule phrase, qui précède les célèbres stances, les égale peut-être. Elle ne monte pas comme elles. Au contraire, c'est en descendant, et deux fois, note par note, qu'elle semble s'éloigner. Pathétique et pittoresque, en même temps qu'elle exprime le sentiment, elle évoque le paysage, la fuite lente du navire et sur la mer immobile le sillage lent à s'effacer.

Déjà sur une autre mer, sous la fenêtre de « Desdemona plaintive », une phrase encore, une seule, mélodie ou plutôt mélopée douloureuse, avait chanté. Elle précède, celle-là aussi, une cantilène fameuse, la « romance du saule » et la surpasse en beauté. Beauté poétique et musicale tout ensemble; double chef-d'œuvre, né du sentiment populaire et du génie d'un grand artiste; rencontre merveilleuse, unique, sur les lèvres d'un gondolier qui passe, de quelques mots de Dante et de quelques notes de Rossini. « *Nessun maggior dolore...* » A la fin, ou peu s'en faut, d'un absurde « poème », soudain quelle poésie ! Quelles paroles, après quelles paroles ! La musique en est digne. La voix traîne d'abord, ou se traîne à fleur d'eau, de l'eau sombre, de l'eau morte de la lagune. Et tout à coup,

inconsciente et cruelle à la fois, elle monte vers l'enfant qui va mourir et de ses notes les plus hautes, les plus poignantes, elle lui perce le cœur.

Après la mer, les fleuves et les lacs devraient avoir aussi leur place dans une histoire, si brève qu'elle fût, de la musique sur l'eau. Deux fois au moins en notre répertoire lyrique, la Seine, et la Seine à Paris, porte une barque : une barque nuptiale, au troisième acte des *Huguenots*; au dernier acte du *Pré aux Clercs*, une barque funèbre.

Parmi les scènes de musique fluviale, il en est une, des plus belles, qui se joue et se chante non pas sur l'eau, mais sous l'eau : c'est le premier tableau de *l'Or du Rhin*. Beethoven s'était assis « au bord du ruisseau ». Wagner est descendu au sein du fleuve. Par la symphonie et par les voix, par trois voix de femme, il en a figuré la vie, toute la vie, intérieure et merveilleuse. Il l'a fait non seulement entendre à nos oreilles, mais presque voir à nos yeux. Il nous en a rendu sensibles toutes les forces et toutes les grâces, le cours puissant et rapide, les remous et les murmures, la profondeur, la transparence et la fluidité.

Pâle et blonde
Dort sous l'eau profonde
La willis au regard de feu.
Que Dieu garde
Celui qui s'attarde
Dans la nuit au bord du lac bleu.

Paul Bourget écrivait un jour : « Il y a dans *Hamlet* une romance divine. » Il ne parlait pas des paroles, mais de la musique, et de celle-ci même c'est beaucoup dire. On peut du moins affirmer que dans l'opéra d'Ambroise Thomas, non seulement la romance, ou la ballade d'Ophélie, mais toute la scène qui l'entoure, à peu de chose près, à quelques fioritures près, forme un tableau délicieux, la mise en action, la plus poétique et la plus musicale, du mélancolique récit shakspearien. « Laissez-la, dit Bourget, laissez-la distribuer à ses compagnes les fleurs de son bouquet avec sa grâce d'amoureuse blessée (1)... » La voilà telle que la musique nous l'a faite. Ajoutons seulement ceci : depuis qu'il y a sur la scène des folles, et qui

(1) Nous citons de mémoire.

chantent, pas une autre ne chanta plus triste, plus tendre et surtout plus simple chanson. Au thème de la ballade d'autres phrases, toutes expressives, se mêlent. Le moindre détail, une cadence, un accord, est à sa place et prend sa juste valeur. Enfin, lorsqu'on entend, qu'on voit glisser au loin sur l'eau la forme blanche et mélodieuse encore que soutiennent un moment ses voiles, on se rappelle le mot de la reine Gertrude : *Sweets on the sweet*, et l'on sent flotter la douceur de la musique sur la douceur de la mort.

O lac, t'en souvient-il?...

Le lac du Bourget a bien fait d'oublier la romance de Niedermeyer, sur les vers de Lamartine, qui le premier ne put jamais la souffrir. Mais le lac des Quatre-Cantons gardera toujours le souvenir, encore plus que de la poésie de Schiller, de la musique de Rossini. Dès le début de l'opéra, l'onde chante, et la plus fraîche, la plus pure, dans l'aimable « invitation au voyage » qu'est la barcarolle du pêcheur. Quant à l'admirable finale du Rütli, sa beauté la plus rare peut-être consiste en ceci que les choses comme les âmes y participent et que la nature tout entière s'y fait saintement complice d'une héroïque humanité. Parmi les conjurés, les uns viennent par les bois, les autres par le lac, et leurs chants, et les symphonies qui les annoncent et les escortent, ne sont pas moins divers que les routes par eux suivies.

Pour dérober la trace de leurs pas,
Pour mieux cacher leurs saintes trames,
Nos frères sur les eaux s'ouvrent avec leurs rames
Un chemin qui ne trahit pas.

Guillaume Tell abonde en vers plus médiocres que ceux-là. Mais, pour les commenter, pour les changer en paysage sonore, on ne saurait concevoir plus belle, plus pittoresque musique, imitative avec plus d'ampleur et de fidélité. Par elle tout est décrit, tout fait image : le glissement des barques, le bruit des rames, et le geste même, ou l'effort cadencé des rameurs.

Pour nous suggérer des visions du genre qu'on pourrait qualifier d'aquatique, la musique n'a pas toujours besoin du théâtre. L'orchestre et les chœurs suffisent au Haendel d'*Israël en Égypte* pour évoquer — avec quelle puissance, par quelles

acclamations! — le passage de la Mer Rouge. On ne trouverait pas en peinture un *Déluge*, fût-il de Poussin ou de Michel-Ange, aussi formidable que celui de Saint-Saëns. Enfin deux éléments sur trois ont inspiré certaines pages symphoniques de Mendelsohn : l'ouverture et le *scherzo* du *Songe d'une nuit d'été*, ces chefs-d'œuvre aériens, et cette merveilleuse « marine » si puissante et si douce, l'ouverture de *la Grotte de Fingal*.

Autant que des opéras, oratorios et symphonies, que de morceaux pour piano seul, et surtout que de *lieder*, comme disent les Allemands, ou, comme nous disons, que de « mélodies » vous ont chantées, ô vous qu'un jour un poète qui vous aimait, La Fontaine, appela « mesdames les eaux ». A Tivoli, dans les jardins de la villa d'Este, Liszt écouta, puis imita vos jeux. Sur les eaux il a fait marcher saint François de Paule, et de ses récits lyriques, la légende de Loreley n'est pas le moins beau. L'eau circule à travers l'œuvre immense d'un Schubert. Elle semble rejaillir en écume légère autour de la célèbre barcarolle, et pour donner à la *Truite* une épigraphe poétique, il suffirait de changer un mot, un seul, le nom du poisson, au second de ces deux vers de La Fontaine encore :

L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours.
Ma commère la carpe y faisait mille tours...

Il est temps de finir, et par quoi nous avons commencé. *L'Horizon chimérique* est un recueil de quatre mélodies : poésie d'un jeune poète mort à la guerre ; musique du grand maître qui vient de mourir. « Maître de la mer », on pourrait nommer de ce nom Gabriel Fauré. La mer chante en un grand nombre de ses mélodies, depuis les plus anciennes jusqu'à celles-ci, qui sont, croyons-nous, les plus récentes. L'une des premières, — elle a plus de cinquante ans, — s'appelle *les Matelots*. Toujours jeune d'allure, « *sur l'eau bleue et profonde* » elle file, elle fuit. A la voix de la mer Fauré mêla volontiers celle de l'amour, et même, une fois au moins, celle de la mort. La seconde strophe du *Cimetière* (paroles de Richepin) est moins un chant qu'un cri, mais poignant : cri de pitié pour « ceux qui meurent à la mé », d'horreur pour l'affreux, éternel roulis de leurs pauvres corps abîmés dans les flots.

Les berceaux et les vaisseaux se partagent la célèbre cantilène (paroles de Sully Prudhomme), où les deux images

poétique et sonore, se répondent et littéralement se balancent. Enfin, sur les quatre mélodies de *l'Horizon chimérique*, trois sont consacrées à la mer. La première, dès les premières notes, et jusqu'aux dernières, se meut et frissonne comme les vagues. Invocation grave, pathétique, à la mer bienfaisante, à la mer consolatrice, la seconde mélodie est pleine de cette tendresse et de cette tristesse, intenses toutes deux, que Fauré, comme nul autre, aimait d'unir. Lisez, vous qui savez lire, « *voi che avete l'intelletto sano*, vous qui avez la saine intelligence » de la beauté française, de la beauté latine, lisez *l'Horizon chimérique*. Jamais le maître que nous pleurons n'écrivit musique plus claire, d'une plus pure et plus sereine clarté. Balancé par une houle profonde, mais douce, le dernier chant commence ainsi :

> Vaisseaux, nous vous aurons aimés en pure perte.

Gardons-nous de le croire. Les vaisseaux de la mer, Fauré ne les a pas aimés en vain pour sa gloire et pour notre joie. Il le savait bien lui-même, il les aima toujours, et cette mélodie en rend un suprême témoignage. Saluant les nefs qui s'éloignent, toutes voiles ouvertes, quand il leur dit, quand il leur chante ceci, d'une voix plus que jamais émue :

> Le souffle qui vous grise emplit mon cœur d'effroi ;
> Mais votre appel au fond des soirs me désespère,
> Car j'ai de grands départs inassouvis en moi !

il donne à l'alexandrin final l'accent passionné, presque tragique, de son inguérissable amour.

C'est au bord de la mer, il y a plus de cinquante ans, que nous avons connu Fauré. C'est en mer, aujourd'hui, qu'il nous plaît d'évoquer un de ses chefs-d'œuvre et d'offrir à sa chère mémoire l'hommage d'un demi-siècle d'admiration et d'amitié.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUE LITTÉRAIRE

DE NOUVEAUX « CARACTÈRES » (1).

Voici un savant, un médecin, M. le docteur Charles Fiessinger, qui reprend l'étude à laquelle nos moralistes ont de tout temps, et au XVII[e] siècle avec plus de justesse que jamais, accordé leurs soins, l'étude des caractères : il s'agit de décrire le menteur, l'orgueilleux, l'inquiet, le gourmand, le sournois, etc., autant de types et que l'on trouve, dans l'humanité moyenne, à des milliers, à des millions d'exemplaires.

On avait objecté à cette méthode, qui a pourtant donné des œuvres d'un tel prix, de fausser d'abord la réalité. L'on disait : le menteur, l'orgueilleux, l'inquiet, le gourmand, le sournois n'existent pas ; il y a des gens qui ont ces défauts, qui ont l'un ou l'autre de ces défauts, mais qui ont par ailleurs une existence où interviennent ces défauts sans doute. Leur existence modifie aussi leurs défauts, de même que leurs défauts se modifient les uns les autres, du fait de leur coexistence. Un avare, et qui est un orgueilleux, aura son avarice tournée par son orgueil d'une façon que ne l'est pas l'avarice de tel humble garçon, lequel se livre à son vice le plus simplement du monde et sans avoir à s'en cacher. Un menteur, suivant la situation qu'il occupe et les affaires dont il se mêle, aura différentes sortes de mensonge, en fera l'usage le plus divers et s'en proposera des bénéfices ou un plaisir de qualité particulière. Parlez-nous d'un individu qui est menteur ou qui est avare, qui est notamment ceci ou cela, mais qui a tel métier, tel âge, telle fortune, telle ambition dans la vie. Ne nous parlez pas du menteur, ni de l'avare

(1) *Les défauts, réactions de défense*, par M. Ch. Fiessinger, membre correspondant de l'Académie de médecine (Maloine).

ou de l'orgueilleux, que vous appelez des types et qui ne sont que des abstractions ou inventions de votre esprit.

Cette remarque n'est pas dénuée de toute vérité. A cet égard, le romancier, qui vous présente ses personnages au complet, pour ainsi dire, doués de vertus et entachés de défauts ou de vices et de manies ou de travers, et dans la vie, en pleine activité, fût-ce en désordre, vous donne plus de réalité concrète que ne fait, sous le nom de moraliste, l'analyste d'un défaut, d'une vertu, d'un vice, d'un travers ou d'une manie.

Mais la méthode analytique n'est pas fausse, elle non plus, à condition qu'elle ménage une possibilité de synthèse. Il faut qu'elle se sache une méthode et tienne compte de l'infirmité inhérente à toute méthode, qui est et qui ne peut être qu'un stratagème en vue de saisir la réalité. La réalité est d'une autre nature; elle est synthétique. Ou, plus exactement, elle est : ce sont nos analyses qui la décomposent, et nos synthèses qui la refont, ou qui essayent de la refaire, ce qu'elle était sans nous. Je vois ce cheval, disait Aristote, je ne vois pas la *chevaléité*.

Il n'en est pas moins vrai que l'analyse est le procédé scientifique par excellence; et l'on en évite les inconvénients, pour peu qu'on ne confonde pas un tout et ses éléments. M. le docteur Ch. Fiessinger, qui est un homme de science, le sait à merveille.

Il y a, parmi les maximes que La Rochefoucauld n'avait pas voulu qui fussent laissées dans son recueil, un très curieux paragraphe sur la paresse : « De toutes les passions, celle qui est la plus inconnue à nous-mêmes, c'est la paresse; elle est la plus ardente et maligne de toutes, quoique sa violence soit insensible et que les dommages qu'elle cause soient très cachés. Si nous considérons attentivement son pouvoir, nous verrons qu'elle se rend en toutes rencontres maîtresse de nos sentiments, de nos intérêts et de nos plaisirs... » Ces lignes ne sont-elles pas très singulières, où l'on voit que La Rochefoucauld traite la paresse, — et il l'appelle une passion, — la traite comme une passion très active? L'ardeur, la malignité, la violence de la paresse : on n'attendait pas ces mots-là. S'il la compare, cette paresse, à « la rémore, qui a la force d'arrêter les plus grands vaisseaux », lesdits vaisseaux ne bougent pas, mais la rémore, pour les retenir, donne tout ce qu'elle a d'énergie. Ensuite, La Rochefoucauld paraît venir à une idée de la paresse plus ordinaire et plus naïve : « Le repos de la paresse, dit-il, est un charme secret de l'âme qui suspend soudainement les plus ardentes

poursuites et les plus opiniâtres résolutions... » Il vient de la comparer à la bonace, qui est parfois plus dangereuse aux navires que la tempête; et c'est manière de parler, de dire que la bonace retient les navires : elle ne les fait point avancer, voilà tout. Il ajoute : « Pour donner enfin la véritable idée de cette passion, il faut dire que la paresse est comme une béatitude de l'âme, qui la console de toutes ses pertes et qui lui tient lieu de tous ses biens. » Le commencement et la fin de cette maxime ne vont guère ensemble; et c'est peut-être la raison pour quoi La Rochefoucauld l'avait supprimée : elle était, par ailleurs, digne de son estime.

M. le docteur Ch. Fiessinger s'est avisé de l'apparente contradiction qu'avait laissée La Rochefoucauld dans sa pensée. Il la résout en maintenant les deux termes contradictoires, ou contraires, mais en distinguant, pour les y appliquer l'un et l'autre, deux sortes de paresse, l'inerte et la sensitive, comme il les appelle. C'est à la sensitive que conviennent les mots d'une ardeur et d'une malignité violente; et c'est à l'inerte que conviennent les mots d'un repos et d'un charme qui vont à la béatitude.

Le paresseux inerte ne mérite pas l'attention. Dire que la paresse lui anéantit, ou peu s'en faut, ses sentiments, ses intérêts, son plaisir, est encore un abus de langage : il n'a ni sentiments, ni intérêts, ni plaisir. Mais le paresseux sensitif est extrêmement remarquable, et très bizarre, un être que tourmente une passion, tel que nous le décrit ou, mieux, nous le montre, avec beaucoup de finesse, M. le docteur Fiessinger : « Se délectant de son inaction, il se nourrit au surplus de velléités qui n'aboutissent pas. Il a le désir de s'occuper, mais s'arrange de manière à ne pas réussir. Mille projets s'agitent dans sa tête; il n'en exécute aucun. Ou bien, si une besogne sérieuse s'offre à sa portée, il s'empresse de la fuir et d'en chercher une autre. Toute son énergie se consume à retarder l'heure où il devra se soumettre à une tâche suivie... » L'énergie d'un paresseux ? Mais oui. Et comme il se trémousse! Mais oui. Cela est très bien vu. Le sensitif, non pas l'inerte : l'inerte, lui, ne bouge pas; le sensitif aurait plus de peine, — et il l'évite, — à ne pas bouger qu'à céder aux velléités vaines de son esprit... « Il erre par la ville, musant de droite et de gauche, s'arrêtant aux devantures, fouillant les boîtes des bouquinistes, faisant quelques visites où il intercède en faveur de la situation qui lui servirait de gagne-pain. Aussitôt qu'une proposition lui est faite, les inconvénients surgissent à ses yeux : non, décidément, non ! Il lui faut autre chose. Et, ses démarches, il les recom-

mence, jusqu'au jour qu'elles sont récompensées par le succès. A ce moment, les hésitations le reprennent ; il dit non après bien des tergiversations et frappe à une nouvelle porte... » On dirait d'un portrait, et pris sur le vif. Ce qui en donne l'impression, c'est la ressemblance de ce paresseux avec un ou plusieurs que vous avez connus. Mais, si le portrait convient à plusieurs, c'est aussi la preuve que cette peinture, avec tant de particularité, a cependant tout ce qu'il lui faut de généralité pour être dite vraie.

Ce caractère du paresseux, vous ne l'accuserez pas de n'être qu'une abstraction, parce qu'il ne décrit pas tout uniment une nonchalance et les conséquences qui en dérivent; mais, cette nonchalance, il l'accompagne de travers qui, dans la réalité, se joignent à elle, qui ne sont pas elle, ne dépendent pas logiquement d'elle et, en fait, comme on l'observe, ont avec elle une habitude.

Le paresseux du docteur Ch. Fiessinger souffre de ne rien faire : car il remue, mais ne fait rien qui vaille. Il en souffre et pourtant se complait dans sa vie stérile. Ainsi le mélancolique déteste son angoisse et ne cherche point à s'en délivrer. Ce paresseux, qui devrait rougir de lui-même, s'enorgueillit à bon compte : il se trouve maintes raisons les plus flatteuses, et quel qu'il soit : « Un domestique estimera la besogne qui lui est assignée au-dessous de son mérite; un jardinier ne s'engagera pas, vu le peu d'importance du potager; un employé estimera que son intelligence moisit dans un bureau; un écrivain sera possédé d'un tel désir de perfection qu'il se découragera de prendre la plume. » Etc. Les prétextes sont assortis à chacun de nous. Et l'on voit qu'il est tenu compte des métiers, dans ces nouveaux caractères; on voit aussi que les métiers, s'ils changent les dehors d'une passion, n'en modifient pas la substance et l'activité intime.

Le paresseux a beaucoup d'amour-propre. Ce n'est pas d'être paresseux, qui lui en donne, mais bien d'être sensitif. Les prétextes qu'il a trouvés pour excuser sa fainéantise lui deviennent sujets d'orgueil. Il se croit supérieur à sa destinée; il estime sa supériorité la cause de son échec. Les circonstances ne l'ont pas servi : c'est leur tort. Elles ont servi de moindres gens, et moins dignes d'une telle chance. Le paresseux tourne à l'envie, tourne à mépriser le succès d'autrui, et le jalouse : il tourne à une mélancolie hargneuse. Il gémit, se lamente et n'a pas l'air de se douter qu'il est cause de ses malheurs. Puis d'autres passions interviennent, l'amour, l'ambition, qui l'éveillent, le stimulent. Cela ne dure pas. « Il aimera

comme un fou, rêvera d'escalader les étoiles, et puis retombera dans son abattement. » Cette remarque me semble très ingénieuse, et vraie sans doute. Il est naturel que ce paresseux, qui a l'usage de n'aboutir jamais à rien, prétende aussi plus que personne : il ne sait pas ce qui, en cas de réussite, vous diminue la réussite; et, ne la connaissant pas, il la rêve à sa guise, en toute liberté.

L'on dira que ce personnage, auquel M. le docteur Ch. Fiessinger donne le nom de paresseux, et de paresseux sensitif, pourrait porter un autre nom ; n'est-ce pas un raté ? Je le veux bien. Mais sa paresse, qui explique son infortune, est la cause; et le « ratage » n'est que l'effet. Il est possible d'ailleurs qu'une paresse analogue à celle qu'a décrite M. le docteur Fiessinger n'aille point à ce résultat le pire; comme il est possible que l'échec de toute une existence dérive d'une tout autre cause et d'accidents ou de maladresses, enfin de ces mille coïncidences que l'on appelle le hasard. Bref, c'est un personnage, encore plus que ce n'est un caractère, que nous présente, sous le nom de paresseux sensitif, M. le docteur Fiessinger. Voilà comme il évite le danger de l'abstraction. Mais son personnage n'est pas seul de son espèce : il est un exemple, ou un type.

Sa paresse, dit M. le docteur Fiessinger, « n'est pas seulement un défaut de l'âme, elle apparaît comme la signature d'une physiologie » : la signature ou (probablement) le signe. Cette physiologie du paresseux, notre auteur ne l'indique pas autrement : ce n'était pas l'occasion; et son livre, qui est d'un médecin, n'est pas un livre de médecine. Mais, dans ses jugements et dans ses analyses de nos défauts, de nos vices, de nos toquades, il tient compte plus ou moins explicitement d'une information que sa connaissance de la médecine lui procure.

Il y a, dit-il, en chacun de nous, deux centres nerveux : l'un, le cerveau, « avec sa faculté d'associer les idées, de comparer, de juger, de conclure » ; l'autre, le « sympathique neuro-glandulaire », avec « ses impulsions, ses instincts, ses tares ». Un équilibre parfait du sympathique et du cerveau est une merveille assez rare, est en principe l'état normal de l'homme, mais un état où l'homme a bien grand peine à se tenir. Une intelligence et une sensibilité accordées de manière que l'une ait, sans nuire à l'autre, son développement, de manière que l'intelligence ne réduise pas la sensibilité à peu de chose, de manière que la sensibilité n'affole pas l'intelligence, voilà ce qu'on ne trouve pas souvent. L'on distingue, le plus souvent, deux races d'hommes selon la prédominance de leur sympathique

neuro-glandulaire ou de leur cerveau, de leur intelligence ou de leur sensibilité. Selon que la prédominance est plus ou moins marquée, elle produit en grand nombre différentes espèces, différemment nuancées. Pour que l'intelligence se développe et qu'elle s'épanouisse, il faut que la sensibilité ne l'excite pas outre mesure et ne la gêne pas. Mais il est bon qu'elle l'excite un peu et la seconde. L'intelligence peut aussi contraindre ou favoriser la sensibilité. Elles ont entre elles un jeu alterné qui est notre vie mentale et morale.

M. le docteur Fiessinger ne manque pas d'indiquer, à propos des caractères qu'il décrit, l'influence de cette physiologie secrète. Par exemple, il note, comme un trait des plus importants, le sursaut, « l'élévation de sentiments, le rafraîchissement d'idéal » que les « secousses émotives » produisent en nous. Mais il faut, dit-il, « des provisions assurées d'intelligence, pour répondre avec avantage au choc d'une émotion. Une certaine fermeté de l'âme est nécessaire également. Les sots ne tirent aucun profit des coups de matraque assénés à leur sensibilité ; les faibles se laissent abattre en geignant. Les forts et les intelligents ne conquièrent la plénitude de leur vigueur et l'acuité de leur jugement qu'au prix de ces malchances. Ils sortent de ces épreuves plus vaillants, plus ouverts à l'enchaînement des effets et des causes. Les femmes développent ce qu'elles ont de plus personnel, leurs dons de finesse intuitive et la tendresse. » Bref, il y a, dans un être sain, j'entends sain de corps et d'esprit, une aptitude à réagir, très remarquable, et qui est une défense de l'individu contre toute menace, un don de riposte ; et la défense la meilleure est une attaque : il y a, dans l'individu en bon état, une puissance combative toujours en éveil.

Tant vaut l'individu et tant valent ses moyens de défense. Il se défend comme il le peut. Il prend les armes qu'il a sous la main : armes loyales, s'il les a et s'il en connaît le maniement ; d'autres armes, et sournoises, s'il est sournois, et petites ou médiocres, s'il n'est pas bien vigoureux.

Il fait une arme de ce qu'il trouve à son usage, et de ce qui ne serait point une arme et qui même serait un principe de faiblesse. Nos qualités sont notre force, et nos défauts notre faiblesse. Or, voici la trouvaille intéressante de M. le docteur Fiessinger : « l'homme lutte avec ses qualités, quand il en a, mais aussi avec ses défauts. » Et nos défauts sont, pour la plupart, des « réactions de défense ». Voilà comme on peut dire, avec J.-J. Rousseau, que c'est la société qui corrompt l'homme ; ou plutôt, — et ici l'opinion de M. le docteur

Fiessinger n'est plus celle de J.-J. Rousseau, — disons que c'est en société que l'homme se corrompt : l'homme, qui en société a besoin de défendre son individualité, se corrompt par l'usage qu'il fait de ses défauts comme d'un instrument de défense, comme d'une arme contre ses voisins ou ennemis.

Les grandes âmes et les gens de bien se défendent par leurs mérites et leurs vertus. Prenons ce mot de *vertu* dans le sens étymologique et le plus vrai qu'a en latin (qu'a, chez Salluste, par exemple) le mot de *virtus*, en italien (et à l'époque de la Renaissance plus qu'aujourd'hui) le mot de *virtù* : c'est, venant de *vir*, comme, chez nous, *virilité*, la puissance effective ou efficace d'un homme, c'est le total de ce qu'il vaut dans la lutte. La *virtù* italienne de la Renaissance commet, à l'occasion, des crimes; elle ment, tue et pille : elle vous dresse de hardis gaillards, et victorieux. Salluste ne présente pas l'un de ses personnages sans évaluer sa force par la supériorité de ce qu'il a d'énergie sur ce qu'il a de faiblesse; et il apprécie au juste la *virtus* de Catilina, qui est un homme plein de défauts : mais plusieurs de ses défauts comptent dans le bilan de sa *virtus* ou de sa valeur individuelle.

Plusieurs de ses défauts : non pas tous ses défauts. Pareillement, M. le docteur Fiessinger ne dit pas que tous nos défauts nous composent notre énergie; ce qu'il dit est que nous employons certains de nos défauts à nous défendre et que, de nous avoir ainsi servi, ces défauts nous deviennent précieux et habituels jusqu'à nous former bientôt notre caractère. « Les médiocres ambitieux se défendent par la méchanceté, les faibles par la bouderie, les sots par l'entêtement, les jaloux par la calomnie. Et méchanceté, bouderie, entêtement, calomnie sont des armes. De qualité douteuse, certes, mais dont parfois la portée atteint son but; le sujet réalise ses plans par des moyens troubles, parce que seuls ils s'offrent à l'emploi de ses facultés... Ses défauts sont attachés à sa nature comme les symptômes à la maladie... » La dernière ligne a besoin d'être expliquée. C'est qu'il faut distinguer la maladie et les symptômes : un médecin commet une bévue s'il ne traite que les symptômes; il n'atteint pas le mal et il le laisse multiplier ses dommages. Les symptômes sont les signes de la maladie et peuvent être une défense du malade contre ses dangers. « Le malade se défend par les signes de sa maladie comme le médiocre par la mise en œuvre de ses défauts. La fièvre est l'arme contre l'infection, comme l'envie contre le succès d'autrui. » Je crois qu'il peut y avoir inconvénient à supprimer la

fièvre d'un malade qui élimine par elle son infection ; semblablement, il est de vils individus que l'on réduirait à rien, que l'on priverait de tout ce qu'ils ont de défense, en leur ôtant l'usage de leurs défauts. C'est ce qui fait que les discours des moralistes ou prêcheurs sont le plus souvent inutiles. Vous recommandez à tel garçon de n'être ni méchant, ni envieux, ni porté à la calomnie : c'est le suicide, que vous lui recommandez. Procédez d'une autre manière; corrigez-le des faiblesses qui lui donnent le besoin de ces défauts-là.

Défauts de toute sorte ; M. le docteur Fiessinger les répartit sous trois chefs : défauts à prédominance organique, défauts à prédominance affective, défauts à prédominance intellectuelle.

La surdité est un défaut de l'organisme et peut-être, dit notre auteur, une défense de l'esprit. Joachim du Bellay, dans l'*Hymne à la surdité*, refuse à Ronsard le droit de se plaindre d'être sourd. Et M. le docteur Fiessinger, d'accord avec du Bellay, considère que Ronsard dut à son isolement « sa perfection dans la musique du rythme ». Et Beethoven, dit-il encore, Beethoven aurait-il « déversé les tumultes de la passion avec cette véhémence dans le torrent de ses symphonies, s'il n'avait pas été privé de tout contact auditif avec le monde extérieur »? Je n'en sais rien, quant à moi ; et d'autres poètes que Ronsard, d'autres musiciens que Beethoven n'étaient pas sourds et n'ont point manqué de poésie ou de musique. Du Bellay console Ronsard ; M. le docteur Fiessinger, lui, tout à son idée, la suit jusqu'au paradoxe où il me semble qu'elle le mène. Le compliment qu'il fait à Ronsard et à Beethoven sur leur égale surdité donne à supposer qu'il regarde cette infirmité comme une chance? Mais non! S'il admet que Ronsard et Beethoven ont l'un et l'autre mieux épanoui leur génie dans l'espèce de solitude et le silence où les cantonnait la surdité, leur génie était là : sans leur génie, leur infirmité ne servait qu'à leur nuire. Et : « La surdité affine l'esprit, elle trempe le caractère. Que craint l'infirme? Rien. Son ambition se borne au domaine de sa pensée originale, puisqu'il lui est interdit de se mêler au mouvement extérieur. Emprisonné en lui-même, rien n'arrête l'essor de sa pensée, d'autant plus vivante qu'elle a été conçue dans le silence et la méditation, qui a des ailes. L'imagination est une des qualités dont le sourd est le plus riche... » Etc. Tels sont les avantages de la surdité, oui ! pour le sourd qui a le meilleur de sa vie dans sa pensée. Mais « l'homme n'est fait ni pour être grand, ni pour penser par soi, ni pour ajouter quelque chose au trésor des richesses artistiques ou intellectuelles dont s'enorgueillit l'humanité. »

Concluons que les défauts à prédominance organique peuvent tourner au profit de qui les a, mais à leur détriment le plus souvent. On ne les choisit pas ; et ils ne sont que d'aventure, et par un stratagème, des moyens de défense.

Ils sont, beaucoup plus généralement, des causes de faiblesse et, mettant l'individu en état d'infériorité, l'obligent à se défendre par le moyen d'autres défauts. Soit un bossu : l'on ne saurait considérer sa bosse comme un cadeau que lui a fait la nature. Mais il réagit contre sa disgrâce, selon qu'il est mauvais ou non, par un redoublement de méchanceté ou de bonté ; il réagit contre sa mélancolie par une jovialité sarcastique. L'homme excessivement petit se défend de paraître un nabot par ses grands airs, sa mimique très expressive et par toute une comédie assez ridicule. Les dyspeptiques sont de pauvres gens ? Ne vous dépêchez pas de les plaindre. Ils ont des compensations ou des revanches; ils ont une sensibilité très fine, l'intuition fort aiguë, l'intelligence très lucide et une heureuse promptitude à se fâcher qui crée de la docilité autour d'eux. A moins qu'ils ne se fâchent d'une imprudente manière, et maladroite, qui impatiente leur entourage ; mais, d'habitude, ils sont malins. Voici, très attrayant, sinon le ménage du dyspeptique, au moins un ménage de dyspeptique, tel que le décrit et le rend digne de quelque envie M. le docteur Fiessinger : « La femme d'un mari qui digère mal a bien des vertus. Sa peur est telle d'être rabrouée à tort et à travers qu'elle se garde de donner prise. Elle se montre empressée et reste fidèle. Son caractère était difficile d'abord ? Il s'assouplit devant cette constatation qu'il n'y a rien à faire et que ce mari se hérisse encore plus qu'elle... C'est pourquoi il est rare que les dyspeptiques aillent à divorcer. » La statistique le dit-elle? Probablement.

Parmi les défauts à prédominance affective, M. le docteur Fiessinger cite en premier lieu l'hypocrisie. On a dit qu'elle était une vertu et la principale des vertus sociales : « Elle est pour le moins un hommage à quelque sagesse. Sans elle, le commerce entre les humains n'existerait pas. C'est elle qui maintient les traditions de courtoisie et d'urbanité. En stimulant des sentiments factices, elle assure leur floraison et tarit du coup les sources de rivalité et de conflit. C'est à ce titre qu'elle peut être considérée comme une sorte de réaction de défense. » L'hypocrisie est partout : signe qu'on a partout besoin d'elle. M. le docteur Fiessinger la dénonce dans la devise que nous lisons, pour peu qu'il nous plaise de la lire, au fronton de nos monuments publics : soit liberté, égalité, fraternité.

Nous ne sommes pas libres et ne pouvons pas l'être, dit-il ; nous vivons dans un ordre de choses qui nous commande d'être soldats, de payer des impôts, d'obéir à des règlements de toute espèce. Nous ne sommes pas égaux ; et l'on a beau nous déclarer que nous le sommes, le déclarer solennellement et appeler ça déclaration des droits de l'homme et du citoyen, l'on n'y peut rien. Quant à cette fraternité qui est le dernier mot de la devise, regardez autour de vous : la voyez-vous nulle part ? On dira que cette devise ne constate pas ce que l'on voit réalisé le mieux du monde : elle formule un idéal. Mais, si nulle liberté, — nulle vraie liberté, — n'est conciliable avec les nécessités de la vie sociale, et si l'égalité n'est seulement pas concevable, et si la fraternité paraît à jamais improbable, un idéal que ces trois mots définissent mérite le nom de mensonge. Eh ! bien, tant pis ! et, quoi qu'il en soit de cette devise ou d'une autre, si elle garantit dans un pays l'ordre public et la sécurité d'un chacun, laissez-la. Elle vous défend. Elle est une hypocrisie ? Cette hypocrisie vous défend. Il sera temps, un jour, d'en chercher une autre, et de la remplacer par une autre : oui, le jour que cette hypocrisie aura perdu sa « vertu civilisatrice ». En attendant, gardez-la.

M. le docteur Fiessinger l'observe, il arrive toujours qu'une hypocrisie se déconsidère : « Au cours des relations de société, une hypocrisie qui découvre son jeu dans des médisances maladroites se voit vite évincée du cercle d'amis où elle s'était introduite. L'ordre social ne tolère pas davantage la présence d'hypocrisies qui ne remplissent plus vis-à-vis de lui le rôle de préservation pour quoi elles étaient faites... L'hypocrisie est une plante vénéneuse dont la propriété est de faire fleurir la végétation saine qui l'environne. Ce rôle, ne le remplit-elle plus ? Arrachons la plante. Une autre prendra sa place, avec un venin composé d'hypocrisies neuves qui tout d'abord donneront le change et permettront à l'humanité crédule de croire que les mauvais jours sont révolus, que la droiture et la franchise ne tarderont pas à reparaître sur la terre. » Ces lignes, et qui ont leur beauté, sont d'un pessimisme tel qu'on les accepte ou les refuse, il me semble, selon la disposition d'esprit où l'on est : le pessimisme me paraît un sentiment plutôt qu'une opinion ; à moins que l'on ne se soit avisé d'être pessimiste par précaution, pour éviter d'être déçu et pour se ménager de bonnes surprises.

En tout cas, je ne suis plus de l'avis de M. le docteur Fiessinger quand il ajoute : « Hypocrisie pour hypocrisie, puisqu'il faut toujours passer par l'une d'elles, choisissons-la donc au moins jeune,

fraîche, bien vivante. » Hypocrisie pour hypocrisie, du moment qu'il en faut une, à ce qu'on dit, je ne la préfère pas si jeune. Elle a, si jeune, une insolence qui me déplaît. Je ne la préfère pas si fraîche et, par sa fraîcheur, capable de m'offenser. En outre, si jeune et si fraîche, en matière sociale, une hypocrisie est extrêmement rare et quasi introuvable. Toute récente, elle est d'abord une jobarderie; elle suppose moins de malice que de crédulité. Je ne crois pas que la plupart des hypocrisies sur lesquelles nous vivons, et que M. le docteur Fiessinger appelle tutélaires (je veux qu'il ait raison de les appeler ainsi), aient été d'abord des hypocrisies. Pour le croire, est-ce qu'il oublie l'étonnante légèreté avec quoi, en matière sociale plus qu'en toute autre matière, les hommes, et qui à cette fin sont généralement assemblés, subissent l'attrait de la nouveauté? Je ne leur fais pas compliment d'être si légers en telle aventure; et leur légèreté a souvent les pires conséquences. Mais leur légèreté est la preuve qu'ils n'ont point assez médité pour qu'on les veuille accuser d'hypocrisie. Les législateurs de 89 qui ont déclaré que les hommes seraient égaux, et qu'ils l'étaient déjà sans qu'on l'eût encore reconnu, ces impétueux législateurs n'ont rien changé à l'inégalité des hommes entre eux; mais ils avaient confiance qu'ils la supprimaient. L'hypocrisie commence plus tard. Elle commence une fois qu'on s'est aperçu, mais à l'épreuve, de l'impossibilité ou de la fausseté de ce qu'on avait résolu : on le maintient, par entêtement ou par prudence. Il arrive aussi que l'ancienne imprudence devienne à peu près anodine, quand elle a perdu sa jeunesse récente et sa fraîcheur, quand elle n'est plus « bien vivante » ainsi que la souhaite M. le docteur Fiessinger, mais au contraire un peu fatiguée, rendue sage en suite de tout ce qu'elle a vu qui n'était pas encourageant. Alors, elle peut servir : elle n'est plus en état de nuire. Tandis que les plus fraîches nouveautés sont périlleuses.

Parmi les défauts à prédominance intellectuelle, M. le docteur Fiessinger range le scepticisme. « Le scepticisme, dit-il, est une maladie de la volonté. » Il ajoute, lui savant : « Non pas le scepticisme scientifique; celui-ci a sa raison d'être. Si certains compartiments de la science semblent définitivement garnis, d'autres demeurent vides; des mots et des hypothèses remplacent les connaissances rudimentaires ou absurdes. Il ne convient pas de se laisser prendre à de telles supercheries; à leur égard, le scepticisme est de rigueur. » Bref, le scepticisme est une maladie de la volonté, sauf en matière de science, où il est assez abondamment recomman-

dable : très abondamment, car il y a bien du fatras et des lacunes dans ces compartiments eux-mêmes que M. le docteur Fiessinger considère comme définitivement garnis; je ne doute pas qu'il ne l'avoue. Mais, recommandable en matière de science, au dire d'un savant, le scepticisme est condamnable en autre matière : en matière morale. « Une civilisation, dit notre auteur, n'est possible qu'en vertu de l'adoption de certains postulats. L'analyse se met-elle à en saper les bases, ils s'écroulent comme château de cartes. Le bel avantage ! Vous aurez détruit un monument qui avait fait ses preuves, pour lui substituer le néant. » Je ne dis pas non; mais, en disant que l'analyse démolit tous ces postulats, M. le docteur Fiessinger ne tient-il pas les propos d'un sceptique?

Qu'est-ce qu'un sceptique? Un homme qui se tient en posture d'attente et qui, ne sachant pas, ne dit pas qu'il sache. Un tel homme est extrêmement rare, au point de n'être pas, de n'être jamais un danger dans l'État. Il n'y a guère de sceptiques; ou bien, il n'y en a point en pratique : les pressantes nécessités de l'existence obligent un chacun, fût-ce malgré lui, à se décider tout de même que s'il avait une certitude acquise : et il n'en a pas de très bien acquise, le plus souvent. Mais il joue, il parie. De savoir qu'il ne sait rien n'est pas ce qui l'empêcherait de jouer, de parier, enfin de vivre.

Et de savoir que les postulats sur lesquels une civilisation repose ne sont que des postulats, si nous avons la tête bien faite, cela ne nous empêche pas de les maintenir : nous les maintiendrons avec plus de zèle, du moment que nous les prenons pour ce qu'ils sont plutôt que pour des vérités que nulle analyse ne menace.

Si nous avons la tête bien faite ! Mais ce n'est pas comme nous l'avons faite : nous l'avons dans un grand désordre où se mêlent vérités et contre-vérités, velléités, passions, fureurs, et petites sagesses ou habiletés qui nous sauvent. C'est ce mélange et ce désordre, où les rudes commandements de la vie interviennent comme principes d'ordre, qu'a dépeints M. le docteur Fiessinger d'une manière à la fois très originale et très juste, extrêmement fine et forte.

André Beaunier.

REVUE SCIENTIFIQUE

LE SALON DES APPAREILS MÉNAGERS

Lorsque le bonhomme Chrysale gourmandait sa femme et sa sœur, et leur criait rudement :

Je vis de bonne soupe et non de beau langage,

il avait cent fois raison. Et ses critiques aux femmes qui se piquent de savoir, ne laissaient pas de toucher assez juste dans leur brutal bon sens. Pourtant, s'il vivait de nos jours et qu'il eût pénétré en ce « Salon des appareils ménagers » qui vient de tenir ses assises dans les baraquements du Champ de Mars, peut-être y eût-il regardé à deux fois avant de condamner la « philosophie » au nom de ce que, de son temps, on n'appelait pas encore le « home » ; peut-être eût-il fait quelques *distinguo* auxquels il n'a pas songé.

C'est qu'au grand siècle les beaux esprits, ceux qui se targuaient d'être « à la page », comme on ne disait pas non plus alors, ne distinguaient guère, dans leurs aspirations, les lettres et les sciences. Un Pascal, un Descartes, un Méré, un Fermat, et avant eux un Vinci, et plus tard un d'Alembert et un Fontenelle ne séparaient pas dans leur dilection le culte des lettres et celui des sciences. C'était un heureux temps que celui où l'on pouvait se permettre de cultiver ensemble ces deux fleurs de l'esprit humain. Le progrès continu des sciences expérimentales, leur développement qui s'est fait et continue à se faire en progression géométrique rendent aujourd'hui, hélas ! la chose impossible.

La situation en est venue au point que les serviteurs d'une branche de la science sont obligés d'ignorer à peu près tout de celles qui sont à côté. Quel est le zoologiste qui aujourd'hui puisse prétendre connaître la géométrie ? Quel est le chimiste qui ne se considère comme aussi inexpert qu'un enfant, lorsqu'il s'agit d'océanographie ? L'enceinte, naguère étroite, de chaque science particulière s'est aujour-

d'hui si démesurément agrandie que l'œil d'un seul homme n'en saurait embrasser toute l'étendue. Considérons par exemple l'astronomie. L'astronomie de position, la mécanique céleste, l'astrophysique sont chacune devenues des mondes si vastes, si peuplés de faits et de méthodes, si complexes, que leurs spécialistes respectifs sont, bon gré mal gré, obligés d'ignorer à peu près tout de ce que fait le voisin.

Cela leur donne l'occasion et le moyen de se mépriser un peu les uns les autres. Et ils ne s'en font point toujours faute, chacun voyant par le petit bout de la lunette ce que ses émules ignorent de sa propre spécialité, et regardant naturellement par l'autre bout de l'instrument ce que lui-même ne connaît pas de la leur.

Tout ceci pour en arriver aux *distinguo* que le bonhomme Chrysale ne pouvait pas faire de son temps, mais dont il se fût nécessairement avisé, s'il avait vécu dans le nôtre. Et l'essentiel de ces *distinguo* nécessaires, le voici. Il est bien vrai que les solécismes ou les barbarismes même de la cuisinière n'importent guère à la qualité de la « bonne soupe ». Il n'est pas moins vrai aujourd'hui qu'il n'en est pas de même des instruments de physique que Chrysale englobait dans la même animadversion que « le beau langage », et que sa femme avait accumulés dans son grenier avec « cette grande lunette à faire peur aux gens ».

En un mot, nous croyons que si aujourd'hui, comme au grand siècle, l'art de bien lire et de bien écrire n'est pas un condiment nécessaire à la cuisine, il n'en est plus de même des sciences physiques. Loin de moi la pensée, en écrivant cela, de vouloir exprimer la moindre pensée péjorative à l'endroit de la littérature ! Mais c'est un fait que celle-ci, de ses ailes diaphanes et mordorées, continue à planer au-dessus des contingences prosaïques, mais si délectables du ménage. Du moins, c'est vrai la plupart du temps. Car il n'est pas bien sûr que les écrits gastronomiques d'un Brillat-Savarin, d'un Ali-Bab, d'un de Pomiane, par ailleurs agrémentés d'une sauce littéraire fort succulente, n'aient point, en faisant venir l'eau à la bouche de gens qui sans eux n'y pensaient point, stimulé des vocations gourmandes qui s'ignoraient et par là aidé au progrès de ce bel art français : la cuisine.

Si l'on peut douter cependant de l'influence marquée des belles lettres sur l'art du bien manger, il n'est guère contestable en revanche que celui-ci ait eu une influence sur elles. Le style géométrique et dénudé d'un Spinoza se ressent assurément du régime frugal de ce grand homme ; il est clair que Rabelais aimait bien boire et bien

manger; et si Voltaire avait eu des digestions plus faciles, peut-être eût-il été moins méchant, sans être moins spirituel.

Mais ce qu'on ne peut contester, nous l'allons montrer tout à l'heure, c'est que les sciences expérimentales et surtout la physique n'aient maintenant et surtout ne doivent avoir demain une action effective et importante dans le ménage et singulièrement dans ce sanctuaire de la maison qui s'appelle la cuisine. Sanctuaire est bien le mot qui convient, car c'est là que trône le cordon bleu, homme ou femme, celui qui s'appelle si justement le chef, car il commande aux digestions, c'est-à-dire aux humeurs et aux pensées des plus grands de ce monde.

De cette action déterminante des sciences physiques, — et même des chimiques, — sur le cours des choses ménagères et culinaires, on pourrait même, en cherchant un peu, trouver des manifestations dans un passé reculé.

Si j'eusse été la docte épouse de Chrysale, il me semble que ses âpres invectives ne m'eussent point laissé sans vert et que je n'eusse point laissé sans réplique ses reproches, au lieu de me contenter de les toiser avec ce mépris qui est souvent l'argument suprême de ceux qui n'ont rien à répondre. Il m'eût suffi par exemple d'invoquer l'exemple de Denis Papin. C'est en poursuivant ses recherches sur la pression de la vapeur d'eau chauffée en vase clos que Papin a découvert l'autoclave. Or l'autoclave a fourni dès lors le moyen de faire les conserves alimentaires. Dès ce moment-là, Papin l'utilisa pour fabriquer certains pâtés de pigeonneaux dont il mande, dans ses lettres à ses amis, des nouvelles fort délectables.

Il en est même résulté dans les journaux, en ces mois d'heureuse insouciance qui, en 1914, précédèrent la grande guerre, une polémique dont on n'a peut-être pas perdu le souvenir. Le litige, — digne de tenter le poète d'un nouveau Lutrin, — consistait en ceci, que la corporation des cuisiniers revendiquait Denis Papin comme un des siens, tandis que les physiciens de leur côté refusaient naturellement de voir en lui autre chose qu'un physicien. Le déchaînement sanglant de la catastrophe d'août 1914 a laissé sans solution cette polémique amusante, qui alla presque jusqu'à des envois de témoin. *Adhuc sub judice lis est.* Mais le seul fait qu'un pareil débat ait pu s'ouvrir suffit à montrer combien la science et la cuisine étaient il y a longtemps déjà inextricablement liées. De cette agréable liaison, de cette heureuse conjugaison le « Salon des appareils ménagers » est l'illustration excellente.

***

Il s'est ouvert ce Salon, le 21 octobre dernier, et le 13 novembre, à l'heure où nous écrivons ces lignes, il a fermé provisoirement ses portes hospitalières. Je dis provisoirement, car il les rouvrira l'an prochain, comme il les ouvrit déjà l'an passé! Cette année, il était le deuxième du nom. Ainsi, à côté des Salons où la peinture classique, indépendante ou automnale étale des kilomètres carrés ou rectangulaires de toiles chromatiques, on a vu depuis deux ans et on verra désormais ce Salon ménager d'où l'huile non plus, ni l'art, ni surtout la foule curieuse, ne sont absents.

Ce Salon est l'œuvre d'un homme qui l'a créé de toutes pièces avec une ténacité et une énergie dignes de son nom : M. Breton. Le sénateur J.-L. Breton, qui est aussi par surcroît membre de l'Académie des sciences, ou, pour parler plus congrument, M. Breton, de l'Institut, qui est aussi par surcroît sénateur, est le directeur de cet Office des recherches et inventions dont les nécessités de la guerre ont assuré il y a peu d'années l'utile création, et qui a trouvé dans la paix une source nouvelle de fructueuse activité. Je dirai un jour celle-ci, et comment elle aide les cerveaux inventifs et désarmés devant les dures intrigues du *struggle for life*, à « réaliser » néanmoins leurs idées. Je dirai comment cet organisme tend à rendre tous les jours plus utile la science des laboratoires et comme il sert à augmenter *l'efficiency* (encore un mot anglais qu'on me pardonnera) du savoir théorique. C'est ce but poursuivi avec persévérance qui, tout naturellement, a amené M. Breton à organiser le Salon des appareils ménagers. A quelle nécessité d'aujourd'hui, à quels besoins nouveaux correspond cette stimulante exposition, c'est ce que je voudrais expliquer maintenant.

Mais auparavant, un mot *pro domo* est nécessaire. Que dans une chronique consacrée aux choses de la science, et qui de plus est écrite par un desservant des étoiles, on puisse s'occuper d'appareils à laver la vaisselle ou à brosser les tapis, c'est ce qu'il y a peu d'années on eût considéré comme une sorte de scandale. Mais la roue des destins a marché depuis lors. Elle a si bien marché que l'Académie des sciences a eu l'heureuse idée de s'adjoindre une section nouvelle consacrée aux « Applications de la science à l'industrie » et dont les membres actuels ne sont pas parmi ceux qui lui font le moins d'honneur. Elle a si bien marché, cette roue inenrayable, qu'au déjeuner d'inauguration des appareils ménagers, on voyait mêlés à la

foule des humbles artisans, des marchands, des petits fabricants, les plus hautes personnalités de ce qu'on appelle bien à tort la « science pure », car rien n'est impur de ce qui est utile. Il y avait là les deux secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences, le géologue habile à scruter les volcans et l'impeccable géomètre; il y avait là M. Mangin, directeur du Muséum, qui sait, — qui ne sait que trop, — que les bêtes comme les gens ont besoin d'espace, d'hygiène, de saine nourriture; il y avait là l'astronome Bigourdan, par qui l'heure empruntée aux lointaines étoiles subdivise et règle le temps de tout le monde, lequel est de l'argent. Il y avait là la plupart de ces hommes venus de tous les horizons du bon vouloir et du gai savoir qui sont réunis, dans le conseil d'administration de notre Office national des recherches et des inventions : des industriels comme MM. Citroën et Michelin coude à coude avec de grands algébristes comme le recteur Appell, M. Kœnigs, M. Lecornu, avec de ces techniciens dont l'industrie n'est que science comme M. Rateau ou M. Lumière ou M. Janet, et avec ces cerveaux multiples comme M. Painlevé alliant l'immatérielle poésie des hautes sphères mathématiques au prosaïque limon de la politique.

Que si, après cela, certains puristes, juchés dans leur tour de vieil ivoire, persistent à toiser, d'une moue d'ignorant dédain, la science qui ne méprise pas les humbles nécessités de la maison, tant pis pour eux !

Il fut d'ailleurs exquis ce déjeuner d'inauguration, et lorsqu'au dessert, M. Herriot vint s'y asseoir, pour le présider, chacun remarqua qu'il ne crut point utile de prendre la parole. C'est qu'il avait senti que le Salon des Appareils ménagers n'est point un « salon où l'on cause », mais un salon où l'on regarde et où l'on agit. Et plus éloquente que toutes les harangues fut la visite que fit ensuite le président du conseil à travers les stands.

Le Salon des appareils ménagers répond à un besoin évident du public. Comme l'a fait justement remarquer M. J.-L. Breton, deux problèmes essentiels dominent ce qu'on pourrait appeler, suivant sa juste expression, « la situation ménagère » : la crise de la main-d'œuvre domestique et la vie chère. De leur fait, l'accomplissement des besognes matérielles de la vie ménagère suscite partout les pires difficultés. On ne trouve plus de domestiques et l'on dépense chaque jour davantage pour se nourrir.

L'un des plus rudes adversaires de la douce quiétude du home d'antan est le défaut de la main-d'œuvre domestique. La crise

s'accentue chaque jour et il serait peu raisonnable d'espérer bientôt une amélioration sérieuse de cet état de choses.

Le nombre des maîtresses de maison qui doivent assumer seules les charges du ménage s'accroît chaque jour. En outre, les habitudes de la vie moderne, l'obligation où se trouve souvent la femme d'aujourd'hui d'exercer une profession qui l'éloigne de son foyer, lui interdisent de consacrer aux soins de la maison tout le temps qu'on leur réservait autrefois.

Double problème : remplacer les domestiques et assurer cependant à la femme une plus grande liberté d'action.

Quant à la vie chère, point n'est besoin d'insister sur l'acuité de la crise. Chacun en souffre et l'État lui-même est atteint par le malaise général. Comment alors imaginer que l'on puisse encore recourir aux procédés traditionnels et souvent fort coûteux, de la vie ménagère? Comment peut-on, par exemple, songer à utiliser encore pour la cuisine le charbon malpropre, salissant, coûteux, scandaleusement onéreux par ses déchets inutilisables? La perte de ses sous-produits, que nous sommes bien loin de pouvoir négliger, est une absurdité ruineuse pour tous.

Peut-on considérer sans frémir le déficit fabuleux qu'entraîne chaque année, pour l'État, la somme des innombrables petits gaspillages quotidiens, dont chacun de nous néglige l'importance dans la quiétude nonchalante de son home?

Les hommes de science dans leur laboratoire se sont attaqués à ces problèmes. Des circonstances nouvelles imposent des moyens nouveaux. Les procédés traditionnels de la vie ménagère ne peuvent suffire. Il faut moderniser l'appareillage domestique. Il est urgent d'user de toutes les applications possibles des nouvelles découvertes. La mécanique doit suppléer à la main-d'œuvre défaillante. Elle doit réaliser à la maison ce que nous la voyons faire aux champs, ainsi que je l'expliquais naguère ici même au cours d'études sur la motoculture que mes lecteurs n'ont peut-être pas oubliées.

L'électricité aux bienfaits innombrables est encore trop négligée de la ménagère, qui ne se rend pas compte de la variété des besognes qu'elle peut lui demander. Le Salon d'appareils ménagers s'est proposé de le lui enseigner sous une forme agréable, visuelle, pratique. En ses murs qui n'étaient que de modestes cloisons en planches... mais qu'importe le flacon?... ont figuré et fonctionné les appareils les plus variés et les plus efficaces. On avait fait appel aux inventeurs et constructeurs français et étrangers en leur demandant

de soumettre au public, trop souvent sceptique, sinon méfiant, tous les appareils, tous les procédés qui peuvent contribuer à simplifier, à rendre moins pénibles, moins rebutants et même plus agréables les multiples travaux de la vie domestique.

Le Salon des appareils ménagers n'a pas exposé uniquement des inventions nouvelles. Il y figurait aussi nombre d'engins déjà conçus depuis longtemps, déjà fabriqués en France et à l'étranger et qui sont cependant peu connus du public. C'est un tableau complet et récapitulatif des efforts réalisés jusqu'à ce jour qui a été présenté au Champ de Mars du 21 octobre au 13 novembre.

Le désir des organisateurs a été que non seulement cette exposition répondît aux aspirations actuelles du public, mais encore qu'elle suscitât chez ses visiteurs des besoins nouveaux, besoin d'installation mieux réalisée, besoin de méthode et d'appareillage plus hygiéniques, besoin de confort et de progrès en un mot. Tout ce qui contribuera à l'amélioration du home, à rendre plus seyant et plus agréable l'intérieur de chacun, tout ce qui unira davantage la famille dans une quiétude plus sereine, tout ce qui, en un mot, échauffera encore la flamme du foyer, aura largement contribué à ce progrès social qui trouve ici ses plus réconfortantes applications.

L'électricité, en apportant la force motrice et toutes ses applications dans l'intérieur de chaque logis, a rendu possible dès longtemps l'introduction de nombreux appareils modernes dont nous citerons quelques-uns tout à l'heure. Pourtant l'électricité à domicile comme le gaz, qui, lui aussi, a ses usages multiples ainsi que nous le verrons, se trouvait bien avant à la guerre dans un grand nombre de demeures. Pourquoi faut-il cependant qu'on n'ait tenté que depuis très peu de temps l'effort réel d'utilisation organisée, dont le Salon des appareils ménagers est l'illustration éclatante? C'est que les préjugés, les vieilles habitudes, les traditions ancestrales, le misonéisme en un mot ont la vie dure. Que de maîtresses de maison, par exemple, qui se piquent pourtant d'être modernes, sont encore réfractaires à la machine à laver. Elles seraient fort en peine de dire pourquoi d'ailleurs.

Qui n'a entendu dire fréquemment que l'on ne pouvait faire de bonne cuisine au gaz? Or il n'est pas de plus sotte hérésie. J'en prends à témoin M. Édouard de Pomiane, qui joint à sa qualité d'homme de science, un spirituel talent d'écrivain gastronomique. Et nombre de cordons bleus seraient épouvantés à la seule idée d'avoir à cuire leurs aliments dans cet engin qui est au gaz, ce que

celui-ci était à l'antique et solennel fourneau à houille : un four électrique muni d'un thermomètre et d'un régulateur automatique de température.

Et pourtant, quel progrès que le four culinaire électrique! Et quel rêve qu'un tel four rationnellement conçu dans sa forme extérieure et ses dispositions intérieures, hermétiquement fermé pour éviter toute déperdition par circulation d'air, complètement calorifugé pour que toutes ses parties extérieures restent presque froides. En plus de l'économie réalisée, il posséderait de précieuses qualités culinaires, évitant la dessiccation des aliments et permettant des cuissons méthodiquement conduites, grâce au réglage parfait de la température. Le courant passant dans les résistances pendant un temps rigoureusement déterminé y doit assurer la cuisson parfaite des aliments, suivant leur nature et leur poids.

L'emploi de l'électricité permettrait en outre de réaliser très facilement des appareils d'un fonctionnement entièrement automatique en l'absence de la ménagère. Le circuit serait fermé à une heure déterminée et durant le temps nécessaire à une cuisson parfaite. Après quoi, la mise en veilleuse automatique assurerait la conservation du plat à la température voulue pour être mis sur la table dès le retour.

Eh bien ! ce rêve qui est un peu un conte de fées pour petite fille, — car il est encore des petites filles qui, comme la cadette de Chrysale, rêvent d'avoir une maison agréable, un mari, des enfants, — est aujourd'hui une réalité, comme l'ont pu constater les visiteurs du Salon ménager.

D'ailleurs, il est piquant de rappeler que la « cuisinière » classique à houille, dont nous parlions tout à l'heure comme d'un engin antédiluvien, a rencontré elle aussi en son temps l'hostilité de bien des gourmets. On prétendait en effet couramment à cette époque, du temps de nos arrière grand mères et du bon roi porte-parapluie, qu'on ne pouvait vraiment faire de la bonne cuisine qu'au bois. Mais j'imagine, en remontant encore un peu plus haut, ou plutôt en descendant un peu plus bas dans l'histoire, que lorsque pour la première fois un des hommes des cavernes eut l'idée de faire cuire sur un feu de bois, allumé avec deux silex heurtés, la chair de son gibier, ses compagnons durent pour la plupart crier au scandale et affirmer en leur jargon pseudosimiesque que la viande crue était seule délectable.

Des objections du même genre se présentent, hérissant la route

du mieux faire et du mieux être, chaque fois qu'un appareil nouveau voit le jour. La machine à coudre a soulevé dans son temps un *tolle* quasi unanime. Il en sera de même pour toutes les machines à faire la cuisine ou le ménage, mais ceux qui auront le plus crié ne seront pas les derniers à s'en servir. La marche habituelle à tout progrès humain sera nécessairement suivie dans ce cas comme dans les autres : d'abord on l'ignore; ensuite, on le nie; ensuite, on s'en sert. Et le mot de Balzac doit nous être toujours présent et nous armer de patience et de ténacité : « En France, dans ce pays si spirituel, il semble que simplifier, ce soit détruire. »

L'opinion de maîtres de bonne cuisine, comme M. Montagné, est de nature à nous confirmer dans l'opinion par ailleurs évidente que rien dans ces engins nouveaux, qui apportent seulement plus de propreté, de sécurité, de confort et d'économie, ne pourra altérer la qualité de cette chose unique au monde : la cuisine française. Bien au contraire. Voici d'ailleurs textuellement l'opinion de M. Montagné, qui mérite d'être méditée, car elle a quelque chose d'oraculaire :

« Les snobs qui, depuis quelques années, régentent tout en France, ont décrété du haut de leur insuffisance que, pour être vraiment bonne, la cuisine devait se faire dans un cadre vétuste, à l'aide des ustensiles les plus rudimentaires, et en se conformant strictement aux usages les plus archaïques...

« De semblables opinions ne se discutent pas. Elles ne sont pas nouvelles d'ailleurs, et notre grand Carême qui, à l'occasion, savait être un terrible polémiste, n'a pas manqué de dire leur fait à ceux de ses contemporains qui, déjà à cette époque lointaine, disaient ou écrivaient que l'outillage culinaire ne devait pas se transformer et que la véritable cuisine ne pouvait se faire que dans des ustensiles désuets !

« Sans doute, sans doute, nous ne saurions nier le charme des vieilles choses de la cuisine et d'ailleurs. Mais ce charme est seulement objectif : si nous éprouvons une joie rare à contempler ces témoins de l'existence de nos pères, si leur forme pittoresque nous enchante, nous savons bien qu'elles ne pourraient, la plupart, en l'actuel état social, convenir à nos besoins.

« Nous savons aussi que, désormais, puisque pour tous s'impose, plus impérieuse toujours, la loi du travail, il faut faciliter le plus possible la tâche des travailleurs appartenant à toutes les catégories. Et ceux ou celles, innombrables, qui, chaque jour,

accomplissent cette tâche qui a pour objet de nourrir les hommes, doivent avoir à leur disposition des outils, des ustensiles sans cesse perfectionnés. »

Ces outils et ces ustensiles, on a pu en voir une abondante et suggestive collection au Salon des appareils ménagers. Il n'entre point dans mes intentions de les décrire ici, ou même d'en esquisser la liste ou simplement les catégories.

Pour illustrer les considérations qui précèdent, je me contenterai d'indiquer en quelques mots en quoi consiste le progrès apporté par quelques-uns des appareils mécaniques nouveaux que je choisis tout à fait au hasard. Ce seront, par exemple, les *aspirateurs de poussière*.

En France, le nettoyage par le vide ou nettoyage par succion n'est pas encore apprécié comme il le mérite.

En Amérique, il se vend une moyenne de un million d'aspirateurs par an, et les ventes vont en augmentant. L'aspirateur est là-bas un ustensile de ménage considéré comme indispensable. Pas de jeune ménage qui n'en fasse l'acquisition. Pas de consommateur d'électricité qui n'en possède un.

En France, le nombre de ceux qui, l'ayant adopté, avouent leur étonnement d'avoir pu s'en passer si longtemps, devient chaque jour plus grand. Nos grands-parents n'avaient à leur disposition que le balai, le plumeau, la brosse et le chiffon. De nos jours même, ces antiques moyens de nettoyage sont encore les plus employés.

Tous ces instruments ont comme fonction principale d'enlever la poussière, car le nettoyage de l'appartement, — « faire le ménage », — consiste à enlever la poussière. Qu'en résulte-t-il ? La poussière est non pas enlevée, mais mise en mouvement. Il n'y a pas élimination, mais seulement déplacement. En effet, le « ménage » commence généralement par le balayage des parquets ou le brossage des tapis. La poussière est soulevée, voltige et se dépose un peu plus loin sur les meubles voisins, sans quitter la pièce.

Pour les parquets, la plus grosse quantité de poussières reste enfouie dans les fentes, elle n'en est jamais délogée.

Ainsi la poussière, comme le problème, tourne dans un cercle vicieux.

Or, qu'est-ce, hygiéniquement parlant, que la poussière ? Il a été établi que, l'atmosphère d'une pièce contenant 2 000 microbes par

mètre cube d'air à l'état normal, cette même quantité d'air renferme 150 000 000 de microbes après le balayage. Autrement dit, l'air d'une pièce renferme 75 000 fois plus de microbes après le balayage qu'avant. D'autre part, si l'on fait respirer à un homme de l'air contenant 2000 microbes par mètre cube et que l'on analyse ensuite l'air expiré par lui, on constate de suite qu'il ne contient plus qu'une centaine de microbes par mètre cube. Les poumons ont donc conservé la presque totalité des autres.

Lorsque l'on songe qu'un gramme de poussière contient 3 887 500 microbes, on se rend compte du danger. Évidemment, tous ces microbes ne sont pas néfastes, mais il suffit que parmi eux il se trouve quelques bacilles de Cook ou de diphtérie, — ce qui est généralement le cas, — et le simple balayage peut devenir un danger mortel.

Bref, le nettoyage par ces moyens primitifs ne nettoie rien du tout ; c'est une perte d'argent inutile et néfaste à la santé.

L'électricité a permis d'apporter là une petite révolution. Puisqu'il faut éliminer la poussière, l'appareil idéal serait celui qui, prenant la poussière là où elle se trouve, sans en laisser une parcelle, l'entasse dans un réceptacle quelconque, que l'on puisse vider au dehors. C'est précisément ce que fait l'aspirateur électrique. Un moteur tournant à grande vitesse, actionne une ou plusieurs turbines créant un courant d'air ascendant qui ramasse tout ce qui se trouve sur le trajet de son aspiration. Les résultats obtenus ne sont plus apparents, mais réels. Non seulement la poussière superficielle est enlevée, mais encore celle qui se trouve enfouie dans les tapis et les fissures du parquet.

Au point de vue hygiène, l'aspirateur a tous les avantages ; le ménage se fait sans aucun déplacement de poussières, l'air respiré par l'opérateur est donc le même que lorsqu'il n'y a pas de nettoyage. Il existe même des appareils qui, tout en nettoyant, désinfectent l'air qui les traverse.

L'économie de temps est appréciable, car le nettoyage d'un appartement se fait d'une façon complète et réelle en moins de temps qu'il n'en fallait avec le balai pour obtenir l'apparence fallacieuse de la propreté dans une seule pièce. Il y a aussi économie d'énergie et de main-d'œuvre, le nettoyage n'est plus une corvée, l'opérateur évite toute fatigue, car le moteur électrique fournit toute l'énergie nécessaire. La ménagère dirige son nettoyage, l'aspirateur l'effectue.

Évidemment, un tel appareil est plus coûteux qu'un balai ordinaire, mais la dépense est vite récupérée.

Ce que je viens de dire des appareils à aspirer la poussière, je pourrais le répéter des innombrables produits et instruments d'entretien, de chauffage et d'éclairage hygiéniques, de tous ces appareils à laver le linge ou la vaisselle dont le Salon ménager nous a présenté une abondante floraison. Le jour où ces machines seront plus répandues chez nous, la France cessera de mériter le mot qu'on lui a trop justement appliqué : patrie de la microbiologie, mais aussi des microbes.

Quant aux engins proprement culinaires, l'espace me manque, hélas! pour les décrire ici. D'ailleurs, en ce domaine charmant où aucune nation du monde ne peut, ni même n'ose prétendre rivaliser avec nous, ce qu'il s'agit d'améliorer, ce n'est pas le « résultat », lequel est dès maintenant idéal, ce sont les moyens de l'obtenir. Et les privilégiés qui ont assisté aux déjeuners ou aux dîners-démonstration du Salon des appareils ménagers sont à cet égard édifiés.

Les visiteurs qui y ont goûté ces vieux plats aux doux noms fleurant le terroir : la flamiche aux poireaux, la gougère, le rigaudon, le feuilleté de Nantua, l'oreiller de la Belle Aurore, et tant d'autres non moins exquis, ont pu juger par eux-mêmes qu'un outillage moderne, propre et pratique, ne saurait porter la plus légère atteinte à la glorieuse cuisine française.

On me pardonnera d'avoir consacré cette Revue scientifique aux humbles choses si essentielles du ménage. Car je me flatte d'avoir plus d'un « bonhomme Chrysale » parmi mes lecteurs.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Depuis que, à Chequers et à Londres, M. Herriot a abandonné sans contre-partie les gages et les positions dominantes, que tenait la France, la direction de la politique européenne, que l'occupation de la Ruhr avait assurée à M. Poincaré, est retournée à l'Angleterre. La France ne conduit plus, elle suit. Sous la direction du cartel des gauches, elle suivait M. MacDonald. Suivra-t-elle maintenant M. Baldwin et M. Chamberlain? Les élections conservatrices en Angleterre ont précisé et modifié le sens de l'évolution politique de l'Europe. Le nouveau ministère a parlé et agi, dès les premiers jours, avec décision : il sait où il va et ce qu'il veut.

Après les grandes secousses de guerre qui ébranlent profondément l'équilibre social des nations, des crises révolutionnaires sont toujours à craindre; elles se sont produites chez les vaincus d'abord, parmi lesquels il faut ranger la Russie; elles se sont montrées chez les vainqueurs, en Italie, en Angleterre même; elles restent menaçantes en France, où la force du sentiment national a réussi jusqu'à présent à les refouler. Mais une intense propagande, alimentée et dirigée par Moscou, étend ses intrigues sur le globe tout entier cherchant à rallumer ici les haines sociales, là les passions nationales, et aboutissant en fait, sous le masque de la III[e] Internationale, à servir l'expansion nationale russe dans ses grandes directions historiques. En face d'une Europe épuisée par la guerre et dont les premiers besoins sont l'ordre et le travail, le soviétisme de Moscou dresse « l'Église de la Révolution », qui a partout ses fidèles et ses organisations de conquête et qui prêche, aux imaginations enfiévrées par la guerre et affamées d'idéal, la mystique de la paix, de l'internationalisme et de la fraternité universelle. Le soviétisme ne se soutient en Russie qu'en se faisant conquérant ; il trouve son succès dans la subversion générale des autorités établies et des lois recon-

nues : Gouvernements, Églises, disciplines, traités. Il prêche l'émancipation aux peuples à demi civilisés d'Asie et d'Afrique, mais il maintient sous un joug de fer les nations soumises à la Russie : les Géorgiens en peuvent témoigner.

Sur les routes de l'impérialisme bolchévique, le nouveau gouvernement britannique élève un barrage ; le danger bolchévique est de ceux qui s'évanouissent dès qu'on les regarde en face. Le peuple anglais l'a compris et il a donné au parti conservateur puissamment organisé mandat de mener le combat et de rétablir l'ordre. Au banquet du Guildhall, le 10 novembre, M. Baldwin s'est dépeint modestement « entouré de deux géants, l'un chargé de veiller aux poches des contribuables, l'autre de veiller sur le monde extérieur, » et satisfait pour sa part, entre M. Winston Churchill et M. Austen Chamberlain, de représenter le bon sens, qualité première, de l'avis de Swift, de tout Premier Ministre. « Les élections sont, a-t-il dit, le témoignage de la volonté de nos concitoyens d'assurer le progrès dans l'ordre et non la stagnation. » L'ordre européen c'est, d'abord, le respect des traités. M. MacDonald les sapait sournoisement, — témoin son discours de Genève, — et ses amis en demandaient ouvertement la revision. M. Baldwin et M. A. Chamberlain les adoptent pour l'assiette inébranlable de la paix européenne. Le plan Dawes, élaboré par le premier cabinet Baldwin et M. Poincaré, sera appliqué. Les renoncements gratuits de M. Herriot méritaient bien des éloges anglais ; M. Herriot les recueille ; ils doivent lui sembler lourds à porter. Nous n'en retiendrons que la bonne volonté d'accord qu'affirme le nouveau gouvernement britannique. Pour l'Europe et pour la France, il est à jamais regrettable que des hommes tels que M. Chamberlain et M. Poincaré ne se soient pas trouvés en même temps au pouvoir. M. Baldwin s'est félicité que la Conférence de Londres ait amené la rentrée des États-Unis dans les affaires européennes. Nous allons voir s'affirmer la solidarité de la famille anglo-saxonne, notamment par la création de la base navale de Singapour. La politique du cabinet sera, selon la tradition conservatrice, très impérialiste, en ce sens qu'elle fortifiera les liens de coopération avec les Dominions et que son action européenne sera primée par ses intérêts mondiaux.

Quelques actes significatifs montrent, mieux que des discours, l'orientation de la politique anglaise.

Vis-à-vis de la Russie soviétique, le Gouvernement prend position sans ambages : les traités du 8 août ne seront pas ratifiés ; dans

une note courte et sèche, M. Chamberlain informe M. Rakowsky « qu'après mûre délibération, le Gouvernement de Sa Majesté se déclare incapable de recommander les traités en question à la considération du Parlement en vue de les soumettre à la ratification de Sa Majesté. » Le Gouvernement des Soviets reste reconnu par l'Angleterre, mais les négociations sont à reprendre, si bien que, diplomatiquement, l'Angleterre et la France se trouvent, vis-à-vis de la Russie, au même point; elles ont le même intérêt à affirmer à Moscou leur solidarité. Une seconde note de M. Chamberlain a rapport à la fameuse lettre Zinovief : le Gouvernement anglais a toutes raisons de croire à l'authenticité de la lettre ; vous vous êtes, écrit M. Chamberlain, « entièrement mépris sur le caractère des représentations qui vous ont été faites par mon prédécesseur, si vous croyez qu'elles avaient seulement trait à la lettre de Zinovief; les agissements dont se plaint le Gouvernement de Sa Majesté ne se limitent pas à cette lettre en particulier, mais s'étendent, au contraire, à tout un système de propagande révolutionnaire, dont la lettre en question est un assez bon spécimen, système qui est parfois réalisé en secret, et parfois, comme vous le faites remarquer, ouvertement. » Puis, faisant siennes les expressions mêmes de M. MacDonald dans sa note du 24 octobre, M. Chamberlain continue : « Quiconque connait la constitution de l'Internationale communiste et ses ramifications, ne peut douter de ses relations intimes et de son contact avec le Gouvernement des Soviets... Aucun gouvernement ne pourrait tolérer un arrangement avec un gouvernement étranger par lequel ce dernier serait en relations diplomatiques régulières avec lui, tandis qu'en même temps, une organisation de propagande, intimement liée à ce Gouvernement étranger, encouragerait les sujets de l'autre Gouvernement à ourdir des complots et préparer une révolution pour son renversement... Le Gouvernement des Soviets fera bien de peser mûrement les conséquences qu'il y aurait à ignorer cette déclaration de mon prédécesseur. » Quant à la note de Moscou se plaignant que l'Angleterre lui attribuât la lettre Zinovief et réclamant des excuses, M. Chamberlain se contente d'y faire répondre par un fonctionnaire de ses services que c'est là « un de ces documents diplomatiques que le Gouvernement de Sa Majesté ne peut consentir à recevoir. »

Telle est la triple leçon que le Gouvernement britannique vient d'asséner à l'insolence des Soviets. Il est édifiant de rapprocher ces textes d'un discours de Trotzki publié par les *Isvestia* du 5 novembre;

le commissaire du peuple à la guerre affirme que la Grande Guerre a abouti à une double conséquence : la naissance du militarisme américain et le développement du bolchévisme; « il s'en suit que l'existence d'une armée et d'une flotte rouges ont une importance capitale tant pour la Révolution que pour l'union des Soviets. *Pour nous, il ne peut être question de désarmer...* La lutte des classes, à un moment donné, atteint un point où la question est réglée par le fusil, la mitrailleuse, le browning. Le prolétariat a beau être prêt à s'emparer du pouvoir, il n'y réussira pas s'il manque d'armes et d'organisation militaire... » Le *Daily Mail* du 10 novembre cite d'autres paroles de Trotzki, à propos des élections anglaises : « Bien que nous ayons reculé temporairement en Europe, nous gagnons du terrain dans l'Est où la race jaune lève la tête. Tous les bourgs, toutes les cités de l'Inde et de la Chine sentent la main secourable de la Russie. » Même si l'on tient compte du fait que Trotzki représente, vis-à-vis de Staline et des autres chefs du bolchévisme, une opposition militariste, ses déclarations n'en sont pas moins précieuses à recueillir.

On ne trouverait sans doute, entre le nationalisme égyptien dont se réclament, en le dénaturant, les assassins du Sirdar, et le bolchévisme, aucun rapport direct ; cependant on suit de très près à Moscou et l'on encourage tous les nationalismes, dès lors qu'ils sont dirigés contre la Grande-Bretagne ou la France. L'Angleterre, on le sait, a reconnu, en mars 1922, l'indépendance de l'Égypte, mais elle oppose un refus catégorique aux prétentions des Égyptiens, qui, invoquant la géographie et l'histoire, réclament le Soudan nilotique comme partie intégrante de l'Égypte; le Soudan, Kitchener l'a conquis sur le Mahdisme, il fait partie de l'Empire britannique. Le débat se poursuit, depuis plusieurs mois, entre le Premier ministre du roi Fouad, Zaghloul pacha, et le Gouvernement de Londres. Le 19 novembre, au Caire, sir Lee Stack, commandant en chef de l'armée égyptienne et gouverneur général du Soudan, assailli dans son automobile par plusieurs assassins, tombait grièvement blessé et succombait deux jours après. Ce crime stupide soulevait en Angleterre, en même temps qu'une horreur justifiée, une intense émotion. L'Égypte est le nœud vital de l'Empire britannique, le point où les communications avec les Indes peuvent se trouver menacées sur le canal de Suez et, en même temps, la porte par où l'Islam asiatique prend contact avec l'Afrique. « Un assassinat sur la route des Indes, » c'est un événement grave, surtout quand la victime

est le représentant même de l'autorité militaire anglaise. Que les Égyptiens se querellent entre eux, l'Angleterre n'en a cure ; mais qu'ils s'avisent de se servir de l'indépendance qui ne leur a été reconnue qu'à certaines conditions pour menacer l'Empire britannique, c'est trop. Toute l'opinion anglaise est avec le Ministère pour affirmer la responsabilité morale du Gouvernement égyptien ; il n'a pas su mâter les extrémistes ; s'il n'est pas capable de faire la police, l'Angleterre la fera à sa place ; les ministres, les parlementaires égyptiens « n'ont sans doute pas prêché le meurtre, mais ils ont prêché les prémisses dont le meurtre n'est que la conséquence. » (*Times*.) Le 22, le Gouvernement lance un ultimatum ; il considère que le meurtre « est le résultat naturel d'une campagne hostile aux droits britanniques en Égypte et au Soudan, qui a pour base une ingratitude aveugle, malgré les avantages conférés par la Grande-Bretagne... Le Gouvernement égyptien vient de laisser assassiner le gouverneur général du Soudan et a prouvé qu'il est incapable de protéger la vie des étrangers. » L'Angleterre demande donc : 1° d'amples excuses ; 2° une enquête suivie d'une complète justice ; 3° l'interdiction absolue de toute manifestation politique ; 4° une amende de un demi-million de livres sterling ; 5° « que d'ici vingt-quatre heures des ordres soient donnés pour l'évacuation immédiate du Soudan par les officiers égyptiens ainsi que par les unités militaires purement égyptiennes ; 6° cessation immédiate de toute opposition au désir du Gouvernement de Sa Majesté en ce qui concerne la protection des intérêts étrangers en Égypte. » M. Chamberlain saisit l'occasion de raffermir l'autorité britannique en Égypte et de clore toute discussion à propos du Soudan. Zaghloul pacha, dans sa réponse, décline toute responsabilité pour le Gouvernement égyptien, accepte le paiement d'un demi-million à titre de compensation et non d'indemnité et rejette toutes les autres demandes. Une escadre anglaise est dans les eaux égyptiennes, une autre s'apprête à la rejoindre ; des troupes s'embarquent à Malte. Le 25, des troupes débarquent à Alexandrie et saisissent les douanes. Le cabinet Zaghloul donne sa démission. De graves événements se préparent. Au moment où les bolchévistes de Russie menacent les Indes, l'Angleterre estime que la sécurité de son Empire est liée au maintien de son influence politique et de sa force militaire en Égypte. En parlant à l'Égypte, elle s'adresse à tous les pays où son drapeau flotte sur des populations musulmanes.

Un troisième fait caractérise la politique du cabinet Baldwin. Le

ministre des Affaires étrangères a écrit le 19 novembre au secrétariat général de la Société des nations pour demander un délai, dont il ne précise pas la durée, afin de permettre aux ministres nouveaux d'étudier le protocole de Genève. On sait que le protocole, adopté par l'Assemblée générale de la Société des nations, n'a été signé séance tenante que par le seul représentant de la France. Avant de le signer à son tour, le Cabinet britannique prétend l'étudier et au besoin l'amender. Rien n'est plus naturel. Mais l'ajournement n'est-il qu'une manière diplomatique d'aboutir au rejet pur et simple du protocole ? C'est l'opinion de la presse gouvernementale. « Le protocole de Genève est jeté au panier », dit sans ambages le *Daily Telegraph*. Que l'Angleterre ratifie ou non le protocole de Genève, le fait n'a qu'une importance secondaire. Le protocole ne nous apporte que d'insuffisantes garanties qui auraient l'inconvénient d'endormir le peuple français dans un faux sentiment de sécurité; et surtout il préparait une conférence pour le désarmement qui aurait pu devenir le plus dangereux des pièges. Ce qui importe, c'est de savoir par quoi le Gouvernement britannique remplacera le protocole abandonné. L'Angleterre répugne à se trouver entraînée dans les complications de la politique continentale, — le vicomte Grey l'affirmait encore ces jours derniers, — mais elle reconnaît que la France a droit à des garanties de sécurité.

Ces garanties, M. Ramsay MacDonald voulait que nous les trouvions dans un désarmement général dont nous donnerions l'exemple. Le ministère Baldwin est d'un autre avis. Il est édifié sur le désarmement allemand. Les correspondants de plusieurs grands journaux anglo-saxons, après des enquêtes approfondies, sont persuadés que l'Allemagne reste armée, que le contrôle n'a eu qu'une efficacité très limitée et que tant au point de vue des effectifs, que des canons, des avions, des gaz asphyxiants, l'Allemagne, sous la direction du général de Seeckt, a réalisé un chef-d'œuvre de camouflage. Devant les commissions de la Chambre et du Sénat, M. Herriot n'a pas tenu un langage plus rassurant. Le correspondant du *Times* a publié, le 14, un article qui a été très commenté en Angleterre où l'on sait avec quel sérieux sont menées les enquêtes de ce journal : « Si l'on me demandait, conclut-il : l'Allemagne est-elle en train de préparer la guerre contre la France ? je répondrais non. Mais si l'on me demandait : l'Allemagne est-elle en train de travailler pour redevenir une grande puissance militaire ? je serais forcé de répondre oui. » Le contrôle de la mission interalliée a fait des découvertes alarmantes,

et cependant, son travail a été entravé par une opposition bien organisée. « Le ministère de la Reichswehr est, en Allemagne, un État dans l'État. Durant ces dernières années, le général de Seeckt a été l'homme le plus puissant de l'Allemagne, et il l'est encore maintenant. Son intelligence et sa prudence l'empêchent de trop se faire voir en public, mais il est le maître de la situation. » Chacun des 100000 hommes de la Reichswehr autorisés par le traité détient des équipements pour armer cinq autres soldats, ce qui permettrait de lever une armée cinq fois plus nombreuse. La fabrication des armes a repris même chez Krupp. L'idée d'une guerre de revanche prochaine est encore très vivante en Allemagne, et c'est rendre service à la République allemande que de dévoiler « le danger d'une réaction qui s'identifie avec la préparation à la guerre ».

Telles sont les conclusions du grand journal de la Cité. Elles ne sont pas étrangères à la réapparition, dans la presse, du thème des garanties que l'Angleterre, qui n'a pas tenu les promesses faites à M. Clemenceau, doit à la France. Que l'Angleterre reconnaisse sa dette, c'est quelque chose. Elle ne devrait pas oublier non plus que ce sont aussi les instances de M. Lloyd George qui ont fait consentir M. Clemenceau à la clause qui oblige l'Allemagne à établir le mode de service militaire le plus favorable à la reconstitution clandestine d'une armée nombreuse et entraînée. Le colonel Repington, le critique militaire bien connu, est venu à Paris peu de jours avant les élections anglaises et s'est fait, dans divers milieux politiques et militaires, l'écho des craintes qu'un désarmement de la France inspirerait à l'état-major anglais. Rentré en Angleterre, il a préconisé, dans un article du *Daily Telegraph* qui a fait sensation (12 novembre), le retour au pacte de garantie. Le plus grand danger qui puisse menacer la paix serait, pense-t-il, une conférence brusquée pour le désarmement. La Société des nations « trouverait, dans l'union des trois Puissances, Angleterre, Belgique, France, le plus solide arceau du vaste édifice qu'elle aspire à bâtir. » M. Hymans, ministre des Affaires étrangères de Belgique, recommande la même solution : une alliance défensive des trois Puissances occidentales, qui ne serait incompatible ni avec le protocole de Genève, ni avec le pacte de la Société des nations. Son prédécesseur, M. Jaspar, appuie ses conclusions. Une grande partie de la presse anglaise commente favorablement ces projets.

Si jamais une alliance des trois Puissances occidentales qui furent alliées durant la guerre a été possible, n'est-ce pas en effet

aujourd'hui? Le ministère conservateur compte parmi ses membres les hommes les mieux préparés à comprendre les intérêts français, M. A. Chamberlain, sir William Joynson Hicks, M. Wood, fils de lord Halifax, pour n'en citer que quelques-uns. La résurrection militaire et économique de l'Allemagne inquiète de nouveau l'opinion britannique; elle ne sait ce qu'elle doit le plus redouter d'un accord industriel et commercial de la France avec l'Allemagne, ou d'une alliance militaire de l'Allemagne avec la Russie; une France forte lui paraît nécessaire à l'ordre européen. Que ne l'a-t-elle vu plus tôt! Si l'Angleterre s'engage en Égypte dans une action militaire, si elle se sent menacée dans l'Océan indien, en Asie centrale, l'appui de la France, tout au moins sa neutralité amicale, peut devenir précieux. Si les Français peuvent avoir pour les Égyptiens des sympathies individuelles, la politique française s'est engagée, depuis 1904, à renoncer à toute ingérence dans les affaires d'Égypte et a reconnu l'influence prépondérante de l'Angleterre. Les politiciens retors de Moscou voudront sans doute essayer d'opposer les intérêts français à ceux de l'Angleterre : c'est une tentation à laquelle personne, même dans le cartel des gauches, ne peut se laisser prendre. Qu'on le regrette, comme nous, ou qu'on s'en félicite, comme M. Herriot, il est certain que les renoncements du Gouvernement radical, en supprimant l'obstacle de la Ruhr, ont déblayé la voie pour un accord franco-anglais. Mais un tel accord serait, aujourd'hui comme au temps de Cannes, inopérant et illusoire s'il n'était un traité d'alliance comportant des obligations réciproques et s'il n'admettait, au moins implicitement, que toute atteinte au statut territorial du traité de Versailles, oblige les deux Puissances à agir d'un commun accord pour en assurer le respect.

Voilà donc M. Herriot au carrefour de deux routes. Va-t-il, en présence d'une Angleterre conservatrice, abandonner l'entente cordiale, comme l'y invitait, le 8 novembre, *l'Ère nouvelle*, pour pratiquer « une large politique européenne », ce qui apparaît vide de sens? Ou bien saura-t-il, saisissant l'occasion, profiter des avantages que les circonstances peuvent lui apporter? S'il se détourne de la politique d'entente cordiale, il va vers les pires aventures, car l'heure d'une entente avec l'Allemagne n'est pas venue et, dans le rôle d'agent révolutionnaire en Europe, la Russie défie toute concurrence : la France risquerait de se trouver entre deux selles... Une grande et longue lutte est engagée en Europe et dans le monde entre les forces d'ordre et les puissances de subversion. La France est

obligée de choisir ; les élections anglaises l'y contraignent. Mais il n'est pas loisible au Gouvernement français de pratiquer au dehors une politique d'entente avec l'Angleterre et, au dedans, une politique de parti inspirée et dictée par les éléments révolutionnaires et extrémistes. Tout se tient : même le maintien ou le retrait de l'ambassade auprès du Vatican a une signification symbolique dont les nations étrangères ne manqueront pas de dégager la leçon.

Malheureusement, M. Herriot parle et il agit comme s'il ne prenait conseil que de ceux qui font le jeu des forces révolutionnaires ou qui font passer avant tout les mesquines vengeances et les basses ambitions de parti. Ne l'a-t-on pas entendu, à Rodez, se livrer, contre le chef de l'opposition républicaine qui était, lui, dans son rôle, à des polémiques de réunion publique indignes d'un chef de Gouvernement? N'est-ce pas là qu'il s'est écrié : « C'est un crime de faire de l'Alsace et de la Lorraine ramenées à la France par la République l'enjeu de nos discussions », comme si ces discussions ne dérivaient pas uniquement de la déclaration ministérielle de l'actuel Président du Conseil? Le pays est inquiet, fiévreux. Il se souvient des heures troubles de 1917, où la défaillance de quelques politiciens, se propageant dans le pays et jusque dans l'armée, faillit assurer la victoire aux Allemands et où l'arrestation et la condamnation de ceux qui correspondaient avec l'ennemi ou subventionnaient avec les deniers publics l'offensive révolutionnaire et défaitiste, rétablit la confiance et ramena la discipline L'amnistie accordée à ces mêmes hommes, arrachée par le Gouvernement à la faiblesse du Sénat, ne sera pas, comme a voulu le faire croire M. Herriot, un acte d'oubli; elle est le prélude, — les intéressés eux-mêmes s'en vantent, — de la revanche du défaitisme et des représailles de la révolution. Derrière le cercueil de Jaurès porté au Panthéon, la mobilisation générale des forces communistes s'est essayée. Tout va à vau l'eau parce que le Gouvernement est faible et n'a pas le courage de rompre avec les éléments de désordre. Son grand souci est de faire le procès du Gouvernement précédent dans le vain espoir de faire porter au bloc national les responsabilités qui appartiennent au cartel des gauches. Ne va-t-on pas jusqu'à utiliser à cette fin les racontars suspects d'un ancien ambassadeur défunt dont il suffira de rappeler qu'il vint, comme M. Caillaux, témoigner de la parfaite honorabilité de Bolo-pacha? Il n'y a souvent, entre la discipline et l'anarchie, entre la défaite et la victoire, entre l'ordre et le désordre que l'épaisseur d'une volonté gouvernementale. A l'heure

critique où il est, M. Herriot ne prendra, au dehors, les décisions nécessaires que si, au dedans, il impose à ses troupes la discipline et l'abnégation patriotiques. Pour un Gouvernement, pour une nation, la capacité d'entente se mesure à la capacité de résistance.

Le chef de la IIIe Internationale, Zinovief, disait récemment que trois événements dominent la situation actuelle : la déroute du travaillisme britannique, l'élection de M. Coolidge et le retour au pouvoir d'un ministère Pachitch en Yougoslavie. Sur la signification de ce dernier événement, l'heure est propice pour apporter quelques explications. A la suite des élections de 1923, la Skouptchina du royaume des Serbes, Croates et Slovènes, était composée d'une forte et compacte minorité de radicaux serbes groupés derrière le vieux chef national, M. Nicolas Pachitch, et d'une majorité hétéroclite, composée de démocrates serbes, de populistes (Slovènes), de musulmans de Bosnie et de Macédoine, d'agrariens, de quelques Allemands, et du puissant groupe des 63 députés paysans croates qui obéissent à M. Raditch. Tant que le démagogue croate et ses amis s'abstinrent de venir siéger à Belgrade et de prêter au roi le serment d'allégeance, la majorité resta minorité. Au cours de l'été dernier, M. Raditch, par un de ces revirements dont il est coutumier, abandonnant son programme républicain et séparatiste, permit à ses fidèles l'action parlementaire. Un ministère de coalition devenait possible : il fut constitué à la fin de juillet, sous la présidence de M. Davidovitch, chef des démocrates serbes. Le programme des démocrates diffère de celui des radicaux, surtout en ce qu'il est moins centralisateur, moins serbe ; il tend à accorder aux pays si différents, dont l'adhésion volontaire a constitué l'État yougoslave, plus d'autonomie administrative, une plus forte part dans le gouvernement de l'État et les fonctions publiques. Les démocrates ne sont qu'une minorité en Serbie, mais ils s'appuient sur la majorité des députés de Croatie, Bosnie, Herzégovine, Dalmatie, Slovénie, Macédoine. M. Davidovitch réunit dans son Cabinet, avec M. Marinkovitch, démocrate, au Ministère des Affaires étrangères, le chef du groupe musulman, M. Spaho, ainsi que deux de ses coreligionnaires, le chef du groupe catholique slovène Mgr Korochets, plusieurs Croates et un radical dissident, ennemi personnel de M. Pachitch, M. Naslas Petrovitch. La présence du général Hadjitch au ministère de la Guerre attestait que l'armée était tenue au-dessus des partis.

Ainsi constitué, le cabinet Davidovitch se proposait d'appliquer un programme modéré de décentralisation, de revision de la constitution dans un sens fédéraliste. L'expérience a été faussée par la personnalité agitée et brouillonne de M. Raditch : ne l'a-t-on pas vu s'en aller à Moscou et y adhérer, au nom des Croates, à l'organisation internationale paysanne qui est une dépendance de la III[e] Internationale? La Pologne et l'Allemagne lui fermant les routes du Nord, c'est par les Balkans et le Danube que l'Internationale communiste cherche à s'infiltrer dans l'Europe centrale et occidentale; elle travaille, en Roumanie, les paysans et les ouvriers; elle cherche à reprendre, en Bulgarie, l'avantage qu'elle avait conquis au temps de Stamboliiski. Ce sont des Macédoniens communistes qui ont dernièrement assassiné le chef nationaliste macédonien Todor Alexandroff; à la suite de ce crime, les nationalistes ont exercé contre les éléments suspects d'énergiques représailles. Les revendications des Macédoniens restent, dans les Balkans, un élément de troubles, bien que leur programme ne soit plus séparatiste et ne tende qu'à obtenir les garanties promises par les traités aux minorités nationales. En Grèce, la lutte stérile et démoralisante des factions politiques a favorisé les progrès de la propagande communiste dans les campagnes.

Ainsi tout l'Orient balkanique est le théâtre d'une lutte sourde. Les intrigues M. Raditch, ses relations avec Moscou, sa propagande de démagogie agraire devenaient donc un danger pour la stabilité de l'État yougoslave. La démission du général Hadjitch, ministre de la Guerre, alarmé de la propagande bolchéviste dans l'armée, provoqua la retraite du ministère Davidovitch. Après une longue crise, un nouveau cabinet Pachitch vient de se constituer. Il procédera, en février, à des élections. Son programme est la lutte contre la propagande communiste et l'on ne peut que lui souhaiter d'en arrêter les progrès, pourvu qu'il ne confonde pas les légitimes aspirations des populations non serbes avec les menées révolutionnaires étrangères. La vieillesse et la santé ébranlée de M. Pachitch font appréhender une influence dominante de M. Pribitchevitch dont le zèle nationaliste serbe ne manquerait pas de provoquer une réaction chez les Croates et de ramener à M. Raditch une popularité qui décline. L'équilibre intérieur de l'État yougoslave est indispensable à la stabilité balkanique et à la paix européenne.

Avec M. Pachitch, M. Ninchitch reprend la direction des Affaires étrangères. Son nom et sa prudence éclairée garantissent que la cohésion de la Petite-Entente reste complète. Avec la Grèce, l'an-

cienne alliance, née de la guerre des Balkans, est arrivée à son terme et des négociations sont en cours pour la renouveler en élargissant ses bases. Le Gouvernement de Belgrade s'est rendu compte des efforts méritoires du Gouvernement bulgare de M. Tzankoff pour l'exécution du traité de Neuilly, pour le maintien de l'ordre aux frontières et pour la paix balkanique ; il importe à l'Europe, et en particulier à la Yougoslavie et à la Roumanie, que la Bulgarie ne soit pas envahie par le communisme et soit appuyée dans sa lutte contre les éléments de désordre. Avec l'Italie, la Yougoslavie poursuit des négociations commerciales ; le règlement de l'affaire de Fiume a permis un rapprochement, voire une entente cordiale, qui n'est pas, quoi qu'en aient dit certaines informations de presse, sur le point d'aboutir à une alliance. Ainsi, à tous les points de vue, la Yougoslavie reste, dans l'Europe balkanique, un élément de stabilité et de résistance aux influences destructrices de Moscou.

Sur les routes d'invasion du bolchévisme, la main ferme et le haut esprit de justice du chancelier d'Autriche, Mgr Seipel, dressaient une barrière. Plutôt que de compromettre la solidité de l'œuvre de salut national et de restauration économique et financière qu'il a eu le courage d'entreprendre, avec le concours de la Société des nations, le chancelier a préféré se retirer. Sa santé est affaiblie par la douloureuse blessure qui a mis, il y a quelques mois, ses jours en si grand danger ; il a besoin de repos. Sa retraite, qui n'est pas définitive, est une nouvelle et triste preuve de l'ingratitude des peuples et une démonstration efficace de l'absurdité de la constitution que les socialistes ont donnée à la petite Autriche dont ils ne souhaitaient pas la survie. Le nouveau chancelier M. Ramek, et son ministre des Affaires étrangères, M. Mataja, ne laisseront pas péricliter entre leurs mains l'œuvre de salut national et de stabilité européenne que Mgr Seipel a si bien commencée.

Ainsi, qu'on regarde vers les Balkans ou le Danube, vers l'Asie ou l'Afrique, c'est, sous des aspects divers, une même lutte qui est engagée. Il faudra bien que M. Herriot prenne parti et se décide à aller du côté où sont les grands intérêts de la France.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.